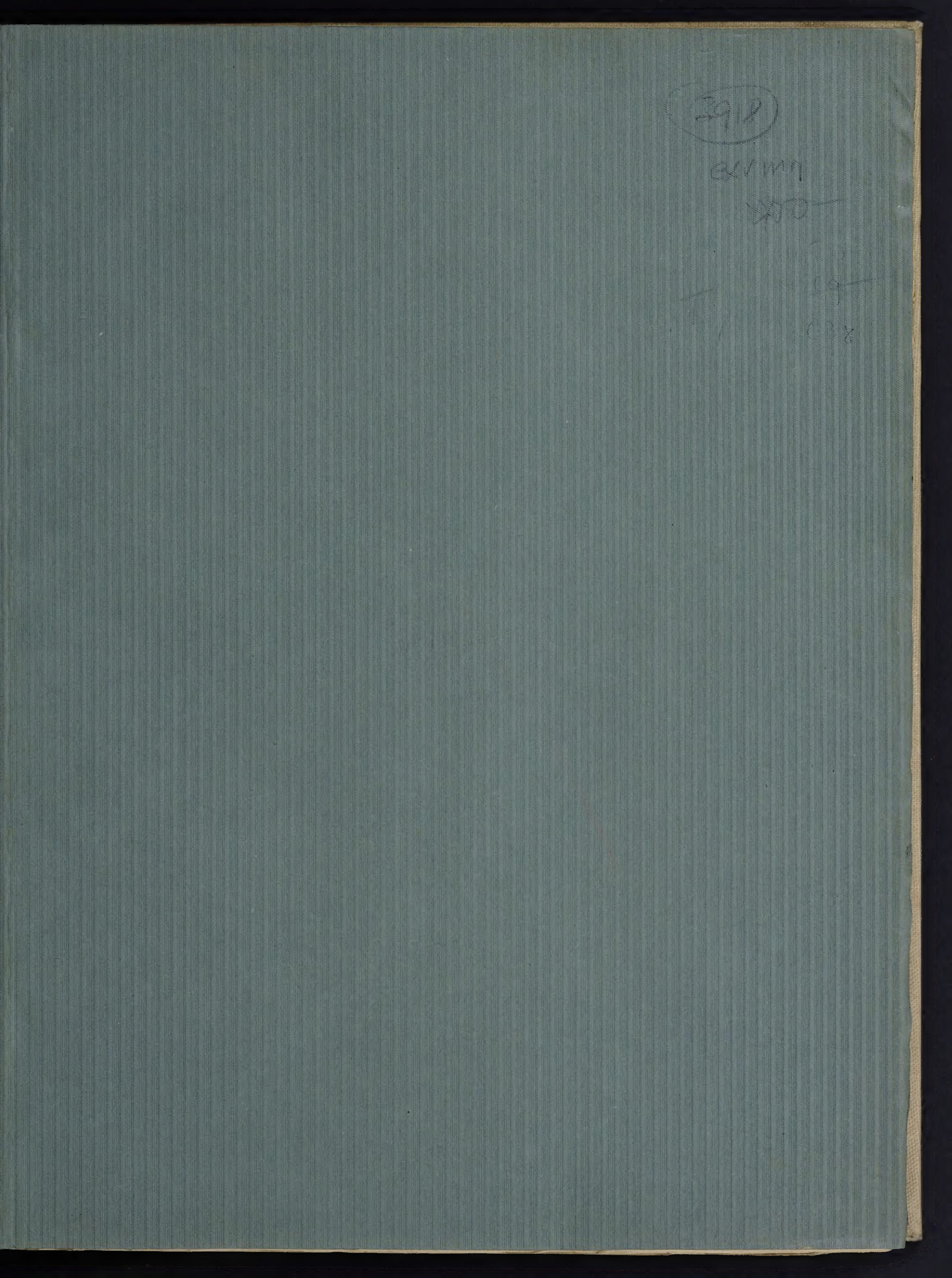
# ANTOINE
# WATTEAU

L'EDITION D'ART, H. PIAZZA ET Cie.


2918

A

# ANTOINE
# WATTEAU

A*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
25 Exemplaires (I à XXV) sur papier des Manufactures impériales du Japon
et 500 Exemplaires (1 à 500) sur papier vélin vergé

EXEMPLAIRE N° 286



# ANTOINE
# WATTEAU

*La Finette*

MUSÉE DU LOUVRE

# ANTOINE
# WATTEAU

PAR

VIRGILE JOSZ

AVEC UNE INTRODUCTION DE

LÉONCE BÉNÉDITE
CONSERVATEUR DU MUSÉE DU LUXEMBOURG



L'ÉDITION D'ART, H. PIAZZA ET C^IE
PARIS

*Fiançailles et Bal champêtre*

MUSÉE DU PRADO, MADRID

*(Photographie Braun, Clement et Cie)*



# INTRODUCTION

UCUNE époque n'était mieux préparée que celle à laquelle nous appartenons à cette heure pour comprendre à sa véritable mesure l'exceptionnelle figure de Watteau. Jamais la grâce de ce XVIIIe siècle auquel il prélude et qu'il semble conduire n'a été plus regrettée. Jamais le sentiment n'en a été plus répandu. La prédilection pour les œuvres des artistes de ce temps, les choses de la mode, les objets du mobilier, qui avait commencé vers le milieu du XIXe siècle, avec le mouvement d'études françaises inauguré par les Goncourt, les Chennevières, les Montaiglon, les Mantz, les Soulié, les Clément de Ris, etc., est parvenue à son apogée aux premières années

de notre siècle nouveau. Depuis l'Exposition de 1900, qui venait affirmer cet engouement général, des musées spéciaux ont été ouverts qui, soit chez nous, au Louvre, soit à Londres, à la galerie Wallace, offrent en exemple ces modèles incomparables d'élégance et de goût, et des ventes, toutes récentes encore, ont attesté, par les prix inattendus qu'atteignaient le moindre bibelot dans son étui de galuchat, le meuble le plus modeste, le croquis le plus indifférent du faiseur le moins coté, à quel point cette passion avait conquis les amateurs des deux Mondes. Rien de ce qui touche à cette époque ne demeure dédaigné. Nous nous plaisons à trouver en elle l'heureuse union des principaux caractères de notre génie national.

Sommes-nous loin des jugements portés sur ces arts, sur ces mœurs et sur ces modes il y a exactement cent années ! Nous avons eu, certes, raison de le réhabiliter, cet art alerte et charmant, sensuel, aimable et délicat, qui nous prévient si indulgemment en faveur de la société pour laquelle il était créé. Nous avons raison, certes, de prendre modèle sur ses bonnes façons, sur sa distinction aisée, sur sa vivacité et sur sa mesure; de lui porter nos hommages de Scythes mal dégrossis auxquels on a découvert Athènes, et notre admiration de rustres et de parvenus en face de vrais gens bien élevés. Il faut avouer, toutefois, que nous lui pardonnons beaucoup en échange. Car, pris dans son aspect général, il représente bien superficiellement et bien imparfaitement un siècle plein de troubles, de ferments, de curiosités, d'inquiétudes, d'angoisses sourdes et d'espoirs latents, annonçant la grande révolution qui couve. Il est muet sur toute cette humanité vivante, pensante et agissante; il est plaqué sur la vraie vie du peuple qu'il nous dissimule sous ses guirlandes, ses rocailles et derrière les portants de son éternel décor d'Opéra. Il n'est pas l'expression de l'âme nationale; il traduit simplement l'état d'esprit d'une cour élégante et dissolue dirigée par des favorites, d'une aristocratie, mêlée de seigneurs et de financiers, de petits marquis et de gros traitants, il est l'interprète, en somme, d'une minorité sceptique et volage, spirituelle et libertine, société frivole, étourdie, imprévoyante et casse-cou, qui se trémousse dans son fol aveuglement jusqu'à ce qu'elle bute au pied de l'échafaud. Nous ne connaîtrions rien du fond de la nation, du trésor traditionnel des robustes vertus bourgeoises et populaires, nous ne découvririons dans l'art aucune trace de ce sang, riche, sain,

généreux, qui coule dans les veines de tous ces philosophes audacieux et combatifs, de ces savants passionnément avides de vérité, de ces contemplateurs enthousiastes, qui commencent la démolition du vieil édifice branlant et préparent un monde nouveau sur ses ruines, si, dépassant toutes ces agréables banalités, toutes ces aimables polissonneries et toutes ces courtisaneries fades, enfin toutes ces charmantes insignifiances, nous ne trouvions les trois individualités tout à fait exceptionnelles de Chardin, de La Tour et de Watteau.

Chardin, aïeul de Corot, résume en lui, avec simplicité, avec finesse, avec bonhomie, les vertus solides de la race, ces vertus de probité, d'ordre, de jugement droit, d'esprit net et clair. Historien fidèle des réalités contemporaines, il sauve de l'oubli cette petite bourgeoisie et ce menu peuple, honnêtes, patients, laborieux, souriants et avisés qui sont les produits les plus purs et les plus précieux du terroir. La Tour, par la sûreté de sa méthode, par sa puissance d'exploration et de pénétration de la physionomie humaine, par la liberté et la franchise de sa vision qui égalent la liberté et la franchise de la pensée de ces philosophes avec lesquels il se sentait en pleine communion d'idées, La Tour semble réfléchir l'esprit d'indépendance, d'examen et d'analyse, les premières velléités d'esprit scientifique du siècle.

Quant à Watteau, il représente le Rêve. Il est, à lui seul, toute la poésie du XVIII[e] siècle, et l'art français, après lui, ne retrouvera plus de tels accents jusqu'à Prud'hon.

Dans ce trio exceptionnel, il est, d'ailleurs, la figure la plus exceptionnelle. Il apparaît au début même de son siècle, comme David au début de ce qui fut le nôtre, c'est-à-dire en lui apportant toute prête la formule qui devait servir plus tard à le caractériser. Car, ainsi que l'observe judicieusement un de ses derniers historiens, M. Gabriel Séailles, se figure-t-on que sur les trente-sept ans de sa pauvre et courte vie, il en ait vécu trente et une sous le règne de Louis XIV. C'est pourtant de ces années singulièrement moroses que datent les créations qui ont ouvert au siècle suivant toutes les voies dans lesquelles il s'engagea. Peintre de genre et peintre de mœurs, peintre de portraits et à l'occasion de scènes de la vie contemporaine, peintre de chinoiseries, de turqueries, d'espagnoleries, de singeries, de pastorales et de conversations galantes, peintre de sujets militaires ou rustiques, il a

touché tour à tour à toutes ces rubriques, sans effort, sans contrainte, sans se laisser parquer, selon les préjugés du temps, dans une convention déterminée, mais suivant, en tout, avec liberté et avec aisance les fantaisies de son imagination et les inspirations de son caprice.

Ce n'est pas, sans doute, qu'il soit un produit direct et spontané et qu'il ait de toutes pièces inventé ces formes d'art qu'il passe à ces nombreux héritiers qui vivront dans le sillage de sa gloire et le rayonnement de son génie. Il doit, assurément, à son temps, à son milieu, à ceux qui furent ses maîtres ou ses patrons les motifs de ses peintures, les thèmes de ses décorations. Dans ses tableaux de scènes militaires, dans ces marches et ces convois, il imite évidemment les petits maîtres de Hollande; dans les compositions que remplissent les personnages de la Comédie Italienne, il emprunte les sujets de Gillot, comme dans ses arabesques et dans ses grotesques, il continue la manière d'Audran. Il est enveloppé, noyé dans toutes sortes d'émanations du théâtre, car le théâtre était alors la passion universelle, le mode d'expression par excellence du génie français, et son époque qui en raffole, qui en vit, qui le mêle à tout propos à l'existence et l'introduit à la suite des armées et jusque dans les entr'actes des batailles, a fait de l'existence elle-même une sorte de grande parade de théâtre au milieu d'un vaste décor. Mais ce qu'il a pris là c'est la matière, et cette matière, il l'a transmutée. A ces souvenirs de coulisse, à ces mascarades mythologiques ou bucoliques qui rappelaient dans les cabinets des amateurs ou sur les trumeaux des petites maisons, les scènes ou les ballets de la Foire et de l'Opéra, il insuffle l'âme, il introduit la vie, et qui plus est, il les anime d'une sorte de vie supérieure.

Ses sujets de prédilection sont bien les histoires de ces personnages de la Comédie Italienne, ce Gilles blafard qui joue de la guitare au clair de la lune, cet intrigant de Mezzetin qui se cambre d'un air fanfaron, le ventre en avant, le bonnet en arrière et les narines au vent, le Docteur bolonais et le Napolitain Scaramouche, et le Vénitien Pantalon, et Léandre et Isabelle, et Colombine la coquette au piquant minois ensorceleur, et cet aimable et rusé Arlequin, tout pailleté et bariolé, la batte sous le bras, le petit chapeau sur l'oreille, l'œil pétillant derrière le masque, qui avive ce « carnaval des passions humaines », comme

l'appellent les Goncourt, de ses malices et de ses facéties. Mais ainsi que les acteurs eux-mêmes de la *Comedia dell Arte* improvisaient et brodaient à l'infini sur ces thèmes rebattus, à son tour il ne se lasse pas de broder et d'improviser derrière eux sur les mêmes motifs, en se perdant délicieusement dans une rêverie spirituelle et sentimentale. A côté de ces figures falotes et fantomatiques, il crée tout un Décaméron composé de personnages anonymes, de « donneurs de sérénades » et de « belles écouteuses », de pèlerins plaisants et de bergers des contes bleus, qui se mêlent volontiers aux premiers dans le long mystère d'amour de ses fêtes, de ses pastorales et de ses conversations galantes.

Aimables « Badinages », «Entretiens Amoureux», « Leçons d'Amour», « Promenades », « Collations », « Teste-à-teste », « Sérénades », et « Concerts Champêtres », ces « Passe-temps » et ces « Heureux Loisirs », qui font « l'Emploi du Bel Age », et « le Charme de la Vie », tout ce peuple galant de conteurs de fleurettes et de peu cruelles indolentes forme un monde imaginaire, lointain et comme surnaturel, évoquant à notre pensée, dans son atmosphère vénitienne, fluide, légère et subtile, dans les tièdes effluves d'amour qui montent vers ses cieux enchantés, les songes aériens de Shakespeare, les rêves capricieux de don Juan, et la Venise de Fantasio et une sorte d'*Intermezzo*, tendre et ironique, mais où la trahison ne fait pas souffrir. Car c'est un Eden fortuné où l'amour ne comporte ni passion, ni fièvre, ni haine, ni douleur. Les cœurs, à demi-blasés, n'en veulent connaître que les surprises, les caprices, les frissons, les alanguissements des premiers désirs, le doux émoi des coquetteries. C'est l'*Ile enchantée* où règne une volupté d'essence toute païenne, d'un sensualisme léger, délicat, suave et un peu mélancolique, région mystérieuse des illusions, pays de mirages, vers lequel il est très doux de partir sans prévoir les désenchantements des retours.

Et dans les chaudes transparences laquées d'un beau soir rayonnant d'automne, — extraordinaire automne de paradis, — à travers ce paysage adorable aux rousseurs profondes, aux tons mourants de roses fanées, où la clarté la plus tendre et la plus caressante baigne les hautes frondaisons, irise les eaux et rosit les cimes lointaines des horizons mystérieux, les pèlerins de l'amour, en brillant équipage, le court collet noir orné de coquilles sur les vestes incarnadines ou sur les robes mordorées, le long bâton à la main, se préparent ou s'entraînent pour

le départ. Ils forment une chaîne amoureuse qui, du terme fleuri où sourit la déesse favorable, se déroule et gagne, dans un crescendo insensible, la barque prête à partir sur laquelle joue un essaim de petits amours. Ce sont d'abord les premières supplications et les premières résistances, puis les hésitations vaincues et enfin les enlacements définitifs. Mais l'on n'entend ni bruits de voix, ni appels, ni rires; on fredonne, on sourit, on chuchotte; les yeux seuls semblent parler ou du moins les paroles ne sont-elles plus que de la musique. Paysage d'Eldorado et personnages de contes de fées, l'*Embarquement pour Cythère*, « c'est, écrit M. Gabriel Séailles, le poème de l'amour délicat, où l'esprit s'émeut avant le cœur, où l'imagination se trouble avant les sens, le poème des sympathies soudaines, des abandons sans résistance, des rencontres qui font les bonheurs d'un jour inoubliable; c'est un pays féerique où tout se dispose de soi-même pour cet enchantement du caprice amoureux, les guirlandes de roses et d'amours envolés, le bruissement des feuillages légers, les bosquets qui offrent leur retraite aux couples lassés, le reflet mélancolique du paysage, au soleil couchant, dans les eaux dormantes. »

Et ce pays de rêve et ces êtres de féerie sont cependant étrangement vivants et singulièrement vrais. Ce monde de chimère est aussi un monde de réalité. Car ce rêveur est le plus attentif, le plus respectueux des naturalistes et autant il se montre éternellement mécontent des ouvrages qu'il compose, autant il trouve de joie à travailler devant la nature. Mais c'est un naturaliste ému et passionné. Avant Jean-Jacques Rousseau, il éprouve devant les choses de la nature des impressions jusqu'à ce jour inconnues, des sensations qui sont en correspondance si étroite avec des états de l'âme qu'il n'y a, semble-t-il, que la musique qui puisse exprimer de tels accords et plonger la pensée dans un épanouissement si mélancolique et si doux. Son paysage a un tel pouvoir expressif que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher ce fonds élyséen de l'*Embarquement pour Cythère* du lointain de montagnes et de lacs qui semble mirer le regard troublant et l'indéfinissable sourire de la Joconde. Il est, à ce point de vue, un précurseur des grands romantiques.

Si l'on ne craignait de tomber dans le paradoxe, on dirait presque qu'il est avant tout paysagiste. Ses figures sont, assurément, comme les émanations naturelles de ses paysages. Son ami Caylus est formel

sur ce point: il disposait ses figures « en conséquence d'un fond de paysage qu'il avait conçu ou préparé. »

Et ses personnages! Voyez leur aisance, leur simplicité, leur naturel. Caylus nous avertit bien, d'ailleurs, qu'il les prenait « dans les attitudes que la nature lui présentait, en préférant volontiers les plus simples aux autres ». Prenez-le jusque dans ce tableau de l'*Antiope*, qu'on a pu traiter de pastiche, et voyez, toutefois, encore comme le sommeil est indiqué par le bras lourd qui tombe entraîné par son poids. Ses plus minuscules figures sont délicieusement troussées, sûrement posées et toujours finement modelées, dans leur grâce espiègle et leurs visages poupins; pimpantes dans leur courte veste de satin, ou leurs jupes chatoyantes aux reflets vifs sur les brisures et les plissés, elles sont animées d'une vie qui n'a rien de turbulent, mais qui se meut dans une action paisible, nonchalante et rythmée, dirait-on, comme par un accompagnement discret de violon ou de hautbois ou plutôt par une sorte de musique intérieure.

Il a vraiment un des plus jolis sentiments de la forme qu'on ait connus depuis longtemps, et bien que ses amis expriment le regret qu'il n'ait rien pu entreprendre dans *le héroïque* par suite de l'insuffisance de ses connaissances en anatomie, nous trouvons aujourd'hui qu'on a rarement mieux compris la plénitude des volumes, la souplesse élégante des attaches, la courbe sinueuse et frémissante des lignes, qu'on a rarement mieux traduit le modelé des petits seins lourds et fermes où pointe une fraise rose, les jambes nerveuses aux muscles élastiques, les mains potelées qui forment des fossettes souriantes au bas des doigts allongés. Et comme les visages sont construits, les hommes dans leur masque carré, leurs pommettes saillantes, leurs narines ouvertes et leur bouche arquée; les femmes avec leurs coquets mouvements de cou, leur nez arrêté par un méplat net et mutin, et surtout ces nuques exquises, où passe, comme dans le *Faux pas*, ce joli frisson dans la pénombre, que retrouvera Fantin-Latour, qui empruntera à Watteau bien d'autres choses! Son réalisme discret nuance les tonalités des chairs dans leur variété locale; son pinceau se plaît aux passages délicats du cou à la gorge, aux demi-teintes nacrées du nu, opposées, comme dans le *Jugement de Pâris*, aux bleus éclatants du ciel ou au noir d'un bouclier.

Comme coloriste, il distille adroitement toutes les rousseurs ambrées

de Titien ou de Rubens, toutes les fraîcheurs argentées de Véronèse pour obtenir parfois des chaleurs profondes, mordorées, on dirait presque rembranesques, tant elles ont de velouté et de mystère, tant les moindres éclats lumineux prennent d'intensité sur leur profondeur, tantôt des gris si fins que Chardin et lui seront les seuls à les employer avant l'apparition des figures de Corot. Ses harmonies savantes dédaignent le plus souvent les effets faciles de contrastes et d'oppositions et se plaisent de préférence en des rapports de ton sur ton qui nous semblent tout modernes et issus d'Espagne. Voyez la *Finette*, du Louvre! Au milieu de tous ces neutres assemblés en accords les plus raffinés de bleus sur bleus, — indigos verdissants, gris bleutés, blancs teintés de la robe ou du fond, — le visage enfantin aux joues rondes et rosées et la petite main qui tient la mandoline jouent seuls, dans leur valeur plus colorée qu'accompagnent, au lointain, quelques éclats discrets du couchant. Whistler eût dû en être jaloux.

« Au fond, il faut en convenir, Watteau était infiniment maniéré. » Tel est le jugement qui est porté sur ce maître, de son temps; bien mieux encore, plus d'un quart de siècle après sa mort, alors que son œuvre est universellement glorifiée et par un des amis qui l'ont le plus aimé et qui ont été le plus fidèles à son souvenir. Dans l'emphase académique de son éloge, plein de réserves prudes et d'excuses comme s'il eût été l'avocat d'office de quelque hérésie artistique devant un concile d'esthéticiens, Caylus ajoute encore que Watteau « mettoit de la finesse dans son dessin, mais sans jamais avoir pu dessiner *la grande manière.* » Bénie soit cette insuffisance dans la pratique du dessin — entendons de l'anatomie — qui le mit « hors de portée de peindre ni de composer rien de héroïque et d'allégorique »! Ce qui fait l'originalité hors ligne de Watteau, c'est que, soit par l'effet de son humeur foncièremeut indépendante, soit par les lacunes heureuses de sa première éducation, il échappe au joug de l'Ecole. Son art est l'expression exacte de sa personnalité; son instabilité maladive, son inconstance et sa mobilité se traduisent par une sensibilité aiguë que nous sommes plus aptes à comprendre. Aussi est-il plus proche de nous que de ses contemporains. On dira peut-être que nous lui faisons dire plus de choses qu'il n'en voulait entendre. Il n'a, sans doute, pas cru dire tout ce qu'il a dit. Mais il l'a dit tout de même. Son esprit incommode, ombrageux, maussade et misanthrope, s'était créé pour lui seul une solitude enchantée

dans laquelle il s'enfermait. Au monde de la réalité qui lui était devenu insupportable il avait substitué un monde de chimères peuplé de tous ses rêves coutumiers.

Mais il a fallu des temps où l'homme ait cherché pour lui aussi le refuge du Rêve pour découvrir la clef de ces paradis intérieurs. C'est pourquoi la personnalité de Watteau nous est devenue particulièrement chère. Elle a pris une place importante dans les préoccupations de ceux qui se sont voués à écrire l'histoire de notre art français auquel il appartient moins par les hasards de la naissance que par l'essence même de son génie. On a voulu mieux connaître sa vie, son milieu, sa manière de travailler, sa psychologie intime. Depuis le jour où les frères de Goncourt firent l'heureuse trouvaille de l'*Eloge* de Caylus, précieux malgré tout par les faits qu'il affirme — bien que quelques-uns aient été discutés depuis — à propos d'une biographie sur laquelle on est si imparfaitement renseigné, depuis ce jour, nombre d'historiens et de critiques se sont appliqués à pénétrer son œuvre et à apporter un peu plus de lumière sur les obscurités de sa vie. Après Paul Mantz, après Louis de Fourcaud, après Gabriel Séailles, après Bode, Dohme, Hanover ou John Mollett, le regretté Virgile Josz n'a pas craint de se consacrer avec la plus ardente piété à l'étude de cette physionomie attachante. Son livre est venu à son heure, s'efforçant à son tour de vivifier et de préciser, autant par la force du document que par la puissance de la compréhension, la figure de ce grand charmeur. La mort n'aura point permis, hélas! au malheureux auteur de voir le fruit de ses recherches passionnées offert avec la présentation digne de cet admirable sujet. Il semble qu'elle ait voulu qu'on abordât avec un nouveau motif de mélancolie cette Fête de Watteau, « cette Fête qui n'est jamais sans une très secrète souffance, sans une petite douleur, sans l'émotionnant frisson d'un peu de chair vive, sans un peu de l'âme même, concluait l'auteur, du plus grand, du plus mystérieux, du plus troublant génie du XVIII[e] siècle. »

Léonce BÉNÉDITE.

# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION

PAR LÉONCE BÉNÉDITE, CONSERVATEUR DU MUSÉE DU LUXEMBOURG


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| CHAPITRE | I. | Valenciennes | PAGE | 1 |
| » | II. | L'Aventure à Paris | » | 15 |
| » | III. | Le Refuge | » | 43 |
| » | IV. | Le Retour | » | 61 |
| » | V. | Des Porcherons à la Comédie-Française | » | 77 |
| » | VI. | Cheminements dans la fin du règne | » | 93 |
| » | VII. | De Julienne à Crozat | » | 105 |
| » | VIII. | Le Songe de Watteau | » | 117 |
| » | IX. | Le Pèlerinage à l'Isle de Cythère | » | 151 |
| » | X. | L'Indifférent | » | 169 |

INDEX ALPHABÉTIQUE . . . . . . . . . . . » 215

LISTE DES PRINCIPAUX MUSÉES ET GRANDES COLLECTIONS contenant des œuvres importantes de Watteau . » 221

BIBLIOGRAPHIE . . . . . . . . . . . » 223

LISTE DES PRINCIPALES VENTES des XVIII^e et XIX^e siècles où ont figuré des œuvres de Watteau . . . . » 225

# TABLE DES PLANCHES


| | | |
|---|---|---|
| La Finette (*Paris*) . . . . . . . . . . . | *En face du titre.* | |

INTRODUCTION

| | | |
|---|---|---|
| Fiançailles et Bal champêtre (*Madrid*) . . . . . . . | *Page* | I |
| Portrait de Watteau (*gravure de Boucher*) . . . . . | *En face de la page* | XVIII |

CHAPITRE I

| | | |
|---|---|---|
| La Leçon de Musique (*Londres*) . . . . . . . . | *Page* | 1 |
| L'Enseigne de Gersaint, détail (*Berlin*) . . . . . . . | *En face de la page* | 6 |
| Gilles et sa Famille (*Londres*) . . . . . . . . . | » | 10 |
| Dessin . . . . . . . . . . . | *Page* | 14 |

CHAPITRE II

| | | |
|---|---|---|
| La Danse (*Berlin*) . . . . . . . . . . | » | 15 |
| Assemblée dans un Parc (*Paris*) . . . . . . . . | *En face de la page* | 18 |
| L'Automne (*Paris*) . . . . . . . . . . | » | 22 |
| L'Embarquement pour Cythère, détail (*Berlin*) . . . . | » | 26 |
| L'Enseigne de Gersaint (*Berlin*) . . . . . . . | » | 32 |
| Réunion sur une Terrasse (*Dresde*) . . . . . . . | » | 38 |
| Dessin . . . . . . . . . . . | *Page* | 41 |

CHAPITRE III

| | | |
|---|---|---|
| L'Embarquement pour Cythère (*Berlin*) . . . . . . | » | 43 |
| Le Déjeuner sur l'Herbe (*Berlin*) . . . . . . . . | *En face de la page* | 46 |
| Feuille d'Études, dessin aux trois crayons (*Paris*) . . . . | » | 50 |
| Le Jugement de Pâris (*Paris*) . . . . . . . . | » | 56 |

CHAPITRE IV

| | | |
|---|---|---|
| Les Entretiens badins (*gravure de l'époque*) . . . . . . | *Page* | 61 |
| L'Embarquement pour Cythère, détail (*Berlin*) . . . . | *En face de la page* | 64 |
| L'Enseigne de Gersaint, détail (*Berlin*) . . . . . . | » | 70 |
| Le Joueur de Flûte (*Florence*) . . . . . . . . | » | 74 |
| Dessin . . . . . . . . . . . | *Page* | 76 |

CHAPITRE V

| | | |
|---|---|---|
| Les Délassements de la Guerre (*Saint-Pétersbourg*) . . . | » | 77 |
| Le Faux Pas (*Paris*) . . . . . . . . . . | *En face de la page* | 82 |
| L'Embarquement pour Cythère, détail (*Berlin*) . . . . | » | 86 |
| Dessin . . . . . . . . . . . | *Page* | 91 |

CHAPITRE VI


L'Amour au Théâtre Français (*Berlin*) . . . . . . . . *Page* 93
Etude (*Paris*) . . . . . . . . . . . . *En face de la page* 96
Jupiter et Antiope (*Paris*) . . . . . . . . . » 102
Dessin . . . . . . . . . . . . . *Page* 104


CHAPITRE VII


Fête champêtre (*Dulwich*) . . . . . . . . . . » 105
Mezzetin (*Saint-Pétersbourg*) . . . . . . . . . . *En face de la page* 110
Divertissement champêtre (*Dresde*) . . . . . . . » 112
Dessin . . . . . . . . . . . . . *Page* 115


CHAPITRE VIII


Coquettes qui pour voir... *(gravure de l'époque)* . . . . » 117
La Danse, détail (*Berlin*) . . . . . . . . . . *En face de la page* 120
Une Fête dans les Jardins de Saint-Cloud (*Madrid*) . . . . » 126
L'Embarquement pour Cythère, détail (*Berlin*) . . . . . » 130
Le Concert (*Berlin*) . . . . . . . . . . . . . » 136
Le Plaisir pastoral (*Chantilly*) . . . . . . . . . . » 142
Dessin . . . . . . . . . . . . . *Page* 149


CHAPITRE IX


Les Comédiens français (*Berlin*) . . . . . . . . . » 151
L'Enseigne de Gersaint (*Berlin*) . . . . . . . . . *En face de la page* 154
L'Embarquement pour Cythère (*Paris*) . . . . . . . » 158
Le Savoyard à la Marmotte (*Saint-Pétersbourg*) . . . . . » 162
Bal champêtre (*Dulwich*) . . . . . . . . . . » 166
Dessin . . . . . . . . . . . . . *Page* 168


CHAPITRE X


La Fontaine (*Londres*) . . . . . . . . . . . . » 169
Dessin aux trois crayons (*Paris*) . . . . . . . . . *En face de la page* 174
La Leçon d'Amour (*Berlin*) . . . . . . . . . . » 178
L'Indifférent (*Paris*) . . . . . . . . . . . » 182
L'Amour au Théâtre Italien (*Berlin*) . . . . . . . » 186
Portrait de A. de la Roque (*gravure de l'époque*) . . . . . » 190
Gilles (*Paris*) . . . . . . . . . . . . . . » 194
Fête galante (*Berlin*) . . . . . . . . . . . . » 200
Fête champêtre (*Edimbourg*) . . . . . . . . . . » 206
Arlequin et Colombine (*Londres*) . . . . . . . . . » 210
Dessin . . . . . . . . . . . . . *Page* 214


INDEX


Diane au Bain *(gravure de l'époque)* . . . . . . . . » 215


Tous les culs-de-lampe de l'ouvrage ont été reproduits d'après les gravures des dessins de Watteau faites à l'époque pour les *Figures de Différents Caractères.*

*Portrait de Watteau par lui-même*

(D'après la gravure de Boucher)

[illegible]

[illegible]



*La Leçon de Musique*

COLLECTION RICHARD WALLACE, LONDRES

*(Photographie W.-A. Mansell et Cie)*



# CHAPITRE I

## VALENCIENNES

La naissance de Jean-Antoine Watteau, sur les confins de la Flandre et du Hainaut, ne serait ni si émotionnante ni si significative, si les Watteau avaient été des nomades, si le hasard avait donné pour berceau au peintre des « Festes Galantes », la brumeuse et froide Valenciennes. Mais, bien au contraire, les Watteau tiennent profondément au sol du vieux comté valenciennois... C'est langée de très lointaines idées que l'âme de Watteau s'éveillera...

Aussi, saisirait-on moins complètement le geste incomparable et victorieux de l'*Embarquement pour Cythère*, si l'on n'avait une notion un peu précise de l'atmosphère dans laquelle Watteau devait vivre presque jusqu'à l'âge d'homme.

On se bat sur l'Escaut.

Au creux d'un marais, entre des champs vers Mons, des bois vers Raismes et deux « innondations », une ville éploie ses murs farouches, — ouvrages noyés, couverts de contre-approches savantes, qui semblent devoir lasser toute patience et toute force. Dans la cité une intime vie bouillonne, se devine : appels de carillons, fanfares des compagnies bourgeoises, clameurs, émois de peuple aux portes des faubourgs, aux marchés couverts, aux halles de la Hanse...

Pour prendre cette grosse ville le roi est venu, a ouvert la tranchée en personne. Sébastien Le Prestre de Vauban l'assiste, — et une fois de plus, un certain tracé de parallèles qu'il vient d'imaginer et, sous terre, une très nouvelle chicane de mineur à mineur, lui donnent ville gagnée après sept jours de tranchée ouverte et une « pointe extraordinaire de mousquetaires », — qu'il semble avoir préparée en laissant nouer des intelligences avec la place.

Cependant, sans diminuer le brutal génie de M. de Vauban, on peut affirmer qu'en Valenciennes il venait de réduire une ville très fatiguée et qui ne demandait qu'à se donner. Avant que de lever ses ponts, elle se savait irrémédiablement isolée. Sa rivière était barrée en aval et en amont, Condé et Bouchain étant pris ; Orange et Villa-Hermosa n'avaient pu empêcher le désastre de Lille, celui d'Ayre-sur-la-Lys ; Maubeuge n'avait plus de portes... Ne pouvant rien espérer de l'Espagne, elle n'avait trop résisté à Louis XIV.

Elle devait y perdre sa cour souveraine, son « chef-lieu » sur cinq villes, sur plus de trois cents villages et hameaux, son glorieux passé de franche ville, qu'à sa guise elle avait fait bourguignon, autrichien, espagnol. Et ce superbe droit d'asile dont elle n'avait pas craint de couvrir Jacqueline de Bavière, la grande amoureuse ; qui lui avait fait offrir un logis à Chastelain le panetier pour qu'il pût écrire loisiblement sa chronique. Elle devait abdiquer l'orgueil sauvage qui lui avait fait braver Philippe II, Albe, Noircarmes, les échafauds, les pendaisons, les noyades, et cette vigueur devant laquelle Turenne n'avait pu tenir... Tout cela n'était plus qu'un passé écrasant, presque fabuleux, qu'elle ne se sentait la force d'accroître et de défendre.

Mais, Louis XIV avait fait plus que d'étendre les frontières de son royaume ; il avait annexé un morceau de l'art flamand.

Parfois, l'art s'annexe aussi. Car il faut bien une grande vitalité, une

prospérité inouïe à l'art natif pour subsister chez l'oppresseur; il faut qu'il reste au peuple conquis une grande jeunesse, une considérable effervescence de sève, pour que l'originalité et la tradition fleurissent dans l'irrespirable et dissolvante atmosphère créée par le conquérant.

Ici, rien de tout cela : un pays frontière, une grande plaine vague coupée de fleuves, ridée de canaux, aire où, sans se lasser, les races se heurtent et se mélangent, — mais où le rayonnement d'Anvers, de Bruges, de Bruxelles et de Gand passe par souffles vivifiants sur les cités.

A l'heure où Valenciennes abdique, le grand foyer flamand est éteint. Pendant quatre siècles, sa splendeur a été continue : Flandre d'Artevelde aux communes puissantes, Flandre symbolique de Jehan de Bruges et de Jehan d'Asselt; Flandre raffinée, fastueuse, que nimbe d'or le soleil de Bourgogne, Flandre croyante, réaliste et rêveuse de Jan Van Eyck, d'Hubert Van Eyck, de Rogier Van der Weyden, de Memling et de Metsys; Flandre violée et meurtrie, Flandre du vieux Porbus, de Breughel et d'Otto Venius, — et les fureurs passées, Flandre affolante d'Anvers avec Rubens, Van Dyck, Jordaens, Téniers, et Bruxelles, et Malines, et Bruges, et Gand, et Liège, avec tous ceux que l'on sait, que je n'ai besoin de nommer... Maintenant, c'est la mort : la guerre, revenue, sème le deuil et la misère. Les géants ont disparu : seuls, Jordaens et Téniers demeurent, aïeux non encore fauchés...

Avant la fin du siècle, on les couchera au chœur de petites églises, sous la même pierre bleue qui recouvre Jan Van Eyck à Saint-Bavon et le Tournisien à Sainte-Gudule. Et le cycle sera clos.

Sur ces confins, des petits centres s'étaient créés dès le XIII[e] siècle, très vivaces et florissants d'âge en âge, gardant, malgré ces terribles voisins, un parfum de terroir et une originalité.

Des noms nous sont parvenus, des fragments d'œuvres, des descriptions qui ne permettent plus de douter. C'est Arras et ses peintres verriers, ses enlumineurs, ses tapissiers, ses portraitistes et ses peintres de paysages, ceux dont cet abbé de Saint-Wast, Philippe de Cavarel, avait, au XVII[e] siècle, recueilli près de cinq cents œuvres; c'est Douai avec le fils du cayelier, Jean Bellegambe, l'auteur du retable d'Anchin; c'est Saint-Quentin avec Jean de Lagny et la comtesse Mahaut, — cette passionnée qui avait en son hôtel de Paris, ses maisons de campagne de Conflans, d'Arras, de Lens, de Bapaume, de Hesdin et d'Ayre, tant d' « imageries »; c'est Béthune avec ses huchiers et ses orfèvres-peintres; c'est Saint-Omer

avec Gunthbert, avec Simon le « paigneur », avec Everard, devant lequel, en une exquise ironie, Rubens s'efface alors que les chanoines lui demandent une toile. C'est Valenciennes enfin, avec Simon Marmion, « prince d'enleumineure », venu d'Amiens, et que les COMPTES DE BOURGOGNE nous montrent décorant le « bréviaire » de Philippe le Bon, ou imaginant, avec Colart le Voleur, l'incroyable féerie des « entremectz » du banquet de Lille ; Valenciennes avec Jehan et Colin que Bruges appelle pour « orner la Maison de Ville » et préparer les intermèdes du mariage de Charles et de Marguerite d'York; avec Otelin qui représente sur le feuillet d'une table d'autel, à Notre-Dame, le héraut d'armes de la ville dans sa robe de drap d'or fourrée d'hermine, Valenciennes avec Jehan Ghiens... Ce sont tous ces bons artisans, qu'ils viennent de l'Ardenne sombre ou de France, du pays d'Arrouaise ou du pays Roman, pèlerins d'art dont l'origine est trahie par les noms de villages qu'ils accolent à leurs prénoms, qui s'établissent ici ou là, en Ostrevant ou en Hainaut, à la faveur d'une aubaine, d'une commande avantageuse, du bon vouloir d'un abbé ou du caprice d'un seigneur, — et qui font souche et entretiennent autour d'eux un réel petit foyer lumineux.

Valenciennes, grosse ville, ne devait, sous ce rapport, le céder en rien à ses voisines. Au XVII[e] siècle, les peintres et sculpteurs, confondus avec les « gorliers (bourreliers), espéroniers, scelliers, armoyeurs et aultres mesthiers sous la branche de sainct Georges » réclament leur érection en confrérie particulière sous l'invocation de saint Luc. Il ne faut s'étonner de leur nombre. N'est-ce pas chez elle que s'établirent les premiers hauts-lissiers venus de Tournay, avant que d'aller à Douai et à Lille ? Un dict populaire veut que Jan Van Eyck apprit à peindre de Harlinde et de Renilde, filles nobles élevées dans un couvent valenciennois...

S'il n'est pas très certain que le géant de Bruges ait été l'élève de Renilde et de Harlinde, il est, par contre, absolument sûr que Martin de Vos le vieux, prit femme à Valenciennes, en la personne de Jeanne le Boucq, nièce de cette Marie le Boucq, « la plus opiniâtre et séditieuse huguenote qui fust aux Pays-Bas, » l'héroïque compagne de Michel Herlin que Noircarmes vint pendre au gibet d'Anzin... Et la Valenciennoise fleurit encore les retables de l'Anversois : c'est la Marguerite du triptyque du *Triomphe du Christ,* c'est la Vierge qu'il fait peindre par saint Luc...

Maintenant, la vie artistique sera longtemps précaire en cette ville flamande devenue française, en cette ville qui va s'étioler si formidablement

avant que de renaître. Le grand briseur de volontés a détruit son organisation si forte.

Quand on parcourt les registres de la ville, des noms reviennent d'âge en âge, marquant la persistance des familles bourgeoises, et les signatures des Du Gardin, des Quaraube, des Le Poivre, des Rasoir, se lisent au bas des feuilles prévôtales, de Philippe le Bon à Louis XIV.

Il est un nom qui se lit également sur de très vieux parchemins valenciennois, pas, à la vérité, à la première place, mais, toutefois, à celle des notables : c'est celui de Watteau[1]. Dès 1586, exactement le 15 mai, il est mention, sur les REGISTRES DES CHOSES COMMUNES, à propos du renouvellement du Magistrat, d'un certain Denis Wasteau, « merchier », natif d'Enghien près Mons. Antérieurement encore, en 1522, l'on trouve un Watier Blancpain dit Watiau[2]. Voilà la double origine de la famille. L'orthographe variera suivant la fantaisie du scribe tonsuré qui libellera l'acte sur le baptistaire ou l'obituaire, — Vastiau, Vathiau, Wuateau.., — les formes sont multiples ; mais la filière se suit, logiquement, jusqu'à Jean-Antoine Watteau.

Les Watteau de Valenciennes se séparent nettement en deux familles, qui n'ont aucun lien entre elles : les Watteau de la paroisse Saint-Géry et les Watteau de la paroisse Saint-Jacques, églises situées sur des rives opposées de l'Escaut, partant dans deux diocèses différents, la rive droite (Saint-Géry) ressortissant à l'archevêché de Cambray, la rive gauche (Saint-Jacques) ressortissant à l'évêché d'Arras.

On connaît les Watteau de Saint-Géry, par Jacques Watteau, qui épouse Françoise Chocquetz en 1622 et dont il a quatre enfants : Jacques (21 novembre 1662), Marguerite (8 novembre 1665), Lambert (7 février 1669), et enfin Julien (6 mars 1672), qui peignit lui aussi et que nous retrouverons.

Les actes authentiques de ceux de Saint-Jacques ne remontent qu'à Bartholomé Watteau, grand-père de Jean-Antoine.

Ce Bartholomé est à coup sûr un joyeux compère : c'est un confrère de Saint-Druon. Cela signifie qu'il a le gosier solide et qu'il est doué de ces heureuses résistances nécessaires à ceux qui aiment leur volupté plantureuse.

1. Antoine Watteau signait « *Wateau* » le reçu donné à Philippe d'Orléans et le procès-verbal de réception à l'Académie... Ce n'est pas lui qui a eu raison, mais la TRADITION, — qu'il me faut, à mon tour, respecter.

2. RECENSEMENT DE 1699 : « Pierre Blancpain, Valet mulquinier.
Thérèse Blancpain, faiseuse de dentelle, petite rue Sainte-Christophe.
Gertrude Blancpain, rue de Limbourg. »

*(Archives de Valenciennes.)*

Saint Druon est le patron de Sebourg, village qu'on rencontre au bord du Honneau, à une petite marche en sortant de Valenciennes par la porte Cardon. Ceux qui allaient, l'image du saint nouée au chapeau par un brin d'osier, prier au fond de la petite chapelle ardente, ceux-là guérissaient, dans l'année, de « tous les méfaicts amenés par le boyre ». Les Tournaisiens affluaient particulièrement au sanctuaire célèbre, cependant moins encore que les Valenciennois que, d'ordinaire, au brun du soir on voyait rentrer en ville, en longues théories peu édifiantes. Pour être de cette confrérie il fallait avoir fait ses preuves : Bartholomé était, de tout point, digne d'y figurer.

Du mariage de Bartholomé Watteau avec Catherine Reuze (1660), naquirent dix enfants : l'aîné des fils, Jean-Philippe, fut baptisé à Saint-Jacques le 4 avril de la même année[1]. Jean-Philippe devait, à vingt ans, s'énamourer d'une de ses voisines, Michelle Lardenois, commère plus âgée que lui de sept années, et assez adroite pour se faire épouser. Mariage précipité et aux courtes fiançailles, — 8 décembre 1680 - 7 janvier 1681, — péripétie finale d'une amusante comédie jouée entre ces bourgeois artisans. Les conjoints avaient été demeurer dans le haut de la ville : vers le « rivage de Cambray », rue Verte, près la porte Tournisienne. C'est là que naquirent Jean-François, baptisé le 4 juin 1682, et enfin, deux ans après, cet autre enfant, ainsi désigné par le baptistaire de Saint-Jacques :

> Le 10ᵉ d'8ᵇʳᵉ 1684, fut baptizé Jean-Anthoine[2], fils légitime de Jean-Philippe Wateau et de Michelle Lardenois, sa fème.
> Le parin Jean-Antoine Bouche.
> La marine Anne Mailliar.
> P. R. Pᵗʳᵉ[3].

Jean–Philippe Watteau le couvreur est un des principaux de ce coin de la ville que cerne le canal des Récollets et le Vieil Escaut[4]. Il est porté au

1. Le recensement de 1699 mentionne un Thimothée Wateau (frère de Philippe ?), marchand de tuiles rue des Carmes-Déchaussés, un Antoine Wateau, couvreur, rue Delsaut, et deux rentières. Il fait demeurer Bartholomé Wateau, rue Cohu.

2. Le prénom d'Antoine est très fréquent chez les Watteau ; outre cet Antoine Watteau, que je signalais tout à l'heure, il faut noter deux frères de Philippe : Antoine Wasteau, fils de Nicolas Wasteau et de Charlotte Delescourt (Saint-Géry, 14 avril 1651) ; Antoine Wateau, fils de Jean Wateau et d'Anne Beaudry (Saint-Jacques, 28 juillet 1663) ; enfin, le recensement de 1699 donne un Antoine Wateau, mulquinier, circuit du Marché-aux-Bestes.

3. Deux frères devaient naitre encore à Antoine ; en 1686, Antoine-Roch, mort le 30 août 1689, et Noël, dont on reparlera.

4. Le Registre de la Capitation (rôle de 1697) indique qu'il a quitté Saint-Jacques et qu'il habite avec sa famille rue des Chartreux, « au coin de celle dite Sous-la-Vigne », — emplacement du nᵒ 10 de la rue de Mons aujourd'hui. En 1699, J.-P. Watteau revient dans son ancienne paroisse, et habite une des maisons neuves que les religieux avaient bâties au pourtour de l'abbaye de Saint-Jean, la septième à partir de l'entrée principale, — aujourd'hui emplacement des nᵒˢ 39 et 41 de la rue de Paris.

*Enseigne de Gersaint (Détail de la partie droite)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] Druon est le patron de [illegible], village qu'on rencontre au bord de l'[illegible]eau, à une petite marche en sortant de Valenciennes par la porte [illegible]don. Ceux qui allaient, l'image du saint nouée au chapeau par un brin d'osier, prier au fond de la petite chapelle ardente, ceux-là guérissaient, dans l'année, de « tous les mefaicts amenés par le boyre ». Les Tournaisiens affluaient particulièrement au sanctuaire célèbre, cependant moins encore que les Valenciennois que, d'ordinaire, au brun du soir on voyait rentrer en ville en longues théories peu édifiantes. Pour être de cette confrérie il fallait avoir fait ses preuves : Barthélemy était, de tout point, digne [illegible]

Du mariage de Barthélemy Watteau avec Catherine Reuze (1660), naquirent [illegible] enfants : l'aîné des fils, Jean-Philippe, fut baptisé à Saint- [illegible] s'enamourer d'une de ses [illegible], Michelle Lardenois, commère plus âgée que lui de sept ans et assez adroite pour se faire épouser. Mariage prescrit et aux [illegible]. — 8 déc[illegible] — 7 janvier 1681, — [illegible]

Les conjoints avaient [illegible] demeurer dans le haut de la ville : vers le « rivage de Cambray », rue [illegible], la porte Tournisienne. C'est là que naquirent Jean-François, baptisé le 4 juin 1682, et enfin, deux ans après, cet autre enfant, ainsi désigné par le baptistaire de Saint-Jacques :

[illegible]

Jean-Philippe Watteau le couvreur est un des principaux de ce côté de la ville que cernent le canal des Récollets et le Vieil Escaut[1]. Il est porté au

[illegible] Watteau, [illegible] et deux [illegible] Barthélemy [illegible]

[illegible] de [illegible] Watteau, [illegible] Nicolas [illegible] et de [illegible]

[illegible]



rôle de la capitation comme bourgeois, il est maître dans sa corporation et a mené à bien ses entreprises : l'école domaniale, les casernes de la citadelle, les pavillons près des courtines, l'appentis du *Paon* pour la pompe à incendie. L'année même de la naissance d'Antoine, il refera la couverture de la Petite Boucherie. Ses voisins ont souvent recours à lui, il sait lire et écrire ; enfin, il va acheter une maison rue des Cardinaux : c'est un notable. Ce notable-là veut que son fils soit instruit : il lui fait fréquenter l'école de l'Hostellerie du Château-Saint-Jean. Cela lui est relativement facile, il a l'entretien de la toiture.

Quand l'enfant sort de l'école, de l'église et qu'il a communié, que le voilà en âge d'apprendre un métier, le drame de sa jeunesse commence : il n'est pas venu, comme les autres, en force et en robustesse.

Sur cette terre de Flandre, si grasse et pleine de sève, la venue d'un enfant malingre est une déception qu'en ce pays on supporte mal.

Jean-Antoine avait petite mine.

Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux deux portraits qui nous restent de Watteau jeune, celui de la collection Dècle[1], et celui perdu, mais que Crespy devait graver[2]. Il suffit de les antidater un peu, d'effacer, sous les cheveux courts et tourmentés, les traits déjà lourds de la vingtième année, de mettre une légère roseur aux joues, une plus grande ingénuité dans les grands yeux ouverts, un peu de fleur aux bonnes lèvres de la bouche, et, sur cette physionomie d'enfant, un air menu de résignation, une réserve qui frappe, — qu'expliquent les épaules frêles, les membres délicats, la presque exiguïté de la taille.

Et le problème de ce fils de couvreur devenu peintre se résout facilement. Il n'y a eu aucune des influences qu'on a si ingénieusement supposées ; il y a eu Jean-Antoine trop faible et dont son père ne voulut pas. On n'a pas envisagé, avant d'échafauder tous ces romans, que le métier paternel, très rude, demande une grande dépense de forces, une énergie et une audace rares, alors qu'il faut se hisser jusqu'au coq d'un clocher

1. Carpeaux s'est inspiré de ce portrait où Watteau s'est peint « en buste, les mains jointes et l'air pensif », pour modeler sa statue de la fontaine de Valenciennes.

2. Avec ce quatrain :

*Avec un air aisé si vif et si nouveau,*
*Watteau dans ce qu'il peint montre tant de génie,*
*Que les moindres sujets de son heureux pinceau,*
*Des Grâces, des Amours semblent tenir la vie*

Premier état chez Gersaint ; 2e état, le nom de Crespy remplacé par : *chez Odieuvre.*

ou s'accrocher aux abat-son qui surplombent dans le vide. Lier le roseau ou le chaume sur les lattes, monter les tuiles, manier la hachette et le lourd marteau, retailler les ardoises sur l'enclume, cimenter les noues et les ruellées, cela demande un solide compagnon... Et le maître, qui sourit à la besogne, ne veut auprès de lui de ces pauvrets qui gagnent à peine leur pain...

Aux termes de l'ordonnance, Philippe Watteau ne pouvait avoir qu'un « apprentif » non marié et obligé pour six ans ; le fils du maître est seul toléré comme second : Noël prendra la place de Jean-Antoine.

Cependant, il faut qu'on lui trouve un état.

A la procession de la Vierge de septembre, quand on sort la fierte et les reliques qu'entourent les abbés mitrés et les sept garçons dansants, les ordres mendiants suivent, et les métiers, chaque bannière venant jalousement à son rang. Derrière les couvreurs de tuile marchent les peintres : Jean-Antoine sera peintre. Il ne déchoiera de sa bourgeoisie, il aura sa chapelle à Notre-Dame-la-Grande.

Cette décision répondait, certes, à la secrète vocation de l'enfant. Mais ce petit drame de famille ne dut pas être sans des duretés, des heurts, d'intimes, profonds et douloureux froissements...

Dans l'œuvre du génie qui va naître, on ne trouvera un seul portrait de Philippe Watteau ou de Michelle Lardenois....

A son œil avide des contrastes et des enharmonies, les couleurs avaient, très tôt, chanté leur longue, douce et vibrante chanson. Elles avaient commencé à Saint-Jacques, sa paroisse, durant les longs offices, scintillantes, claires, chaudes, égrisées de reflets, semeuses de poussières d'or et de sang : celles des hautes verrières ; puis, d'autres, au fond du chœur, moins impalpables, plus troublantes dans leur fixité et leur éclat plus sobre, celles d'une *Décollation* d'Anton Van Dyck ; et, bientôt, ç'avait été la recherche des grands cadres au fond des chapelles, l'émoi sans cesse grandissant devant la fête des tragédies sacrées, devant la *Descente de Croix* de Rubens à Notre-Dame-de-la-Chaussée, devant le *Calvaire* de Janssens et une *Parabole* de Craeyer aux Dominicains, devant le retable de Martin de Vos à Saint-Jean et devant son *Adoration des Mages* à Notre-Dame, ces œuvres parmi les mausolées et les théories d'apôtres qui peuplent les nefs, — comme ces autres œuvres, dans la campagne, hors les murs : à Vicoigne, les quatre visions de Craeyer, dans le retable sculpté ; la *Pieta* d'Otto Venius à Saint-Amand et, là aussi, le foudroyant

triptyque de Rubens, la *Lapidation*, avec ses volets qu'on refermait devant les pèlerins saisis et troublés, qui passaient du transissement du drame à l'antithèse délicieuse et rayonnante de Marie et de l'Ange, gloire douce, matutinale d'une *Annonciation* où la fantaisie du grand magicien s'était complu.

Voilà ce qu'il pouvait voir.

Non plus, « les maîtres et les anciens de l'art des painctres » ne manquaient à Valenciennes. Les registres de la corporation les nomment : Robert Alardin, Girardin, qui avait deux paysages dans la chapelle Saint-Pierre, Dropsy, Jacques Pater[1], Jean-Baptiste Guidé qui fut le maître de Jean-Baptiste Pater[2], Mignon, Jacques-Albert Gérin.

Un autre Watteau, ce Watteau de Saint-Géry, Julien, fils de Jacques et de Françoise Choquetz, venait de quitter l'atelier de Mignon, alors en grande réputation. Mignon était venu de Mons, la capitale, vers 1671, avec l'ambition d'entrer dans la corporation de Saint-Luc. Mais il avait fait bien vite les sept lieues du chemin, ne prévoyant pas que les artistes en « platte peinture, les illumineurs, étoffeurs et tailleurs d'images » vont d'abord n'en pas vouloir. Enfin, ils l'admettent : Mignon épousera une certaine Jacqueline Marion, dont il aura quatre enfants, et sera trois fois de suite connétable de son quartier, c'est-à-dire « choisi parmi les plus notables et qualifiés bourgeois pour avoir l'œil sur tous les estrangiers venant d'ailleurs demeurer esdites rues et à leurs actions et comportements, pour, en cas de besoin, en faire rapport au Magistrat ». C'est chez cet homme important, — qui peignait volontiers des « écussons pour les cérémonies mortuaires » et qui forma dix-sept élèves de 1691 à 1704, — c'est chez ce maître que Julien Watteau étudia dans la très louable intention d'obtenir, à son tour, la maîtrise. Cela ne fut pas sans quelque peine. Le 25 octobre 1691, Gérin, Alardin et Dropsy viennent juger son esquisse pour le chef-d'œuvre, — et la trouvent insuffisante. Il ne la réussira que deux ans plus tard. Pour achever son petit cycle, je dirai qu'il se maria le 24 juillet 1712 avec Jeanne-Françoise Goguillon, qui signa d'une croix sur l'acte et lui donna deux fils, — et qu'il fut enterré à Saint-Géry, le 27 novembre 1718.

1. Jacques Pater, frère d'Antoine Pater, devait épouser, à Saint-Géry, le 9 janvier 1697, Marie Wyart, et mourir à trente et un ans, le 23 septembre 1702.

2. « De Jean-Baptiste Pater, en dessous de Jean-Baptiste Guidé. L.X.S. : c'est le droit de 60 sous que doivent payer ceux voulant apprendre, par plaisir, en dessous de quelque maître franc. » Guidé est connétable de la corporation en 1707.

Aucun lien de famille entre lui et Antoine Watteau, sinon ce vague cousinage auquel j'ai fait allusion plus haut. Il ne semble pas qu'il y ait eu de rapports entre eux. Il ne faut pas oublier que Julien Watteau était déjà quelqu'un à Valenciennes, alors que Antoine ne savait pas encore si on allait lui permettre de prendre un pinceau.

Antoine n'alla grossir le nombre des élèves de Mignon, ni celui de Julien Watteau qui venait d'ouvrir son atelier : il paya l'exigible droit de six livres tournois pour entrer chez Jacques-Albert Gérin.

Nous pouvons juger le premier maître de Watteau, des œuvres subsistent[1]. C'est, dans la décadence flamande, un tout petit peintre. Il y a, au musée de Valenciennes, *Un enfant appuyé sur une tête de mort et soufflant des bulles de savon,* qui est un symbole aussi emphatique et banal que pauvrement peint et dessiné; à la chapelle de l'Hôpital, il y a un saint Egidius guérissant les malades, d'un effort plus soutenu, mais non moins ennuyeux. C'était, à cette époque, le peintre officiel de la ville. La Révolution, les bombes de 1793 ont anéanti son œuvre qui, toutes proportions gardées, m'a tout l'air d'avoir été considérable, et qui a arraché à Hécart plus d'une tirade admirative. En réalité, c'était un pédant à la vue étroite, au dessin maigre, indigent, au pinceau sec. Au moment où Watteau entre chez lui, son atelier est fréquenté[2], et tout au moins un des onze enfants que Gabrielle Hayé, sa femme, lui a donnés, — trois fils et huit filles, — le dernier, Jacques-Albert, y a sa place marquée.

On devine aisément ce que fut le labeur de Watteau dans cette « grande salle à peindre de la rüe de Monseigneur-le-Gouverneur ». Une révolte vient à l'esprit de voir ainsi contrariées et violées les admirables aspirations qui sommeillent dans ce cerveau et dans cet œil vierges. Par quel miraculeux bonheur ont-elles pu subsister?... Ce petit Flamand dégénéré ne leur a offert nulle nourricière étude d'après la nature : les

1. « Le plus beau tableau de Gérin était aux Carmélites. Les dames de Beaumont, les Sémériennes, les Urbanistes en possèdent plusieurs. Celui qui était à la chapelle de l'Intendance, dite Vicoignette, faisait l'admiration des connaisseurs. Les figures y étaient si parfaitement drapées, qu'on ne s'apercevait pas de la monotonie qui aurait dû régner dans un tableau où presque toutes les figures étaient des carmes. C'était aussi celui de ses tableaux dont la carnation était la plus vraie. Dans tous ses ouvrages, les draperies étaient parfaitement rendues; on eût dit que ce peintre avait étudié d'après l'antique. Mais la nature seule et son goût avaient été ses maîtres. Il n'est jamais sorti de son pays. » (Hécart). L'Intendance possédait de lui un *Religieux adorant Jésus,* aujourd'hui à l'église de Fresne. En 1685, il lui est payé 28 livres, pour avoir fait les armes du roi « mises dans ung ouve en dessus de la salle d'entrée de Mgr le Gouverneur »; 57 livres pour « les armes de Mgr le Gouverneur, celles de la ville, celles de M. le Prévost, par ordre d'icelluy pour placer dans la grande verrière de la chapelle Saint-Pierre, et pour ung dessin nouveau pour mettre au portail de la dite chapelle ». En 1681, il dessine une suite des sujets de la vie de saint Gilles, patron de Valenciennes, destinée à être exécutée en haute lisse. En 1682, quatre commandes encore, etc...

2. Jean-Baptiste Pureur et Nicolas le Juste inscrits comme « apprentifs travaillant par plaisir ».

copies, toujours, succèdent aux copies des « pièches » du maître ; les leçons données sur des machines à l'ordonnance compliquée, maladroite ; la vue blessée par l'extraordinaire accumulation des tons faux, — toute cette vilenie codifiée, étroitement et sévèrement montrée comme la vérité. Et la résignation craintive de ce discret et de cet hésitant qui n'ose penser, qui, très lentement, commence dans cette atmosphère malsaine, une initiation qui sera très longue et combien douloureuse...

Au dehors, il est vrai qu'il pouvait prendre de muettes leçons devant les chefs-d'œuvre que j'ai cités, — et peut-être recueillir, de ci de là, une réconfortante vérité, dans l'étroit cercle où sa nouvelle situation le faisait pénétrer.

Parmi ceux avec lesquels il s'était lié, — peu nombreux, ne fut-il pas « discret et réservé avec les inconnus », comme Gersaint l'a noté, et « d'abord froid et embarrassé » ainsi que le rapporte Jean de Julienne, — parmi eux, il est un sculpteur qui habite rue de Tournay, près du couvent des Carmes, un « artisan médiocre », ainsi qu'il est dit sur le registre de capitation, irascible, d'humeur difficile, qui élève péniblement les deux enfants que lui a donnés sa maîtresse devenue sa femme : Antoine Pater. Plus tard, il connaîtra, au milieu d'ennuis et de démêlés continuels avec le Magistrat, le conseil provincial du Hainaut, voire même le parlement de Flandre, la célébrité dans sa ville. Il fera pour Saint-Nicolas un *Sauveur* de marbre, à la porte de Famars toute une décoration d'armes fleuries et de trophées, à Notre-Dame-la-Grande un buffet d'orgues... Mais ce moment n'est pas venu. Les heures du début sont longues, et, dans une communauté de petits efforts, ces deux inquiets se rapprochent. Dans l'atelier poussiéreux, tandis qu'il pétrissait la glaise ou qu'il taillait le chêne, cette manière de brutal dont l'œil n'était pas sans originalité et la main sans souplesse, cet homme laid et bourru causait et Jean-Antoine recueillait des choses neuves qui le faisaient penser, qui l'aidaient à vivre dans le chaos stérile où on le laissait se débattre... Dans cet atelier-là couraient deux bambins, une toute petite fille, un gamin à peine plus âgé, Jean-Baptiste[1] qui devait être l'unique élève d'Antoine Watteau.

1. « L'an mil six cent quatre-vingt-quinze, le vingt-neuvième jour de décembre, Maître L. Vandeville, vicaire de cette paroisse Saint-Jacques, de la ville de Valenchiennes, soussigné, at baptizé le fils né le dit jour, en légitime mariage de Anthoine-Pater, maître sculpteur, et de dame Elisabeth Defontaine, ses père et mère, habitant de la paroisse, auquel on a imposé le nom de Jean-Baptiste.

« Le parin Jean Baptiste Léto. La marine, Marie Antoinette Vanast.

« Antoine Pater.

« Marie Anne tonnette Vanat.

A part la petite effigie de la collection Dècle, aucune œuvrette de Watteau, élève de Gérin, ne nous est restée ; nous n'avons même pas l'ordinaire et brève mention, sur un livre de comptes, le comprenant au nombre de ceux qui s'embesoignent à la décoration d'une église ou d'un château. Jamais disciple ne fut plus obscur... Il ne s'éveillera que plus tard, au particulier contact qui lui est nécessaire. Ces premières trois années d'apprentissage, auxquelles le règlement de la corporation l'obligeait, si vides, si longues, il les allonge encore d'une autre année. Ce qui doit marquer un échec en quelque concours pour l'obtention de quelque grade; et ses relations avec sa famille n'en durent être que médiocrement améliorées. Avec cette scrupuleuse attention qu'on portait, dans une certaine bourgeoisie, à l'établissement des enfants, on voyait avec effroi, tandis que le temps s'écoulait, Jean-Antoine absolument incapable de gagner sa vie. Pour Philippe et Michelle, il devenait, peu à peu, le mauvais fils, le paresseux qui ne sait rien œuvrer de ses mains, ce mélange de songe-creux, d'incorrigible recommenceur de riens, celui qu'en rouchi on définit d'un intraduisible mot, le « puiseux ».

Le puiseux, pour ces artisans énergiques, c'est la honte...

Son maître, seul, semble l'avoir connu. Il a peu ou point d'amis, et quand Gérin meurt, en 1702, il laisse Watteau absolument seul, à dix-huit ans.

Que faire dans la lassitude de la ville à demi ruinée, qui sera peut-être saccagée encore au cours de la guerre qui vient d'éclater à nouveau entre la France et les Provinces-Unies?... Au reste, quels travaux Jean-Antoine eût-il pu entreprendre? Il n'a qu'un bien petit métier, sur lequel il est loin de s'illusionner, il sent le besoin de s'acoquiner encore à un maître, d'écouter une voix, de suivre des conseils; mais il ne veut recommencer le labeur fastidieux et toujours même qui l'attend dans cette cité, auprès de sa famille toujours plus loin de lui, en ce pays d'Ostrevant qu'il a battu en pauvret et en rebuté. Il se décide à briser ces cercles où il étouffe, à satisfaire ce désir de changer d'horizon, désir qui grandit à mesure qu'il devient homme. Ses dernières hésitations vaincues, il part.

Orange triomphant, c'est vers le nord qu'il serait allé, vers la décadence flamande et hollandaise; le grand courant l'entraîne à l'opposé, vers Paris.

« Jan Baptiste Léto.

« Vandeville. »

Il naîtra à Pater deux autres fils : Jean-François (20 septembre 1700), et Michel-Joseph (23 septembre 1703) qui deviendra prieur du couvent des Chartreux de Montreuil-sur-Mer, sous le nom de Dom-Michel.

*La Famille de Gilles*

COLLECTION RICHARD WALLACE, LONDRES

*(Photographie W.-A. Mansell & Cie)*

A part la petite [illegible] de la collection Decle, aucune œuvrette de Watteau, élève de Gérin, ne nous est restée ; nous n'avons même pas l'ordinaire et brève mention, sur un livre de comptes, le comprenant au nombre de ceux qui s'embesognent à la décoration d'une église ou d'un château. Jamais disciple ne fut plus obscur... Il ne s'éveillera que plus tard, au particulier contact qui lui est nécessaire. Ces premières trois années d'apprentissage, auxquelles le règlement de la corporation l'obligeait, si vides, si longues, il les allonge encore d'une autre année. Ce qui doit [illegible] un échec et quelque [illegible] pour l'obtention de quelque grade, et ses relations avec sa famille n'en durent être que médiocrement [illegible]

fils, le [illegible] qui [illegible] ses mains, ce [illegible]

[illegible]

entre la France et les [illegible]... Au reste, [illegible]

lequel [illegible], il sent le besoin de s'acoquiner encore [illegible]

recommencer le labeur [illegible] et toujours même qui l'attend dans cette cité, auprès de sa [illegible] en ce pays d'[illegible]

il étouffe, à satisfaire ce désir de changer d'horizon, désir qui [illegible]

[illegible] triomphant, c'est vers le nord qu'[illegible]



... au bout de quelques années, son Maître luy paroissant peu capable de remplir ses idées, et de le porter jusques au point où il pouvoit atteindre, il fit connoissance avec un autre Peintre, qui se donnoit pour plus habile dans les décorations de théâtre, et qui sur cette réputation fut mandé en 1702 pour l'Opéra de Paris. Le jeune Watteau, qui ne désiroit rien tant que se perfectionner, jugeant que le séjour de cette grande Ville étoit le seul capable de luy procurer les moyens de s'avancer, obtint de son nouveau Maître de l'y accompagner. Il travailla d'abord sous luy à ce genre d'ouvrage; mais ce Peintre, qui ne réüssissoit pas dans ses affaires comme il se l'étoit imaginé, fut contraint de s'en retourner en son païs, où son élève ne jugea pas à propos de le suivre[1].

Jean Bérain n'a jamais employé ni ce prétendu et nouveau maître de Watteau, ni Watteau lui-même. Tout cela est un roman imaginé par Julienne, — et qui, malheureusement, a servi de thème aux biographes plus ou moins heureusement empressés de meubler les obscurités et les lacunes si nombreuses de la vie de Watteau... Quel brosseur de décors pouvait avoir une ville qui n'avait pas de théâtre? Ce n'est qu'en 1725 que, sur l'emplacement de la Halle aux draps, du Bureau des Écrivains et d'une partie des terrains de l'hôtellerie du *Chinne*, une première salle de spectacle fut élevée.

Pour Caylus, il s'exile afin d'échapper à la tyrannie paternelle :

Ainsi plutot que d'embrasser la profession de son père, il vint à Paris dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une muse qu'il chérissoit sans trop la connoître[2].

Gersaint est infiniment plus près de la vérité :

Il quitta la maison paternelle, sans argent et sans hardes, dans le dessein de se réfugier à Paris chez quelque Peintre pour pouvoir y faire quelques progrès[3].

En réalité, c'est l'exode douloureux de l'apprenti obligé de quitter son pays, le giron où il devrait trouver tout secours et tout réconfort, pour aller en étranger apprendre, apprendre encore pour pouvoir vivre.

Il va, ce matin du départ, entendre la messe de l'aube, la messe des voyageurs à la chapelle Saint-Pierre. Cette messe n'est pas la dernière; ses idées d'enfant périront toutes dans le naufrage, ses illusions d'homme, une à une, s'évanouiront, que sa foi religieuse survivra, entière et profonde. Il demeurera un croyant.

La Cloche Blanche sonne, celle qui annonce l'ouverture des portes; lentement, entre le brouillard qui s'élève du marais et le velours des

1. Abrégé de la vie d'Antoine Watteau, *Peintre du Roy en son Académie Royale de Peinture et Sculpture*, en tête des Figures de Différents Caractères (1735).

2. Vie d'Antoine Watteau, peintre de figures et paysage sujets galants et modernes, mémoire lu à l'Académie de Peinture et Sculpture, le 3 février 1748.

3. Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère. *Paris, Barois*, 1744, in-12.

herbes, s'effacent les murs de la ville, ces murs qui ont, taillé dans leur chair, le *Chemin de Croix* du vieux Schleiff, — et par Cambray aux deux citadelles, Péronne-la-Pucelle dans l'émeraude de ses défenses, les bois de Compiègne, le Valois aux grands finages et Saint-Denys-en France, il gagne Paris.



*La Danse*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

# CHAPITRE II

## L'AVENTURE A PARIS

Il est fort probable que c'est dans le panier [illegible] Valenciennes, entre deux ballots dans [illegible] où l'on met les marchandises et où [illegible] à prix modique, les personnes qui ne trouvent [illegible] dans le coche ou qui ne sont pas en état [illegible] Watteau accomplit son voyage. Il dut [illegible] après le maigre souper à Gonesse, les derniers grands [illegible] l'interminable route, le dernier moulin, la dernière ferme et les derniers jardins de la Villette; ç'avait été le faubourg : un hôpital, une église, une rue parmi les cultures maraîchères, des masures, des cabarets louches, une porte monumentale; puis, les rives mauvaises de la rue tortueuse,





# CHAPITRE II

## L'AVENTURE A PARIS

L est fort probable que c'est dans le panier du carrosse de Valenciennes, entre deux ballots, dans le « tissu d'osier où l'on met les marchandises et où sont reçues, pour un prix modique, les personnes qui ne trouvent de place dans le coche ou qui ne sont pas en état d'en prendre », que Watteau accomplit son voyage. Il dut être assez rude. Après le maigre souper à Gonesse, les derniers grands arbres de l'interminable route, le dernier moulin, la dernière ferme et les derniers jardins de la Villette, ç'avait été le faubourg : un hôpital, une église, une rue parmi les cultures maraîchères, des masures, des cabarets louches, une porte monumentale; puis, les rives mauvaises de la rue tortueuse,

ponctuées de fenêtres grillées et de hautes bornes, enfin la bousculade dans la cour du *Grand-Cerf*, — tous ces détails entrevus falotement dans la nuit de la dernière étape.

Et, le jour venu, partout autour de lui dans le dédale où il s'enfonce, des visages inconnus, moqueurs, agressifs, les meilleurs suprêmement indifférents.

Voilà l'arrivée.

Ah! combien différente est celle de La Tour, qui quittera Saint-Quentin non fâché avec son père, M[e] François le chantre, et qui débarquera attendu par Tardieu, — aussi celle de Fragonard, qui aura près de lui sa mère, sa mère qui va le prendre par la main pour le mener chez Boucher...

Heureux, au moins, d'avoir échappé, lui et son maigre bagage, aux traqueurs des grands chemins, — il y a quelques mois on a pillé la malle de Tours sur le Pont-Neuf, — cet esseulé et cet inquiet, avec une résignation qui confine au courage, se met en peine d'un gîte.

Les logis ne manquent pas. Il y a des maisons jusque sur les ponts de la rivière, et au-dessus des gouttières les lucarnes des mansardes et des guérites s'étagent. Mais, où aller avec une bourse aussi légère que la sienne?... Là-bas, ceux de la corporation qui ont vu Paris l'ont renseigné : le pont traversé où est le cheval de bronze, de suite, il pouvait chercher, vaguer de porte en porte; les réduits pullulaient au long de la montée fameuse qui aboutissait à la porte Saint-Jacques, dans cette rue des graveurs et des enlumineurs, cette rue des marchands d'estampes qui tiennent boutique ouverte aux *Colonnes d'Hercule,* à la *Belle Image*, aux *Deux Piliers d'Or;* ou bien encore vers l'égout de la Petite rue Taranne, aux alentours de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Proche le jardin abbatial, la prison du bailliage, vers la rue de l'Echaudé, la rue Sainte-Marguerite ou le Petit-Marché, il avait chance de rencontrer quelque compatriote qui l'aiderait à se tirer d'affaire...

Watteau, qui venait pour « apprendre la peinture », et pour en vivre aussi! ne fut pas long, en ce quartier, à être happé par un de ces maîtres, étranges mâtins à la fois hôteliers, marchands et professeurs. Celui-ci s'appelait Abraham Mettayez.

On ne sait rien, ou presque rien de lui : il demeurait sur la paroisse des Saints-Pères, avait un frère, Mathurin Mettayez, qui était sculpteur, un neveu, Théodore Pierrez, qui était architecte, et sa mère, Anne Noret,

s'était mariée en secondes noces à un nommé Salomon Pesrot, qualifié « peintre sculpteur » dans les actes. A part ces renseignements assez vagues, plus d'autres traces de lui.

Quel fut le labeur de Watteau chez un tel maître? On l'imagine aisément : nulles indications profitables, de basses et rebutantes besognes. Il n'a éclairé de quelques phrases, recueillies par Gersaint, Julienne et Caylus, que son passage chez un second Mettayez que nous allons rencontrer; mais de son séjour chez ce premier exploiteur, il n'a rien dit.

Watteau avait la souffrance muette.

C'est le temps de son premier contact avec ce Paris où il a tant souhaité d'être, et où il n'ose s'aventurer, dans la grande fatigue de ce travail qui ne l'intéresse, qui est pour lui sans résultats d'aucunes sortes. Et puis, cette ville effraie le provincial qui y débarque. Elle a bien surpris Hobbes, Locke, Leibnitz, Heinsius, intimidé les étrangers cousus d'or qui y sont accourus pour la visiter et la décrire... Quand il la connaîtra, il s'y sentira mal à l'aise; son bruit et son remous l'importuneront à ce point que, sans cesse, d'une barrière à l'autre il cherchera vainement cet abri que, dans son impatience et sa fièvre, il ne juge jamais assez tranquille et calme.

Maintenant, il se terre en son quartier. Quand il veut respirer, il suit une des rues bordées d'hôtels seigneuriaux, de boutiques et de tripots... Avec les faméliques qui mendient et les crieurs de pain, il se glisse entre les carrosses à col de cygne, brillants d'ors et aux roues basses, entre les vinaigrettes et les chaises, saute la fange du ruisseau et trouve la rivière qui met son grand courant d'air, son ciel non caché et le mouvement de sa batellerie au bout de ce cloaque. Et c'est soudain une autre vie, ces baigneries aux abreuvoirs, le trafic de la galiote de Saint-Cloud, l'imprévu du va-et-vient du passeur des Quatre-Nations... une autre vie que celle de ces moines sales et de ces loqueteux tôt rencontrés autour des couvents, autour des Carmélites de la rue du Bac et des Augustines réformées, autour du cimetière, autour de l'hôpital. S'il remonte vers Saint-Sulpice, l'église neuve, c'est le dédale des ruelles sombres, la boue du Petit-Marché avec son coin du roi où les orphelines offrent des petits lots de légumes verts et de graines sèches, puis les auvents des libraires et des relieurs à l'hôtel de Cluny; à deux pas, entre la porte Guisarde et la rue du Brave, l'enceinte vide de la foire Saint-Germain où gueusent le long de l'année les faux estropiés,

les sans-métiers, les filles et les Gardes Françaises du Sépulchre. Là, il y a vu, du carnaval aux Rameaux, dans le tumulte de sa tenue, l'incroyable mêlée des trafiquants de tableaux et de chiens de Bologne, des oyseliers, des cloueurs et des potiers d'étain, des marchands d'épices et des colporteurs de dentelles d'or, des perruquiers et des vendeurs de rossolis, — il a vu ces gens se battre à souhait dans le vacarme de la Folie d'Espagne et de Scaramouche dupant, bernant la foule accourue, amusée et joyeuse quand même... Il y a promené son étonnement, et, quand il sort de son rêve, son application un peu lourde de Flamand. Mais sa mélancolie l'éloigne vite, sa misère ne s'éclairant pas à ce foyer.

Il vit, ici, bien autrement malheureux qu'à Valenciennes; il vit plus petitement encore, étant dans ce qu'on appelait alors « une condition tout à fait médiocre », à quelques lignes de l'irrémédiable gangrène du bas peuple. Si bas, la désolation de ces temps terribles pèse lourdement sur lui. Les très petites gens dont il est ne savent rien de ce qui se passe à Versailles, au Palais-Royal, au Louvre, au Luxembourg, dans toutes ces grandes maisons entre lesquelles ils se blottissent. Ils savent la guerre par les régiments qu'ils voient passer, le pain cher par les grilles des boulangers que parfois on descelle de rage, — et, dans la ville désolante à la nuit faite, l'audace des gueux de la cour Sainte-Catherine et de la cour des Tournelles, l'audace des brelandiers, des usuriers, et des patrouilles du guet saoules dès le crépuscule... Ces petites gens ne savent rien des grands. Les mausolées de marbre qu'ils entrevoient à la paroisse, le dimanche, leur apprennent que tel ou tel est mort, qui était cardinal, ou marquis, ou jardinier du roi... Une causerie de laquais, le petit émoi au passage d'une chaise ou d'un carrosse, une escorte de Cent-Suisses : c'est Mgr de Bourgogne qui part pour les Flandres, M. de Catinat qui revient d'Italie, le cardinal de Coislin qui porte sur ses genoux un carreau où est posé le cœur du duc de Bretagne... Mais, assurément, Watteau ignore que M. de Saint-Simon vient de rendre son régiment, que M. de La Rochefoucauld s'est, à la chasse, cassé le bras gauche près de cette épaule qu'il s'était rompue au passage du Rhin; il ignore Marly et les bals en masques, Trianon et les petits soupers, Trianon dont les parterres changent tous les jours de compartiments de fleurs, Trianon dont l'air est si fortement embaumé par la senteur des tubéreuses « qu'on ne peut tenir dans les jardins ni sur la terrasse... ».

*Assemblée dans un Parc*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clement & Cie)*

[illegible]

[illegible] a vu ces gens se battre [illegible] dans le vacarme de la

[illegible]

il sort de [illegible] rêve, son [illegible] un peu [illegible] de Flamand. Mais sa

[illegible]

petit [illegible] dans ce qu'on appelait alors « une condition tout à fait [illegible]

[illegible]

sur lui. Les [illegible] savent rien de ce qui se

[illegible]

ville désolante à la [illegible] gueux de la cour Sainte-Catherine et de la cour des Tournelles, l'audace des brelandiers, des usuriers, et des patrouilles du guet saoulés dès le crépuscule... Ces petites

[illegible]

entrevoient à la paroisse, le dimanche, leur apprennent que tel ou tel est mort, qui était cardinal, ou marquis, ou jardinier du roi... Une

[illegible]

carrosse, une escorte de Cent-Suisses : c'est Mgr de Bourgogne qui part pour les Flandres, M. de Catinat qui revient d'Italie, le cardinal de [illegible] qui porte sur ses genoux un carreau où est posé le cœur du duc

[illegible]

[illegible], cassé le bras gauche près de cette épaule qu'il s'était rompue au passage du Rhin; il ignore Marly et les bals en masques, Trianon et les petits soupers, Trianon dont les parterres changent tous les jours

[illegible]

sur la terrasse... ».



Il ne connaît, lui, que les longs murs empanachés de verdure de l'Abbaye, le clos du prieur foisonnant de hauts arbres dont l'ombre s'étend jusqu'à l'autre rive de la rue du Colombier. C'est là que, d'ordinaire, aux heures de liberté, il promène ses vagueries.

A quelle date sortit-il de chez Mettayez, écœuré, trop las enfin, — ou simplement fut-il remercié faute d'ouvrage? On ne sait. Ce ne fut, toutefois, que pour tomber plus mal peut-être, chez un fabricant de toiles à la grosse du pont Notre-Dame.

Ici, chez « ce corsaire qui avoit chez luy une douzaine d'esclaves », mêmes rancœurs, même rebutant travail auquel il s'astreint avec une résignation si singulière et un si grand courage... C'est qu'il n'y avait, pour les parias de l'Art, l'école ouverte et bienfaisante où on peut travailler sans fièvre, mettre un peu de clarté et d'ordre dans le chaos des idées et des aspirations. Elle ne viendra que plus tard, sous Louis XV.

Il n'y avait que le hasard, l'heureuse et improbable rencontre d'un maître bienveillant.

Gersaint a écrit :

On débitoit, dans ce tems-là, beaucoup de petits Portraits et de sujets de dévotion aux Marchands de Province qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le Peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de Peinture, dont il faisoit un débit considérable; il avoit quelquefois une douzaine de misérables Élèves, qu'il occupoit comme des Manœuvres; le seul mérite qu'il exigeoit de ses Compagnons étoit la prompte exécution : chacun y avoit son emploi. Les uns faisoient les Ciels, les autres faisoient les têtes; ceux-ci les draperies; ceux-là posoient les blancs : enfin le Tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir dans les mains du dernier.

Watteau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres; il fut cependant distingué des autres, par ce qu'il se trouvoit propre à tout, et en même tems d'expédition : il répétoit souvent les mêmes sujets; il avoit surtout le talent de rendre si bien son *Saint Nicolas*, qui est un Saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoit particulièrement pour lui; *je sçavois* (me dit-il un jour) *mon Saint Nicolas par cœur, et je me passois d'original.*

Il s'ennuyoit de ce travail désagréable et infructueux, mais il falloit vivre. Quoiqu'occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois liv. le Samedi; et par une espèce de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours.

On peut croire le rédacteur du Catalogue de M. de Lorangère ; sur l'étrange pont aux maisons à façades uniformes, ce barbouilleur est son voisin direct peut-être ; il se peut que son auvent touche l'auvent du futur ami de Watteau. Gersaint à coup sûr l'a connu, et les détails qu'il donne sont exacts.

Le dernier domicile de Watteau à Paris sera ce même pont Notre-Dame, où, en ce moment, il mène une si dure existence. Si, lassé par la monotonie et l'insipidité de ce qu'il fait, dans un moment de répit il lève la

tête, si des tanneries bruyantes, si des chalands chargés de foin, de sacs de charbon et de piles de bois, de la crierie des convoyeurs, des portefaix et des commis marchands, si son regard se perd au-dessus des roseaux de l'île Louviers et caresse dans l'argentin brouillard des eaux le paysage de rêve qu'il peindra plus tard, sa vision flotte sur ce petit Nogent où il ira mourir...

Très courte, toute la vie de Watteau s'inscrit là.

Il a dû fuir, souvent, la sourde et formidable pulsation de la pompe Notre-Dame, il a dû égarer ses songeries par le dédale de la cité fangeuse où étaient tant d'églises et tant de bouges au pied de tant de Beauté. Dans ce quartier de la Grève, de Saint-Jacques-la-Boucherie, de Sainte-Opportune, de l'hospice du Saint-Esprit jusqu'à la rue du Coq, de la Mortellerie à la fontaine du cimetière Saint-Jean, les regrattières et les écosseuses de fèves, les gagne-deniers quêteurs d'oboles, les vieilles à leur carreau spéculant le pavé, tous ces simples à l'entour et dans les mêmes maisons, tous ces simples durent connaître ce maigre et dolent promeneur qui leur accordait si peu d'attention... Peut-être ce jour d'octobre, l'amusant cortège de ce baptême qui sort de Saint-Jean-en-Grève le retient-il un moment... Au grand contentement de la marraine, jolie et rose sous son écharpe, et qui tient l'enfant soigneusement enveloppé dans les mousselines de sa tavayolle, les gamins et les morveuses assaillent le parrain, un important dont la perruque sent le sac à procès. Il jette les dragées d'un geste maladroit, et, mélangées aux liards neufs, il en jette suffisamment pour affirmer le rang de bourgeoisie du nouveau-né... Watteau s'est à peine arrêté; ce pittoresque est peu de son domaine, et il a laissé l'huissier aux Requêtes et sa commère la fille du procureur, regagner comme ils ont pu la rue de la Verrerie, escorter jusqu'à sa demeure ce poupon, — qui s'appelle maintenant François Boucher.

C'est assurément étant chez le « barbouilleur » qu'il fit la connaissance de Jean-Jacques Spoëde, ce « Sponde, peintre à peu près dans les mêmes cantons que lui », dont il devait faire « son ami particulier ».

Peut-être se rencontrèrent-ils chez la veuve Mathurin, « marchand de toutes les marchandises concernant la paincture pour les ouvrages du Roy, outremer, carmain, laque fine de Venise, vernis, pinceaux et ancre de la Chinne... », boutique où on venait volontiers aux nouvelles et où des parlotes sans fin s'engageaient? Peut-être est-ce à la taverne? Quoique

ce soit peu le fait de Jean-Antoine, il y va quelquefois, alors qu'un camarade l'y entraîne, ou que, de temps à autre, il veuille entendre parler rouchi, la mélancolie de l'exil lui ayant fait oublier bien des amertumes, ayant fait naître même un très vague sentiment qui l'amène, parfois, à s'ennuyer après sa patrie. Or, Jean-Jacques Spoëde demeurait proche les neuf moulins, dans cette Vieille Vallée qui va du Pont-Neuf au Pont-au-Change, vis-à-vis le perpétuel encan aux arbres, aux fleurs et aux vieux fers, qui se tenait aux bords de la rivière. Et, sur le quai de la Mégisserie, combien de tavernes s'étaient ouvertes où les rudes mariniers du Nord, convoyeurs de la marchandise de l'eau, venaient à l'aise fumer et boire mieux qu'au *Berceau* du port Saint-Michel ou qu'à l'*Ancre-d'Argent* de l'estacade, rendez-vous de la chicane et des bourgeois. Jean-Jacques Spoëde, le haut flamand d'Anvers, y fréquentait. Peut-être est-ce là qu'ils se causèrent pour la première fois, Watteau passant, l'autre solide sur son banc, devant sa pinte.

A ce moment, Spoëde, dont le nom n'a pas été souvent écrit, avait déjà un premier grade, un prix de quartier obtenu à l'École académique. Il sera bientôt professeur à Saint-Luc, puis recteur perpétuel, — c'est lui qui recueillera Maurice Quentin de La Tour, dont successivement Tardieu, Delaunay et Vernansal ne voudront. C'est même là sa seule illustration; si tant est que ce peintre timide et sans originalité, qui brossait indifféremment, avec une égale médiocrité et une sagesse poncive, et des natures mortes, et des fêtes bachiques, et ce *Combat de Hussards,* et ce *Triomphe de Neptune et d'Amphitrite,* ait apporté quelque secours au délicieux pastelliste...

Quoi qu'il en soit, c'est l'ami de Watteau. Il fut même son ami fidèle.

Il le mène sûrement visiter cette école de dessin avec des « modèles humains et vivants placés en différents jours et en différentes postures », que les peintres-jurés viennent d'établir en la Cité, dans la chapelle Saint-Symphorien, qu'ils ont obtenue de la bonne grâce de Marc-René de Voyer de Paulmi, marquis d'Argenson, lieutenant de police.

Spoëde marque dans la vie de Watteau une transition. Cet émancipé de la vilenie des exploiteurs dont Jean-Antoine est la proie est, lui, dans la voie qui mène à tous les succès et à toutes les libertés qu'un peintre peut entrevoir. Le premier, il montre à son ami où il faut tendre pour s'affranchir. Il n'a pas deviné Watteau, puisqu'il n'a su voir La Tour; mais, par camaraderie, par désir de le savoir mieux en point, le premier

il lui a fait mesurer l'inutilité et le funeste de l'affreuse tâche où le besoin, mais aussi le découragement le retiennent. Il a secoué par charité, par bon compagnonnage, les vingt ans attristés de son compatriote, — qui semblait avoir plus de résignation que de « génie », comme on disait alors. Il apparaît dans sa vie à l'heure grave, décisive, à l'heure des résolutions tueuses ou créatrices d'avenir. Et Watteau, plus sainement préoccupé, moins esclave de sa torpeur, rencontre Gillot... C'est peut-être à l'obscur tâcheron, dont les pâles œuvres sont confondues maintenant dans l'amas des médiocres et pitoyables choses qui subsistent de chaque époque, c'est peut-être à Spoëde que nous devons Watteau.

La visite à l'école de la Cité ne fut pas le seul pèlerinage artistique qu'ils firent ensemble. Ils coururent les couvents, les églises, les palais, allèrent de Notre-Dame au Réfectoire des Invalides, des Feuillants au Noviciat des Jésuites. Si la plupart des cabinets des curieux et curieuses des ouvrages magnifiques leur demeuraient fermés, s'ils ne pouvaient entrer chez le duc de Saint-Simon rue Taranne, chez la marquise de Richelieu quai des Balcons-Béthune, chez M. Mansard rue des Tournelles ou chez M. Lempereur rue Vivienne, ils avaient cependant pu se faire une idée assez nette de la production de leurs aînés, — quand il leur fut permis d'entrer chez le roi, au Louvre. Le salon de 1704 venait de s'ouvrir. Seul salon que Watteau devait voir; celui de 1706 dure un jour, et il n'y en aura plus avant 1725.

Voici comment il avait été annoncé :

L'Académie a toujours été persuadée qu'elle ne pouvoit mieux faire connoître son application et son zèle pour la perfection des Beaux-Arts qu'en exposant de temps en temps quelques morceaux de Peinture et de Sculpture, faits par les Académiciens... M. Mansard, surintendant des Bastiments, Arts et Manufactures de France, Protecteur de l'Académie, leur ayant cette année obtenu du Roy une partie de sa Grande Gallerie, elle s'est portée à faire cette exposition avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se rencontre heureusement dans un temps où tout le monde est en feste pour la naissance d'un Prince qui fait les délices de la Maison Royale et de toute la France.

Dans la cour, au pied de l'escalier, près du Suisse roide dans son uniforme et le mousquet au bras, sont des architectures de Boyer, une *Pêche Miraculeuse* de Corneille et trois autres compositions d'Histoire sacrée. Puis, en haut, le long de la galerie scandée de bustes, grands courtisans et grands hommes que Coustou, Girardon, Coysevox ont mis là, du chevalier de la Vallière à Turenne, de M^me^ de Ravois à Vauban, — dans peu d'heures nécrologe de bronze et de marbre autour du souverain qui, au milieu, en habit de sacre, piétine un Cerbère, — c'est l'officiel,

*L'Automne*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



pompeux et sévère défilé du Directeur et Chancelier de l'Académie, de l'Ancien Recteur, des Recteurs, des Adjoints à Recteurs, des Anciens Professeurs, des Professeurs, des Adjoints à Professeurs, des Conseillers, enfin des Académiciens. Les Bolonais sont les dieux de ces gens-là, les Carraches et le Guide, le Dominiquin, l'Albane et le Guerchin. Poussin, Claude Gellée, Mignard, Le Sueur, Le Brun sont morts... Et c'est le rougeoiment de Jouvenet, le méticuleux de Tournières, l'Olympe rose de le Moyne, la découpure de Noël Coypel, la prétention de Coypel le fils, l'aguicherie et l'inquiétante docilité de la fille chère à Santerre, la bataille de Parrocel, la solitude ordonnée de Forest, l'inconsistance de Cotelle, de La Fosse ou de M^lle^ Chéron, la machine de Hallé... Puis l'application chaude de Desportes, l'élégance savante de De Troy qui fera naître sous le burin des graveurs la merveille du grand portrait métallique. Tout cela précédant la fraîcheur et le gris fin de Largillière, — et, enfin, le boursouflé, le fracas, l'emphase de l'homme qui a peint cinq rois, tous les princes du sang, l'Europe entière, de l'homme qui est consul à Perpignan, chevalier des ordres, dont le nom tient deux lignes : Hyacinthe-François-Honorat-Mathias-Pierre-le-Martyr-André-Jean Rigaud y Ros. Celui-là a à l'un des bouts de l'exposition, vers les Tuileries, entre deux torchères à l'antique qui supportent des vases de Girardon, les portraits de Louis XIV, du dauphin et du duc de Bourgogne.

Ces efforts, ces réalisations ne déterminent rien chez Watteau.

Il constate, il passe. Il n'est pas troublé. A part les roueries qu'il déchiffre, les habiletés qui le frappent, la muette leçon de pratique qu'il prend, ces hommes ne l'inquiètent, n'excitent en lui le secret désir de créer dans leur atmosphère, dans leur mode. Son observation de praticien satisfaite, il n'entre en communion avec eux ; ils lui sont indifférents. S'il n'a démêlé encore le confus désir qui sourd au fond de son cerveau et de son œil, s'il ne sait absolument ce qu'il veut rendre, s'il n'ose formuler ce qu'il trouve « noble de peindre », ainsi qu'écrit ce bon abbé de Monville dans le livre qu'il consacre à la gloire de Mignard, il ne se reconnaît, certes, chez aucun d'eux... Son génie ne s'éveillera, ne commencera son lumineux envol que devant la faconde d'un exécutant bien plus médiocre que beaucoup de ces arrivés : Gillot.

Cet original, à la tête de gamin fou, avec ses cheveux hirsutes, ses yeux ronds et son menton pointu, a des velléités d'indépendance, ce qui n'est pas commun à cette époque. La particulière silhouette de cet artiste

mériterait un crayon. Si on la cernait sur le jeu de fond environnant, malgré ses tares cette figure se détacherait souvent à son avantage. Mais la digression serait un peu longue. Il suffit de savoir que certaines parties de son œuvre sont d'un neveu de Callot, d'un neveu venu de la frontière lorraine, du confin des deux Bourgognes, du pays où il vente si fort, du pays de Denis Diderot :

La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher ; elle n'est jamais fixée dans un point, et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est point pour s'y arrêter.

Il a traversé l'atelier de J.-B. Corneille, et, dans sa mobilité fantasque, sans trop jamais s'appesantir, il a retrouvé un peu de la veine des grotesques qui précédèrent l'École de Fontainebleau. Gillot aime la farce d'Angelo Costantini, les tréteaux de la franche foire Saint-Laurent, il s'intéresse à la rue et au cabaret, au prélassement béat des bourgeois dans le lamentable carrosse de louage, aux ébats des garçons qui coursent les commis allumeurs de chandelles, à cette bande de Bohémiens chassés de Versailles par M. Blouin et réfugiée à ce carrefour, à la grasse églogue sous la tonnelle du *Petit More,* à la trépignée du *Cormier Fleuri*... Il va dessiner et peindre un peu tout cela, mais assez lourdement, avec une gaucherie qui se révèle après coup, qui fait tort à son vouloir, qui, par sa maladresse, arrête brusquement la pensée. Dans le désordre de son imagination, il ira même plus loin : il s'attaquera à l'Antiquité, — et ce seront des Bacchanales, encombrées comme celle, un peu plus grande que la main, où il place vingt-huit figures. Après, voici venir la suite des *Passions*, les *Ages de la Vie,* et encore la *Fête du Dieu Pan*. Puis, il quitte tout à coup ces ébats sensuels pour esquisser une *Veillée des armes de Don Quichotte* que les Gobelins attendent, à moins qu'il ne se mette à la série que lui inspire le *Tombeau de Maître André* et l'*Arlequin, empereur de la Lune;* à moins qu'il ne finisse le portrait de Romagnési en « Giangargolo, entêté de noblesse » ou celui de la Thorillère en habit de ville.

Ceci donne un schéma intéressant, mais qui n'aboutit qu'à du pénible et à du malaisé, comme ce Livre d'Ornements fort ennuyeux à feuilleter tant l'arabesque est pesante et la volute étriquée, ou à ce Livre de Scènes Comiques où le Capitan, Narisin de Malabergo, Tartaglia le bègue, Beltramo de Milan et Mezetin défilent, très curieux assurément, au milieu de leurs accessoires, dans leur particulier harnois,

mais toujours pesants, massifs, maladroits, engoncés, sans air autour d'eux, gauches et le geste figé, — ainsi cette Pomone d'Opéra, cette Vertumne masquée, cette Jardinière en « robe ronde et en ballon », cet habit d'Heure du jour et cette Folie massive que Joulain grava.

Gersaint, qui a infiniment de respect pour la tâche accomplie, et que le spectacle de la légèreté vraie et de la grâce subjugue dans l'instant mais n'éduque pas, Gersaint définira Gillot : « Il a excellé par l'abondance de génie qui règne dans ses compositions. » Et il est arrivé à formuler cette vérité, sans en comprendre tout à fait la signification : « Gillot a été le seul maître de Watteau. »

Watteau n'a pas de maître. Watteau ne pouvait rencontrer sur sa route l'homme providentiel. Mettez Watteau chez Rubens, et vous lui épargnez, d'un coup, tous les tâtonnements, toute la peine avec laquelle il arrache si difficilement les petits secrets à droite et à gauche, car ce révolutionnaire est peu de cette nature dont Delacroix disait qu'elle venait au monde toute prête et armée de toutes pièces. Il se méfiera longtemps de ses moyens ; il hésitera de même avant que de démêler nettement ce qu'il veut peindre. Cependant, ses vouloirs confus n'attendent qu'une étincelle, qu'un contact, qu'un frôlement pour se reconnaître. Watteau n'a besoin que de « cette lumière mitoyenne à son propre Génie et au Génie d'un autre », ainsi que disait François Boucher, qui était en son art un admirable philosophe.

En Gillot, il a trouvé cette lumière-là.

Dans le désordre de l'incohérence de cet impulsif aux moyens bornés et à la verve lourde, Watteau a reconnu tout de même la Fantaisie : il sait, maintenant, quelles franchises, quelles indépendances la font naître. Son but se précise ; seule, la liberté de main nécessaire et pas encore acquise, les difficultés de la route vont encore différer l'adorable et magique éclosion. La vie va, à certains moments, dans sa cruauté, mettre en péril l'accomplissement de l'œuvre génial. Mais, en ces brèves années qui lui restent avant sa fin, — il est, à vingt ans, plus d'à la moitié de son existence ! — en dépit des heurts, des misères et de la maladie, il amassera quand même et nous léguera un inappréciable et splendide patrimoine de Beauté et de Rêve.

A ce moment, il garde jalousement ces balbutiements dont il entend, maintenant, la signification. Il est tout au « métier ». Il aide son maître, l'imite sans essayer de se jeter seul en avant.

Dater de cette époque le *Départ des Comédiens Italiens* en s'appuyant sur les récits de Gillot à son élève, voilà une des nombreuses et inconsidérées imaginations, habituelles aux historiens du peintre.

Certes, ce bavard de Gillot a entretenu plus d'une fois Watteau de Ghérardi et de sa troupe. Pendant dix ans, au moins, il a fréquenté la salle de la rue Mauconseil. Cet homme est la chroniqne vivante de ces acteurs qu'il a tant aimés, qu'il a si souvent dessinés et peints.

Mais, d'autre part, la montée de Watteau a été très lente : ici, il commence à peine à comprendre sa palette ; il a presque tout à acquérir, car, ni Gérin, ni Mettayez, ni le barbouilleur ne comptent, n'est-ce pas ? Et Watteau chez Gillot est absolument hors d'état de brosser cette toile que nous rencontrerons à son heure, vers 1716, alors que la troupe italienne revient en France sur le désir du Régent, — et que Jean-Antoine est en plein théâtre, qu'il dessine Poisson et Dumirail en habits de paysan et Charlotte Desmares en « pèlerine ». A défaut de la facture, puisque la toile est perdue, il y a l'invention, le groupement des personnages, les attitudes que la gravure de Jacob et, mieux, l'eau-forte même du maître nous transmettent, et qui eussent dû suffire pour assigner à ce *Départ* sa véritable place dans l'œuvre. Ceci est évidemment contemporain des études faites d'après le personnage vivant, surpris dans la vérité de son allure, Pantalon, Pierrot, Léandre ou Gilles, ou ce Mezetin qu'il croque ou une lanterne à la main, ou drapé dans sa cape, ou la cape aux oreilles, ou appuyé contre un pilastre, ou de dos en petit manteau, ou dansant, ou assis, ou déclamant, notations retrouvées dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, dans les sanguines magistrales des musées et des collections[1].

Gillot lui-même n'eût osé faire ce tableau à cette date. Il n'eût pas été absolument prudent à un peintre de rappeler l'aventure de la FAUSSE PRUDE et d'Angelo Costantini. L'heure n'est pas propice. M. d'Argenson

1. Je m'arrête ici pour rectifier une date, — non par amour du redressement : elle serait partout l'occasion facile ! — cette date, ayant une importance capitale dans l'évolution du peintre. A propos de Mezetin, il y a le *Portrait d'Angelo Costantini,* cette merveilleuse improvisation où le comédien revit si bellement, la guitare sous le bras, la tête tournée, la jambe tendue et la main à la hanche. Cette chose superbe passe de collection en collection, de vente en vente, sous ce titre : *Portrait d'Angelo Costantini.* Or, le bouffe italien, qui fut si populaire chez nous, quitta Paris, avec ses camarades, le 4 mai 1697. Il se rendit à la cour de Saxe où il commit l'incroyable sottise, lui le maître en fourberies, de courtiser la favorite de l'Electeur. Cela devait lui coûter vingt ans de cachot dans le château de Kœnigstein ; il ne reparaît à Paris qu'en 1729 dans la FOIRE SAINT-GERMAIN. Or, Watteau était mort depuis huit ans...

Cette superbe improvisation devait se vendre, en mai 1900, 16.100 francs à la vente Defer-Dumesnil (nº 216 du Catalogue).

*Embarquement pour Cythère (Détail de droite)*

COLLECTION DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



et ses exempts ont agi trop brutalement pour ne pas faire pressentir la colère dont on tremble. Dangeau n'ose épiloguer : on renvoie les bouffons « parce qu'ils n'ont pas été sages ». Saint-Simon sera un peu plus clair; mais, qui le censure? Et puis, qui serait bien venu à plaindre des baladins dans la grande ombre, le silence et la tristesse qui commencent à noyer les coins de Versailles où le roi se montre?... Il ne s'habille plus que d'étoffes sombres, il vient de retrancher son grand coucher, autour de lui, lentement, l'isolement se prépare, le masque d'hypocrisie se fait plus épais; la Maintenon soupire après l'étamine du Lude qu'elle portait aux Ursulines du faubourg Saint-Jacques...

Il eût été bien dangereux, à cette heure-là, de peindre l'*Exil des Comédiens*.

Cependant, si la dureté des temps contraint le roi « à ne rien cacher de ses retranchements », à faire porter à la Monnaie ses tables, ses cabinets, ses torchères, ses girandoles, ses bas-reliefs de vermeil, ses statuettes et sa vaisselle, s'il supprime deux cents chevaux de ses écuries et ferme les Gobelins faute de pouvoir payer les ouvriers, — si enfin il vend des offices de briseurs de sel, de crieurs d'enterrements et de contrôleurs de perruques pendant qu'on envoie les pauvres aux galères, qu'on rase et qu'on fouette les mendiantes, cela n'altère qu'incidemment, dans certains quartiers et à certaines heures, la physionomie de Paris. De chez Gillot, qui demeurait rue de l'Échelle, dans la maison de la *Botte-Royale,* Watteau entr'aperçoit, chaque jour, les grands rencontrés si rarement jusqu'alors, et avec lesquels il prendra tout à fait contact chez le maître qu'il se choisira après le Champenois. Il leur empruntera tous ses accessoires, affiquets, étoffes rares, riens élégants et délicieux, pour les distribuer aux personnages de sa Féerie. Il n'a garde de laisser échapper les notations précieuses que lui fournit ce monde nouveau; pour la première fois, il peut tout au moins le surprendre blotti au fond d'une gondole, d'une chaise, ou, portant beau et superbe, posant sur le plus haut pavé de la chaussée, son talon rouge.

La guerre n'a rien changé, ni la famine, ni les désastres, à la vérité entremêlés de victoires; la rue Saint-Honoré est restée le chemin de Saint-Germain et de Versailles. Et ce chemin-là est toujours très fréquenté : ambassadeurs allant prendre audience, courtisans ponctuels à l'appartement, à la chapelle, au jardin, quémandeurs et rassasiés, amoureuses et intrigantes, ils passent tous, sans cesse, par tous les temps...

Ah ! le bon quartier que voilà, et comme c'est bien le quartier de Gillot ! et comme Watteau y est heureusement loin des dames de la petite rue Taranne et des commères de la Grève.

Si les fibres flamandes de Watteau l'ont fait s'intéresser à ces types du peuple, c'est bien moins qu'on a voulu l'établir. Certes Watteau est un réaliste ; mais ce n'est pas un réaliste que le pittoresque, la particulière allure du document qui passe subjuguent. A part, dans les Figures de Différens Caractères ce *Porte-balle,* ce *Frère mendiant,* ce *Rémouleur,* ce *Savoyard* répété plusieurs fois, notes peu nombreuses et qu'on peut facilement compter, Watteau n'a dû croquer, prendre beaucoup plus d'impressions en ce sens. Le réalisme, il le cherche autre part, il le cherche dans cette étude qu'il poursuit de l'individu non déguenillé, mais attifé et costumé, — ou alors dans ces notations de mouvement, de vie localisée dans les mains ou la tête, admirables et inégalables manifestations de son génie que nous retrouverons. Il s'emploie opiniâtrement à mettre d'accord ce réalisme et son rêve. Et, menant de front cette lutte, qu'il engage avec une volonté que seule la mort brisera, et, d'autre part, cette révolution qu'il accomplit, donnant à toute une école une autre esthétique et d'autres aspirations, apportant, à mesure qu'il acquiert les moyens de s'exprimer, une couleur et une lumière nouvelles et fécondes, Watteau novateur, et réaliste qu'il faut bien définir, Watteau édifiera son œuvre immortel.

La vie de Gillot s'agrémentait de deux compagnons assidus, Me Nicolas Viard, procureur au Parlement, Claude Noirot, simple bourgeois, siens cousins qui demeuraient sur Saint-Cosme, et dont l'humeur, les idées et les goûts étaient en parfaite harmonie avec le caractère du peintre. Dans sa joyeuseté, ce trio déplut-il à Jean-Antoine qui, nerveux, inquiet, s'accommode si difficilement, ainsi que nous l'allons voir, des meilleurs compagnons alors même qu'ils ont de l'esprit et du cœur? Cela est fort probable. La rupture vint-elle, plus émotionnante, naturellement amenée par la montée devant le maître qui pressent subitement sa prochaine infériorité, sa prestesse dépassée, son invention en péril devant ce qu'il découvre chez son disciple ?... C'est ici, je crois, qu'il faut chercher le véritable motif. Le parallélisme des deux existences me donne raison : à mesure que Watteau grandit, Gillot perd son assurance, tâtonne, se met à hésiter, se trouble complètement, finit même par abandonner ses pinceaux et par se confiner dans le dessin et la gravure. Cet abandon n'est pas sans quelque tragique... Peut-être une femme a-t-elle passé entre les deux hommes,

l'un très bon, l'autre très tendre, — et alors y a-t-il eu un de ces inattendus et brusques chocs?

Watteau n'a jamais voulu rien dire.

Mais il s'est toujours souvenu que c'est chez Gillot qu'il s'est « débrouillé », qu'il lui devait au moins, outre d'excellents conseils, l'idée première des *Fêtes au Dieu Pan*, des *Enfants de Silène*, de l'*Enlèvement d'Europe*, de presque toutes ses mythologies et de l'ordonnance de plus d'un motif de décoration, qu'il lui devait au moins cette table de clavecin où il campe Mezetin jouant de la guitare à Pierrot qui, près de son amoureuse, l'écoute les bras croisés, — après le clavecin où Gillot fait chanter Pierrot lui-même.

Gersaint a dit :

> Jamais caractères et humeurs n'eurent plus de ressemblances; mais comme ils avoient les mêmes défauts, jamais aussi il ne s'en trouva de plus incompatibles.

Et Caylus a ajouté :

> Ils se quittèrent mal et toute la reconnoissance que Watteau ait pu témoigner à son maître pendant le reste de sa vie s'est bornée à un profond silence; il n'aimoit pas même qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et sur leur rupture, car, pour ses ouvrages, il les vantoit et ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit.

Il y a là un petit point douloureux.

Watteau retraversa la Seine et porta ses hardes chez Claude Audran, « excellent peintre d'ornemens et, de plus, concierge du Luxembourg ».

Il ne faut pas, pour cela, l'assimiler au Suisse qui est, de tradition, le portier du palais, — comme le savetier est le portier-né du collège. Claude Audran est un galant homme, — c'est M. de Caylus qui l'écrit, — dont l'office consiste surtout à avoir l'œil au bon fonctionnement des divers services[1], à ordonner la décoration lors des fêtes, comme de faire tendre les murs extérieurs, par exemple, les deux jours de la Fête-Dieu, d'édifier sur le dôme le reposoir[2].

Il n'occupe la loge de la Porte Royale de la rue de Vaugirard, mais dans la Basse-Cour, partie comprise entre l'aile gauche et la rue d'Enfer, parmi

1. C'était une charge très recherchée et qui rapportait mille livres par an. Le bon du roi qui la lui accorde est du 20 juin 1704. Il venait de succéder à un sieur Barère, qui en avait été titulaire pendant quarante ans. Il l'avait emporté sur de nombreux rivaux. Dans les papiers des Bâtiments, il y a plus d'une note dans le goût de celle-ci : « Danbrunel, tapissier recommandé par M^me de Chamillard, demande la conciergerie du Luxembourg. Le Roi n'a pas voulu. »

2. « 3 mai 1705. — A Audran, concierge du palais du Luxembourg, pour les dépenses qu'il a fait tant pour avoir fait frotter les planchers que pour avoir fait faire du feu pour la conservation des peintures du dit palais en 1704 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 559 liv. 7 sous. »
COMPTES DES BATIMENTS DU ROI.

la succession des petits bâtiments assez dissemblables, appartements, écuries, communs, il habite un pavillon à côté de l'orangerie, non loin du perruquier et de l'horloger. Il est là absolument chez lui; et s'il n'y a ménagé une place à Watteau, il n'a dû être en peine pour lui en trouver une dans ce palais qui vient de revenir au roi. Les logis! ce n'est pas ce qui manque ici, et en ce petit Luxembourg, et en ses annexes. Toutefois, il semble n'y en avoir assez : est-ce que le roi, qui habille et nourrit tant de gens, ne loge pas un peu tout le monde?... En face du pavillon de Claude Audran, dans ce seul coin, ce sera la marquise de Clermont, un peu plus loin, M. de Villars, le duc de Mortemart; vers le Suisse, la marquise de Rivière, l'abbé Barette, prieur de Notre-Dame de Longpont, la marquise de Pons, et combien d'autres vers la « limonadière », casés sans trop de honte côte à côte des services de bouche, du garde-manger, de la rôtisserie et du gobelet, combien d'autres en plus du chevalier de Brassac, de M. de Maulevrier et de la vicomtesse de Rochechouart?...

La vie, en ce palais grouillant de grands seigneurs et de grandes dames, dans l'intimité révélatrice des existences, avec ces riens de tous les jours, ces indiscrétions, ces hasards, ces habitudes qui laissent transsuder les secrets les mieux cachés, la vie en cette délation des choses à laquelle on ne prend garde, devait brusquement dévoiler à Watteau la hideur qui couvait sous les dehors roides, hautains, sous la morgue, parfois sous l'esprit des gens de cour. Après tant de rancœurs, après les choses lamentables de la gueuserie d'en bas, après l'immonde de la misère subie, non un moment, mais des années, après l'héroïque et long effort qu'il lui a fallu faire pour préserver son cerveau et son cœur des promiscuités tuantes, voilà que, dans cette retraite délicieuse et inespérée, il rencontre une vilenie nouvelle, plus effroyable et plus décevante que la première...

Claude III Audran, chez qui Watteau va se procurer « une vie plus douce », est un Lyonnais, descendant d'Adam Audran, Parisien, maître paumier et louvetier de Henri IV, par un fils, Claude I^er[1], qui fut graveur, et un petit-fils, Germain[2], graveur également. Ce n'est pas le

1. Il eut un frère, Charles également graveur. Paris, 1594-1674.

2. Germain eut deux frères : Claude II, qui fut peintre et membre de l'Académie (1639-1684), et Gérard, qui fut graveur (1640-1703) et également membre de l'Académie. Claude III Audran était né à Lyon, le 25 août 1658, et devait mourir, à Paris, le 28 mai 1734.

personnage le moins intéressant de cette curieuse lignée d'artistes. S'il n'est de l'Académie royale comme deux de ses oncles, Claude II et Gérard, et deux de ses frères, Benoît I[er] et Jean, c'est, à n'en pas douter, un remarquable dessinateur et un trouveur de choses neuves. Il ne s'est pas confiné seulement dans les arabesques et les grotesques; c'est un ingénieux chercheur. Germain Brice, dans sa DESCRIPTION DE PARIS, mentionne :

Il a aussi inventé une nouvelle fabrique de tapisserie dont le fond est une toile préparée sur laquelle on applique des laines hachées ou broiées de différentes nuances et couleurs, selon que le sujet le demande. Ces tapisseries ont été bien reçues; la beauté des desseins a beaucoup contribué à en relever le mérite.

Mais il excelle comme exécutant, à une époque où le goût dans l'ornementation des lambris, des plafonds, des portes était aux grands champs blancs ou dorés sur lesquels s'enlevaient, entre d'élégantes damasquinures, des entrelacs de guirlandes fleuries, d'agréables figures silhouettées et très étudiées, sur des pyramidions graciles, entre des colonnettes festonnées, sous des baldaquins de feuillages ou de soies claires.

La recrue qu'il vient de faire en Watteau lui est infiniment précieuse. La décoration des intérieurs se transforme. On est tout au camaïeu et à l'arabesque. Le colossal de Louis XIV s'entame. L'or, l'or partout et le marbre, l'épais meuble, la console massive, la pendule en marqueterie d'écaille et de cuivre, le bureau de marqueterie d'étain et de bois, la tapisserie entre les colonnes engagées, les tableaux en damier dont les bordures étroites se touchent, tout cela va faire place à ces intérieurs moins solennels que Coutant va ordonner au Palais-Royal, à l'hôtel de Toulouse, à l'hôtel de Biron, pour Bourette, pour d'Argenson à Neuilly. Ici le bronze s'affine, se cisèle, les piédouches se creusent, s'étirent, se peuplent d'amours rieurs qui s'harmonisent parfaitement avec les Saxes, les Frankenthals, les Sèvres, les brochés clairs, les toiles de Jouy, — les panneaux de Claude Audran. Watteau en peignait assez ordinairement la figure principale.

Nous avons des fragments de décorations qu'il imagina seul.

Il y a d'abord les quatre panneaux d'une chambre de cet hôtel Poulpry de la rue de Poitiers[1], qui devait passer à M. de la Béraudière : le *Faune*, la *Folie*, *Momus* et le *Buveur*.

1. Il ne reste de cette décoration que trois panneaux, dont un de fleurs, décoration que l'ancienne propriétaire a vendue entre douze et quinze cents francs.

Ici, Watteau se montre encore très hésitant, très élève; il n'ose jouer du camaïeu si tentant, mais si exceptionnellement difficile dans son apparente simplicité : sur un fond d'un blanc rompu, sourdement, il peint ce *Faune* dans l'encadrement d'une arabesque grêle et un peu nue. Est-ce bien un faune, cet homme quelque peu ennuyé que, prudemment, il place entre une chèvre et une amphore [1]?... Et cette femme, la jambe levée dans un mouvement assez lourd, est-ce une *Folie*, malgré son thyrse sommé d'un buste explicatif? Ceci est très jeune, je veux dire quelque peu indigent et malingre, — comme cette stèle qui supporte le *Momus*, comme ce *Buveur* qui se détache, un peu lourdaud, dans un enroulement ingénu et très maigre. C'est le premier âge de Watteau décorateur.

Il y a déjà un grand pas dans la suite pour M. de Chauvelin, dans la *Feste Bachique*, dans la *Partie de Chasse*, dans le *May* et dans la *Balanceuse* [2]; déjà quelque chose du vrai Watteau se fait jour et annonce la *Coquette*, l'*Heureuse Rencontre*, la *Favorite de Flore*, la *Pêcheuse* et cette *Pèlerine altérée* dont il y a un si joli dessin à la pierre noire à l'Albertina, et qu'il peignit pour le château de Meudon; c'est d'un tout autre âge, nous sommes loin du séjour au Luxembourg et cela est proche du chef-d'œuvre : le *Dénicheur de Moineaux*.

L'expression est complète et c'est un pur ravissement. Tout ce que la grâce exquise du maître peut rayonner d'attirances semble être là, dans cette adorable figure de femme qu'il a assise dans l'élégance suprême d'un petit abandonnement. La tête renversée sur l'épaule du dénicheur, une main sur son genou, elle plonge un regard un peu lassé dans le nid qu'avec précaution on lui montre. Autour, c'est le bruissement d'une feuillée légère de saules, un emmêlement d'arbres jeunes, dont les branches et les panaches de feuilles laissent entr'apercevoir les lignes ondoyantes d'un imprécis vallon. Le chien fidèle est à leurs côtés. Sous les amoureux c'est le grand médaillon de France encadré de faunes de volutes, d'enroulements de pampres et de guirlandes de roses, où se

1. A la vente de Mme de la Béraudière (avril 1889), le *Faune* et un autre panneau, l'*Enjôleur*, plus corsé, ont été vendus (nos 86 et 87 du catalogue) 6.810 francs.

2. A rapprocher, cette indication du CATALOGUE de la vente de l'abbé de Gévigney (1779) : « No 532. WATTEAU et LAJOUE. Paysage pittoresque fait par Lajoue, où une immense balançoire est entre les arbres, une jeune fille est assise dessus, un jeune homme la fait voltiger, deux autres figures.

« Les figures par Watteau.

« H., 52 p., L. 34 p. »

*Enseigne de Gersaint (Partie gauche)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPERIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] rose joue [illegible]

[illegible] un peu nue.

[illegible]

Watteau

[illegible]



noient une musette et un corbillon, une cage d'osier et un agneau, le chapeau de la bergère et sa quenouille, — bien des choses à la vérité qui eussent couru grand'chance, avec un autre, de s'entre-choquer et de faire masse et qui sont devenues, sous la main de Watteau, la particulière, fraîche, raffinée et galante églogue que Boucher devait traduire d'une pointe si heureuse.

Cette petite merveille est signalée deux fois dans l'œuvre ; chez M. de Julienne[1] et lors d'une vente au commencement du dernier siècle[2]. Le succès de ce modèle fait par Jean-Antoine pour un décorateur de profession dut être vif ; de là les deux versions malheureusement perdues.

Le Bas, Moyreau, Scotin, Huquier, Aveline, Caylus, d'autres nous ont transmis le souvenir des arabesques de Watteau, de la *Grotte,* du *Berceau* et des *Oiseleurs,* à la *Danse autour d'un May,* à la *Voltigeuse,* au *Marchand d'Orviétan,* et à *Vénus blessée par l'Amour*. Puis, il y a du Watteau décorateur des manifestations que nous retrouverons par la suite, les *Saisons* de Crozat et ces riens qu'il voulut bien rehausser, ces écrans, ces éventails, ce paravent, ce clavecin...

Mais le plus grand service que Claude Audran devait lui rendre fut assurément cette facilité qu'il lui apporta d'étudier intimement, et dans une de ses expressions les plus complètes, un homme dont, jusqu'ici, il connaissait peu d'œuvres : Rubens.

Dans la grande galerie la reine-mère a fait disposer son apothéose ; elle est encore là, à la place même qu'elle lui a choisie... Audran, qui y a conduit Watteau par les chambres boisées de cèdre, par l'oratoire au parquet incrusté d'argent, Audran lui en conte l'histoire : les trois voyages à Paris, les esquisses soumises et remportées, les immenses compositions brossées, là-bas, à Anvers, dans la maison proche des Arquebusiers, œuvres édifiées dans l'ordonnance, l'accalmie d'une vie de grand seigneur, — et après les heures de fougue, d'inspiration, le long travail de retouche sur la besogne des élèves, vers la fin du jour, la chevauchée du maître au bord de l'Escaut, sa causerie avec Rockox ou Jean Breughel. Entre deux créations, quand la fatigue point, trop obsédante, la fugue dans la campagne de Malines, chez lui encore, au Steen... Audran sait tout cela. Car Rubens l'a finie ici même, cette suite ; il a

1. 1767, vente de M. de Julienne, nº 255 (H. 14 p., L. 9 p., 6 l.) 175 livres.

2. Vente faite par Giroux (H. 9 p., L. 7 p.).

vécu dans ce palais, — et les détails de l'existence d'un tel homme ne se perdent. Ici il a travaillé tandis que la Florentine venait passer des heures auprès de lui, jalouse peut-être de cette Guéménée dont la beauté resplendissante avait frappé son peintre; ces naïades du *Débarquement au port de Marseille,* ce sont les deux dames Capis de la rue du Vert-Bois et leur nièce Louise...

Mais Watteau n'écoute la chronique de Claude. Ce qu'il voit le subjugue, le tient tout entier. Pourtant voisinent Raphaël et le Vinci, et Rembrandt, et Véronèse... L'ambre des Vénitiens ne le préoccupera que plus tard. Rubens est un pôle qui l'attire. A Valenciennes, dès qu'il a senti sourdre le désir de peindre, c'est vers lui qu'il a couru. Il a peine à se remettre de la fulgurance qu'il découvre. Le vide, le compassé du sujet, cette mythologie qui obscurcit ces choses simples et ces événements, rien de cela ne trouble, n'amoindrit, n'altère les suprêmes et magistrales dominantes qui magnifient et font vivre l'œuvre. La raison lui importe peu de cette foule, de cette extraordinaire mêlée de dieux et de déesses, de guerriers, d'anges et de cardinaux, de courtisans, de néréides et de grandes dames, autour de cette femme-reine voilée de deuil ou ruisselante de gemmes, — de cette femme qui s'est encore voulue, une fois de plus, en Bellone, sur la cheminée du bout de la galerie, entre les portes conduisant à ses appartements. Au-dessus du mouvement, de la vigueur et de l'emportement, une seule chose le retient et le trouble : dans l'admirable limpidité de l'atmosphère, c'est la chaleur, le chatoiement, la distribution de la lumière de ces grandes fêtes fraîches et encore dans leur fleur, de ces fêtes non troublées par des rajeunissements sacrilèges, de ces larges pages nacrées, au chromatisme profond d'irisations sur la fanfare et la rubescence des dessous audacieux. Cette œuvre rougeoyante de clartés, Watteau, l'effroi passé, se l'assimilera calmement : Ce Haut-Flamand va transmettre à ce Petit-Flamand du Hainaut un de ses plus merveilleux secrets, — celui qu'il a déjà donné à Antoine Van Dyck. Et la robe de la *Finette* n'aura rien à envier à la robe blanche de *Conclusion de la Paix,* au satin de la reine du *Débarquement à Marseille,* à cette autre robe que porte la Vierge de l'inoubliable *Education* d'Anvers.

Nous verrons ce que Watteau fera de cette robe-là, — et ce qu'elle signifie.

Rubens et Watteau ont cette commune technique des fonds chauds,

solides, puissamment harmonisés et recouverts d'un givre lumineux et transparent. Ici, ils communient sous les mêmes espèces, — comme, d'autre part, vivant cependant des vies bien dissemblables, ils vont entendre la même messe, le dimanche, avec la même régularité.

S'il trouve là cet enseignement, au dehors, le pittoresque et la vie qui animent les jardins lui apportent un non moins profitable sujet d'études, une non moins précieuse moisson d'observations. L'ordonnance du parc que la duchesse de Guise vient de laisser à Louis XIV est quelque peu sauvage. L'hiver de 1670 l'a ravagé si rudement que, seuls, ont résisté les très vieux arbres d'essences dures. Marie-Anne d'Orléans a négligé de le faire replanter, et les épaisses charmilles qui subsistent encore et ceignent le palais ont des robustesses et des indépendances de haute futaie. Au milieu d'elles éclate, devant les pavillons et la galerie de la façade, l'antithèse des parterres savamment compartis, dont la mosaïque fleurie ourle les lèvres de marbre du grand bassin. En contre-haut, une balustrade de même marbre dresse sa large rampe et ses vasques débordantes, avant les allées sombres du bois. Ce jardin est une des promenades favorites des Parisiens : ni celle des Tuileries avec son mail, ses cabinets de charpenterie et son labyrinthe de cyprès, ni les trois allées encloses de fossés après la Conférence, ni le jardin de l'Arsenal, ni le jardin du Roi, n'ont plus de vogue. C'est, le jour durant, dans le grouillement des mendiants qui gueusent impudemment, des nonnains et des moines qui implorent sans vergogne, des éclopés qui vacarment et jouent de l'instrument et des soldats qui chantent, une nuée de bourgeois. Ils se délassent quand même. Des monopoleurs et des philosophes déambulent en hallucinés ; la crieuse d'eau-de-vie va de l'un à l'autre, son panier au bras et son verre à la main ; un carrosse entraîne dans son remous une chaise en écrevisse, un vis-à-vis où persifle et minaude un couple du bel-air, et de la balustrade, un peu loin de la poussière, du bourdonnement de cette foule qui tourne et se complaît en ce cirque, « l'homme du monde attentif » examine, loue, critique, s'amuse des modes nouvelles, des parures, des agréments et des défauts qui viennent s'offrir.

Watteau s'est accoudé près de lui.

Il l'a croqué, saisi dans ses attitudes changeantes ; le voici, sous l'ampleur de sa perruque, dans son habit à larges manches et à boutons, un seul nœud à l'épaule, un seul brin de dentelle aux manches et au

jabot : c'est l'*Homme appuyé,* le *Promeneur vu de face,* le *Promeneur vu de profil,* l'*Homme accoudé*. Puis, au hasard, notés dans l'imprévu de la rencontre, dans l'amusement de cette chasse à la silhouette, à l'attitude, surpris heureux et vrais, en pleine vie, ce sont ces personnages des Figures de Différens Caractères qu'on sent détachés de cette cohue, vieillard à barbe blanche, petite fille en toquet, carme appuyé sur son bâton, artisan allant à son travail une selle au dos, — enfin, cette femme, là-bas, assise sur le banc de pierre, qui attend, impatiente et quelque peu triste, en mordillant le bout de son éventail...

Ah! les femmes ne manquent pas ici, et Watteau les notera : promeneuses élégantes et prestes si elles passent au bras de l'aimé; résignées et distraites aux côtés d'un barbon; accotées à un marronnier, la jupe bouffante relevée jusqu'au mollet, ou bien couchées sur le tertre, près du bel orme de la Grotte, devisant et riant avec des galants.

S'il s'attarde en ce jardin, la foule absente et à l'heure où les derniers rayons ensanglantent les fourrés, et s'il pose son regard sur la ville dont il est venu se garer ici, vers le clos des Carmes et le Cherche-Midi, sous l'écran des ramures, l'ardoise fine d'un grand comble ordonne ses lignes : c'est la maison où s'est réfugiée l'adorable comtesse de Verrue, qui vient oublier dans cette retraite baignée de verdure et de silence, parmi ses manuscrits, ses livres, ses meubles rares, ses tableaux. Là, Watteau entrera avec l'*Amusement champêtre* et le *Joueur de musette*... Si son regard revient vers le palais et qu'une fenêtre s'éclaire dans la vigne folle et les jasmins, ce sera bientôt celle de la « toujours belle comme un ange », de l'amoureuse de Villeroy, de la « Piété » du prologue d'Esther, de l'exilée enfin revenue, étoile du règne finissant, ce sera bientôt la fenêtre de M^me de Caylus qui a un fils à l'armée... S'il se retourne, il retrouve une petite Flandre : dans les champs les bâtières, le beffroi avec l'horloge à jour, le moulin des Chartreux; dans le brouillard qui monte de la Bièvre, les clochers de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, de Saint-Magloire, des Carmélites, et le moulin des Prés, et la Folie-Gobelin, et les teintureries, celle de François Julienne, oncle de Jean... Il a, dans ce Luxembourg, autour de lui, la Fête Galante, Caylus, Julienne, toute sa vie...

L'existence chez Audran se scande de repos familiaux et bourgeois. Tous ces frères se fréquentent, se voient; aux dates indiquées ils se réunissent, et aux événements : c'est Jean le graveur qui baptise son

fils Pierre, qui célèbre son entrée à l'Académie, qui emmène Claude et son élève au bon souper de parrainage que lui offre Jacques Martin, le « peintre des Conquêtes du Roi » ; c'est Gabriel qui a à leur montrer quelque carton de tapisserie et qui les retient tout le jour; c'est Benoît I[er] qui vient de terminer l'*Accouchement* et l'*Echange des deux Reines* de Rubens, et qui fête le dernier état des planches d'un pâté de macreuse et d'une débauche au vin mousseux à la *Tour d'Argent*... Ils sont cinq, les Audran, peintres, sculpteurs, graveurs qui entraînent dans leur orbe tout un petit monde artiste. Et ces gens-là reçoivent cet élève qui accepte si vite la modeste place qu'ils lui font, et ils ne se doutent pas que ce qui restera le plus sûrement d'eux, ce qui les préservera de l'oubli, sera d'avoir essayé de traduire Watteau.

Comme Gillot, ces gens ont un but : l'Académie. Elle s'impose de toutes parts à Jean-Antoine. Il se fait inscrire sur les registres. C'était pouvoir enfin travailler d'après le modèle vivant, obtenir peut-être, comme Spoëde, un prix de quartier, et qui sait? au grand concours annuel, battre ses rivaux, être classé premier et partir pour Rome, — la carrière libre enfin, le nom porté au roi par Louis-Antoine de Pardailhan d'Antin, qui vient de succéder à Mansard.

Donc, le 6 avril 1709, Vernansal l'aîné, Hutin, Parrocel, Grison et Watteau, ayant été jugés dignes, d'après l'esquisse « sur le champ », de concourir pour les « grands prix », entrent en loge[1]. On leur donne pour sujet le *Retour de David après la défaite de Goliath*[2]. A quelques exceptions près, ce sont les exposants du Salon de 1704 qui prononcent, le samedi 31 août suivant, après l'exposition des toiles à la Saint-Louis.

On peut imaginer la tonalité du tableau : Watteau ne s'est pas

1. Lettre « du Samedy six Avril 1709.

*Estudians choisis pour travailler pour les Prix.* — Aujourd'huy, samedy six Avril mil sept cent neuf, l'Académie estant assemblée à l'ordinaire, les Officiers en exercice ont faict apporter les exquisses qui ont esté faictes par les Estudians sur un sujet qu'ils ont exécuté sur le champ dans l'Académie, pour connoistre ceux qui sont capables de travailler pour les grands Prix. Après les avoir examinés, la Compagnie a faict choix des nommés *Hulin*, *Vernansal l'esné*, *Grison*, *Parossel*, *Vateau*, Peintres, et *Boule* et *Du Mont*, Sculpteurs, pour travailler dans les loges que l'on fera incessamment construire dans les lieux ordinaires.

« Avant d'y entrer, Monsieur le Directeur leur donnera un sujet pris dans la Bible, dans la suitte du dernier sujet qui a esté exécuté.

*Detroy*, *Girardon*, *Marot*, *Coysevox*, *C. Van Clève*, *L'Abbé Anselme*, *Hallé*, *Coustou*, *Colombel*, *Silvestre le jeune*, *Vernansal*, *Cornu*, *Rigaud*, *S. Hurtrelle*, *Frémin*, *J. Christophe*. »

REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DE L'ACADÉMIE.

2. Le tableau ne nous est pas parvenu. Julienne a écrit : « On vit briller dans le tableau qu'il fit à ce sujet les étincelles de ce beau feu qu'il a fait paroître dans la suite. » La phrase est bien vague, et il est permis de croire que Julienne, non plus, n'a pas vu la toile.

encore affranchi des colorations rousses et brunes; ce *David* est contemporain de cette *Marmotte* qu'il avait offerte à son maître[1], figure de Savoyard d'un réalisme lourd, qu'il campe avec sa boîte, sa marmotte et son flageolet, un peu naïvement au centre de la toile, tandis que dans les lointains se profilent, à droite une église, à gauche, à travers des arbres assez ingénus, des maisons, — tout cela un peu épais et très curieusement flamand et en couleur.

Plus de quatre mois après, l'Académie rendait le jugement suivant :

Du Samedy, 31 Aoust 1709.

*Jugement des ouvrages des Grands Prix.* — Aujourd'huy, samedy trente Aoust mil sept cent neuf, l'Académie estant assemblée généralle pour le jugement des Grands Prix sur les ouvrages des Estudians, qui ont pour sujet le retour de David après la Défaite de Goliath, et le sujet d'Abigaïl qui apporte des vivres à David, et, à l'ouverture des boëttes qui a esté faicte en la manière ordinaire :

*Antoine Grison*, P., qui a faict le tableau marqué C, a méritté le premier prix de la Peinture.

*François du Mont*, sculpteur, qui a faict le Bas-relief marqué A, le premier prix de la Sculpture.

*Antoine Watteau*, peintre, qui a faict le tableau marqué D, le second prix de la Peinture,

et *André Charles Boulle*, sculpteur, qui a faict le bas-relief marqué B, le second prix de la Sculpture.

*Detroy, Girardon, Coyzevox, Barrois, De la Fosse, Jouvenet, Coypel, C. Van Clève, Lauthier, Alexandre, Flamen, Magnier, Hallé, Vernansal, De Largillierre, Marot, Frémin, J. Christophe, Baudot, Fontenay, J. Vivien, Desportes, P. Giffart, F. Jouvenet, Mathieu, De Chavannes.*

C'est l'échec.

Le coup est rude. Il ruine combien d'espérances! Jusqu'à présent, la longue lutte que Watteau soutient a été sans résultats immédiats, et il a escompté cette réussite qui lui échappe. Il est très las. Il y a sept années qu'il mène cette existence sans issue, où il use le meilleur de ses forces sans arriver à s'affranchir. Après tant de déboires, cette déconvenue lui est plus cruelle qu'aucune autre. Autour de lui, le léger émoi qu'a causé sa tentative s'est vite calmé, les bonnes volontés se sont refroidies, les encouragements espacés, — et il n'a plus en perspective que le labeur d'hier qu'il faut reprendre, la tutelle encore, la tutelle toujours. Son chagrin s'aggrave d'une profonde fatigue physique dont il sent maintenant tout le poids. Il est mal remis de l'horrible hiver qu'il vient de traverser, Dieu sait comment! avec sa petite poitrine et sa nature frêle.

1. Aujourd'hui à l'Ermitage. Voir la gravure de B. Audran, la *Marmotte, tirée du cabinet de M. Audran au Palais du Luxembourg*. Ce tableau, ou une réplique, figurait à la vente de Troy. (H. 8 p., L. 6 p.), nº 111 du catalogue. Il y a, dans les Figures de Différents Caractères, une étude pour cette toile, nº 6 : *Savoyard debout avec sa marmotte, tenant dans sa main un flageolet*. La *Fileuse* est peinte absolument dans le même caractère (H. 13 p. L. II p.) Vente du 18 novembre 1776, nº 88 du catalogue. Figures de Différents Caractères, nº 103, *Femme debout tenant une quenouille et filant*.

*Réunion sur une Terrasse*

MUSÉE ROYAL DE DRESDE

*(Photographie Braun, Clement et Cie)*



Il a encore dans les oreilles le cri rauque des affamés « Au pain ! Au pain ! », et la longue plainte des mourants dans les rues, et les clameurs menaçantes qui s'élevaient quand les archers de l'Ecuelle traînaient jusqu'aux charniers ces morts raidis, ramassés un peu partout...

Alors Valenciennes lui apparaît, là-bas, comme le refuge. Ah! comme elles sont oubliées les souffrances, les amertumes qu'il y a connues! Tant d'épreuves l'ont assailli depuis qu'il ne se souvient plus des toutes premières : seul l'impérieux désir le tourmente de revoir les siens, sa ville natale, le giron où l'attend peut-être, — qui sait? — la chaude et réconfortante caresse. Si dur qu'on y ait été pour lui, on ne saurait lui tenir encore rigueur. Il va y revenir, non pour y être à charge : il a prouvé qu'il pouvait au moins se suffire. Il a fait mieux, puisqu'il a su mériter des suffrages sur la portée desquels il ne se leurre guère, mais qui auront, peut-être, un autre prix à d'autres yeux. Il n'aura pas de peine, là-bas, à vivre mieux qu'ici de de son métier de peintre, — et il se résout à partir.

Il lui faut de l'argent, et il n'en n'a pas. Pour s'en procurer, il fera un tableau qu'il essayera de vendre. Et lui, si peu pratique, si peu clairvoyant d'ordinaire pour ses intérêts, comprendra cette fois qu'il faut laisser là d'autres idées et serrer de près l'actualité.

L'actualité, c'est la guerre, la guerre qui est partout, en Dauphiné comme en Allemagne, en Espagne comme en Flandre. On s'attroupe aux devantures des marchands, devant les moindres estampes qui la représentent. Quand le régiment du Roi sort de son campement pour venir parader aux Sablons, ou sur le bord de la Seine « en face la Machine », aux Champs-Élysées, à Charenton ou dans la plaine de Rueil, une incroyable foule accourt admirer les habits gris-clair aux boutonnières de soie d'or et aux rubans couleur feu ; le cheval blanc du Bourguignon tente volontiers ceux qui achètent encore... Watteau va peindre des soldats.

Sans trop se risquer à imaginer un ensemble dont il redoute les complications, prétextant assez naïvement et la soupe qu'on fait bouillir, et les cartes qu'on jette, et la gueusaille et la misère qui rôdent autour des uniformes, sans qu'une même idée enveloppe ses personnages, il peint des soldats, de face, de profil, assis, couchés. Un à un il les campe, les met côte à côte, au petit bonheur, — tel

ce grand diable qui se dresse, bonnement et sans cause, au milieu du panneau. La noiraude petite estampe de Cochin, au trait attentif, rend bien la naïveté et l'appréhension de Jean-Antoine.

Naturellement, c'est presque du camaïeu, c'est gris, c'est feuille-morte, avec de discrètes et hésitantes lumières.

Mais, quelqu'un qui sait voir va gravement réfléchir devant cet effort : Audran, devant cette indication, ne se trompera pas.

Quand Watteau lui montrera ce *Détachement faisant halte*[1], à la pensée de perdre un aussi précieux collaborateur il tentera de persuader son élève du danger qu'il y aurait à changer de genre...

Watteau veut partir : il prie Spoëde de s'employer à vendre le tableau. Et c'est l'effarement d'Audran, et l'entrée en scène d'un important personnage dont le nom va devenir inséparable de celui de Watteau, c'est la rencontre d'Edme-François Gersaint, marguillier de Saint-Jacques-la-Boucherie, marchand de tableaux au pont Notre-Dame — de Gersaint qui a si parfaitement noté tout cela :

> Watteau cependant qui ne vouloit pas en demeurer là, ni passer sa vie à travailler pour autrui et qui se sentoit en état d'imaginer, hazarda un Tableau de génie qui représente un départ de Troupes et qu'il fit à ses tems perdus : il le montra au Sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce Tableau est un de ceux que M. Cochin le père a gravés. Le Sieur Audran, habile homme, et en état de juger d'une belle chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce Tableau; mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, et sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement, et même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne pas passer son tems à ces sortes de pièces libres et de fantaisies, qui ne pourroient que lui faire perdre le goût dans lequel il donnoit. Watteau n'en fut point la dupe; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit désir de revoir Valenciennes, le déterminèrent totalement. Le prétexte d'aller voir ses parens lui servit de moyen honnête; mais comment faire? L'argent lui manquoit et son Tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eût recours à M. Spoude actuellement vivant, Peintre à peu près des mêmes Cantons que lui et son ami particulier : le hazard conduisit M. Spoude chez le Sieur Sirois mon beau-père à qui il montra ce Tableau, le prix étoit fixé à 60 livres et le marché fût conclu sur le champ...

Soixante livres! le prix que Sirois a payé à son tailleur pour le drap de sa robe de chambre... Si inconnu que fût l'auteur, le marchand a flairé la bonne affaire. Il s'en réjouit; Gersaint, marchand et gendre

1. Car voilà bien le premier tableau militaire de Watteau. Jusqu'ici on lui a substitué la *Recrüe allant joindre le régiment.* On n'a pas donné au « départ » de Gersaint sa signification véritable (départ pour assemblée, détachement)... Mais n'avait-on pas cette autre indication qui eût dû mettre en garde : « Ce tableau est un de ceux que Cochin le père a gravés », — et surtout l'allure qui contraste si fort avec la liberté, l'aisance, la sûreté de la *Recrüe?* Combien le graveur est embarrassé pour traduire ce *Détachement,* et comme il est à l'aise devant le *Camp volant* et le *Retour de campagne!*
Dans la collection du baron Schwiter, il y avait une répétition du *Détachement faisant halte* (H. 23 c., L. 38). C'était primitivement un panneau, ainsi que l'attestait cette inscription au dos : « *Ce tableau qui étoit pint sur bois a été enlevé et remis sur toile par Hacquin en 1771.* »

de marchand, partage la joie de son beau-père et ils en prêtent tous les deux à Watteau, qui n'en devait avoir tellement!

Watteau vint recevoir son argent; il partit gayement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce; c'étoit-là toute sa fortune, et sûrement il ne s'étoit jamais vû si riche.

Et, non sans emporter la commande d'un pendant que de là-bas il enverra, Jean-Antoine va reprendre, rue Saint-Denis, le carrosse des Flandres, moins joyeux que ne le dit Sirois. Il quitte Paris « dégoûté », ainsi que l'écrit Julienne, n'ayant à sa disposition qu'un acquis qu'il a éprouvé peu, ne sachant comment il s'emploiera à Valenciennes, comment il y sera reçu par les siens...

Une grande inquiétude est en lui.



*L'Embarquement pour Cythère*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPERIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



## CHAPITRE III

### LE REFUGE



AYLUS lit ceci à l'Académie : « ... Il autorisa sa sépara-
« tion d'un voyage à Valenciennes, qu'il fit en effet, je ne « l'ai jamais regardé comme un prétexte. Watteau étoit « trop entier dans ses volontés pour en employer; car « enfin quoi de plus naturel que de retourner dans son « pays, d'y reparoître avec des talens, de contredire avec « tant d'honnêteté et par des preuves incontestables ceux qui avoient « traversé ses dispositions, enfin de se montrer plus habile que son « premier maître. »

En dépit des apparences, le comte connaît mal celui dont il fait officiellement l'éloge. La seule raison du départ de Watteau, ou tout au moins la plus impérieuse raison, c'est la lassitude, l'ennui suprême qui se manifeste si violemment à certaines heures au cours de ces petites vies, l'amertume qui se change soudainement en volonté, le bondissement du cœur qui amène la révolte.

Mais le mouvement n'est que passager.

Les contingences ont vite fait de réduire ces brèves indignations, et l'homme, doucement mais sûrement, est remis dans le cercle d'où il avait voulu s'évader. Si, autour de lui, le décor et les visages sont changés, son existence demeure sensiblement la même.

Certes, il y avait chez Jean-Antoine quelque envie « de contredire honorablement » pas mal de ceux qu'il allait revoir; il se savait à même de le faire assez facilement, — mais cela disparaissait sous le grand et sourd chagrin qui l'étreignait de quitter Paris sans être arrivé à la maîtrise, à la liberté nécessaire pour rendre ce que, moins confusément, il commençait à entrevoir.

Ce qui le frappe surtout, alors qu'il approche de sa ville et que la petite angoisse du revoir commence à l'étreindre, que les aspects lui deviennent familiers, c'est un pays effroyablement ravagé par la guerre. Ç'avait été l'inquiétude grandissante bien avant le pays d'Arouaise, et les relais bouleversés, et les gens rares aux places et aux auberges, et les campagnes nues; puis, dans Cambrai, le duc et pair, prince du Saint-Empire, l'archevêque ouvrant toutes grandes les portes de son palais aux malheureux. Cette vision passée de Fénelon au milieu des blessés et des meurt-de-faim, la désolation avait repris des villages et des hameaux qui ne sont que ruines. Quand le hasard avait voulu qu'ils ne fussent sur le chemin des troupes et dans le rayon des fourrageurs, dans les pâtis, les cours et les jardins, des troupeaux s'entassaient pressés parmi les cohues, piteuses de chariots et de voitures; dans les maisons désolées, la horde des paysans et des gueux dégîtés, geignait, lamentable... Maintenant, voici qu'il reconnaît à peine les murs mêmes de Valenciennes : à l'entour, Fontenelle, La Briquetière, Marlis, clochers restés inséparables des ciels demeurés dans son souvenir, ces banlieues disparaissent dans un piétinement formidable, un saccage des courtils et des bois.

Comme le carrosse hésite à un tourne-bride, devant la chaussée effondrée dans le marais et des chemins nouveaux, inconnus, battus par la plaine, un sergent sort d'une masure et s'approche. Il porte la livrée de Mgr l'Intendant du Hainaut.

Le cocher cesse de sacrer après ses bêtes. Alors l'homme explique que défense est faite de passer par un autre chemin que l'ancien, qu'il faut, proche la porte de Cambray, éviter le pied-sente qui mène au

cabaret du *Poirier*... Et il fait un geste las, comme pour désigner une vague chose dans l'éboulis des terres.

Et, au petit bonheur, le coche gagne le pont-levis et le guichet.

Dans l'émerveillement de l'air natal qui baigne doucement les paupières et rafraîchit les tempes, dans ce transissement particulier auquel nul n'échappe, mais que la vie modifie si singulièrement, Watteau retrouve les siens : sa mère, Jean-Philippe le couvreur, Jean-François son aîné, rude à l'ouvrage, Noël déjà grandelet et qui promet le bon artisan. Et Bartholomé son tayon, et Catherine Reuze sa grand'mère, et sa famille entière nombreuse d'oncles, de tantes, de cousins et de cousines. Dans le court émoi de l'arrivée, on lui dit la désolation de la cité bouleversée, presque aussi fouillée et réduite par les troupes du roi que par des bandes ennemies, et ce fardeau sanglant et hideux des blessés et des morts charriés après les batailles, et la misère des rentiers qui ne reçoivent plus que la moitié de leurs quartiers, et la grande gelée, et l'inondation qui a mis le blé à douze livres la mesure et les œufs à huit livres le quarteron, et ces communiers des rues autour de Notre-Dame auxquels, des semaines entières, il a fallu porter à manger en bateau, et les émeutes pour le pain, et Monseigneur de Bourgogne passant pour aller joindre l'armée, et, pris de pitié, laissant huit cents pièces de trois patars... Heureusement la brasserie de Saint-Gilles venait de s'écrouler, la foudre, le mois dernier, était tombée sur Saint-Géry, brûlant trente-cinq pieds de flèche, et cela allait faire de l'ouvrage...

Tandis qu'on lui détaille la gueuserie endurée et ces deuils, on le spécule.

Et quand son tour vient de dire sa vie, il n'a besoin de beaucoup de phrases pour expliquer sa non-réussite, le petit état où son pauvre métier l'a mis. Le triste équipage où il est en dit plus long encore; les rares écus qui restent dans sa bourse achèvent d'édifier... Jean-Antoine est toujours l'incorrigible « puiseux ».

Le mur de glace se reforme.

Une fois de plus il est rejeté, — ne trouvant même pas au foyer familial cette place où on l'avait toléré tant qu'il n'avait abandonné Valenciennes. L'illusion qui s'était péniblement reformée sur les premières rancœurs et les premières ruines, l'espoir où il s'était complu, cette promesse, entrevue malgré les réalités pénibles du passé, le réconfort souhaité, cette part du rayonnement chaud du nid dont il était avide, —

rien de tout cela ne l'attendait... Silencieusement, sans crier ni même dire sa souffrance, il s'arme contre cette suprême déception, et il se tourne vers la ville.

Sous le mouvement inaccoutumé, la fausse vie que les officiers mettent aux auberges, sous le journoiement de la soldatesque dépenaillée, invalides, traînards, blessés dont M. de Villars s'est débarrassé, qui emplissent les refuges, éclopés qui mendient sur les places, autour des fontaines, groupes ivres ou encolérés auxquels, quand les voix s'élèvent par trop, des robes brunes et blanches de moines se mêlent, — sous cette agitation et sous cette fièvre, Watteau pressent la grande misère de Valenciennes. Près de l'hôpital de la Charité, sur la porte de la Maison des Dentellières, il lit l'appel des filles pauvres « qui veulent bien filer le lin pour faire toiles et linons puisqu'on ne leur confie plus de broderies au carreau dont elles ont le précieux secret ». Les échoppes du beffroi sont fermées; la particulière et vivante gaieté des marchés de la grand'place est devenue, entre bourgeois et paysans, l'âpre dispute pour de misérables provendes : les museux n'y viennent plus jouer le hautbois... Lui qui a dans les yeux, plus diverse, plus légère, toute une autre vie, aux oreilles d'autres bruits plus clairs et plus pressés, maintenant que les fibres sont brisées qui le rattachent à ces choses, la ville lui paraît infiniment triste...

Pour la première fois il remarque qu'en glissant par les rues, les béguines encapeluchées de deuil y laissent une lamentation...

Et puis, un homme était absent de cette cité, qu'il devait y chercher vainement, qu'autrefois il avait vu un peu partout, à toutes les heures, un homme qui en était comme l'âme, un homme qui l'avait prise fumante et ruinée des mains du roi et qui, la faisant sienne, l'avait regaillardie après toutes ses épreuves, gouverneur délicieux et magnifique, Florentin aux longs cheveux d'un blanc de neige, aux noirs yeux vifs auxquels rien n'échappait, et qui allait aussi bien par les ruelles des bas quartiers qu'à la grand'messe de Notre-Dame, toujours vêtu à l'ancienne mode d'un jupon à l'Italienne et s'appuyant, d'un beau geste, sur une haute canne clouée d'or... Ce gouverneur n'était plus : Magalotti mort, le dernier des « braves de Mazarin » disparaissait et la ville perdait son soleil.

Certes, ici, la situation était particulièrement déplorable. Antoine Pater, que Watteau s'était empressé d'aller retrouver dans la maison près des casernes où il s'était terré, avait eu mille misères à subir.

*Le Déjeuner sur l'Herbe*

MUSÉE DE BERLIN

*(Photographie F. Hanfstaengl)*



Tout d'abord, ç'avait été Jacques, son frère, que, peu après le départ de Jean-Antoine pour Paris, la Vierge de septembre passée, vers la Saint-Mathieu, on avait porté à Saint-Géry; puis, il lui était né Michel-Joseph, ce gamin de six ans qui n'était pas, en plus des autres! une petite charge. Marguerite aidait sa mère; mais Jean-Baptiste, qui a quatorze ans maintenant, étudie sous Guidé, le connétable de la corporation, et il ne gagne pas les soixante sous qu'il faut qu'on paye pour son apprentissage... Et les rides profondes qui ravinaient la face du vieux Pater s'étaient creusées, et une colère avait passé dans ses gros yeux tandis qu'il avait conté à Watteau tout ce qu'il lui avait fallu faire pour que ce petit monde ne mourût pas de faim... Malgré le désordre, il avait bien eu quelques commandes, comme ces épitaphes pour la chapelle des Jacquet, comme cette table d'autel qu'on lui avait également demandée. Cela et quelques autres broutilles, mais ç'avait été tout. Alors, il s'était mis à vendre des petits Christ, des vases pour décorer les jardins, voire des carreaux d'étoffes et des candélabres qu'il achetait au passage, à des coureurs brabançons. Et voilà que les fripiers et les revendeurs de la Braderie et de la rue de la Wiéwarde s'étaient émus, avaient porté plainte, et il lui avait fallu comparaître devant le Magistrat, en appeler au Conseil provincial. Ah! c'est qu'il fallait bien manger, et cela allait-il être possible tous les jours, quand les seigneurs et les riches bourgeois, apeurés par cette guerre qui ravage leurs domaines et leurs hoiries, font mine de n'avoir plus d'argent?

Dans la nouvelle détresse où il se trouvait, ce n'était encore de ce côté que Watteau avait chance de rencontrer les commandes qui lui eussent permis de subsister. Puis, en admettant qu'on se fût adressé à lui, il est fort probable qu'il eût effrayé, sa manière de décorer, blanche, blonde, légère, étant en si complète contradiction avec ce qu'on voyait, ce qu'on faisait faire, avec ces intérieurs demeurés espagnols et lourds, ces grandes chambres harmonisées de noirs, de bruns, de jaunes, de rouges sombres, où, entre les massives colonnes de bois sculpté, les panneaux sévères de vieil Arras étaient un divertissement, et la toque et le toupet de soie d'une dame du béguinage, une galanterie.

Cependant, — combien peu pour contredire ceux « qui avaient traversé ses dispositions »! — dès son retour, Watteau peignit. On place à cette époque plusieurs compositions dans son œuvre, des paysages et

des scènes de guerre. Il y a pour quelques-unes assez de vraisemblance. Malheureusement, la plupart sont perdues, nous ne les connaissons que par les gravures, où subsiste, seule, une certaine vérité schématique; et il faut bien se mettre en garde et scrupuleusement regarder avant que de se prononcer sur les dates. On a dit que la vie de Watteau était plus obscure que celle de Mantegna. C'est la vérité. Le document est d'une rareté inouïe. Quand il est, il apprend, en général, peu de choses et c'est aux concordances seules, à l'attentive étude des circonstances extérieures et des synchronismes qu'il faut avoir recours. On se rend compte combien les erreurs sont faciles et combien l'imagination et l'ingéniosité peuvent ici se donner carrière. C'est pourquoi il faut, alors que l'évidence n'est indiscutable, ne céder au désir ingénu de vouloir situer quand même une toile ou un morceau, et renoncer souvent à percer le mystère qui subsiste, jusqu'au moment où la trouvaille vient projeter la lumière et guider sûrement. J'ai eu quelquefois, au cours de cette étude, la joie rare de pouvoir éclairer plusieurs points de cette vie, restés obscurs jusqu'ici... Malheureusement, malgré des fouilles et des recherches longues, je me suis parfois retrouvé devant l'insaisissable, devant le vide. Peu souvent, à la vérité, mais encore trop souvent...

Ceux qui étaient à même de faire travailler Watteau, il les faut surtout chercher dans la noblesse de la province, parmi les d'Espienne, les Carondelet, les Rasoir, les Le Hardy... Et, de suite, des œuvres s'authentiquent, qui sont connues et cataloguées par ailleurs. J'ai dit qu'il n'y avait rien à attendre pour Jean-Antoine du plus considérable grand seigneur présent à Valenciennes, de cet Électeur de Cologne mis au ban de l'Empire, pensionné par Louis XIV, qui vivait si curieusement hébergé par le marquis de Cernay, et que Fénelon avait, en cinq jours, fait successivement portier, exorciste, lecteur, acolyte et finalement évêque. Par contre, parmi les subdélégations de l'Intendance il y avait Famars, qui dépendait du fief seigneurial de Caumont, chaumes et paillis de roseaux abritant à peine quinze feux, Famars qui appartenait à une famille noble du Brabant hollandais.

Peut-être est-ce pour un membre de cette famille que Watteau peignit cette *Vraie Gaieté*, dont jusqu'ici on lui a attribué l'idée première et la composition. Cette *Vraie Gaieté* est un tableau d'Adriaan Van Ostade que Watteau *copia*. Petite besogne basse qui lui permit de toucher

quelques écus... Au fond, sous le grand ciel, le très plat horizon du pays de Haarlem, avec des toits nains; puis, à l'abri d'un pignon d'auberge, une commère et un drôle s'enlacent; près d'eux, un couple danse tandis qu'au premier plan un violoneux râcle, assis sur un baquet renversé et que, philosophiquement et debout, un quidam regarde. Jamais Watteau n'a imaginé cette scène, et tous les personnages d'Ostade sont là, non pas les mêmes, mais eux-mêmes : la goton qui se balance, c'est la commère assise de la *Fête villageoise* du musée de Cassel, même tête, même nez, mêmes yeux. Ici, seulement, elle a dégrafé son corsage. Et le compère qui lui tient la main et l'entraîne a sur le chef le bonnet emplumé et sur les épaules le jaque des paysans de Gueldre ou de Frise, — et ce feutre de l'homme à droite, cet extraordinaire chapeau qui est toute une signature chez Ostade, est, après combien d'autres! celui du fumeur debout des *Joueurs de cartes* de la collection J. L. Van Lissigen.

Il y a, au bas de l'estampe, tremblotée et lourdeaude, cette dédicace : DÉDIÉ A MADEMOISELLE LE HARDY DE CAUMONT, *gravé d'après le tab. ori. d'Antoine Watteau, de même grandeur, par M. le Hardy de Famars, tiré de son cabinet à Valenciennes.* C'est un descendant du premier possesseur, qui, trouvant cette drôlerie amusante dans un legs et gravant à ses heures, a jugé à propos de l'interpréter à l'intention d'une sienne cousine. Le Hardy de Famars gravait cette précieuse, mais mauvaise planche, en 1770. Il y avait quarante-neuf ans que Watteau était mort...

Cela n'a pas empêché Edmond de Goncourt, lisant mal un chiffre au bas d'une épreuve et s'en remettant à ce seul chiffre, d'écrire : « Ce tableau, *dédié par Watteau* à la fille d'un amateur valenciennois, d'un protecteur à la manière du baron de Joursanvault pour les débuts de Prud'hon... » Mais, à défaut des dates qui eussent dû tout au moins éviter de faire confondre la dédicace du graveur avec celle du peintre, n'y avait-il pas l'ordonnance de l'œuvre qui ne permet, un instant, d'attribuer à Jean-Antoine cette *Vraie Gaieté?* Watteau, à cette heure-là, meuble infiniment plus ses tableaux; il a encore cette crainte des commençants de « n'en mettre jamais assez ». Ce n'est que plus tard, au beau temps, après la radieuse éclosion, dans la plénitude de son génie, qu'il connaîtra la particulière et complète éloquence qu'ont les figures isolées ou très peu nombreuses. Jamais en 1709 il ne se fût imaginé avoir « assez prouvé » avec ces deux femmes et ces quatre hommes dans le plein air... Cette *Vraie*

*Gaieté* est une copie de la main de Watteau d'un tableautin d'Adriaan Van Ostade[1].

Entre la Scarpe et l'Escaut, dans les bois de Saint-Amand, un des apanages de Léopold, duc d'Arenberg, d'Arschot et de Croy, prince du Saint-Empire, grand d'Espagne, prince de Porcéan et premier pair de Haynaut, était le fief de la petite franche-forêt de Raismes sur la seigneurie de Breuvrages. Les villageois de ce mesnil, à une longue lieue de Valenciennes, passaient pour grands buveurs et grands chasseurs, et leur seigneur, qui portait *de gueule à trois aigles d'argent,* était veneur de la comté... La présence, dans le trésor de la famille d'Arenberg, de la *Signature du Contrat de la Noce du Village* que Cardon devait graver avec cette dédicace : DÉDIÉ A S. A. MGR LE DUC D'ARENBERG, *chevalier de la Toison d'Or, Grand'Croix de l'Ordre Royal et Militaire de Marie-Thérèse, F. M$^{al}$ des Armées de LL. MM. JJ R., tiré de son cabinet et gravé d'après le tableau original peint par Watteau*[2], fait rattacher l'exécution de ce tableau au second séjour de Jean-Antoine dans sa ville natale.

Assurément, la facture sommaire et décorative, le grouillement incroyable de ces gens, à cheval, couchés sous les arbres ou au bord de la fontaine, de ces vieux qui discutent avec le tabellion, de ces curieux auprès de la mariée, de ce vielleux, de ces chiens; ces maisons quelque peu maladroites, cette tente dont les toiles claquent au vent dans les branches de l'arbre où s'accroche un panier fleuri ; cette dame en toquet à plumes, debout à côté de ce personnage désigné par une des commères, et qui, la main à la hanche, la chaîne au col, l'air insolent pourrait bien être ce duc d'Arenberg qui commanda le tableau, ces « poupées d'éventail », ces femmes vermillonnées semées à tous les plans, voilà ce qui date cette toile dans l'œuvre avec assez de certitude. Le reçu du prix payé à l'artiste, précieuse indication, document rarissime, la signature de Watteau ne se rencontrant pas plus souvent que celle de Molière, existe dans les archives de la famille d'Arenberg, à Bruxelles.

1. Elle n'est nullement de cette époque, cette autre *Danse de Paysans* dont je trouve l'indication dans le catalogue d'une vente faite le 19 novembre 1772 : « Une danse de paysans et de paysannes à la porte d'un cabaret, un Gilles anime cette fête de son instrument; sur un plan un peu reculé un villageois cajole une jeune fille qui se défend foiblement; sur le devant est un vieillard qui, les mains derrière le dos, contemple d'un air riant cette bande joyeuse. Panneau (H. 9 h., L. p.) ».

2. Dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES (no 135), une étude de tabellion présentant une plume est un croquis avec changements pour ce tableau.

Au musée de Madrid il y a une réplique partielle de la *Signature du Contrat,* beaucoup plus petite, moins encombrée, d'une facture libre et chaude qui est de la maturité du maître.

*Feuille d'Études (Dessins aux trois crayons)*

MUSÉE DU LOUVRE

[illegible] entre la Scarpe et l'Escaut, dans les bois de Saint-Amand, un des [illegible] de Léopold, duc d'Arenberg, d'Arschot et de Croy, prince du Saint-Empire, grand d'Espagne, prince de Porcean et premier pair de Hainaut, était le fief de la petite tranche-forêt de R[illegible]smes sur la seigneurie de Beuvrages. Les villageois de ce mesnil, à une lieue de Valenciennes, [illegible]

[illegible] dans le trésor de la famille d'Arenberg, de la *Signature au* [illegible]

[illegible] Drot à S. A. Monseigneur [illegible] *Saint-Amand.* [illegible]

*Armes de LL. MM. [illegible] cabinet et gravé d'après le tableau* [illegible] *par W*[illegible] l'exécution de ce tableau au second séjour de Jean-Antoine dans sa ville natale.

Assurément, la facture sommaire et décorative, le grouillement [illegible] de ces gens, à cheval, couchés sous les arbres ou au bord de la fontaine, de ces vieux qui discutent avec le tabellion, de ces curieux près de la mariée, de ce [illegible], de ces chiens; ces maisons quelque [illegible], cette tente dont les toiles claquent au vent dans les [illegible] de l'arbre où s'accroche un panier fleuri; cette dame [illegible] à plumes, debout à côté de ce personnage désigné par une [illegible], et qui, la main à la hanche, la chaîne au col, [illegible] pourrait bien être ce duc d'Arenberg qui commanda le tableau, [illegible], ces femmes vermillonnées semées à tous les [illegible], voilà ce qui date cette toile dans l'œuvre avec assez de certitude. [illegible] du prix payé à l'artiste, précieuse indication, document rarissime, [illegible] de Watteau ne se rencontrant pas plus souvent que celle-[illegible], existe dans les archives de la famille d'Arenberg, à Bruxelles.



Ici encore, Watteau ne prend sur nature le parc, les bouquets d'arbres, la fontaine dont l'ordonnance est si peu en rapport avec l'allure des masures, — pas plus qu'il ne semblera consulter directement les plaines, les bois, les eaux et les montagnes pour sa *Danse champêtre* et son *Colin-Maillard,* son *Repas de Campagne* et sa *Collation,* son *Occupation champêtre* et sa *Chasse aux Oiseaux,* qui sont du cycle de la plénitude, du Watteau triomphant, du Watteau parvenu à la réalisation de son décor merveilleux, — notations de ce lumineux, éblouissant et mystérieux pays de réalité et de rêve où nous allons bientôt essayer de pénétrer avec lui.

Au point où il en est, la réalité qui l'entoure l'indiffère presque, si elle ne touche directement à l'Homme et à la Femme. Autant il se montre inquiet du geste, du mouvement, de la vérité d'un corps en marche, au repos, debout, couché, — vérité qu'il ramène à une synthèse combien cherchée et combien savante, en dépit de son apparente facilité, vérité qu'il condense toute dans la superbe simplification d'une silhouette, — autant tout ce qui touche à l'être l'attire et le rend soucieux, autant en dehors de la créature, la nature brutale, joueuse de contrastes et imprévue d'effets, ne le tente. Il réduira à de très subtiles caractéristiques ses interprétations des heures, donnant beaucoup de son âme à la terre, aux arbres et au ciel. Sa religion, la force expansive qui est en lui, lui font non travestir le vrai, mais, par un coup de génie, l'étendre, — fixer dans la durée d'un long repos et d'un alanguissement, l'éphémère réalité d'une harmonie crépusculaire ou matutinale.

Mais, cela, il ne le fera que plus tard, quand il sera définitivement maître de son pinceau et de sa palette.

Ce n'est pas à la timidité de son actuelle petite manière, par touches rousses et brunes, par l'application encore de sa main qui épand, timidement et par petits à-coup cette fraîcheur diamantine que bientôt elle distribuera si généreusement, qu'il faut attribuer le peu de souci qu'il paraît prendre de la nature. Non. Ici, Watteau est aussi peu flamand que possible. Il n'a aucunement le grand culte qu'avait Wildens, l'homme aux fonds larges et libres des Jordaens et des Rombouts, qu'avait le puissant Vadden ; il n'a l'amour dont d'Arthois entourait cette forêt de Soignies, il n'a même le respect attentif de ceux qui marchèrent derrière Breughel, coquet, émaillé et minutieux : Corneille Huysmans avec ses ravins et ses grands chênes sous les nuées est un autre passionné de

l'agreste que Jean-Antoine!... Et, cependant, pas un de ceux-là ne va imaginer le mythe vivant et vrai de ce petit Flamand de génie, le mythe peuplé d'émois, de frissons et de chants qui leur ont échappé... Il y aura eu, en France, la verte prairie grivelée de marguerites blanches des enlumineurs de missels, il y aura eu le rayon de Claude Lorrain avec son irisation sur la majestueuse ordonnance des vallons et des plaines, il y aura eu l'orage aux éclairs dociles du Poussin, il y aura eu les perspectives arrangées et décoratives des portraitistes, des historiens et des mythologues, — et il viendra, lui. Et, ayant besoin d'une ambiance pour l'*Indifférent* ou la *Finette,* il découvrira ces grands ciels mouvementés et ces frondaisons, vaporeuses réalités si observées qu'aucun autre après lui ne sachant s'affranchir du précieux et du convenu du siècle, ne pourra les retrouver, — et que, pour cela, il faudra attendre jusqu'à Corot.

Encore, chez Watteau, ces vibrations n'existent-elles que comme le complément, l'exégèse des êtres qu'il crée. On comprend pourquoi tout ce qui aurait fait la joie d'un Ruysdaël ou d'un Hobbéma, ce fin pays picard qu'il vient de traverser dans le gris léger des journées d'automne alors que le soleil se cache sous les nuages et que les plaines caillouteuses s'éploient entre le roux des bois et les gorges vertes des vallons; pourquoi, plus loin, cette placidité des étangs bruissants de roseaux, et la dune de sable, et les genévriers, et, à la halte, le chaume que le brouillard envoile et qui égoutte des perles de pluie dans l'auge où boivent les chevaux, — pourquoi tous ces spectacles devaient lui sembler vides...

En laissant son *Détachement faisant Alte* aux mains de Sirois, pour le morceau de pain que l'on sait, Watteau avait fait marché pour un pendant.

Il ne lui était difficile d'en trouver le sujet au milieu de l'inaccoutumé désordre que présentait Valenciennes, ses faubourgs, les campagnes hors les murs.

C'est le lendemain de Malplaquet. Les armées sont rentrées dans leurs vieux camps, celle du prince Eugène, effroyablement mutilée et marquée pour la défaite prochaine qui va sauver le pays, celle de Villars « avec un grant air d'audace et un grant désir d'en revenir aux mains, qui pensa être suivy de l'effet mais qui se trouva arresté court par la misère ». Celle du maréchal était là, par les villages, Aulnoi, Maresches, Villers-Saint-

Paul, le long de la chaussée de Cambrai, en plein marais... Et c'était le continuel et lent convoi des petits chariots de paysans amenant en ville les blessés découverts en battant les maisons de campagne, les buissons et les bois. Il était misérable et d'une tragique horreur, le spectacle de ces gens, reste des milliers d'hommes tombés dans ce carnage, reste de ceux qui s'étaient rués à la bataille, malheureux souffrant déjà la faim depuis de longues heures, et qui agonisaient, maintenant, autant de blessures que d'épuisement. Ces affres, ces fièvres, ces délires passaient, escortés par ceux qui poussaient les attelages, les laboureurs des paroisses, les épaules lasses, l'échine cassée, tremblant la mort eux aussi, farouches ou mornes, devant cet hiver qu'ils sentaient venir, apeurant après les pilleries des granges et la désolation des petites terres. Cependant, ne faiblissent ni l'énergie de Villars qui a le genou brisé, ni celle du vieux Boufflers qui vient d'être admirable. Et, tandis que les Impériaux se rejettent sur nous, ils pallient de leur mieux au désordre, rassemblent les tronçons des régiments du roi. Bientôt, ce sont d'autres soldats qui passent, survivants de ces cent mille hommes peu sûrs qu'on avait mis comme à regret dans la main du maréchal presque disgracié, bandes superbes, dépenaillées, bandes de gueux armés, qu'un restant de discipline agrège, empêche de se disperser, et qui évoluent sans cesse, gagnent des cantonnements, se pressent vers des postes sur la frontière.

Quel peintre de batailles eût rendu cela? Ce n'est, certes, ce Bourguignon que ce chaos eût effrayé, qui n'eût su où placer son traditionnel cheval blanc et ses groupements favoris; ce n'est Van der Meulen qui n'y eût trouvé ni assez de calme ni assez d'ordonnance pour y portraicturer à l'aise ; ce n'est Martin l'aîné, plus élève de Vauban que du peintre des Conquêtes; et si ceux-là qui suivirent les armées n'y seraient parvenus, Joseph Parrocel qui ne quitta son atelier que pour le réfectoire des Invalides, y pourrait moins prétendre encore...

Ce n'est pas Watteau non plus. Il y a là une réalité qui l'offusque visiblement. Il ne songe même pas à la traduire, si diaprée et rutilante qu'elle soit. Il ne veut voir ce pittoresque de l'horreur qui séduisit Callot; il ne se laisse toucher par l'impression qui se dégage de ces troupes armées, par le grand geste, le mouvement de foule de ces soldats qui passent, s'arrêtent, se reposent, campent. Il n'en retient qu'une vérité partitive, que des silhouettes éparses, infiniment souples et étudiées, — silhouettes qu'il groupera à sa fantaisie, sans grand souci de ce qu'expri-

mera l'ensemble. L'observation directe du personnage l'a, comme toujours, attiré; il en a obtenu des effets d'un réalisme savoureux que, dans cet ordre, on chercherait vainement avant lui, — mais il n'accomplit ici qu'une partie de cette révolution qu'il va sous peu compléter. Car sa palette est restée monochrome, la vision continue des grands Italiens, dont il va avoir la révélation, ne lui a pas encore apporté cette confiance et cette belle allure qui vont le faire s'affranchir du roussi lourd, éteint et désolant dont achevaient de mourir les impuissants continuateurs des peintres du grand siècle. Cette belle allure va lui faire oser, tranquillement, ses bouleversantes audaces claires qui marqueront dans la peinture française une ère nouvelle et régénératrice. C'est à cette dernière timidité que Watteau a dû de ne retenir de la truculente soldatesque que des spectacles assez calmes quoique vrais, parfois quasi galants, le plus souvent imprégnés, mais sans rudesse, de cette mélancolie qu'il trouvait à tous les motifs et qui est ici bien naturelle, tableaux de guerre où la souffrance et la misère crient peu fort et dont Gersaint a pu écrire, séduit par une facture restée très dans la tradition : « qu'ils avoient un coloris vigoureux et un certain accord qui les faisoit croire de quelque ancien maître ».

C'est sur ce mode qu'il exécute pour Sirois le pendant promis.

Quand on étudie les scènes militaires de Watteau, dont l'action se passe toujours entre deux motifs qui forment portants, on remarque qu'ici il a rompu avec sa disposition favorite : un gros arbre occupe le centre de la composition ; au pied, une pauvresse et son enfant sont assis, des blessés se reposent ; non loin d'un groupe d'officiers et de chariots d'équipages dont on a vidé le contenu, deux femmes se tiennent, l'une de face, l'autre de dos, piquée sur ses hauts petits talons, — et on sent sourdre déjà dans cet ensemble aux figures plus grandes que de coutume et aux jolies découpures des groupes des arrière-plans, comme une volonté de faire plus calme, moins encombré[1].

Dans le cabinet à la suite de sa bibliothèque, le baron de Thiers, ce dernier des Crozat qui devait épouser M^lle^ de Laval-Montmorency et avoir pour gendre un Béthune et pour bru une Broglie, le baron de Thiers avait accroché un petit cuivre faisant pendant à cette *Alte*. C'était la *Recrüe allant Ioindre le Régiment*[2]. Cette recrue, elle a été surprise

1. C'est la *Alte* que Moyreau devait graver.
2. Collection Edmond de Rothschild.

par Watteau dans la mélancolie d'un jour sans soleil, dans la buée flamande lourde de brume et de boue. Sous un frottis de nuées, fin d'orage où un arc-en-ciel à peine se précise, une lande; à droite le petit miroir d'une marette mal ombragée de deux saules caducs, — et sur ce terrain plat passent huit pauvres diables, nouvellement équipés, haut guêtrés mais fort las, portant comme ils peuvent et leur long fusil, et l'encombrant et pesant sac. D'aucuns s'appuient sur leur épée, tournoient, fourbus, à la suite de l'homme qui les emmène, solide sur son cheval. La ligne de ces gaillards est si jolie sous le ciel, le jeu des tricornes, des jambes, des crosses en l'air, ce flottement des basques que le vent gonfle, ces frissons, ces brisures, ces attitudes, font de ce petit tableau le premier peut-être des tableaux militaires de Watteau, celui où se lit déjà très clairement le grand Watteau. Au reste, il l'a doublement marqué de sa griffe; il en a fait le sujet d'une de ses rarissimes eaux-fortes, celle que Mariette note ainsi dans son ABECEDARIO : « Recrüe de soldats allant joindre le régiment, gravée à l'eau-forte par Watteau et terminée par Thomassin[1]. »

Je l'ai dit, il ne peindra ni des chocs d'armées, ni des mêlées de partisans, car il ne faut pas prendre pour des scènes vues ce *Pillement d'un Village* et cette *Revanche des Païsans* qu'il fit à Londres et que Bernard Baron grava. Une seule fois, dans le *Défillé*[2], qui passa successivement de chez Jean de Julienne chez le prince de Conti, chez Ménageot et chez Dubois l'orfèvre, il fera sauter une poudrière : mais, vite, il revient à la vieille porte sous laquelle se perd le troupeau d'hommes et de chevaux tandis que les traînards boivent le dernier coup, que d'autres s'embrassent, que d'autres se serrent cérémonieusement la main : c'est le *Départ de Garnison*[3]; vite il revient au coquemar qui

1. Il y avait, sur bois, une réplique de ce cuivre plus grande (H. 23. L. 36) dans la collection de M. A. Sichel. L'estampe terminée par Thomassin se vendait chez Sirois « *aux* ARMES DE FRANCE, *sur le Pont-Neuf à Paris* ». A la vente de M. de Julienne, en 1767, un dessin de la *Recrüe*, plume et sanguine, fut adjugé 24 livres, nº 182 du catalogue.

2. Moyreau, sculp. Il y a dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, trois études pour ce tableau : le *Soldat vu de dos* (94); le *Cavalier galopant l'épée au poing* (114); le *Soldat et la femme au broe* (288). La *Alte* et le *Défillé* se vendaient 565 livres à la vente du prince de Conti, en 1777 (nº 665); 920 livres à la vente Ménageot (1778). Voir, dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, les deux études pour cette *Alte : Soldat agenouillé* (76); *Cavalier près d'une femme* (125).

3. Ravenet, sculp.; croqueton de Gabriel de Saint-Aubin en marge du CATALOGUE DES TABLEAUX, MEUBLES, BRONZES, TERRES CUITES... *dont la vente aura lieu le 18 novembre 1776, en l'Hôtel d'Aligre* (L. 28 p. H. 22 p.), nº 87; Paillet ajoute après la description : « Ce tableau, d'une composition riche, extrêmement variée, est d'une touche fine, spirituelle et d'une entente de couleur de grand effet. » *Vautrain*, 536 livres. FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, nº 14, *Soldat assis buvant;* III, *Soldat une caisse sur le dos;* 112, *Femme en croupe d'un cavalier;* 189, *Soldat vu de dos,* collection miss James, « *Soldat au crayon noir;* 190, *Homme embrassant une femme.* 1846, Vente Saint, nº 24, huit dessins pour le Départ des Troupes : 164 francs.

bout dans le feu de branches, près de la tente couronnée de lierre, tandis qu'on joue au brelan et qu'on fume; vite il revient au petit étang qu'il affectionne, à l'orée du camp et des bois, et auprès duquel, indolemment, on se couche pour deviser, tandis que la « jeune mère » a posé à terre le berceau où dort son enfant, que le souper s'apprête, qu'on ouvre les coffres, qu'une patrouille part chaparder et reconnaître les entours : c'est l'*Escorte d'Equipages*[1] que possédait encore Julienne et que Mariette déclarait merveilleuse.

Deux scènes militaires de Watteau datent incontestablement de cette époque, les *Délassements de la Guerre* et les *Fatigues de la Guerre*, deux de ces cuivres aux petites dimensions, qu'il affectionnait vers ces années, et qui sont aujourd'hui à l'Ermitage. Ils proviennent de chez Crozat : les *Fatigues*, au sortir d'un village, le chemin creux dans lequel bêtes et gens, harassés, dévalent vers un gué; les *Délassements*[2], toute une gaieté verveuse de soldats attablés, sous la draperie d'une tente accrochée aux arbres, tandis que les plus ivres ronflent près des tonneaux défoncés.

A la vente de l'abbé de Gévigney (décembre 1779), figurait une répétition sur bois de ces deux tableaux; mais on rencontre, auparavant, l'indication des deux originaux à une autre vente dont Gersaint a bien voulu se charger, quoi qu'il soit, en cet avril 1745, dans le feu des enchères Bonnier de la Mosson, à une vente pour laquelle il rédigera même un de ses meilleurs et plus savants catalogues : celle d'Antoine de la Roque « *écuyer, ancien gendarme du Roy, chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis, auteur du* MERCURE DE FRANCE ».

Et voici que j'écris pour la première fois le nom de ce grand ami de Watteau. C'est qu'il est infiniment probable que les deux hommes se connurent, se lièrent à Valenciennes, lors de ce séjour qu'y fait Jean-Antoine.

A quelques lieues dans le pays, un peu au-dessous de Mons, entre les deux bois de Blangies et de Sars, le tournoiement des hommes, des chevaux et des canons a été terrible : Anglais, Allemands et Hollandais se sont rués sur Villars dès le brouillard dissipé. Durant tout le jour,

1. FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES : *Petit garçon les mains sous son tablier* (193); *Soldats le sac au dos* (257). L'*Escorte d'Équipages* est aujourd'hui chez M. Eugène Carrière.

2. FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES : *Soldat un tambour sur le dos* (240); *Soldats et catins sous une tente; Guitariste*, deux planches (270).

*Le Jugement de Pâris*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] terre le [illegible] son enfant [illegible]

[illegible]

[illegible] dans le feu des [illegible]

[illegible] de Watt [illegible] est [illegible] probable que les deux [illegible]

[illegible] des hommes, [illegible]



ç'a été par les marécages et les terres mouvantes, autour des fossés, des triples lignes d'épaulement, une tuerie magnifique. Vers la fin du carnage, à l'heure où Villars, enveloppé, tombe de son terrible coup, où M. d'Artagnan, qui a quatre blessures, en est à son troisième cheval, à l'heure où, contre un affût, on ampute les deux jambes au marquis de Courcillon et où d'Esgreberg, cet enseigne de soixante-dix ans, se fait tuer à la tête des Mousquetaires Gris, ces mousquetaires dont est un gamin de dix-sept ans que nous retrouverons : le comte de Caylus, à cette heure-là, un petit homme « aux cheveux gras et aux dents qui lui sortent de la bouche », une façon de monstre qui mène visiblement l'action, Eugène de Savoie envoie les Anglais couper au court par un marais, se jeter sur le front français et le rompre. Le vieux Boufflers et les troupes rouges de la Maison du Roi les reçoivent et, par des charges furieuses, répétées jusqu'à la nuit, couvrent la retraite sur le Quesnoy. Si les alliés n'ont que ce champ de bataille, que Villars va bientôt leur faire si rudement expier, il est hors de doute que c'est en grande partie aux gendarmes que cela était dû... M. de la Roque a chargé à cette aile gauche qui a empêché la défaite de se changer en désastre, et même il a eu, comme Villars, le genou fracassé.

Évacué sur Valenciennes, il y soigne, avec une aimable philosophie et du mieux que cela lui est possible, une blessure qui risque fort d'arrêter sa carrière. Je dis une aimable philosophie, car M. de La Roque, Marseillais, n'en est pas à sa première aventure. Cadet d'une famille de riches négociants il a, tout jeune, rejoint et aidé son frère aîné dans des établissements fondés aux Cyclades. Au retour, les croupes blanches des Alpilles, les ruisseaux aux bords secs égayés par places de bouquets verts, l'anse des Catalans, le flot bleu qui bat le rocher d'If, tout cela lui avait rappelé les pentes de l'Olympe, l'Eurotas, Naxos, la mer des Alcyons si douce aux matelots, — et il a « sacrifié aux Muses ». Pas longtemps, à vrai dire, car il s'est vite mis à une Histoire des Peintres, ébauchée concurremment avec une Histoire du Théatre François. Manquant de documents, il est venu à Paris où un de ses frères l'avait devancé, — et il y trouve autre chose d'infiniment plus intéressant que des paperasses, des dates et des souvenirs concernant MM. les Comédiens... Enfin, faisant état de sa mine, de son nom et de sa noblesse, ayant encore par devers lui l'argent nécessaire pour payer le laquais, le cheval bai, le cheval d'équipage habillé de drap de Romorantin, il entre dans la Maison du Roi.

Lors d'Oudenarde, il est exempt dans la compagnie des gardes du corps; maintenant, c'est auprès de l'étendard de satin blanc, qu'il a été prendre à Versailles dans la ruelle même du lit de Louis XIV, c'est sous la casaque de buffle galonnée et brodée d'argent des Gendarmes Rouges, qu'il se fait casser la jambe...

Le courrier qui apporte à M. d'Artagnan la décision du roi le faisant maréchal de France remet également à Antoine de la Roque la croix d'or de Saint-Louis et un brevet de rente de six cents livres... Le Marseillais prend en patience et les douleurs de son genou, et sa béquille, et le sot diable de chirurgien qui le soigne.

Dès qu'il sort par la ville, avec, sur son habit, ce ruban feu qui lui attire incontinent toutes sortes de respects, son feutre empanaché très en arrière sur sa perruque soignée, ses grands yeux vifs s'intéressant d'une belle assurance aux unes et aux autres, la bouche rieuse fredonnant volontiers au nez des gens trop graves, aux oreilles de ceux qui regrettent secrètement la Flandre espagnole, la chanson fameuse dont le général des Impériaux fait les frais, — dès qu'il sort par la ville on m'accordera qu'il est difficile à son personnage de passer inaperçu...

D'autre part, ce grand garçon qui va ne quêtant ni sourires ni aguicheries, qui promène sa mélancolie dans le désarroi des rues, la cohue des camps autour de la citadelle, ne s'arrêtant qu'aux bons endroits, sortant parfois de sa poche un cahier et se mettant à crayonner, ce garçon-là doit attirer l'attention d'un homme qui s'est mis en tête d'écrire une Histoire de la Peinture, même après de Piles et sa Balance, même après Félibien et ses Entretiens, d'un homme à qui Voltaire écrira plus tard : « Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux-arts... »

S'ils se connurent ici, l'abord dut être aisé. L'enthousiasme natif aidant, on pressent avec quelle chaleur, quelle belle verve, le gendarme était capable d'entreprendre le peintre si bienheureusement rencontré; et ses sanglants reproches pour, avec ce « génie dans le talent », rester à se morfondre dans cette chienne de cité... L'avenir est à Paris, où lui-même compte bien retourner et reprendre l'air du monde, la campagne finie... Et il dut aussi, le Marseillais, lui promettre son appui... Comment douter qu'il ne soit bien en cour, et l'ami de Mgr le Protecteur? Au lieu de la misère, c'est la vie heureuse, là-bas, dans le commerce de ses riches amis, tous épris de peinture et férus pour les arts. C'est mieux! c'est

la pointe heureusement poussée sur le chemin de la fortune et de la gloire, — avec, pour commencer, cela n'est pas douteux, afin de lui permettre de soutenir ses études, de concourir pour le grand prix qui mène à l'Académie de France à Rome, la pension de deux pistoles par mois sur le fonds des Bâtiments, pension qu'il se flatte de lui obtenir, lui ; pension qu'il lui obtiendra...

Est-ce cela ?...

Est-ce simplement la commande de Sirois qui n'a pas été sans faire naître une correspondance, — Watteau écrivait facilement, — lettres où, dans l'infinie tristesse de sa désillusion, les rares et petites amitiés, naguères laissées si délibérément, lui apparaissent plus vives maintenant, soudainement plus précieuses, plus attirantes ?

Est-ce ce que dit Caylus ?

> Mais indépendamment de la courte durée, dont étoit toute espèce de satisfaction dans la tête de Watteau, tous les talens qui émanent de l'esprit ont un égal besoin, non-seulement pour leur avancement mais pour leur soutien, de la critique, de l'émulation, de la communication des ouvrages et des artistes, en un mot leurs productions ne sont faites que pour être vües et jugées, et Watteau ne trouvoit rien de cela à Valenciennes, c'étoit une forte raison pour en sortir...

Autour de lui tout est hostile. De famille, il semble n'en plus avoir : sous l'œil du père, ne s'inquiétant de ce que Jean-Antoine devient, tous vivent étroitement, entre eux, leur petite vie de communiers, l'accueillant presque comme un étranger quand, à la Saint-Martin, le « Jour qu'on soupe », et à la Noël, à la « Quéniole », alors que la coutume veut qu'il paraisse quand même à la maison de la rue Verte... Bartholomé, l'aïeul, dans les yeux de qui il lisait, parfois, une inquiète bienveillance, Bartholomé le vieux est mort : par le pavé jonché de genêts, à la Chandeleur, on l'a conduit à l'église... Toujours se resserre le réseau des peines : la lutte chez Pater devient plus âpre encore, plus difficile, — lui, pourtant, a dans Valenciennes une notoriété dont Jean-Antoine est loin...

Un soir, il va « bucquer » à l'huis de l'auberge de la *Poste,* fait plomber son porte-manteau pour éviter la visite au passage de Péronne, et remonte, pour la dernière fois, dans le carrosse des Flandres qui va le ramener à Paris.

*Les Entretiens badins*

*(Gravure de B. Audran, d'après le tableau original de Watteau)*



## CHAPITRE IV

### LE RETOUR

IX-SEPT CENT ONZE.

Watteau a maintenant vingt-sept ans, l'âge de la pleine force, de l'activité féconde, des vouloirs facilement réalisés quand la vie n'est trop rude, quand la route n'est encombrée jusqu'à faire perdre tout courage, — et c'est très las que Watteau rentre à Paris. Il est en proie aux premières atteintes du mal qui l'emportera, si tôt. Il est déjà sourdement miné par la terrible et lente affection qui empoisonnera les dix courtes années qui lui restent à vivre. Ce cycle qu'il parcourra, ce cycle irradiant de telles lumières, de tels frissons, de telles inégalables élégances, ce cycle sera aussi une vie douloureuse et torturante...

A certaines heures, son œuvre l'envoûtera et des accalmies naîtront. La griserie de ce qu'il créera l'envahira; alors il vivra, délicieusement, de courts répits. Mais l'antithèse entre ce pauvre être qui se consumera sous l'étreinte et ce cerveau, cet œil et cette main, s'accentuera à nouveau. Et cela sera plus terrible et plus émotionnant à mesure que les jours brefs s'écouleront. Plus il approchera de la crise finale, plus, sans une défaillance, suivant une continue et inconcevable progression, Jean-Antoine étourdira sa mélancolie au son des capiteuses harmonies, la revêtira d'une somptuosité légère, adorable, fine, chatoyante et superbement personnelle.

On peut marquer d'une même date, et les premières et réelles œuvres, vite suivies de tant d'autres, et les prodromes de sa mortelle affection.

Il revient de Valenciennes excédé, énervé, mal remis des désillusions qu'il a rencontrées. La fatigue physique de ce double voyage, les déplorables conditions dans lesquelles il a vécu là-bas, l'ébranlement amené par la fièvre, l'impatience, les longues inquiétudes, les si amères et profondes désillusions que lui ménageaient les siens, tout cela avait accru « ses humeurs noires et possessions d'esprit ». La première chose qu'il fait, ou que, plus vraisemblablement, on le force de faire dès qu'il débarque, c'est de consulter et de s'astreindre à quelques soins.

Tout d'abord, il ne va pas se trouver seul; quelqu'un l'a attendu, qui le logera en sa maison, aux *Armes de France,* sur le Quai-Neuf : Sirois. Le marchand a été au moins aussi content de la *Alte* envoyée de Valenciennes, que du *Détachement faisant Alte* acheté au sortir de chez Audran. Alors, il s'arrange pour obtenir, de suite, une ou deux toiles dans le même goût. La plus sûre manière lui semble être d'offrir au peintre le coucher, le boire et le manger.

Il ne s'est pas trompé. La proposition agrée à Watteau. Elle lui permet de se remettre sans émoi, sans avoir à se préoccuper du nécessaire, de renouer avec ses rares amis, de s'orienter. Non qu'il s'intéresse à ses confrères : il lui importe peu de savoir si Coypel a succédé à Houasse comme Directeur des Dessins et Tableaux, si Santerre est toujours à la chapelle de Versailles et la Fosse aux Invalides.

Non. Mais il lui est de toute nécessité de reprendre contact avec ce formidable Paris, toujours inquiétant et nouveau, ce Paris dont, en somme, il veut vivre, — et qu'il retrouve si différent de celui qu'il a laissé, quelque courte qu'ait été son absence.

Certes, la vie extérieure ne semble altérée : à la surface, c'est toujours le même tourbillon. Il n'en est pas moins que les grands ont considérablement réduit leur train et leur maison. Les besoins de la guerre sont tels qu'on a osé lever un dixième sur les revenus des terres, sur les pensions des ordres privilégiés. Et des dépenses rayées, celle qui a trait à la peinture est la première, naturellement. Les maltôtiers volent, le manque d'argent se fait de plus en plus terrible, la misère hideuse est partout...

Les choses vont toujours leur train, note Anne-Marguerite Du Noyer, et sauf à prendre à crédit chez le marchand et chez la *Guerbois*, on se pare, on mange de la poularde; et à voir passer les gens en revûe dans les rues de *Paris*, on croiroit que l'abondance y règne quoi qu'elle ne soit que dans les caisses des Fermiers et que le gentilhomme soit accablé de disette et toujours en peine de mettre sa bergame à l'abri des huissiers...

Watteau, dans ce désastre qu'il fallait bien sonder pour le connaître, est assez heureux de Sirois, des toiles qu'il lui brosse... Cela lui évite de trop regarder autour de lui, de guetter l'occasion d'une façon soutenue, — ce qui n'est guère dans sa nature.

Un homme eût pu, peut-être, remédier à cette désolation en se roidissant contre le déchaînement et le cataclysme, contre la ruine du dedans, contre les ennemis qui pèsent lourdement sur les frontières. Mais il est fort vieux, fini, il a perdu la seule chose, le seul don dont il eût pu jouer : l'allure. Celui qui fut le Grand Roi s'éteint dans un Versailles désert. A l'avril de cette année, son fils est mort et la « mascarade de cette nuit » que Saint-Simon rapporte inoubliablement sera le glas avant-coureur des longs deuils qui vont l'accabler. On meurt partout autour de lui. La petite princesse savoyarde, qui l'amuse et le mène un instant de ses doigts roses, ne lui fait oublier sa splendeur qui s'éteint. Il est presque seul, maintenant, et le dernier acteur de l'effroyable et fantastique ballet qu'il a donné à l'Europe étonnée et jalouse : les autres ont, depuis longtemps, disparu... En même temps que le Grand Dauphin, quittent le théâtre précipitamment, s'imprécisent, s'effacent, la Vallière, Fléchier, Boufflers, Boileau, — Boileau qui s'en est allé retrouver la Fontaine, et Racine, et Molière... Comme il est délaissé ce grand parc, merveille des merveilles, cadre à souhait de tant d'entrées, de figures et de divertissements, portants et perspectives de combien d'églogues et de drames, de farces, de comédies et de parades... L'Historiographe s'en est allé retrouver le Bonhomme, l'amant de la Champmeslé, le fils du

valet de chambre, tapissier du Roi... Ah! la lecture des AMOURS DE PSYCHÉ, la lecture dans les rocailles de la grotte de Thétis, parmi les nymphes de Girardon, le treillis vert, les tubéreuses, les roses, les jasmins et le grand soleil de Perrault... Le grand parc : scène vide.

Et tout s'harmonise : le dernier édit somptuaire défend l'or dans les habits; M^me^ de Maintenon va « sans suite, habillée d'un damas feuille-morte tout uni, coëffée en battant-l'œil et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamans pendue à son cou ». Dans son carrosse elle met ses lunettes et tire de l'ouvrage de son sac...

Quel accord peut se faire, je ne dis pas entre Jean-Antoine encore inconnu, mais entre les artistes et cette cour : ceux-là mêmes qui eussent eu le goût de les faire travailler, se gardaient bien d'y obéir... « De quoi n'est point capable un Courtisan dans la vûë de sa fortune, si pour ne pas la manquer il devient dévôt? »

Et Paris?... Il y a beau temps que Paris ne tremble plus et chansonne ouvertement la cour... Il n'en est pas moins que beaucoup souffrent dans la ville alors que la cour n'est plus assez riche pour dépenser sans compter, pour demander aux artistes le suprême luxe. La crise terrible que traversent le roi et sa noblesse a ici un contre-coup inattendu qui porte à l'extrême la rareté de l'argent et les privations qu'on s'impose : les riches bourgeois se sont mis à acheter les charges que les gentilshommes, trop pauvres, ne peuvent plus acquérir. Et tel qui, volontiers, ornait sa maison de tableaux et se faisait portraicturer, a vite refréné ce goût, et combien d'autres, pour payer des trois quarts de son revenu la gloire de devenir « officier du Roi », d'être du Gobelet ou du Fruit, de se tenir, comme un page, derrière les princes lorsqu'ils sont à table. Ni nobles ni bourgeois pour faire vivre l'artiste, il ne reste guère que la maltôte, les gens du « huitième denier », les partisans, ceux qui vraiment tiennent la ville, la cour, le pays entier. Le salut est de les approcher, d'être de leur clientèle; certains sont de prodigieux, fins et délicats Mécènes.

Watteau rencontrera l'un d'eux.

Non parce qu'il l'aura cherché : sa magnifique insouciance ne lui permet de s'inquiéter que de ce qui est étroitement indispensable pour ne mourir de faim. Un autre devra, pour lui, prendre ce soin.

Si Watteau n'avait trouvé Sirois, c'eût été, cette fois encore, la même aventure que celle qu'il venait de courir à Valenciennes. — Providentiel,

*Embarquement pour Cythère (Détail de gauche)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



le marchand allait lui épargner et les retardements et les obstacles que ces temps troublés sèment sous chacun de ses pas. L'aide lui est bienfaisante ; seul, il n'eût eu ni la force ni surtout l'industrie nécessaires pour vaincre.

Quoique marchand de tableaux, Sirois apparaît comme un assez brave homme. S'il a grandement profité de Watteau, il s'est entremis pour lui en plus d'une affaire heureuse, il a fait ce qu'il a pu pour lui procurer des commandes. Enfin, il l'a introduit chez Crozat, ce qui a été pour Watteau le salut. Le marchand du Quai-Neuf n'a calculé quel extraordinaire service il rendait à Jean-Antoine, encore moins les conséquences prodigieuses qui en allaient résulter... Il faut, néanmoins, lui être reconnaissant : combien de gens ont été simplement pitoyables à Watteau jusqu'ici ?

Certainement même les deux hommes se lièrent d'affection. Naturellement, Watteau devait en user avec son nouvel ami, comme avec ceux qui se sentirent attirés vers lui : Sirois connut les brusqueries maladives, les humeurs fantasques du peintre. Mais c'est encore chez lui que Jean-Antoine ira se réfugier quand il s'évadera de chez le financier.

Sirois devait être plutôt bon. Watteau nous l'a laissé pinçant de la guitare, en fraise, en manteau, sous le bonnet de Mezetin,

Sous un habit de Mezetin
Ce gros brun au riant visage
Sur la guitare avec sa main
Fait un aimable badinage...

Les vers de la planche de Thomassin[1], si misérables qu'ils soient, ne mentent pas trop. La figure est ronde et cordiale, le nez gros, la bouche assez fine, l'œil non dépourvu de malice ; autour de lui il a sa femme en toquet à plumes, ses deux filles et ses deux fils, et encore un gamin la tête sur les genoux de l'aînée. L'aisance du groupement, les habits de théâtre dont il revêt les personnages, l'ordonnance large du motif d'architecture du fond où chante seulement un coin de verdure et de ciel, placent cette toile perdue bien après 1711, où nous sommes seulement arrivés. Mariette l'a indiquée ainsi dans l'ABECEDARIO : « Le sieur Sirois, amy de Watteau, jouant de la guittare au milieu de sa famille, sous la figure de Mezetin. »

1. Il existe une répétition gravée et très réduite, sous ce titre le *Concert-Italien*.

le marchand allait lui épargner et les retardements et les obstacles que ces temps troublés sèment sous chacun de ses pas. L'aide lui est bienfaisante ; seul, il n'eût eu ni la force ni surtout l'industrie nécessaires pour vaincre.

Quoique marchand de tableaux, Sirois apparaît comme un assez brave homme. S'il a grandement profité de Watteau, il s'est entremis pour lui en plus d'une affaire heureuse, il a fait ce qu'il a pu pour lui procurer des commandes. Enfin, il l'a introduit chez Crozat, ce qui a été pour Watteau le salut. Le marchand du Quai-Neuf n'a calculé quel extraordinaire service il rendait à Jean-Antoine, encore moins les conséquences prodigieuses qui en allaient résulter... Il faut, néanmoins, lui être reconnaissant : combien de gens ont été simplement pitoyables à Watteau jusqu'ici ?

Certainement même les deux hommes se lièrent d'affection. Naturellement, Watteau devait en user avec son nouvel ami, comme avec ceux qui se sentirent attirés vers lui : Sirois connut les brusqueries maladives, les humeurs fantasques du peintre. Mais c'est encore chez lui que Jean-Antoine ira se réfugier quand il s'évadera de chez le financier.

Sirois devait être plutôt bon. Watteau nous l'a laissé pinçant de la guitare, en fraise, en manteau, sous le bonnet de Mezetin,

Sous un habit de Mezetin
Ce gros brun au riant visage
Sur la guitare avec sa main
Fait un aimable badinage...

Les vers de la planche de Thomassin[1], si misérables qu'ils soient, ne mentent pas trop. La figure est ronde et cordiale, le nez gros, la bouche assez fine, l'œil non dépourvu de malice; autour de lui il a sa femme en toquet à plumes, ses deux filles et ses deux fils, et encore un gamin la tête sur les genoux de l'aînée. L'aisance du groupement, les habits de théâtre dont il revêt les personnages, l'ordonnance large du motif d'architecture du fond où chante seulement un coin de verdure et de ciel, placent cette toile perdue bien après 1711, où nous sommes seulement arrivés. Mariette l'a indiquée ainsi dans l'ABECEDARIO : « Le sieur Sirois, amy de Watteau, jouant de la guittare au milieu de sa famille, sous la figure de Mezetin. »

1. Il existe une répétition gravée et très réduite, sous ce titre le *Concert-Italien*.

Le premier soin de Watteau, en s'établissant chez Sirois, fut de lui peindre encore deux scènes militaires : un *Camp volant*[1], où, dans l'imprévu de l'installation, de la cuisine qu'on improvise, des canons qu'on dispose, des bagages qu'on ouvre, se retrouve, entourée de bombardiers à bonnets mitrés, de dragons et de fantassins, la pauvresse à l'enfant du *Détachement faisant Alte*, figure à laquelle il semble s'attacher particulièrement. On voit qu'il est fraîchement débarqué des Flandres, et il se laisse aller à ce souci du détail où facilement on accroche des lumières en flammes vives. Lui, d'ordinaire si sobre de ces accessoires à la Téniers, en use ici complaisamment, et il soigne l'opposition du coquemar dans le feu de branches et des plats d'étain, jetés à terre dans la blancheur des linges. En pendant au *Camp volant*, il brossera le *Retour de Campagne*[2] une fin de jour en lisière des bois; la troupe dévale, lassée, confuse de blessés, de traînards, d'invalides; au bord du cadre un chef fait boire son cheval dans l'éclair sombre d'une mare qui équilibre les nuages au haut de la composition, au-dessus du chariot, du petit bouquet d'ormes et du calvaire à la croisée des sentiers; des paysans regardent passer les gens de guerre; un dernier rayon du couchant accroche une traînée lumineuse sur les uniformes clairs, — et au centre, près d'un soldat tout blanc sur son cheval blanc, sur le bât d'un ânon, le rayonnement éclate de la délicieuse figure blonde, blanche et rose d'une jeune mère qui allaite son enfant. De l'adorable tache du tableau de Sirois, de ce petit foyer aux vibrations à la fois assoupies et nerveuses, de cette Maternité enfin réalisée, va sortir, irradiante, la lumière de Watteau. Elle est auguste et grave, la petite tache blanche du tableau de Sirois : c'est l'aurore, c'est le premier pas clair de l'attachant génie fait de souffrance, de soleil et de mélancolie.

Sur le premier état de la gravure du *Retour de Campagne*, il y a « tiré du Cabinet de M. Gersaint ». Gersaint, on le sait, est un des familiers de la maison. Il est, ou va être, le gendre de Sirois... Est-ce que cette jolie femme aux yeux ingénus et dont le galant habit de chasseresse s'entr'ouvre complaisamment sur le savoureux décolleté d'un corsage garni de dentelles, n'est pas M^me^ Gersaint? ou la fille de Sirois jeune comme

1. N. Cochin, sculp.; « d'après le tableau que Watteau avoit peint pour le sieur Sirois, peu après sa seconde arrivée des Flandres. » *Gersaint.*

2. N. Cochin, sculp.; « d'après le tableau peint dans le même temps que le précédent et pour lui servir de pendant. » *Ibid.*

l'affirme Mariette qui devait le savoir? ou M<sup>me</sup> de Vermenton, nièce de Julienne?... Elle n'en est pas moins exquise sous son tricorne enrubanné, assise sur ce tertre, entre ses deux beaux chiens français et le trophée de son fusil, de ce lièvre et de cette perdrix. En dépit du bel air de race de la femme et de la lettre des catalogues de ventes, je penche pour la note de l'ABECEDARIO relative à ce *Retour de Chasse.*

Pierre-Jean Mariette... Encore un de ceux qui fréquentent volontiers chez le marchand, un de ceux qui entourèrent Watteau. Peut-être le moins sympathique. Assurément le plus pédant. Très gourmé dans ce qu'il croit être sa science de la peinture et du dessin, il suivra Watteau de très près, l'importunant certes facilement de remarques sentencieuses et de critiques de cuistre, ne le comprenant nullement, et croyant faire beaucoup en lui consacrant une page très sèche de son ABECEDARIO. Mariette, dans ce petit monde, c'est le « régent ». Pendant un long temps il le sera, même par delà les fossés de la ville et les frontières du royaume. Quand il daigne quitter le coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Noyers, — où s'érige la boutique ancestrale, *Aux Colonnes d'Hercule,* la vieille maison de son grand-père, l'ami d'Étienne Della Bella, de son père Jean Mariette qui fut le beau-frère de J.-B. Corneille le jeune et qui grava près de neuf cents pièces, — quand il délaisse l'écritoire et le cabinet aux cartons bourrés d'estampes et aux rayons garnis de savants traités, il est facile de mesurer la considération dont on l'entoure alors qu'il entre chez Sirois...

Sur Saint-Benoît, sa paroisse, s'il est ce considérable et haut bourgeois, d'autre part il n'est déjà ce terrible juge que ses voyages, sa correspondance, ses éditions savantes, son TRAITÉ DES PIERRES GRAVÉES, ses collections surtout vont consacrer. Le bonhomme au front haut, à l'œil scrutateur sous l'épais sourcil, à la lèvre sensuelle et gourmande que Saint-Aubin devait si merveilleusement nous rendre, le *Pierre-Jean Mariette, Contrôleur général de la Grande Chancellerie, Honoraire de l'Académie de Peinture et Sculpture,* n'existe encore... A cette heure, il achève ses études aux Jésuites, et ne passe chez Sirois que de temps à autre avec Jean son père qui l'imprègne d'art, amoureusement.

Cela suffit pour que cet adolescent de dix-sept ans coudoie Watteau. Dans quelques années, quand ce bourgois va revenir d'Allemagne et d'Italie, connu de l'Empereur et de Zannetti, de Bottari et du prince Eugène, illustre enfin, — il pourra le reconnaître.

Watteau ne s'est jamais senti aussi libre et aussi dégagé. Les « trente sols par jour » qu'il faut pour se nourrir à Paris, les « six livres par mois pour le petit cabinet garni », les « menues rétributions du domestique », toutes les cruautés de ce curieux budget du peintre pauvre qu'un peu plus tard Durameau devait énumérer, maintenant il les ignore. Délivré des soucis immédiats, hors de tutelle, il commence à prendre pleinement possession de son individualité. Ce qu'il crée prend une signification. Non qu'il soit satisfait de ses toiles, ni que surtout il fasse grande attention aux quelques louis qu'elles lui rapportent : il est « fort peu prévenu pour ses ouvrages », comme l'a dit Caylus; le prix qu'il en retire ne le touche : « il n'aimoit point l'argent et n'y étoit nullement attaché ». Mais la sujétion est finie, le voilà maître enfin de suivre la voie que lui tracent les « grandes idées qu'il a sur la Peinture ». Cet art, qu'il voit « beaucoup au-dessus de ce qu'il pratique », lui assure, après combien d'années! de premières heures non troublées. Toutefois, il ne les goûte pleinement, mal remis qu'il est de ses longues et torturantes fatigues.

Malgré le petit état de sa santé qu'il soigne par boutades et quand on le presse, les premiers temps de son retour il paraît avoir beaucoup travaillé chez Sirois. Gersaint l'indique : « ... Sa réputation commençoit à s'y établir, les deux Tableaux que mon beau-père possédoit furent vûs de plusieurs Curieux qui désirèrent en acquérir, et en peu de tems son mérite éclata et fut connu de tous les Connoisseurs. » Avec sa naturelle fierté il paye largement, en plus des écus convenus pour la pension, l'hospitalité qu'il reçoit. Lui qui n'accepte que si difficilement un prix décent de ses tableaux, — Gersaint encore en témoigne : « ... son désintéressement étoit si grand que, plus d'une fois, il s'est fâché vivement contre moi, pour lui avoir voulu donner un prix raisonnable de certaines choses que, par générosité, il refusoit », — il « dédommage », combien généreusement! son hôte.

Certes, il peint beaucoup cet été et cet automne, faisant de rares absences, ne se hasardant qu'à contre-cœur dans ce Paris qu'il connaît trop et qu'il fuit, dont le remous l'importune, l'obsède... Alors qu'il délaisse son chevalet, si Sirois ne l'entraîne à une vente ou à un souper, il aime à suivre les quais où plus d'air souffle, où plus de silence règne. La foule n'est pas aux chaumes du Cours-la-Reine, aux Bonshommes, ni vers la Maison de la Rapée, la Maison du Petit-Bercy. Le bruit qu'on

mène sur l'eau ne lui serre les tempes comme le vacarme des rues; les appels des mariniers, les rires des lavandières, le caquetage des procureuses remuant les bonnets à la foire du Saint-Esprit, les disputes autour de la marmite aux chapons du quai de la Volaille, les jurons des pénicheurs, la sonnaille des vinotiers, tout ce hourvari s'atténue, se perd dans la coulée du fleuve... Si, au retour, il entre pour quelques soins chez son voisin le barbier du coin du pont Notre-Dame, la « tresseuse » qui viendra prendre sa longue et plate perruque pour la poser sur le bâton va dans peu de jours laisser là l'échoppe pour suivre un commis aux Vivres qui l'épousera en justes noces, — et la fera belle-sœur de Nicolas Lancret.

Or, il y a en ce moment par la ville un bourgeois père de trois fils et d'une fille, et qui, en Bas-Breton avéré et descendant d'un notaire royal, seigneur de Kerbistoul, mène sa vie avec une logique, une ténacité, une rare intelligence qui ne sont pour surprendre. Depuis le jour où il a pris pied à la descente du coche dans la cour de la *Rose Rouge,* rue de la Harpe, il a fait son chemin de singulière façon, restant, contre toute attente, assez fier, indépendant et probe. Après avoir suivi les cours de la faculté de droit, il est devenu vite avocat et s'est marié fort honnêtement. D'autre part, il a donné CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, TURCARET, publié le DIABLE BOITEUX ; il travaille maintenant pour les jeux de la foire, tout en mettant la dernière main à la première partie de l'HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE... Comment cet avisé bourgeois fut-il amené à fréquenter chez Sirois ? Comment connut-il Watteau ? C'est ce que je n'ai pu découvrir.

Pourtant, il ne quitte guère, en ce moment, le beau prieuré de Saint-Martin-des-Champs, où il apprend l'espagnol auprès de son protecteur l'abbé de Lyonne, celui qui boit si allègrement, chaque matin, vingt-deux pintes d'eau de Seine... Je ne le soupçonne trop de vouloir garnir de tableaux son logis du *Soleil d'Or* au quai de l'Horloge : les charges de sa famille sont lourdes, et les six cents livres de pension que lui compte l'abbé Henriot, et la redevance qu'il touche de la dame Baron, la directrice du Jeu du Bel-Air, suffisent à peine. Non. Il n'y a là qu'une des conséquences du grand succès de son dernier livre. Des gentilshommes qui, chez Barbin, s'étaient disputé, l'épée à la main, les derniers exemplaires de l'édition jusqu'au petit laquais de Boileau, qui se cachait derrière les meubles pour le lire, le roman avait passé dans toutes les mains :

l'histoire du beau Fabricio, les aventures d'Ambroise Piquillo, les amours de Belflor et de Leonor de Cespedes sont dans toutes les mémoires, et chacun connaît la procureuse aux diamants, l'avocate veuve et le vieux garçon qui épouse sa blanchisseuse... Lesage a rencontré quelque riche lecteur féru pour ses héros et ses héroïnes jusqu'à les vouloir en effigie; et l'auteur s'est adressé à Watteau pour la réalisation de ce désir.

La seule trace que nous ayons de cette rencontre de Watteau et de Lesage, qu'il eût été si grandement intéressant de mieux éclairer et de mieux connaître, est une lettre que Sirois écrit, le 23 novembre 1711, à une « madame Josset, libraire à Paris ».

Et dans ce billet, dans ces mots brefs, toute l'actuelle vie du peintre nous est révélée, et les prix dérisoires de ce « roy de la peinture », et son inquiétude, son immense probité d'art, sa défiance en ses moyens poussée jusqu'à un inimaginable scrupule, et la poursuite de l'idéal entrevu et qu'il atteindra certainement mais qui lui échappe encore et demeure, à cette heure, la chimère qui le hante, qu'il n'ose formuler même en une imprécise ébauche, chimère qui lui fait, brusquement, poser ses pinceaux et ses crayons...

Cela, — et l'inlassable et sourde fièvre qui fait presque un continuel souffreteux de cet homme de vingt-sept ans...

Voici la lettre de Sirois :

Cest original qui fait dabondant de la painture comme Monsieur Le Sage fait des Comédies et des Livres avec la différence que Monsieur Le Sage est quelque fois content de ses Livres et de ses Comédies et que le pauvre Wateau n'est jamais satisfait de ses tableaux, ce qui ne l'oppose d'être un des roys présens du pinceau. Il m'a promis de paindre pour moy une *Feste de la Foire au Lendit* de quoy j'ai advancé cent livres de trois cents convenues. Elle sera son chef d'œufvre s'il y mest la dernière tousche; mais, s'il est repris de son humeur noire et possession d'esprit, le voilà loin du logis et adieu le chef d'œufvre. Monsieur le Sage lui a procuré la comande de deux pendens tirés du Diable Boiteux à cent trente livres la pièce. Il n'espère qu'on les aura; car Wateau paint à sa fantaisie et n'aime les sujets comandés. S'il se peut fixer, son premier tableau sera pour Monsieur Duchange sans qu'il en sache rien, crainte de mescompte. Le médecin l'a remis au régime de quinquina depuis cinq jours après sa venue.

Que sont devenus ces deux tableaux du Diable Boiteux? Ont-ils jamais été peints? Sont-ils perdus avec tous ceux qu'évoque cette phrase de Julienne : « Il revint à Paris où il s'occupa à travailler pour quelques amis qui connoissoient son sçavoir »?...

Watteau eût pu toujours rester à peindre ainsi pour d'obscurs bourgeois, végétant, malgré ses aspirations, dans cette médiocrité, perdant même peu à peu le frais, l'inaltérable de son rêve, la ferme volonté avec

*Enseigne de Gersaint (Détail de la partie gauche)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] du beau Fabricio, les aventures d'Ambroise Piquillo, les amours [illegible] et de Leonor de Cespedes sont dans toutes les mémoires, et [illegible] contant la procureuse aux diamants, l'avocate veuve et le vieux [illegible]

[illegible] féru pour ses héros et ses héroïnes jusqu'à les vouloir en effigie; [illegible] auteur s'est adressé à Watteau pour la réalisation de ce désir.

La seule trace que nous ayons de cette rencontre de Watteau et de Lesage, qu'il eût été si grandement intéressant de mieux éclairer et de mieux connaître, est une lettre que Sirois écrit, le [illegible] à [illegible] « madame Josset, libraire à Paris ».

Et dans ce billet, dans ces mots [illegible] peintre [illegible] rêvée, et les [illegible] », et [illegible]

poussée jusqu'à un inimaginable scrupule [illegible] entrevu et qu'il attendra [illegible] et demeure, à cette heure, la chimère [illegible] même en une imprécise ébauche, chimère qui lui [illegible] brusquement poser ses pinceaux et ses crayons...

Cela, — et l'image [illegible] presque un continuel souffreteux de cet homme de vingt-sept ans...

Voici la lettre de Sirois :

[illegible] pauvre Watteau n'est [illegible] tableaux, ce qui ne l'oppose [illegible]

[illegible] point à sa fantaisie et [illegible] les

[illegible] été peints? Sont-ils perdus [illegible] ceux qu'évoque cette phrase [illegible] « Il revint à Paris où [illegible] à travailler pour quelques [illegible] connoissoient son sçavoir [illegible]

Watteau eût pu toujours rester [illegible] ainsi pour d'obscurs bourgeois, [illegible], malgré ses aspirations [illegible] dans cette médiocrité, perdant même peu à peu le frais, l'inaltérable de son rêve, la ferme volonté avec



laquelle il ne veut trop voir le présent. Car le moment vient, fatalement, dans les petites conditions, où quelque hautes que soient les âmes, la fatigue et la lassitude sont plus grandes encore que le courage. Donc, Watteau risquait fort d'en rester là, génie hésitant, balbutiant et mal compris, génie irrémédiablement loin de sa définitive expression, si Sirois n'avait été un très avisé et actif marchand.

Le bonhomme ne se contentait de sa clientèle immédiate, de l'aubaine que lui amenaient ses amis et les « gens de goût » qu'il fournissait d'ordinaire. Il se tenait à l'affût des hauts curieux d'art et des fastueux collectionneurs. Il allait volontiers, sans peur de la rabrouade et de l'attente longue parmi la valetaille, proposer les meilleurs morceaux de sa boutique aux seuls rois du jour, aux financiers... Rarement ces derniers se dérangent, quelque nouvelle que soit leur passion. A Paris du moins, car, sitôt qu'ils sont en étranger, il n'y a de peines qu'ils ne se donnent, de fatigues qu'ils ne s'imposent, de visites et de courses auxquelles ils ne s'astreignent dans l'espoir de découvrir la pièce rare, le chef-d'œuvre inconnu.

Il est donc infiniment probable que, certain matin, ayant enveloppé de serge verte les deux petits panneaux de cuivre de Jean-Antoine Watteau, le *Détachement faisant Alte* et la *Recrüe allant joindre le Régiment*, Sirois gagna le guichet du Louvre, prit la rue Froid-Manteau, traversa le Marché au Pain et suivit la rue Richelieu jusqu'aux nouveaux boulevards.

M. de Vauban, sûr des frontières qu'il a fortifiées, vient de donner aux Parisiens une merveilleuse promenade en persuadant à Louis XIV de faire abattre la vieille enceinte d'Étienne Marcel, de la Bastille à la porte Saint-Honoré. Une double charmille relie les portes Saint-Antoine, Saint-Martin et Saint-Denis et se continue jusqu'aux Champs-Élysées ; au delà, ce sont les cultures maraîchères, les petits bois, les ruisseaux, les villages jusqu'aux basses collines bleues... Sur ce front de Paris, ils sont plusieurs qui sont venus chercher cette vue, depuis Mazarin, Grancey, Ménars. Thévenin jusqu'à Regnard.

Délaissant la place des Conquêtes, et son frère qui y achète les « quatre arcades » de Reich de Penautier, Crozat le pauvre, chez qui se rend Sirois, a jeté également son dévolu sur le meilleur coin de ce quartier. Il y a acquis sept arpents entre l'hôtel de Ménars, la rue et la promenade, et, dans cette merveilleuse situation, il s'est fait bâtir une fort belle maison.

Amoureux du nouveau, il n'a voulu d'une demeure dans le goût somptueux et lourd du siècle qui vient de finir ; il n'aime pas, malgré la richesse de son ordonnance, cet hôtel de l'Hospital, tout proche, rue des Fossez-Montmartre, dont « l'escalier fait grand bruit chez les géomètres », ni cet hôtel de Bouillon dont les plafonds sont de Lesueur, ni celui du président Perrault avec ses cinq balcons sur la Seine, ni celui de Tamboneau où la Quintinie se révéla jardinier, ni celui d'Astry avec ses bas-reliefs d'Obstal et sa « rampe de chêne qui se continue dans les sous-sols et conduit presques à la rivière à un bateau toujours prêt pour les promenades », ni, dans la rue même qu'il s'est choisie, celui de Jars, avec son portail majestueux et son perron « à double mouvement en volutes ». Non. Il veut presque du simple. Il mande Cartaud. L'architecte du duc de Berry édifie en ce moment aux Barnabites, dans la Cité, un portail « où se mêle le Dorique et l'Ionique ». Mais c'est aussi l'homme des constructions basses qui n'ont volontiers qu'un étage avec attique, des façades discrètes, des avant-cours profondes. Et Cartaud élève dans ce style la demeure que Crozat lui demande. Au dehors, au bord du nouveau cours, il dispose une orangerie bordée d'une allée délicieuse et rejette le fruitier au delà du rempart ; un passage souterrain, creusé à même le terre-plein, y conduit[1].

Voilà la demeure au faste rare et délicat de celui que, par dérision, on appelait Crozat le pauvre pour le distinguer d'Antoine Crozat, son frère aîné, Crozat le riche.

1. Je ne puis mieux faire, pour donner un aperçu d'un intérieur qu'il nous faut connaître, que de citer ces lignes de Germain Brice complété par Mariette :

« La prodigieuse quantité de curiositéz de toute espèce que renferme l'intérieur est surtout ce qui rend cette maison considérable... Deux grands appartemens au rez-de-chaussée, l'un à droite, l'autre à gauche, ornez d'excellents tableaux, et dans l'un desquels on verra une très belle statue antique d'un Bacchus restauré par François Flaman, conduisent à une grande galerie qui occupe une des faces entière de l'édifice sur le jardin, disposition qui a été mise icy en pratique pour la première fois et qui a été trouvée si heureuse qu'elle a été imitée souvent depuis dans divers autres bâtiments. Cette galerie, qui a dix toises de long sur vingt-deux pieds de large, est d'une très belle proportion ; elle est richement décorée d'un goût mêlé et sans affectation d'aucun ornement superflu ; le plafond qui est peint avec toute l'intelligence imaginable est un des beaux ouvrages de Charles de la Fosse qui y a mis la dernière main en 1707. Le peintre y a représenté la naissance de Minerve, et l'on ne sçauroit assez admirer avec quel art il a su tirer avantage de la place qu'il avoit à peindre ; son ciel est peint avec tant de vérité et d'harmonie que la voûte semble effectivement percée en cet endroit-là.

« L'étage attique est pareillement distribué en deux appartemens séparés. L'un étoit occupé par Charles de la Fosse... L'autre, qui est exposé au nord, consiste en une suite de pièces accompagnées d'une galerie éclairée par les deux extrémitéz ; et c'est icy que ceux qui sont amateurs d'ouvrages de Peinture et de Sculpture trouveront amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Le maître de la maison se flatte depuis longtemps d'aimer les belles choses, et il a eu le bonheur de voir passer successivement dans son cabinet une infinité d'autres cabinets fameux : c'est ce qui compose aujourd'hui l'ample collection de tableaux, bustes, bronzes de modèles des plus excellents sculpteurs, de pierres gravées en creux et en relief, d'estampes, et surtout de desseins des Grands Maîtres, dont il est possesseur, et qu'il se fait un plaisir de faire voir aux amateurs de l'art qui viennent le visiter. Le lieu où il conserve ce qu'il a de plus rare est un cabinet octogone éclairé à l'Italienne, dans la même disposition que ce fameux salon de la galerie du grand-duc à Florence, nommé la *Tribune*, qui renferme de même un si grand nombre de morceaux précieux... »

Tous deux sont pourvus de millions. Celui-ci devenu, d'ancien petit commis, successivement receveur des finances de Bordeaux, receveur général du clergé et enfin trésorier de l'ordre royal du Saint-Esprit, unique possesseur du commerce avec la Louisiane ; celui-là, Crozat le pauvre, le client de Sirois, simple trésorier de France, une charge qu'il a payée quatre cent cinquante mille livres.

Elle lui suffit. Crozat le pauvre est un très fin et délicat esprit qui a hâte de s'échapper de la cuisine aux millions pour donner libre cours à ses goûts d'artiste, à sa passion de collectionneur. Par d'autres points encore, il demeure une des figures les plus intéressantes de la Finance du XVIII[e] siècle.

Il a dix-huit ans, quand il commence à collectionner les dessins de Raymond de Fage, à Toulouse. A mesure que son goût se forme, s'épure, il passe du « Raphaël toulousain » à des choses plus réelles, à des noms plus illustres. Sitôt qu'il est à Paris, il acquiert ce qui reste du naufrage d'Everard Jabach. Les merveilles trouvées dans la maison de la rue Saint-Merri, et qui avaient échappé au roi, formèrent le noyau de son cabinet avec une partie des dessins que M. de la Noue avait rassemblés, avec ceux de Vasari que l'abbé Quesnel tenait de Dacquin, évêque de Séez, les Carraches de Mignard, la fleur des ventes Bourdaloue, de Montarsis, de Piles et Girardon... D'Anvers, c'est Corneille Vermeulen qui, tous les ans, lui apporte un précieux butin, Raphaël magnifiques ou Rubens d'Antoine Triest, évêque de Gand. A Londres, à la vente de milord Sommers, à Amsterdam à celle de Van der Schelling, il se fait représenter... Qu'on ajoute à cela tout ce que Germain Brice énumère, et les quatorze cents pierres gravées qu'il garde précieusement dans deux somptueux coffrets de marqueterie « où le sieur Boulle paroissoit avoir voulu se surpasser », et on n'aura qu'un très faible aperçu de ce qu'il avait su réunir... Or, Pierre Crozat est en outre musicien, ainsi que nous le verrons. Mais, ce qui est infiniment plus rare, ce superbe, spirituel et fin amateur est aussi un brave homme, toutefois, dans la juste mesure où cela était permis à un traitant. Il s'inquiète des gens du petit, pensionne largement les veuves des maçons victimes de son architecte, et lègue aux pauvres, en plus de soixante-dix mille livres de rentes perpétuelles, le produit de l'inestimable ensemble de ses collections, ne laissant de celles-ci, à ses neveux, que des souvenirs. Sans lui, « sans Crozat le cadet qui paya les bulles », Massillon n'eût pu être sacré évêque de

Clermont. Dans sa maison neuve de la rue Richelieu, il loge le vieux la Fosse et sa femme, et le sourire de ces deux vieillards, M[lle] d'Argenon, leur petite-nièce, qui n'est pas jolie, mais qui chante à ravir.

C'est à cet homme que Sirois apporte les deux Watteau.

Ils plaisent. A les considérer, avant que de les faire accrocher en sa galerie, Crozat s'éprend du faire particulier. Les détails frais et prestes, la désinvolte des personnages, l'harmonie solide des fonds le ravissent dans ce nouveau peintre : il s'enquiert. Sirois, prolixe, enchanté de l'aventure, bavarde. Justement, il y a dans l'angle de la grand'cour, proche le vestibule, une salle à manger dont la décoration n'est pas achevée : le maître donne les ordres nécessaires pour qu'on y ménage quatre ovales assez grands qu'il confie à Jean-Antoine.

Et voilà Watteau chez Crozat.

Voici commencée la lente ascension vers l'émouvante, radieuse et définitive réalisation.

Dès l'entrée chez le trésorier de France, l'indépendance et l'originalité du génie de Watteau se manifestent. Je l'ai dit, le vieux la Fosse habite ici. On se figure aisément qu'il y a, en quelque sorte, la direction des peintures qui s'y exécutent. C'est une autorité : il est recteur de l'Académie royale, il a vu l'Italie, l'Angleterre ; Guillaume III l'a demandé pour Hampton-Court, Mansard l'a retenu pour lui donner la coupole des Invalides... Caylus lui-même a cru que Watteau avait reçu du peintre de Saint-Eustache le dessin de ses compositions. Il s'appuie, pour étayer son dire, sur des affirmations aussi étranges que fausses. J'aurai à m'occuper de cela quand M. de Caylus apparaîtra dans la vie de Watteau : pour le moment, mestre de camp d'un régiment de dragons, il est avec Berwick en Catalogne.

L'irréfutable preuve que Jean-Antoine n'eut recours à la Fosse, c'est que, indéniablement, de la main si caractéristique de Watteau, figuraient dans la collection Goncourt les dessins des compositions du *Printems* et de *l'Autonne*. Dans ces quatre ovales devaient fatalement être peintes les quatre saisons.

Certes la Fosse, curieux, descendit auprès du nouveau venu. Et il est facile de deviner comment les deux hommes se lièrent. Le contraste des natures dut rendre ce rapprochement pour le moins piquant. Le vieux praticien ne ménagea les conseils. On conçoit de quelle oreille distraite Watteau les écouta. Ce n'est pas sans un étonnement grandis-

*Le Joueur de Flute*

GALERIE DES OFFICES, FLORENCE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible]. Dans sa maison neuve de la rue Richelieu, il loge le vieux la [illegible] et sa femme, et le sourire de ces deux vieillards, M. d'Argenon, [illegible] petite-nièce, qui n'est pas jolie, mais qui chante à ravir.

C'est à cet homme que Sirois apporte les [illegible] Watteau.

Ils plaisent. A les considérer, avant que de les faire accrocher en [illegible] galerie, Crozat s'éprend du faire particulier. Les détails frais et [illegible], la désinvolte des personnages, l'harmonie solide des fonds le ravissent dans ce nouveau peintre : il s'enquiert [illegible], prolixe, enchanté de [illegible], bavarde. Justement, il y a dans l'a[illegible] de la grand'cour, proche le vestibule, une salle à manger dont la décoration n'est pas achevée ; le maître donne les ordres [illegible] y ménage quatre ovales assez grands qu'il confie à j[illegible]

Et voilà Watteau chez Croz[illegible]

[illegible] génie de Watteau se manifestent. [illegible] se hausse [illegible]ier. On se figure aisément qu'il y [illegible]. La direction des peintures qui s'y exécu[illegible]. Il est recteur de l'Académie royale, il a vu l'Italie, l'An[illegible] III l'a demandé pour Hampton-Court, Mansard l'a [illegible] pour [illegible] la coupole des Invalides... Caylus lui-même a cru que Watteau avait reçu du peintre [illegible]

[illegible] on dire, sur des affirmations [illegible] que [illegible]. J'aurai à m'occuper de cela [illegible] M. de [illegible] apparaîtra dans la vie de [illegible] d'un régiment de dragons. [illegible] est avec Berwick en Ca[illegible]

L'irréfutable preuve que [illegible] n'eut recours à la Fosse, c'est [illegible] caractéristique de Watteau, figuraient [illegible] des compositions du *Printems* et [illegible] *Automne*. Dans ces [illegible] fatalement être peintes le [illegible]

[illegible] déjeuner [illegible] se [illegible]. Le contraste des [illegible] rendre ce rapprochement pour le moins piquant [illegible] pratiquement [illegible]. On conçoit de quelle oreille [illegible] Watteau les écouta. Ce n'est pas sans un étonnement grandis[illegible]



sant, que l'auteur de l'*Iphigénie* qui décorait la salle de billard du grand appartement à Versailles, suivit l'exécution de ces pièces d'un caractère si différent de la *Recrüe allant joindre le Régiment.* Le bonhomme, devant tant de libertés prises et de règles enfreintes, plus d'une fois entreprit Watteau, et ce avec la sûreté, la pesanteur d'un logicien qui suit sa pointe, enfile l'argument, pousse du grec et du latin...

Mais Watteau est un isolé, comme Chardin, comme Fragonard, et il n'en continue pas moins de peindre ainsi qu'il l'entend, sans se soucier de l'émoi où sa façon de procéder jette le digne académicien...

A la vérité, ce qu'il brosse en ce moment n'est guère dans sa nature. Et, comme il n'ose encore répondre aux franchises qu'il sent sourdre bien autrement grandes que celles qu'il avoue, il est fort embarrassé. Il traite donc ses sujets presque dans le même mode que ses tableautins. Il prévoit bien, cependant, qu'il y faut apporter une entente plus large et plus simple à la fois, que la diaprure, l'étincellement de sa lumière doivent ici s'assagir et se fondre, pour se distribuer autrement... Sans oser trop regarder les colosses de la galerie qu'il n'a fait qu'entrevoir dans leur fulgurance, craignant peut-être, en son admirable conscience, de perdre pied et de n'oser plus exécuter ce qu'on attend de lui, il veut ignorer ces Italiens maîtres du décor, qui sont là, tout près, il veut les ignorer jusqu'à sa tâche achevée. Et, dans cette peur particulière, il s'embesoigne attentivement...

Parfois le financier passe, aimable et d'une extrême courtoisie; il s'approche doucement, loue en connaisseur, encourage, reste peu pour ne trop déranger son peintre, et la physionomie grave de Watteau s'est amenuisée au contact de la cordialité rayonnante de Crozat.

Malgré des réticences réelles et des hésitations, les *Saisons* de Crozat marquent une liberté nouvelle dans la manière de Watteau, un affranchissement encore.

Il y a dans ce *Printems*, celui des panneaux de beaucoup le meilleur et où l'ordonnance est la plus heureuse, où plus d'air circule autour des personnages, une belle fille couchée sur un nuage et qu'un Zéphyre, un peu lourdaud, couronne de roses; cette fille-là, modelée en pleine lumière, a une chair irisée de clartés dont François le Moyne et, après lui, Boucher s'inspireront directement. L'*Esté* couronnée d'épis, bien de face et archaïquement drapée, — une draperie qu'on lit, dans la gravure de Renard du Bos, zébrée des lumières argentines chères au

maître, — est plus convenue dans son arrangement. L'*Autonne* est assez touffu et fait vaguement penser à Jordaens avec son Bacchus dont un faune emplit la coupe tandis qu'à ses pieds une femme étendue se relève à demi sur un coude, dans un mouvement qui sera très familier au peintre ; et l'*Hyver,* ce vieillard qui se chauffe à ce feu de sarments, est tout à fait dans la tradition anversoise. Si encombré que cela soit encore de réminiscences et de souvenirs, l'indéniable originalité et la personnalité de Watteau s'expriment ici. La Fosse s'étonne à bon droit; Caylus qui a vu les panneaux atteste leur nouveauté : « Ces tableaux cependant ne diffèrent de sa façon de traiter ses petits sujets que par le nud et par des draperies d'un autre genre... » Qu'ensuite il ajoute : « cette touche fine et légère n'est plus supportable quand elle exige une plus grande étendue »... il ne faut s'émouvoir de cette critique, et n'en retenir que l'inconscient constat qu'elle apporte.

M. de Caylus n'a jamais compris Watteau.

1. Le *Printems* fut gravé par Desplaces, l'*Esté* par Renard du Bos, l'*Autonne* par Faissar et l'*Hyver* par Audran. Les toiles avaient 4 pieds 5 pouces de haut sur 3 pieds 9 pouces de large. L'*Esté* et l'*Hyver* furent vendus, en 1786, à la vente du duc de Choiseul ; puis passèrent à la vente Lebrun, en 1791 (nos 44 ; 140 liv.). La toile de l'*Hyver* fut retrouvée par M. Clément de Ris, très détériorée, « dans un corridor obscur du château de Chenonceaux, où elle était venue par le financier Dupin, la tige des Dupin de Villeneuve et l'arrière-grand-oncle de Mme George Sand. » Ceci se passait en 1858...



*Les Délassements de la Guerre*

GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

# CHAPITRE V

## DES PORCHERONS A LA COMÉDI[illegible]

LES panneaux de Crozat sont po[illegible] une [illegible] considérable. Il s'y donne [illegible]. Sa [illegible] son renom, il peut les établ[illegible] sur [illegible] ration, et il ne ménage rien [illegible] Toutefois, un gros obstac[illegible] loin, très loin de l'hôtel [illegible] [illegible] réveil, commenter son trav[illegible] [illegible] comme sa petite nature, vite [illegible] lever très tôt chaque matin et travers[illegible] [illegible] dable Paris qu'il n'aime pas... Quan[illegible] vient, c'est n[illegible] des jardiniers affourchés sur leurs [illegible] et remport[illegible] vides, bousculé par d'empressés co[illegible] de bureaux, par [illegible] qui courent, saupoudrés des [illegible] à la tête et bran[illegible]

maitre, — est plus convenue dans son arrangement. L'*Automne* est assez touffu et fait vaguement penser à Jordaens avec son Bacchus dont un faune emplit la coupe tandis qu'à ses pieds une femme étendue se relève à demi sur un coude, dans un mouvement qui sera très familier au peintre; et l'*Hyver*, ce vieillard qui se ch[illegible]e à ce feu de sarments, [illegible]

encore de reminiscences et de souvenirs [illegible] originalité et la personnalité de Watteau s'expriment ici. Le Fosse s'étonne à bon droit; [illegible] plus qui a [illegible] Ces tableaux cependant ne diffèrent de sa façon de traiter ses petits sujets que par le nud et par des draperies d'un autre [illegible]... Qu'ensuite il ajoute : [illegible]

une plus grande étendue »... il ne faut [illegible] de cette critique, et n'en retenir que l'inconscient constat qu'elle [illegible]e.

M. de Caylus n'a jamais compri[illegible] Watte[illegible]

Au[illegible] Les [illegible] avai[illegible] [illegible]

La [illegible] de l'*Hy*[illegible] fut retro[illegible] par M. [illegible]

[illegible]rand oncle de M^me George Sand, [illegible] en [illegible]



# CHAPITRE V

## DES PORCHERONS A LA COMEDIE FRANÇOISE

ES panneaux de Crozat sont pour Watteau une entreprise considérable. Il s'y donne tout entier. Sa réputation, son renom, il peut les établir peut-être sur cette décoration, et il ne ménage rien pour la mener à bonne fin. Toutefois, un gros obstacle se dresse : son logis est loin, très loin de l'hôtel du financier. Chez Sirois, il ne saurait, au réveil, commenter son travail en rêvant, comme il aime à le faire et comme sa petite nature, vite fatiguée, l'y invite. Il lui faut se lever très tôt chaque matin et traverser la grande moitié de ce formidable Paris qu'il n'aime pas... Quand il vient, c'est noyé dans le flot des jardiniers affourchés sur leurs haridelles et remportant leurs paniers vides, bousculé par d'empressés commis de bureaux, par des perruquiers qui courent, saupoudrés des pieds à la tête et brandissant le fer à

toupet, par des limonadiers qui portent, sur d'incertains plateaux, le café dans les chambres meublées.

Cette mêlée dans laquelle il se jette, dont il ne sort que rudoyé, enfiévré et loin de ses pensées, cette mêlée l'attend chaque fois... Alors que, le cerveau lourd, il quitte sa toile, le tourbillon le reprend : maintenant, c'est la lassitude des gens qui baguenaudent dans le remous des carrosses et des chaises; à mesure qu'il approche des Innocents, l'enchevêtrement des charrettes des coquetiers et des marayeurs; enfin, c'est le puant et effroyable cloaque du Grand-Châtelet, les lèpres de la prison avant les bêlements lamentables, les coups sourds, l'âcre et écœurante odeur de sang de l'abattoir louche de la rue du Pied-de-Bœuf.

Watteau eut vite fait de se trouver un refuge de l'autre côté du rempart, en face de chez Crozat, aux Porcherons.

En quelques minutes il est chez lui, et c'est le calme, le silence, et même un peu de cette mélancolie qu'il chérit tant.

La barrière franchie, son éclaboussement passé, et le Jeu de boules, et le cul-de-sac des Sergents, et le *Grand Vainqueur*, et la *Cunette*, chaumes hospitaliers où le feu clair flambe vite, la nappe est tôt mise, le pichet de vin et les gobelets prestement apportés, après ces réduits équivoques dont le pittoresque ne masque pas assez le lamentable, cette banlieue est exquise. Très verte dans les roseaux, les sureaux, les haies qui découpent les courtils séparés par le grand ruisseau qui vient de Ménilmontant.

Des saulaies de la Ville-l'Evêque jusqu'à la croix Cadet et à la maison de la princesse de Monaco, Watteau peut choisir à son aise : les logis ne manquent pas vers la ferme Nateau au pigeonnier seigneurial et aux tourelles en poivrières, vers la tour des Dames ou vers le carrefour du faubourg et de la rue Coquenard, à la croisée des chemins, proche la petite chapelle de Notre-Dame de Lorette... De toutes parts, la vue s'égaye des bois de haute futaie, des petites maisons, des pommiers et des cultures qui bordent les chemins de Clichy, de Saint-Ouen, de la Nouvelle-France, et, sur les flancs de la montagne toisonnée de vignes, des trous béants des carrières, des raidillons qui grimpent entre les ormes, les moulins aux ailes folles, les abreuvoirs moussus : la vue s'égaye de Montmartre tapi au pied des murs de l'abbaye sonore de tintements et de carillons.

Paris même, si près, s'imprécise dans la buée qui tremble au-dessus

du boulevard. On peut ici l'oublier presque; seules émergent de la confuse cohue des combles, des aiguilles de clochers.

Les vagueries sont délicieuses aux Porcherons, et Watteau y rencontre cette presque solitude que nous lui verrons toujours rechercher. Ce n'est pas la campagne avec ses rudesses et ses austérités, mais, partout, des bouquets de bois, des mares à canards, des jardins entre lesquels des grosses maisons s'érigent : celle de Balalud de Saint-Jean, celle de Regnard, où le maître ne viendra plus.

Non loin de la demeure de Jean-Antoine, il y a le petit enclos du cimetière Saint-Eustache; les tombes et les croix ne discordent avec sa songerie. S'il pousse sa promenade jusqu'au village de Clignancourt, il visite certainement la chapelle du vieux Vleughels d'Anvers, père de ce Nicolas Vleughels qu'il ne va pas tarder à rencontrer...

C'est le premier repos de Watteau.

Apparemment, il ne restera guère en ce premier domicile qu'il s'est librement choisi. L'intéressé témoin qu'est Caylus n'a oublié cette déplaisance qui lui venait, cette hâte d'émigrer ailleurs « après avoir changé de cent logemens, alléguant toujours les raisons que l'esprit honteux de son changement sçait apporter pour détruire les motifs ci-devant donnés ».

Toutefois, il travailla assez en ce « réduit ». Et, sans vouloir ingénument situer toute la vie de Watteau à l'aide de ses toiles, il nous reste dans l'œuvre de précieuses impressions qui datent de son séjour aux Porcherons, des souvenirs qui sont indéniablement montmartrois.

Il y a d'abord le *Marais*, que grava Jacob, ce paysage très ordonné et encore bien classique. Dans le clos d'une ferme dont on aperçoit, au fond, les bâtiments, des femmes devisent, d'autres tirent de l'eau, plus loin, près d'un chemin creux, deux hommes montent une meule de luzerne; sur l'horizon un arbre grêle et les pieux d'une barrière où se nouent des pampres. Une sanguine du British Museum représentant une cour de ferme, et signée par extraordinaire *Ant. Wateau*, est bien du même temps : on y retrouve maints détails du *Marais*, notamment l'amusant arrangement des quatre gaules qui maintiennent la poulie au-dessus du puits. Ce dessin et cette toile sont très caractéristiques; ce sont bien des sites de banlieue, saisis dans leur vérité particulière faite de lèpre citadine et de pittoresque villageois. L'*Abreuvoir* est du même temps, et cette maison, cet herbage enclos de mauvaises planches, la sourde

gêne qui se dégage du paysage et des personnages qui l'animent trahissent encore les petits maraîchers des fossés de Paris... Mariette écrit quelque part que Watteau peignit ces deux toiles « étant aux Porcherons ». L'indication est superflue... Parmi les Watteau de Potsdam, il y a aussi un groupe de maisonnettes montmartroises et un bouquet d'arbres maigres que la fantaisie de Jean-Antoine a silhouettés auprès d'un lac et de collines à l'Italienne.

Mais la gloire des Porcherons c'est la guinguette. Ceux-là et celle-ci ont été trop mis en coupe réglée par les vaudevillistes et les graveurs, — ah ! la guinguette de Saint-Aubin avec la Servante, la Grisette et la Marquise..., — pour qu'il soit très tentant d'en parler encore. Cependant, il me faut bien noter qu'en ces temps où Watteau habite ici, cette guinguette, aux jours fériés, se rappelle sans cesse à son attention, voire fort souvent en semaine. C'est à la guinguette que Miché et Marton, Champagne et Marine discutent si savamment sur l'objet que vous devinez ; on n'y mange d'échaudés arrosés de piquette, sans qu'aussitôt, en fausset ou à pleine gorge, il n'entende crier :

En allant à la guinguette,
Le long d'un petit verd pré,
J'ai rencontré Fanchonette
Parfaite et belle à mon gré...

Et, à un des très rares moments où il consent, du pinceau, à plaisanter à la flamande, il campera en travers du chemin une théorie d'ivrognes et de commères, il juchera le roi de la bande sur un âne ; plus loin, des couples glisseront, grisettes à qui leurs amoureux ont offert à goûter ; près d'un arbre sous lequel des chasseurs se reposent, des galants, attablés en partie carrée, festoieront ; au fond, sur le ciel, l'enseigne de la popine se découpera, et les soliveaux de la barrière, et la pente douce d'une colline... Ce sera le *Retour de Guinguette*[1].

Cependant, la situation de Watteau est fort irrégulière : il peint sans autorisation, il peint illégalement, il n'a pas le droit de peindre. Il n'est affilié à la Jurande des maîtres, il n'est de l'Académie royale et les gardes de la corporation de Saint-Luc peuvent le dénoncer. D'où, l'inévitable et désastreux procès. Il lui faut régulariser sa situation.

Or, de toutes parts, l'Académie s'impose à Jean-Antoine : la Fosse

1. P. Chedel sculp : « Le tableau original, grandeur de l'estampe. Du cabinet de M. Cordonnier, ancien capitoul de Toulouze ».

l'en entretient chez Crozat; quoiqu'il ait rompu toutes relations avec Gillot, il sait, néanmoins, que cet indépendant, faisant litière de ses goûts, s'y prépare depuis deux ans. Le duc d'Antin, « qui s'échauffe pour se signaler dans son poste, » vient de faire savoir à la Compagnie qu'elle ait à lui désigner deux candidats, précédemment couronnés, qui lui sembleraient dignes « de profiter de l'estude de Rome, s'il playt à Monseigneur de les y envoyer »...

Et, une dernière fois, la hantise de l'Italie reprend Watteau. Allait-il pouvoir réaliser son rêve, voir et vivre les œuvres des magiciens qu'il commence seulement à soupçonner?... «..... il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier d'après les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens dont il aimoit beaucoup le coloris et la composition. »

Cette Rome tourmente Watteau. C'est d'un œil d'envie qu'il y voit partir Eusèbe Nourrisson et Giral qui sont désignés... Lui, n'ayant pas de premier prix, ne pouvait être choisi.

Alors, il prend un parti extrême et qui n'est pas sans quelque témérité. Officiellement, il se présente « aux suffrages de la compagnie ». Les dates détruisent le roman de Gersaint : le tableau militaire porté dans l'antichambre, la Fosse « découvrant » Watteau, et le « mon ami, vous ignorez vos talens et vous vous méfiez de vos forces; croyez-moi, vous en sçavez plus que nous... » Ah! quand Gersaint brode...

Non. C'est avec une autre toile qu'il va tenter l'aventure; l'implacable Mariette nous l'apprend, c'est avec les *Jaloux*[1].

Tout l'œuvre de Watteau s'institue sur ce tableau. La toile que Watteau soumet aux juges contient en germe les merveilles qui vont suivre. Il semble qu'il ait pris à tâche de manifester, d'enfermer dans ce petit cadre, en promesses magnifiques, le drame poignant et mélancolique, l'amère et délicieuse comédie, l'inégalable fantaisie qui sortiront de son pinceau... Le calme du fourré est grand, et ce n'est le murmure de la source au pied de la sphinge de pierre qui l'agite, ni le rire silencieux du faune de marbre dans le croissant des branches, mais bien le babil des amoureux arrêtés sur un banc. L'énigme de Gilles silencieux et méditatif, l'énigme non encore déchiffrée que Watteau a mise sous ces yeux vagues et sous ce facies placide, l'énigme de Gilles domine la scène. C'est en vain que l'amante impatiente, inquiète, a jeté là sa Folie et son

1. Les *Jaloux* allèrent chez M. de Julienne; G. Scotin les grava. Une variante, où Mezetin n'est pas, figura à la vente Montullé, en 1783 (n° 56 du catalogue), et repassa, le 3 mai 1786, à une seconde vente (n° 143 du catalogue).

tambourin pour l'interroger : perdu dans sa songerie, il reste muet. Près de lui Mezetin croit amuser de quelque bon conte une compagne qui, d'une main distraite, effleure une guitare en guettant la réponse de l'homme blanc... Ces deux voix dans l'accalmie du grand bois, sous la magnifique course des nuages qui dévalent, là-haut, sur les cimes, dans le susurrement du vent qui fait virevolter les feuilles sans les arracher, et qui assourdit cependant les pas de Scaramouche et d'Arlequin qui se sont glissés sous les ramures pour surprendre les traîtresses...

Tout Watteau est ici.

Fait remarquable, l'Académie comprit les *Jaloux*.

Elle n'était, ce jour-là, trop fatiguée de peinture. A une des dernières séances, Coypel avait discouru ainsi que parfois cela lui arrivait : « Tout son discours a été soutenu de portraicts qu'il y a faict, tant de la Peinture que de ceux qui s'y appliquent et de ceux qui en jugent, si vifs et si pathétiques que la Nature même n'en pourroit donner une idée plus vraye et plus noble... »

Coypel parle et écrit mieux qu'il ne peint : est-ce à sa harangue que l'Académie dut de se montrer plus saine d'esprit qu'à l'ordinaire ? ou au chaud appel de la Fosse ? Est-ce également la Fosse qui, connaissant bien la nature du peintre, fait accorder à Watteau la faveur insigne de choisir, en toute liberté, le sujet de son morceau de réception ? Cela est possible. En tout cas, il y eut discussion ; Van Clève s'était offert à lui en trouver un. Sur le registre, cette phrase est raturée : « Il recevra de M. Van Clève, Directeur, un sujet d'ouvrage de réception dont il présentera une esquisse... »

Voici le procès-verbal de cette séance du samedi 30 juillet 1712 :

*Présentation du S^r Antoine Wateau.* — Aujourd'huy, Samedi trente de Juillet mil sept cent douze, l'Académie estant assemblée à l'ordinaire, le sieur *Antoine Watau,* Peintre né à Valenciennes, s'est présenté pour estre reçeu Académicien, et à faict voir de ses ouvrages. La Compagnie, après avoir pris les voix par les fèves, a agréé sa présentation. Le sujet de son ouvrage est laissé à sa volonté. Monsieur *Jouvenet* et M^r *Magnier* ont esté nommés pour voir travailler le sieur *Gillot,* et M. *Coypel* et M. *Barrois* pour voir travailler ledit sieur *Wattau* [1].

Sur la page du registre, presque sur la même ligne, le nom de son maître est à côté du sien... Le rapprochement est éloquent. Le pauvre Claude tente son dernier effort. Lui qui n'a jamais su où se fixer, ne

1. Signèrent : « C. Van Clève, Coyzevox, Jouvenet, de Largillière, Coypel, Lauthier, Legros, de Troy, de Launay, L. Boulogne, Alexandre, Flamen, Hallé, Vernansal, Magnier, Colombel, Rigaud, Marot, P. Bertrand, Masson, Frémin. »

*Le Faux Pas*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



démêlant sa vraie voie dans la versatilité qui lui fait essayer tous les genres sans en approfondir aucun, il entreprend une dernière fois de lutter ouvertement pour rester, incontestablement de toutes les manières, le maître de Watteau. Alors, laissant là tout ce que sa fougue lui a fait réaliser, oubliant et Don Quichotte, et Pan, et Arlequin, il veut frapper un grand coup et se hausser jusqu'au style religieux. Bravement, inconscient de ses préparations hâtives, de ses détails maladroits, de son exécution falote, il s'embesogne à une *Élévation de Croix*... Il y a deux ans déjà qu'il y travaille : elle n'est pas achevée... Combien de fois ne l'a-t-il pas laissée pour retourner de verve à ses grotesques et à ses bachiques?... Mais Magnier et Jouvenet sont venus le morigéner; cette préséance qu'il ambitionne de conserver, cette maîtrise qu'il veut affirmer par un coup d'éclat, le ramènent, inquiet et tâtonnant, vers l'ébauche. Il mettra cinq ans à la parfaire ; ce sera un désastre et il jettera ses pinceaux.

« Possédé de cet esprit d'instabilité qui le dominoit, » Watteau est-il encore aux Porcherons? A-t-il terminé la décoration pour Crozat? Son récent succès, quoique pas encore définitif puisqu'il lui restait à faire le « chef-d'œuvre », lui a-t-il amené déjà cette « agréable réputation » qui devait augmenter « si considérablement le nombre de ses admirateurs », et des importuns qui faisaient son supplice?...

Ces *Jaloux* ont été certainement précédés, jusqu'à cette maturité, d'œuvres successives toujours plus fortes et que nous n'avons malheureusement pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à partir de cette toile le Watteau timide et qui se cherche n'est plus. Le petit peintre a vécu, le maître s'est révélé.

Sa palette a perdu, de plus en plus, du « brûlé » primitif. L'ordonnance, l'aisance des figures, le calme, la crânerie avec lesquelles elles sont abordées, l'admirable justesse des détails, l'heureuse synthèse du faune et de la sphinge, la poétique vérité du cadre de verdure, font cette petite toile, pour nous, la première en date des grands Watteau. Si, en la détaillant longuement, on relève, ici et là, encore quelques lourdeurs trahies par l'estampe, si une gêne se fait jour en certains points, cela même rehausse d'un charme de plus cette subite manifestation.

Et c'est une révélation de la nouvelle vie que mène Watteau que ce Gilles et ce Mezetin, cet Arlequin et ce Scaramouche.

Évidemment, il y a quelque temps déjà qu'il se sert de ces personnages. Ces drôles lui sont familiers. Pour les connaître si parfaitement, il lui a fallu les fréquenter. Les bouffons italiens ne sont de retour en France, il n'a plus Gillot auprès de lui pour lui montrer ses études et faire revivre les bannis de 1697 : il a donc été les voir souvent au théâtre de la Foire pour les noter si bien. Étant donnée sa répulsion des foules, il n'a pas pris seul cette belle résolution. Ici Lesage s'évoque.

Combien de fois Watteau n'a-t-il pas assisté aux farces de son ami, aux PETITS MAÎTRES, *pièce en cinq entrées,* à ARLEQUIN ET MEZETIN MORTS PAR AMOUR, qui sont de 1712, et à celles qui suivirent : ARLEQUIN, ROI DE SÉRENDIB, ARLEQUIN INVISIBLE, ARLEQUIN THÉTIS ?... Là, il avait vu vivre, avec ce qu'ils avaient conservé du costume et de la mimique des Italiens chassés, les personnages de ses *Jaloux*.

Watteau aime le théâtre dont l'exagération, le mensonge et les fantaisies sont parfois un écho à son rêve. Gillot, lui aussi, aimait le théâtre... Et ses premiers et rares amis sont des hommes de théâtre. Après Lesage, voici la Roque ; après les tréteaux, l'Opéra et les Comédiens français...

Jean-Antoine vient de retrouver le chevalier de la Roque qu'il avait laissé à Valenciennes. Ce dernier, sa blessure à peine cicatrisée, avait repris sa place dans la Maison du Roi, mais pour peu de temps. Après les succès de Villars qui préludent à la paix d'Utrecht, il abandonne définitivement l'armée. Il revient alors à Paris et tourne son activité vers la scène, dont la passion ne l'a guère quitté. Il pense toujours à cette HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS ébauchée avant même son entrée aux gendarmes et à laquelle il devait travailler de temps à autre, sans toutefois parvenir à la jamais mener à bien. En bon méridional qu'il est, il entretient la cour et la ville de son projet. Nicolas Boindin, dans ses LETTRES HISTORIQUES SUR LA COMÉDIE FRANÇOISE[1], n'écrira-t-il pas au début de la dissertation :

> Deux raisons m'ont empêché de prendre la Comédie Françoise à son origine. La première, c'est que Monsieur de la Roque, homme d'esprit, travaille depuis quelques années à l'Histoire de ces tems reculez que je laisse en arrière, et le fait avec toute l'exactitude que demande ce sujet.

Mais, il y a mieux.

Ce Marseillais entreprenant ambitionne « l'applaudissement à l'Opéra »

1. A Paris, chez Pierre Prault, à l'Entrée du quay de Gèvres, *au Paradis,* MDCCXIX.

et rêve de cueillir les lauriers de Roy, de Destouches et de Menesson.

Or, il y a par la ville un pauvre diable d'abbé qui va grandement l'y aider. D'abord servite, puis aumônier sur un navire de Louis XIV, on le retrouve à Paris, gueux et sans pain, écrivant des LETTRES AU ROI sur ses victoires. Sauvé par la Maintenon des moines qui veulent le reprendre, du cardinal de Noailles qui l'a mis en mesure d'opter entre la messe et la muse, il a cessé de « dîner de l'autel et de souper du théâtre », car c'est lui, c'est Pellegrin, et, bravement, il a ouvert boutique de vers, vivotant d'une petite pension qui lui est servie sur le MERCURE où il rédige « l'article des spectacles ».

Fatalement la Roque, qui veut arriver, fréquente au MERCURE. Il y rencontre Pellegrin : le livret de MÉDÉE ET JASON s'élabore : Salomon, la basse de viole, en écrira la musique.

Et voilà Watteau à l'Opéra avec le gendarme, et à la Comédie avec l'abbé.

Ce monde curieux et nouveau de l'Opéra, ce monde qui s'ouvre pour lui, Jean-Antoine l'explore, avidement séduit par la réalisation amusante de ces féeries, de ces ballets, de ces fictions dans l'harmonie des décors et de la musique. Il l'étudie, non pour le traduire fidèlement. Son ambition est plus haute. C'est une autre humanité qui se déploiera dans son œuvre ; mais, à ce monde du Théâtre, il va emprunter de vagues costumes, des contrées imprécises et charmantes, des rencontres et des libertés qui l'aideront puissamment à exprimer sa pensée. Certes, il suit volontiers les études de l'œuvre à laquelle la Roque donne ses soins ; il observe tous ces gens qui intriguent, matoisent, s'aiment, se déchirent, jouent sans cesse, au naturel, une tragi-comédie bien autrement plaisante que celle qu'ils récitent, qu'ils miment et qu'ils chantent...

Et, certainement, cette après-dînée d'avril 1713, quand, vers les cinq heures et quart, ainsi que le nouveau règlement le voulait, le spectacle commence, Watteau est dans la salle...

MÉDÉE ET JASON allèrent aux nues : la musique de Salomon, jugée plutôt faible, n'empêcha rien et les protagonistes furent acclamés ; Rebel crut qu'il venait de diriger un ouvrage pour le moins égal aux FESTES VÉNITIENNES ou à MANTO LA FÉE. Les mousquetaires venus pour tenir l'ordre, les officiers venus pour tenir les mousquetaires, les abbés dans les loges, les gens de collège et de commerce au parterre, tous sortirent enchantés, non sans avoir, pendant cette soirée et à la grande joie de la

limonadière, dévoré les truffes, les oranges de la Chine, vidé les flacons de rossoli qui s'étageaient sur la nappe du buffet.

Le lendemain la Roque était célèbre[1].

Aussi, le quatrain se comprend-il qu'on grava au bas de la planche de Lépicié :

Victime du Dieu Mars, les Filles de Mémoire
Occupent à présent son cœur et son esprit.
Il a combattu pour la gloire,
Et c'est pour elle qu'il écrit.

très petits vers au bas de cet admirable bonhomme souriant, un brin narquois, que Watteau couche à demi sur ce tertre, en négligé du matin, la robe de chambre aux épaules, le gilet ouvert, avec sa canne à béquille et son chien, près d'une lyre, d'un livre et d'une flûte, dans une campagne d'Opéra où s'ordonnent, en une aisance magnifique, des verdures, des rochers gigantesques, la fuite d'un ciel tumultueux, un chœur de muses aux hanches bien flamandes[2].

Ah ! l'éloquence des mains d'Antoine de la Roque...

Il est peu nécessaire d'avoir l'affirmation de Caylus pour savoir que Watteau est musicien. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la plus petite de ses toiles, le plus léger de ses croquis. Les naturelles dispositions de ceux de sa race, l'incroyable sûreté de son goût poussaient Watteau à rechercher cette sensualité particulière et rare d'entendre la voix humaine se mêler aux harmonies des cordes et des bois. Et il ne dut jamais laisser échapper ce bonheur-là. L'Opéra le vit souvent... Moins toutefois qu'on ne le pourrait croire, car il n'y a jamais pour Watteau, même au temps où la misère s'est éloignée, de long stade heureux; trop d'inquiétudes naissent en lui, trop de petite fièvre le consume...

Une liaison, qu'il noue certainement à l'Opéra, est celle de Rebel, le batteur de mesure qui a une pension pour faire répéter la Grande Bande, les « Vingt-Quatre de chez le Roy »... Rebel joue de la basse de viole, l'instrument aux sons graves et mélancoliques, l'instrument préféré de

1. Le succès de son opéra devait durer trente-six ans. La première représentation avait eu lieu le 24 avril 1713; il fut repris le 17 octobre de la même année, le 1er mai 1727, le 22 novembre 1736, le 20 février 1749; il eut par deux fois le suprême honneur de la parodie (Dominique Riccoboni fils et Romagnési, Théâtre Italien, 2 mai 1727; mêmes acteurs et même scène, 13 décembre 1736).

2. 1850, vente du lieutenant-général Despinoy, nº 894 (H. 98c; L. 60), 1700 francs. Collection Carrier, dessin pour le portrait d'Ant. de la Roque. A rapprocher de l'ordonnance de ce portrait, l'ordonnance du panneau décoratif, l'*Alliance de la Musique et de la Poésie*, peint dans sa première manière.

*Embarquement pour Cythère (Détail de gauche)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPERIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

limonadière, dévore les truffes, les oranges de la Chine, vide les flacons de rossolis qui s'étageaient sur la nappe du buffet.

Le lendemain la Roque était célèbre[1].

[illegible] le quatrain se comprend-il qu'on grava au bas de la planche de [illegible] :

Victime du Dieu Mars, les Filles de M[illegible]
Occupent à présent son cœur et son [illegible]
Il a combattu pour la gloire,
Et c'est pour elle qu'il écrit.

très petits vers au bas de cet admirable bonh[illegible] [illegible], un brin [illegible]arquois, que Watteau couche à demi sur ce ter[illegible] [illegible] négligé du matin, la robe de chambre aux épaules, le gilet ouvert [illegible] sa canne à béquille [illegible]

[illegible] d'Opéra où s'ordonnent, en une aisance [illegible] des verdures, des rochers gigant[illegible] [illegible]aux, un chœur de [illegible] aux hanches bien flamandes[2].

Ah! l'éloquence des mains d'Antoine [illegible]que...

Il est peu nécessaire d'avoir l'affir[illegible] de Caylus pour savoir que Watteau est musicien. Il suffit, pour s'[illegible] [illegible] regarder la plus petite de ses toiles, le plus léger de ses [illegible]. Les naturelles dispositions de ceux de sa race, l'in[illegible]able [illegible] de son goût poussaient Watteau à rechercher cette sensua[illegible] [illegible]culière et rare d'entendre la voix humaine se mêler aux ha[illegible] des cordes et des bois. [illegible] il ne dut jamais laisser échapper [illegible] bonheur-là. L'Opéra le vit [illegible]vent... Moins toutefois qu'on ne le [illegible]rait croire, car il n'y a jamais [illegible] Watteau, même au temps où la [illegible]re s'est éloignée, de long stade [illegible]eux : trop d'inquiétudes [illegible] en lui, trop de petite fièvre le [illegible]

Une liaison, qu'il no[illegible] [illegible] à l'Opéra, est celle de Rebel, le [illegible] de mesure qui a [illegible] faire répéter la Grande Bande. [illegible] Rebel joue de la basse de viole, l'instrument aux sons graves et mé[illegible]liques, l'instrument préféré de

[1] [illegible], 2 mai 1[illegible] [illegible]

[2] [illegible] Collection C[illegible] [illegible]



Watteau, celui qu'il placera dans beaucoup de ses compositions. Et Jean-Antoine a laissé un portrait de son ami : en robe de calmande rayée, une perruque à marteau sur son front carré, de face et regardant franchement de ses bons yeux intelligents ; il est à son clavecin, une main sur les touches, chiffrant, de l'autre, la basse trouvée[1].

Les « espaliers » le virent aussi ; et toutes ces jolies filles auxquelles les balancés, les gaillardes et les romanesques valaient tant de triomphes, la Lemire, la Souris et la de l'Isle ; celles-ci et les autres, Watteau les a connues. Que de fois, dans ce petit réduit attenant à la scène et qui servait de foyer, que de fois n'a-t-il pas conversé avec les paysannes de Lulli, avec les Espagnolettes de Campra, avec les Bohémiennes de Destouches ?...

Chez les comédiens, l'attention de Watteau s'accroît. Plus directement ce qui se déroule sur la scène est la déformation la moins grande, la réalisation la plus proche de ce qu'il a dans la pensée.

Il faut bien observer que les *Jaloux* annoncent et masquent à la fois ce qu'il va tenter. Il pressent une autre comédie qu'il ne possède pas assez encore, mais que bientôt il va complètement pénétrer, une autre comédie qui l'attire, l'obsède, hante son vouloir. Depuis son entrée chez Audran et son séjour au Luxembourg, sans cesse il se documente sur elle. Il y pense, ébloui par le formidable de sa découverte. Il en laissera bien des aspects ; par antipathie, par répulsion, il en négligera bien des détails : il ne voudra en traiter que l'âme seule, que le Désir amoureux, et de ce Désir même, effrayé de ses violences, il n'en formulera que le balbutiement ou la lassitude, deux formes très proches. Mais l'heure favorable à l'accomplissement de l'audacieuse tentative n'a pas sonné. Un grand crêpe, un voile morne recouvre tout. Il souffre, il attend, résigné et convaincu. Et, si arrivé qu'on le croie dans son entourage, ce petit Flamand va cependant monter encore plus haut, beaucoup plus haut ; mais ces gens ne s'en apercevront, quelque délicats et avisés qu'ils soient, et il aura, peintre, accompli une révolution dans la peinture, philosophe et penseur commenté et traduit l'éternel duo avec des nuances d'une ténuité, d'une finesse, d'un éclat et d'une mélancolie incomparables, que longtemps encore après lui les midis clairs sonneront aux paroisses

1. Moyreau, sculpt., 1786, vente Chiquet de Champ-Renard, secrétaire du Roi, n° 116 : « Le portrait de J.-B. Rebel, maître de musique de la chambre du Roy, dessiné par Watteau son ami. » Acheté par Poullain, 11 livres avec un portrait de femme de Frédou.

de son pays sans qu'on se doute de l'audace et de l'ampleur de son œuvre...

Il semble faire peu de cas du dialogue qu'il entend rue des Fossés-Saint-Germain. Il le saisit merveilleusement, cependant; mais il ne le laisse arriver jusqu'à lui que comme un divertissement à ce que les caractères ont de général et d'humain, hors des artifices, des convenances, du particularisme de l'auteur. Pour lui, il ne s'inquiète du détail ; c'est le Jaloux qui parle, c'est l'Amoureux, c'est le Galant, c'est le Pourfendeur, c'est le Niais... Le reste n'est que broderie : il écoute aussi volontiers Molière et Regnard, Lesage et Destouches, Dufresny et Dancourt, et ce n'est tel personnage du FESTIN DE PIERRE, de GEORGES DANDIN ou du VERT-GALANT qu'il fixe sur sa toile, mais le type entier qu'il résume et évoque plus complètement que ne le pourra jamais faire auteur dramatique. Cela, non par la seule vertu de l'éloquente et muette peinture, mais par le charme lumineux et profond de son propre génie.

Est-il une scène parlée qui atteigne à l'éloquence de cet *Amour au Théâtre François,* un des joyaux du musée de Berlin ?... Autour du banc de pierre où les pampres luxuriants et lourds de grappes s'accrochent, dans la reposante fraîcheur de ce bois, ils sont tous là groupés : au fond, auprès de Dorimène ou de Dona Anna, Don Juan, empanaché et superbe, choque son verre au verre de Dorante; satisfait, enceinturé et le feutre à la main, Crispin s'appuie au tronc d'un arbre; d'autre part, dans l'éclaircie de gauche, le violon, la cornemuse et le hautbois jouent en sourdine en avant du quatuor des bernés et des sots... Et droite, souple, exquise, adorable de langueur amoureuse, avec le joli geste de ses deux bras ouverts et retombés, avec le frémissement des mains mignonnes qui tiennent plus qu'elles ne relèvent la lourde robe de moire, le buste cambré dans le corsage aux longues basques, la tête un peu penchée comme sous le poids d'une lassitude, Isabelle, d'une mule distraite, glisse, sur la cadence des musiciens, le pas grave d'une danse. Léandre, ou Eraste, le chapeau rubanné et en veste de berger, d'un air détaché tend la jambe, cambre le mollet, lui fait vis-à-vis ; il se balance nonchalamment et darde vers elle un long regard pour scruter la pensée qui noie les grands yeux de sa maîtresse, l'indéfinissable du léger sourire qui flotte sur ses lèvres. Dans l'élégance et le badinage de l'heure, dans la quiétude plaisante de la fête, l'émoi est grand entre ces

deux êtres, si grand qu'il domine et que par un instinctif apitoiement, troublées dans leur candeur, Agnès et Clarice ne cessent de fixer la « victime d'amour », qui doucement, doucement, glisse au murmure de la mélodie.

Ah! comme toute la pensée de Watteau est là...

Si, ce qui est infiniment probable, Watteau est entré chez les comédiens au bras de l'auteur de CRISPIN RIVAL et de TURCARET, il y est entré avec quelqu'un qui, non seulement en tant qu'auteur, mais pour d'autres multiples causes, détestait cordialement ces « méchantes bêtes et ces ventres paresseux ». Mais la chronique documentée de leur morgue et de leurs vices, de leurs travers, de leurs folies, le « tableau » de leur inconscience et de leur inimaginable orgueil, n'empêche et ne ralentit le mouvement qui entraîne Watteau vers eux. Ces deuils, ces rancœurs si proches du paillon, de l'éclat, de la fièvre et de l'ivresse du jeu, cette grande et pitoyable bohême lui rappelle trop la misère qu'il vient de subir et qui, la veille encore, côtoyait son rêve, pour qu'il ne se sente pas pris pour ces gens d'une secrète et vive sympathie. En sa fantasque humeur, il ne la leur traduira que difficilement, et, dans ce monde tout d'impressions, aucune franche amitié ne se déclarera, ne viendra vers lui.

La constante sollicitude de Jean-Antoine pour les comédiens a une cause profonde. De l'incommensurable fatuité de l'illustre Baron aux aventures de la Dangeville, l'étalement des ridicules et des scandales est énorme. Il n'en retient rien... Sûrement, on lui a dit le calvaire et la mort superbe de Molière; au cours d'une des solitaires promenades qu'il affectionne aux alentours de son logis des Porcherons, il a peut-être cherché sa tombe dans le petit cimetière Saint-Joseph — et on lui a montré, près de la maison du chapelain, un vague coin de terre, « dans l'endroit où on enterre les mort-nés »... Pour les autres, il sait l'enfouissage, la voirie... Et il a entendu, et vu, la noblesse, la politesse délicate, le fond d'humanité que la Thorillère tenait de Molière, — et il a peint la Thorillère comme de Troy et Largillère avaient peint Baron... Sur un fond villageois, il a croqué Dumirail[1] s'appuyant sur un thyrse, dessiné Poisson[2] en paysan...

1. *Dumirail en habit de Paysan,* Watteau del, Desplaces sculp.; FIGURES FRANÇOISES ET COMIQUES, n° 4.

2. *Poisson en habit de Paysan,* Watteau del, Desplaces sculp.; ibid., n° 2 : — Voir, aux FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, une étude pour ce dessin, n° 202 « *Personnage théâtral, la main gauche sur la hanche, le coude droit appuyé*

Au temps de Watteau, il y avait un rire à la Comédie Française; je ne veux parler de celui de Quinault le père, bas bouffon, mais bien celui de l'adorable nièce de la Champmeslé, de celui de Charlotte Desmares... « Mlle Desmares a ri hier au soir tout son rolle d'un bout à l'autre. Ah! si elle n'avait pas les dents si superbes et les lèvres si belles! » Et, à tout propos, de ces dents-là et de ces lèvres elle rit, non seulement quand elle est Lisette du LÉGATAIRE ou Nérine du CURIEUX IMPERTINENT, mais aussi, et c'est à ne pas croire, quand elle est Iphigénie. Et les loges ne se fâchent pas plus que le parterre. Il y a, avec elle, quelque chose de plus fort que le contresens sacrilège qui doit déchaîner le holà et les clameurs, il y a, soudainement, ce à quoi on ne résiste, il y a la joie débordante d'une belle fille, cette joie rose, fraîche et surtout ingénue, qui irradie, prend le public si complètement qu'il en oublie et Racine et les Grecs.

Il eût fallu Fragonard pour faire sonner ce rire...

Watteau dessina la Desmares, mais de dos, avec une pèlerine garnie de coquilles, une pèlerine qui ressemble fort à une bagnolette, coiffée d'un petit chapeau et tenant le bâton sommé de la gourde[1].

La seconde page de Watteau sur le théâtre français, les *Comédiens François*[2], est encore à Berlin. Cette fois, de la comédie il n'y a plus que Crispin qui, une main dans la coquille de sa colichemarde, gravit, au fond, les marches d'un palais tragique à l'ordonnance Louis quatorzienne. Ah! les gens de la troupe ne louent plus leurs costumes à la friperie des *Trois Etoiles* sous les piliers des Halles! Quel luxe! Les plumes du tricorne du tyran sont non moins belles que sa perruque carrée est fastueuse, et son épée joue coquettement sur un bas de soie brodé au plumetis; la reine et sa confidente sont en robe de cour, le pleurnicheur du second plan est du dernier galant. Sur le marbre du parquet à l'Italienne, ces personnages jouent, saisie dans sa vérité et son mouvement, une querelle de grands seigneurs, au sortir d'un bal en masque, à Versailles ou à Fontainebleau... C'est

*sur une terrasse.* » Il y a, au British Museum, de la même figure une sanguine où la tête et le chapeau sont légèrement rehaussés de crayon noir.

1. FIGURES FRANÇOISES ET COMIQUES, n° 6; Watteau del, Desplaces sculp; Mlle *Desmares jouant le rolle de la Pélerine*. Dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, n° 204, il y a un dessin pour cette gravure. Dans la vente de miss James, Londres, 1891, je note ce numéro : « 340. *Trois études de la tête de Mme Duclos de la Comédie-Française.* (Collection Dunsdale), 9 sur 12 1/4, 9,187 fr. 50 à M. Wertheimer.

2. Joannès Michel Liotard a gravé les *Comédiens François,* qui firent partie du cabinet de Julienne, avant de passer en Allemagne. Le tableau a beaucoup souffert.

toujours le temps de la paysanne en paniers et de l'Alexandre en tonnelet. L'audace de Maupin n'a pas encore porté ses fruits, l'audace de la terrible amoureuse, qui vient d'oser créer Médée sans mouchoir et sans éventail avec, épandu sur sa gorge superbe, le seul flot d'or de ses cheveux.

Avec le *Spectacle François*[1] que possédait Quentin de Lorangère, « Paysage où, sous une tente, des comédiens et des comédiennes jouent une scène française, » voilà à peu près ce qui est resté dans l'œuvre de Watteau, de la scène de la rue des Fossèz-Saint-Germain.

1. Vente Lorangère, 1744. N° 42 du catalogue : panneau, (H. 6 p. et demi, L. 8 p. et demi), 37 livres 5 sous. Vente Robert de Saint-Victor, 1822, 124 livres, Jærmann. P. Dupin grava le *Spectacle François*.



*L'Amour au Théâtre Français*

MUSÉE DE BERLIN

*(Photographie F. Hanfstaengl)*

# CHAPITRE VI

[illegible]IS DANS LA FIN D[illegible]

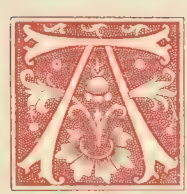
A[illegible] milieu de [illegible] cela, Watteau par[illegible] se soucier de sa situation [illegible] et de son [illegible] vis-à-vis de l'Académie. [illegible] l'imagine [illegible] embarrassé [illegible] sujet dont elle lui a laissé le [illegible]. Il n'en est rien [illegible] Watteau ne s'est pas mis à [illegible] eau de [illegible] cela tient à des causes infi[illegible] plus graves...

[illegible] on s'inqu[illegible] et, dans la p[illegible] séance de l'[illegible] [illegible] établi, en quelque sorte, le [illegible] de la compagnie [illegible] [illegible] on fait, au procès-verb[illegible] mention de sa ne[illegible] [illegible] samedy cinq janvi[illegible] sept cens quatorze, l'Aca[illegible] [illegible]tant [illegible] générale [illegible] la première de l'année, la [illegible]es Statuts [illegible] faite, ainsi [illegible] est coutume.



# CHAPITRE VI

## CHEMINEMENTS DANS LA FIN DU RÈGNE



U milieu de tout cela, Watteau paraît peu se soucier de sa situation d'agréé et de son engagement vis-à-vis de l'Académie. Elle l'imagine indécis, embarrassé quant au sujet dont elle lui a laissé le choix. Il n'en est rien. Si Watteau ne s'est pas mis à son morceau de réception, cela tient à des causes infiniment plus graves...

Cependant on s'inquiète, et, dans la première séance de l'année, alors qu'est établi, en quelque sorte, le bilan de la compagnie ainsi que le veut la tradition, on fait, au procès-verbal, mention de sa négligence :

« Aujourd'huy, Samedy cinq janvier mil sept cens quatorze, l'Académie estant assemblée généralle comme la première de l'année, la lecture des Statuts a esté faite, ainsi qu'il est coutume.

« La Compagnie s'estant fait représenter les noms des Aspirans et le temps de leur présentation, Elle a résolu de faire avertir les sieurs *Le Moyne,* sculpteur, *Gillot,* peintre, *Wateau* aussi peintre et *Tardieu* graveur, pour rendre compte à l'Académie de leur retard en la première assemblée ».

Watteau déféra-t-il au désir des académiciens? Fit-il solliciter une remise, présenter des explications par la Fosse, par Benoît ou Jean Audran? Le procès-verbal suivant est muet, qui constate pourtant que Gillot « estant indisposé et ne pouvant s'y présenter pour rendre raison de ce qu'il n'avoit point encore achevé son ouvrage de réception, il a fait prier la Compagnie de luy donner encore six mois de temps, ce qu'elle luy a accordé ».

Cependant, dans ce Luxembourg où Watteau a vécu, chaque jour des incidents émeuvent ou distraient ce petit monde singulier et curieux que le roi y loge. Et voici qu'en ce temps même où nous sommes arrivés il vient de s'y produire un de ces événements graves qui, par intervalles, le révolutionnent complètement. Par la mort de la titulaire, M^me^ de Moissans, « une vieille sorcière à la taille extraordinaire, aux yeux vifs, au visage allumé et aux longues dents », dans la Basse-Cour, un « beau logement complet » devient vacant. Pour l'obtenir on assaille le roi impitoyablement de toutes parts, et c'est une nouvelle ruée de la meute jamais rassasiée... On quémande sur tous les tons, on fait quémander, ce qui est l'art, et chaque fois qu'il est possible d'approcher de la roulette que pousse Blouin, c'est aux oreilles du pauvre vieux qui y somnole, une litanie pleurarde, aux interminables et obsédants versets tour à tour aigres et dolents...

Les influences en jeu sont considérables et extraordinaires. Qui l'emportera?... Une des quatre femmes qui ont, seules en dehors de la Maintenon, le privilège rare d'approcher encore Louis XIV à toute heure. M^mes^ d'O, de Dangeau, de Lévy étant pourvues, le « beau logement complet » sera pour M^me^ de Caylus ; à la sorcière succédera l'enchanteresse.

Il faut prendre le mot au pied de la lettre. Si jamais grâce rayonna, attractive et charmeresse, si jamais femme séduisit par sa beauté et son esprit, ce fut M^me^ de Caylus.

Dans ce logement du Luxembourg, elle se trouvera merveilleusement bien. Elle s'y laissera envahir par le calme. Les échos de Versailles ne lui parviendront guère que par ses fidèles, la Fare et l'abbé

de Choisy, Barneval et Dangeau, Fagon et d'Harcourt, ces « honnêtes gens, à la vérité pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille Cour, mais bons à rien... » Et elle s'en console vite, séduite par les agréments nouveaux pour elle et qu'elle goûte si complètement : « C'est un délice de se lever matin. Je regarde par ma fenêtre tout mon empire, et je m'enorgueillis de voir sous mes loix douze poules, un coq, huit poussins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne sera pas de longue durée. Je n'ose prier M^me de Berri de souffrir ma vache... Hélas! C'est bien assez qu'elle me souffre[1] ! » ... N'est-ce pas, exprimé, à l'aurore du siècle, le goût « nouveau » de Marie-Antoinette pour le Hameau?

Dans cette retraite, elle attend son fils, son « mélancolique », celui à qui elle écrit, sa plume pleine d'encre, de cette grande écriture aux déliés et aux pleins si expressifs : «... Vous savez, mon cher fils, sy j'aime a estre avec vous, il faut donc quelque chose de bien fort pour me faire trouver de la douceur dans un lieu où vous n'estes pas... » Et, finissant : «... Faites encore quelque chose de plus important pour moy, c'est de vous bien porter vous-mêmes, amusés vous, je vous en prie... Adieu, mon cher fils, nous avons fait d'excellentes confitures, vous en aurés vostre part, je n'en donneray qu'à mes deux bons amis, M. le duc de Villeroy et vous... »

Ce fils, Anne, Claude-Philippe de Thubières, de Grimoard, de Pestels, comte de Caylus et cousin de la Sainte-Vierge par les Lévis, conseiller d'honneur-né au parlement de Toulouse, ce fils qui, à quinze ans, est à Malplaquet, — il y a le mot du roi faisant sauter sur ses genoux « le petit Caylus qui a déjà tué un de mes ennemis », — ce fils à qui elle a acheté une enseigne, puis un brevet de colonel, il a été en Catalogne avec Berwick, il s'est jeté en Allemagne au siège de Fribourg; ce fils que la paix réduit à l'inaction et qui va revenir « être le philosophe de la maison » en attendant que, pris de dégoût, il passe son régiment au chevalier son frère, ce fils, c'est l'ami de Watteau.

Je crois bien que c'est lors de ce séjour à Paris de 1714, que le comte de Caylus rencontra et connut Jean-Antoine. Dans son éloge à l'Académie, après avoir relaté le succès de 1712, il ajoute : « Ce fut quelque tems après cette justice que l'Académie rendit à *Wateau* que je

L'auteur des Souvenirs écrivait ces lignes vers la fin de septembre 1715, alors que le Régent venait de donner le Luxembourg à sa fille.

fis connoissance avec lui. » Ce premier commerce ne fut toutefois de longue durée; car, dès l'automne, il devait partir pour l'Italie « s'initier à l'Antique », et n'en revenir qu'en octobre 1715. Poërson le signalera à d'Antin :

25 juin 1715.

M. le comte de Quélus, Colonel des dragons, qui a beaucoup d'esprit et d'inclination pour les sciences, a pris tant d'Amour pour la Peinture qu'il vient tous les jours à cinq heures du matin dessiner à l'Académie d'après le modelle. Ce bon exemple est suivy par M. Hénin et quelques autres cavaliers françois qui nous font honneur à Rome. Je vois leurs desseins et les anime du mieux qu'il m'est possible.

Hélas! ce bon Poërson ne fera de M. de Caylus qu'un amateur forcené et médiocre, quelque zéle qu'il ait à « l'animer ».

Il faudrait mettre enfin dans sa vraie lumière cette figure complaisamment travestie depuis Diderot et Marmontel.

Je ne sais pourquoi on a, jusqu'à présent, pris tant de soin à cacher le véritable Caylus. Pourtant, il y a de vivants documents qui s'imposent, quand ce ne serait que l'éloquent bonhomme au long nez et à l'œil malicieux que Cochin a si bien saisi... Est-ce pour conserver, dans ce cercle intime de Watteau, si difficile à bien connaître, un rôle tout fait et d'étoffe facile, le rôle du personnage sympathique, protecteur éclairé, amène, averti, infiniment délicat et affectueux, auprès de Watteau enfin, une manière de Saint-Non?... Ah! combien il faut se garder d'affronter les deux hommes!...

Je ne connais à M. de Caylus que deux incontestables mérites : l'amour profond qu'il a pour sa mère, et son courage à la guerre.

Le reste!...

C'est justement ce courage-là qui explique si parfaitement l'homme. Voyez quels débuts brillants à Malplaquet, en Espagne et sur le Rhin : ce n'est qu'un cri. Dans un temps où la valeur est restée si grande et si commune parmi une élite de gentilshommes, voilà qui est tout à fait remarquable. Le comte aime infiniment le jeu de la guerre. Sa nature dominatrice, fougueuse et aux formes quelque peu abruptes, s'y complaît; les satisfactions qu'il lui donne sont très vives, et il les goûte âprement.

Brusquement c'est la paix, c'est Rastadt. Son dépit est immense : « Mon fils me mande, écrit encore M^me^ de Caylus, qu'il quitteroit sa patrie, qu'il porteroit sa tête sur un échafaud plutôt que de continuer à servir. »

*Étude (Dessin aux deux crayons)*

MUSÉE DU LOUVRE



Cependant, l'inaction le ronge. Cette activité qui bouillonne, il l'emploiera coûte que coûte. D'où le voyage, les aventures espérées, la pointe sur Malte, tout le reste... Et c'est la curiosité qui s'éveille, et, résolument, le grand chemin pris où il se maintient avec l'entêtement d'un emporteur de redoutes, le grand chemin pris de l'antiquaille, de la peinture, de la gravure, de la critique, — oh! de la critique surtout — et du désir de régenter. C'est bien l'homme des notes de Cochin, jugeant toujours sur un premier coup d'œil : «... Rarement il daignoit se livrer à un examen plus sérieux... Il prononçoit sa décision si despotiquement que peu de gens se seroient hazardés à vouloir le réformer. »

D'autre part, son courage s'est mué en application. Et cela aboutit à cet amoncellement de planches d'après les Carraches et le Guerchin, le Parmesan et Michel-Ange, Vinci et Van Dyck, Gillot et Coypel, Oudry, Bouchardon, Raphaël et Rembrandt, et Watteau. Tout le cabinet du roi, tout celui de Crozat. Ce déluge ne lui suffit, il prendra la rue, d'où les Cris de Paris... et combien de choses encore!...

Et tout cela est infiniment médiocre.

Pourquoi ne pas l'avouer? Comment a-t-on osé écrire qu'il a « surpris et publié le faire, les procédés, l'audace et le feu, la manière ou le style, le secret des dessinateurs de Raphaël à Rembrandt »? Simplement!... Ce jugement célèbre est admirable d'inconscience et d'audace, d'inconscience des choses d'art, d'audacieux mépris de la vérité et des lecteurs.

M. de Caylus, animé comme je viens de le montrer, s'introduit dans la vie de Watteau. L'historiographe de l'Académie n'a omis ce trait : «... Je n'entrerai point dans des détails sur les divers artistes que M. de Caylus a protégés pendant quelque temps et qu'il a ensuite abandonnés. Il suffit de dire que presque tous ceux qui ont montré quelque talent ont eu successivement leur petit règne. »

Le règne de Watteau devait être fatalement petit. Au reste, Caylus est l'homme le moins apte à comprendre Watteau, qui, fort heureusement, ne s'occupe guère des parleurs.

Mais, si le comte doit ignorer complètement l'artiste, il n'est pas douteux, d'autre part, qu'il ne veille plus d'une fois sur l'homme, sur ce grand malade, sur ce terrible insouciant.

... Cependant, frappé de la malheureuse inconstance d'un homme de mérite, fâché de voir que sa légèreté ne lui permettoit pas de jouir du bien-être présent, et qu'elle bannissoit toute espérance pour l'avenir, affligé même de se voir continuellement dupe de tout ce qui l'environnoit et d'autant

plus à plaindre que son esprit démêloit tout, tandis que sa foiblesse l'emportoit, je lui présentai surtout en voyant la délicatesse de son tempérament qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage du monde aprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire sur les hommes quand on éprouvoit l'adversité... Cependant je puis me flatter que ce propos fit en lui une de ces impressions qui, pour être sourdes pendant quelque tems, n'en sont pas moins fructueuses dans la suite, car il eut plus d'attention sur ses affaires...

Et voilà bien la meilleure part de Caylus, et son seul titre en cette aventure.

Être l'ami de Mariette, ce n'est rien; passer pour avoir été l'ami de Watteau, cela suffit à sauver de l'oubli.

Et, comme la sécheresse, l'entêtement, l'aveuglement et le pédantisme de Caylus n'ont pu entamer la volonté de Jean-Antoine, altérer son rêve, diminuer la gravité de son inquiétude, on pardonnera volontiers au comte ses petites phrases de la VIE D'ANTOINE WATEAU où il met le mensonge d'une amitié et d'une joie qui ne furent pas si complètes en réalité; on pardonnera à ce forcené et à ce brouillon ses jugements étranges, on pardonnera à cet aveugle de n'avoir compris Watteau.

Ce Caylus, rencontré dès 1714 par Watteau, nous allons le retrouver, — avec l'inséparable Hénin, — en plus d'une occasion, usant surtout du peintre, mais ne se dérobant pas trop quand il faut l'appuyer auprès des « connaisseurs », l'aider à « conquérir son monde », le préserver de fâcheux d'autres espèces, enfin, s'inquiéter parfois de la sûreté de son logis.

Les avertissements et les conseils du comte, si précieux pour connaître mieux les gens et évoluer à l'aise, Jean-Antoine ne dut, avec son caractère, les écouter que par intermittences. Ils lui étaient pourtant d'un grand secours, à cette époque difficile des premiers succès notés par Julienne, Julienne l'ami au grand cœur : «... ce fut pour lors qu'il se fortifia extrêmement dans la belle manière, dont on peut dire qu'il est l'inventeur, et devint si habile qu'il n'y avoit point de curieux, ni même personne de l'Art qui ne souhaitât avoir quelques tableaux de luy. »

Quel chemin parcouru depuis son début chez Crozat, qui est parti pour l'Italie, mis en goût par les Raphael d'Antoine Triest. Maintenant, un peu de toutes parts, on vient vers lui. Ce qu'il imagine de peindre plaît. On l'assaille. Il n'en tire qu'un mince profit : « ... il n'étoit pas même soutenu par cet amour du gain, si puissant sur tant d'autres... » Les esquisses, les tableaux naissent de lui pour passer aux mains des privilégiés, suivant son humeur, suivant la plus ou moins grande habileté

que mettent les gens à leur jeu, suivant la rouerie des marchands et des quémandeurs qui le pillent. On ne lui laisse, pour prix, que des sommes ridicules quand il arrive, toutefois, qu'on lui donne quelques louis, quand l'œuvre n'est l'appoint d'un marché de dupe dont il est la victime.

Il peint, il vit tant bien que mal de sa peinture. Cela lui suffit. Il prise et met au-dessus de tout autre bien, la petite indépendance qu'elle lui apporte. Il est presque son maître, partant, presque heureux.

Je dis presque, car cette notoriété, ce succès, c'est surtout l'apparence, c'est ce que ses familiers voient, induisent de sa vie. Mais il y a chez Watteau un tourment qu'ils ignorent, une souffrance cachée, qu'ils ne devinent, qui l'amène à ce mouvement qu'ils observent sans trop le comprendre, à ce mouvement qui leur fait écrire : «... Mais il étoit fait de manière à se dégoûter presque toujours de ce qu'il faisoit. »

Les « grandes idées qu'il avoit de la peinture » y sont, certes, pour quelque chose, mais il y a surtout l'impossibilité de peindre, d'oser peindre ce qu'il rêve de réaliser. Il ne faut pas oublier que nous n'en sommes, ici, qu'au Watteau de ces *Jaloux* symptomatiques, de ces *Jaloux* qui sont le balbutiement du verbe qui, tout à l'heure, va sonner harmonieux, clair, hardi dans sa grâce... Or, le reste n'existe pas pour lui, et il ne faut prendre les autres toiles, coins pittoresques saisis dans la banlieue ou souvenirs vivants d'une scène de théâtre, pour des œuvres qui le satisfont, le reposent, pour des œuvres où il retrouve sa pensée et son cœur.

Celles-ci le hantent, lancinantes, impérieuses, confuses encore ; il voudrait les préciser, les fouiller, les ordonner, et, cette unique pensée d'un monde que, seul, il imagine, il n'ose la formuler...

C'est que, sur lui, pèsent les misères de dix-sept cent quinze.

L'agonie du grand règne, tous ces râles affreux, toutes ces hideurs glacent son cerveau, paralysent sa main. Dans la gehenne où il étouffe, il brosse ces petites œuvres, victorieuses quand même puisque sa touche y est, mais loin, très loin, de son vouloir.

En janvier, l'Académie lui a, en vain, rappelé l'obligation qu'il a contractée envers elle :

... La Compagnie, s'estant fait représenter les noms des Aspirans et le tems de leur présentation, Elle a fait avertir les sieurs *Wateau, Le Moyne, Gilot et Tardieu* pour rendre compte à l'Académie de leur retard...

Voilà trois années qu'elle attend la toile promise. Jean-Antoine est, plus que jamais peut-être, hors d'état de la peindre : autour de lui choses et gens sont sinistres.

Crozat... Caylus... Watteau se rapproche de ces gens, de ces choses, de la cour, du roi... de ceux-là qui, dans la fête de son imagination, devaient au moins posséder quelque chose de la défroque et de l'allure de ses personnages.

Le décevant, le tragique se précisent seuls, inexorablement, à l'heure même où il veut édifier son œuvre.

Une fois de plus, une dernière fois, il journoie avec cette émouvante et muette résignation que donne l'accoutumance au malheur, il journoie superbement patient, comme soutenu par la petite fièvre qui le mine, s'efforçant d'échapper à la désolation qui l'entoure, et qui est effroyable.

Rigaud, dans cette atmosphère, peut peindre la Palatine, Watteau qui étouffe et qui souffre, Watteau qui n'est mêlé intimement à cette vie, mais qui la trouve dans le lieu d'élection qu'il choisit pour sa fantaisie, Watteau dont le rêve est en si complet désaccord avec ce spectacle et ces rumeurs, Watteau s'emploie à de petites réalisations qui sont comme autant de notations, d'essais de mise au point de détails, d'arabesques... Mais il tait sa pensée.

Le navrement des temps qu'il traverse l'imprègne, le transit, le déroute, le déconcerte. S'il n'avait acquis cette maîtrise déjà grande, est-il bien certain qu'il continuerait à peindre? Son découragement est indicible. Toucher au but, porter en soi, non l'œuvre arrêtée en ses lignes, mais cette chose plus précieuse, plus fragile, plus exquisement troublante : la nébuleuse où se diffuse l'idée; n'avoir plus qu'à chercher les contours, les valeurs, le décor et la vie en regardant autour de soi, et n'avoir sous les yeux que ces tristesses, ces deuils et ces misères...

Par quelle miraculeuse fortune n'a-t-il sombré dans ce naufrage?

Si grand que fût son courage, Jean-Antoine n'eût pu subir longtemps encore cette souffrance, quand l'heure vint de sa délivrance.

C'est au milieu des palinodies, des menées et des intrigues, que brilla enfin l'éclair glauque, signal de la disparition d'un monde qui tenait Watteau prisonnier.

Le roi avait voulu aller au campement de la plaine de Marly et passer la revue des troupes. Il fut incommodé par trois heures de cheval sous le soleil d'août. Pour se remettre, il mangea quarante figues et but trois

verres d'eau à la glace. Il avait dit quelques jours avant : « Si je continue de manger d'aussi bon appétit que je fais présentement, je ferai perdre quantité d'Anglais qui ont fait de grosses gageures que je dois mourir le premier jour de septembre prochain. »

Ces figues et cette eau glacée ayant fait « fort mauvais effect », on court chercher Fagon qui s'empare de Louis XIV, et ce sont les chevaux qu'on sème, par centaines entre les relais, pour aller quérir un peu d'eau à Bourbon, un peu d'herbe à Beauvais; puis, c'est la fin, les paroles rares et graves, la fuite précipitée des uns et des autres, enfin ce matin où l'officier crie au petit balcon : « Le Roi est mort! », l'officier qui rentre, change le plumet noir de son chapeau pour un plumet blanc, reparaît et crie, de la même voix : « Vive le roi Louis XV! », ce matin où M. le duc du Maine, qui ne sait pas ce qui l'attend, « crève de joie »...

C'est la fin d'un siècle que la mort de ce roi « regretté seulement de ses valets intérieurs et de peu d'autres gens », de ce maître d'un peuple « qui rend grâces à Dieu avec un éclat scandaleux d'une délivrance dont ses plus ardents désirs ne doutoient plus »... C'est la fin d'un esprit, d'une mode, d'un goût, la fin du vieux Joseph Bonnier et de son faste lourd, la fin du « marais de la Montespan », la fin de l'ordonnance majestueuse de Trianon et de Clagny, la fin des tabatières de Fagnani, de la perruque dorée de Phébus, des longs chapeaux, des pourpoints à ailerons, la fin des buscs galants où des devises s'inscrivent, la fin des jupes tombantes, des falbalas et des pretintailles, la fin de l'effroyable terreur, de la persécution de la Maintenon et des pères Jésuites, l'évanouissement d'un nuage noir sur l'horizon...

Watteau respire.

Il songe continûment à la réalisation qu'il entrevoit, et qu'il doit à l'Académie. Non pour s'y mettre de suite : il est loin d'être prêt. Un monde d'obstacles est encore entre lui et l'œuvre. Mais, il sent qu'il pourra vaincre désormais...

Il se reprend à s'inquiéter de ce qu'on peint autour de lui. Pas plus, toutefois, que dans cette petite mesure qui est sienne. Il suit volontiers Spoëde, celui-ci est « son ami particulier », Spoëde en ce moment tout aux animaux et qui, en son protéisme facile, vient d'exposer place Dauphine des grands chiens français auprès de trophées de gibier, tout comme François Desportes vient de portraicturer Zette, chienne de la Meute, et Tane en arrêt sur deux perdrix. A l'Académie, Gillot prend séance après la

réception de son *Christ dans le temps qu'il va être attaché sur la Croix...* Mais, entre le vieux maître bachique et Watteau, il n'y a plus rien de commun.

Enfin, voilà, cette même année, que la docte assemblée agrée un nouveau peintre : Nicolas Vleughels.

Nicolas Vleughels est le type de l'insupportable Gascon du Nord, du plaisantin point cruel, mais réfléchi et intéressé, du vantard à la bonhomie et à la jovialité courtes, à l'amour-propre excessif, de l'homme à idées qui se croit à la hauteur de toutes les tâches, et qui a, pour les grands, le respect et le dévouement faciles. Nicolas a connu la misère de son père Philippe Vleughels ; il sait quel pain il a mangé pour obtenir enfin les maigres travaux qui l'ont fait vivre difficilement, et il s'est bien promis de faire autrement son chemin. Il n'est point sot, a vu du pays, possède une certaine culture, observe son monde et, résolument, avec quelques manières relevées, usant fort à propos de cette faconde capable d'éblouir certains timides, il commence son attaque.

Elle réussit.

... Quand le vieux Poërson « radote » et qu'il faut lui choisir un successeur à la tête de l'Académie de France à Rome, à Lestache et à Berlin proposés, on préférera Nicolas Vleughels.

Si je m'étends un peu sur Nicolas Vleughels, c'est que Mariette ajoute au bas de l'impitoyable silhouette qu'il en a tracée : « Il étoit ami de Watteau. »

Ici, il faut bien voir ce qui arriva.

Il faut, très justement, imaginer Vleughels vers 1715, ambitieux, intrigant et fort désireux d'être enfin de cette Académie qui mène à tout. Il a quarante-six ans, et il n'est que temps! Aussi, rôde-t-il sans cesse autour des nouveaux arrivés, fréquente-t-il les anciens agréés, ses juges de demain. Et il devait penser, non sans raison, que Watteau, admis depuis 1712, serait académicien bien avant lui. C'est le contraire qui eut lieu, et Vleughels qui vota pour Watteau...

La connaissance de Watteau, en dépit de sa sauvagerie, ne devait être difficile à faire, et la confiance d'un pareil insouciant peu longue à gagner pour un Haut Flamand, habile à faire sonner son origine. Quelque peu réconfortants que soient les souvenirs que Jean-Antoine conserve de son pays, il en est encore de rares et de précieux cependant, que les rudesses de l'aventure ne sauront effacer, qui demeureront

*Jupiter et Antiope*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] son *Christ dans le temps qu'il va être [illegible] sur la Croix*... [illegible] le [illegible] maître [illegible] et Watteau, il n'y a plus rien de [illegible]

[illegible], voilà, cette même année, que la [illegible] agrée un [illegible] peintre : [illegible]

[illegible] est le type de [illegible] du Nord, [illegible] point cruel, mais [illegible] du vantard à la [illegible] courtes, à l'amour [illegible], de l'homme [illegible] à la hauteur de [illegible] qui a, pour les [illegible] le respect et le [illegible] la misère de [illegible]

[illegible] les maîtres [illegible] l'ont fait [illegible] et il s'est [illegible] pays, [illegible]

[illegible] six ans [illegible] temps ! Aussi, [illegible]

[illegible] Et il [illegible] sans raison que Watteau [illegible] 1712 [illegible] avant lui. C'est le [illegible]

[illegible] de Watteau [illegible] de sa [illegible], ne devait [illegible] faite, et la [illegible] d'un [illegible] peu [illegible] un [illegible] Flamand [illegible] son origine [illegible]

[illegible] de l'[illegible], qui demeurera [illegible]



en lui jusqu'à la fin, comme de petites flammes vives... D'autre part, l'âpre lutte, dans ce grand Paris, groupe parfois les individus par « nations » comme aux temps héroïques... N'en voilà-t-il pas assez à un homme de l'industrie de Nicolas Vleughels, pour se mettre tout à fait bien avec Antoine Watteau, et savoir se rendre, en plus d'une occasion, l'indispensable ami ?

A ce moment, dans le désarroi qui agite si fort Paris, les Flandres se rappellent à Watteau. Après Vleughels, qui doit à son origine de s'être fait écouter, voilà que viennent le retrouver Antoine Pater et sa femme, et l'aîné de leurs trois fils. A leur tour, ils ont pris le carrosse à l'auberge de *la Poste* et, débarqués dans la grand'ville, ils s'installent dans le voisinage du logis de Jean-Antoine. Ils restent le temps de voir les merveilles et de s'entendre avec le nouvel agréé, — c'est le but principal du voyage, — pour qu'il veuille bien prendre avec lui Jean-Baptiste. Le garçon a maintenant dix-neuf ans et les leçons de Guidé ne suffisent plus.

Watteau accepte, si fort que soit son amour de l'indépendance. Une trop longue amitié le lie au vieux Pater pour qu'il ne fasse ce sacrifice. Et puis, c'est encore un peu de sa petite patrie qui est venu le trouver, et quelque peu heureux que soient les souvenirs qu'il en ait, il ne sait se défendre d'une émotion, alors qu'on l'évoque devant lui. A son nom, une mélancolie le prend où il se complaît. A sa dernière heure, il voudra, désespérément, y retourner...

Antoine Pater lui dit toute une chronique sur Valenciennes. Que de choses depuis le dernier séjour de Jean-Antoine ! Malgré le petit état où se réduit l'ancienne prospérité de la cité, et la concurrence tous les jours plus grande, — un Flamand, François Eisen, n'est-il pas venu dernièrement encore d'au delà de la Lys pour s'embesoigner au Béguinage, — les affaires du sculpteur se sont améliorées. Ce voyage si coûteux, et à trois, en est une preuve. Après la grande victoire des troupes du roi, la défaite des Impériaux qui étaient venus se retrancher sous les murs de la ville et jusque dans le cimetière d'Anzin, l'ordre enfin rétabli, le Magistrat avait fait bâtir, pour les fermiers des octrois, plusieurs grosses maisons marquées d'enseignes en haut-relief, taureau-marin, triton, sirène, castor, et cela lui avait déjà fourni quelque ouvrage. Mais, le coup de fortune avait été la châsse de la miraculeuse Vierge en bois doré de Notre-Dame-de-la-Chaussée, que lui avait confiée

la confrérie du Puy. Il avait été obligé, au cours de son travail, de rogner un peu du socle de la statue : à cette nouvelle, de toutes parts, on était venu implorer de lui, à poids d'argent, la faveur d'un peu de sciure pour emplir des scapulaires, ou d'un éclat pour faire des petites croix, des grains de chapelets... Et Pater avait largement fait des heureux...

Maintenant, l'existence des siens était assurée. Pendant quelque temps il pouvait, sans trop d'inquiétude, attendre les commandes et les entreprises...

Antoine Pater reparti pour Valenciennes, Jean-Baptiste installé, Watteau reprend sa vie. La pensée plus libre, il songe plus délibérément à l'œuvre future, au milieu de l'incessante production à laquelle l'astreint ce succès grandissant que constate Julienne et « qui luy attira de si fréquentes visites, qu'à peine luy restoit-il du tems pour travailler... »



*Fête champêtre*

MUSÉE DE DULWICH

*(Photographie F. Hanfstaengl)*



# CHAPITRE VII

## DE JULIENNE A CROZAT

UAND on arrivait à Paris par la barrière Saint-Marcel, soit de Lyon en diligence, soit de Sens en berline, soit de Fontainebleau en carrosse, il fallait, au confluent des chemins de Gentilly et de Villejuif, doubler la pointe de Vitry. On laissait les champs étoilés des treuils des carrières, des moulins et des petites tours et on subissait la désagréable et brutale visite du commis pour ne se trouver qu'en pleine rue Mouffetart, c'est-à-dire au milieu des cultures guère différentes de celles laissées hors la ville, et parmi lesquelles s'érigeaient les

mêmes petites tours, les mêmes moulins, les mêmes treuils. Cependant, quelques cahots encore, et dans les terres à blé une rivière apparaissait rapide, peu large, prompte à se perdre en ruisseaux, mangée par les inévitables saules, roseaux et lavandières. Ce reposant aspect cessait dès qu'au loin le ciel se tachait des combles longs des Filles Anglaises, des clochers des Cordeliers et des Chartreux. La Bièvre alors cessait d'être champêtre, des hangars, noirs et puants comme des écorcheries, se pressaient sur son eau, tandis qu'à gauche de la route les premiers gros bâtiments de la grand'ville ne tardaient à s'ordonner, ceux de la Manufacture royale des Meubles de la Couronne : les Gobelins.

Malgré son beau titre et son universelle renommée, on y mène bien petite vie vers 1715. La dureté des temps s'y fait encore sentir qui a, il y a peu d'années, dispersé ses ouvriers, à l'armée, en Flandre, à Beauvais. Il a fallu tout réorganiser avec très peu d'argent, et de Cotte y surveille, mélancoliquement, la répétition des suites anciennes de le Brun et de Van der Meulen...

Autour de la Manufacture, les teintureries et les draperies sont en pleine activité. Un de ces Hollandais industrieux et chercheurs aves lesquels Colbert liait si volontiers partie, Jean Gluck, occupe une grosse maison attenante aux bâtiments mêmes des Gobelins. Il a apporté de son pays un secret pour « teindre en écarlate et couleurs hautes », et il l'exploite là, en vertu d'un privilège royal. Non loin, dans l'échaudé formé par les rues Mouffetart, de la Reine-Blanche et des Hauts-Fossez-Saint-Marcel, un Parisien, François Julienne, a établi sa teinturerie. Le Hollandais s'éprend de la sœur de son proche voisin, l'épouse, et ne tarde pas à s'associer avec son beau-frère lorsque ce dernier reçoit de Colbert des lettres patentes, enregistrées au Parlement, pour l'« établissement d'une manufacture de draps fins façon d'Espagne, d'Angleterre et d'Hollande ». Or, vers ce temps où nous sommes arrivés, les fabriques de Gluck et de Julienne sont en pleine prospérité. Mais les fondateurs, vieillis et sans enfants, en ont remis la direction effective à un neveu, Jean Julienne.

Jean de Julienne, — pour lui donner, de suite, le nom sous lequel il est communément désigné — n'emploie qu'une partie de son activité à veiller sur les maisons des Gobelins et de la Reine-Blanche. Cet artisan riche a des goûts d'artiste. L'inévitable visite faite aux fabriques, le visa posé sur les livres, il s'échappe, court la ville, les marchands et les ateliers.

Or, vers cette année, il a déjà commencé la collection superbe pour laquelle il fera plus tard, dans son hôtel, construire une galerie où il accrochera quelques-unes des plus belles pièces de la comtesse de Verrue, de Crozat, de la Roque, de Quentin de Lorangère, d'Angran de Fontpertuis, du prince de Carignan, de Tugny, du duc de Tallard... Quand Méhémet-Effendi visitera Paris en 1721, on lui montrera ce cabinet comme une merveille[1]. Gersaint, Sirois, tant d'autres, connaissent ce curieux d'art assidu aux expositions et aux ventes, cet amateur de vingt-neuf ans qui achète un peu tous les maîtres, mais de préférence, toutefois, les Flamands et les Hollandais.

Si l'on veut bien mesurer ce qu'il faut de courage au bourgeois qui est loin d'être, à ce moment, l' « écuyer, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, propriétaire des manufactures de draps fins et écarlates des Gobelins » qu'il sera plus tard, — ainsi que l'énumère la légende du portrait de Baléchou de 1752, — si l'on veut bien voir l'audace qu'il met à ses premières recherches, et réfléchir qu'il n'a pour excuse à sa terrible et assez insolente passion, d'être grand seigneur comme Caylus, financier comme Crozat, homme d'épée et de plume comme la Roque, marchand comme Mariette, on fera une place très à part à Jean de Julienne dans la série des amateurs de ce temps. Facilement, on lui reconnaîtra un plus vif et franc amour des choses rares, ou, tout au moins, un « emportement de goust » plus exempt d'alliage.

Cela est si vrai qu'il se met en tête de peindre lui-même. Il est déjà lié avec François le Moyne, un jeune grand prix de l'Académie qui ne rêve que fresques et vastes compositions; mais les vues, les théories de son ami l'effrayent quelque peu. Il cherche autour de lui un maître hanté de conceptions moins vastes, de réalisations moins tumultueuses.

Il va frapper chez Watteau.

1. Pour les tableaux, dessins, gravures, marbres, bronzes, vases et armes, le catalogue en fut dressé par Rémy, le marchand d'estampes de la rue Poupée; et pour les porcelaines, les laques et les meubles curieux, par Julliot, « marchand rüe Saint-Honoré, au coin de la rüe du Four, *Au Curieux des Indes* ». Il y a à peu près 1700 pièces : 84 tableaux des Ecoles d'Italie et d'Espagne, 123 de l'Ecole des Pays-Bas, 113 de l'Ecole Française; près de 700 dessins, 210 estampes et les marbres, bronzes, émaux, ivoires, cires, terres-cuites, vases, etc. La vente, qui commença le lundi 30 mars 1767, eut lieu dans le Salon Carré du Louvre, obligeamment prêté par M. d'Angiviller. Voici quelques prix intéressants : Salvator Rosa, *Paysage*, 12012 livres; Murillo, les *Noces de Cana*, 600 liv.; Corrège, *Femme couchée*, 2400 liv.; Véronèse, *Repos en Egypte*, 230 liv.; Rubens, la *Charité romaine*, 5000 liv.; Rembrandt, la *Mère du peintre*, 3401 liv.; Terburg, *Femme assise*, 2800 liv.; Téniers, *Kermesse*, 4900 liv.; *Noce de village*, 7202 liv. (au Louvre); Ostade, *Ecole*, 6425 liv. (au Louvre); Gérard Dow, *Femme lisant*, 3101 liv. : Metzu, *Médecin aux urines*, 6020 liv.; Wouwermans, *Chasse au cerf*, 16700 liv. (au Louvre); Van Loo, *Bacha faisant peindre sa maîtresse*, 5002 liv.; Watteau, *Fête vénitienne*, 2605 liv.; Claude Lorrain, *Soleil levant*, 3600 liv., Vernet, *Travaux d'un port de mer*, 3915 liv.; Greuze, *Petite fille baisant la Croix* (Salon de 1763) 634 liv.; Albert Dürer, 203 pièces 201 liv.; Rembrandt, 250 eaux-fortes, 2449 liv... Le produit total est de 392000 livres.

Watteau est assailli vivement dans ce petit réduit qu'est son atelier, refuge où il jouit juste de l'éclusée de lumière nécessaire pour peindre, où il a fait, à grand'peine, une place à Jean-Baptiste Pater, où rien dans l'aménagement pauvre ne marque le désir du maître de se fixer là. Combien de fois ne lui faut-il pas poser sa palette et laisser son pinceau dans son pot d'huile grasse, ce pot « rempli d'ordures, de poussière et de couleurs »? Les « demi-connoisseurs, les désœuvrés abondent et s'empressent à s'introduire ». Et, après eux, c'est la « foule des brocanteurs soi disans curieux, qui sçavent faire païer aux peintres faciles dans leur talent, une espèce d'usage du monde qu'ils ont quelque fois cruellement acquis ». Et ce sont les esquisses qu'on se fait donner, des retouches qu'on demande, quand ce ne sont des tableaux qu'on vole. Mais, ce qui exaspère Watteau, quelque aisance qu'il mette à démêler ces vilains drôles et de quelle fine et cinglante ironie dont parfois il les fouaille quand par nonchaloir il est leur victime, ce qui l'exaspère c'est le temps perdu, le rêve, l'idée qu'ils chassent... Les fâcheux partis, après avoir été « leur dupe dans le détail », c'est le cerveau bourdonnant et la main trop nerveuse qu'il se remet devant sa toile. Et c'est pour lui une telle déception succédant à une telle torture, que Caylus ajoute : « Je l'en ai souvent vû peiné au point de tout quitter. »

Il est alors facile de juger de quel œil Jean-Antoine vit entrer chez lui le nouvel intrus... Battu toujours, dupé sans cesse, ainsi qu'il s'en aperçoit les soirs où il n'a rien de mieux à faire qu'à vouloir bien reprendre les roueries de la journée, assurément il prépara à son endroit quelqu'une de « ces politesses où il marquoit la petite estime qu'il avoit pour les gens ». Mais s'il s'était donné cette peine, cette fois ce fut en vain. L'avenance et le charme du quidam, l'émue et véritable considération qu'il témoigne à l'artiste, le sentiment vrai qui le guide en sa démarche, et cette sympathie débordante qu'ont certains hommes et à l'attraction de laquelle échappent, moins que les autres, les réservés et les tendres, tout cela conquiert de suite Watteau, farouche et difficile... Et il s'intéresse à Julienne, et au nom de la peinture redoutable, au nom de l'art qui le désespère et le fait secrètement trembler, il dissuade Jean de Julienne de peindre, et entre les deux hommes naît une belle et grande amitié qu'aucun nuage n'assombrira et qui ne finira que par la mort.

Julienne consacrera une fortune, quatre cent mille livres, à élever à son ami le pieux monument des quatre in-folios de l'Œuvre gravé[1], car s'il se résigne à ne pas peindre, il griffonnera des planches; Watteau laissera à Julienne le témoignage le plus grand et le plus rare qu'il puisse donner : il fera deux fois son portrait.

Tout d'abord celui où rayonnent seules sa grâce et son affabilité[2] : ici, il est en grand habit, habit brodé, veste de soie ramagée, le tricorne sous le bras et la poignée de l'épée mettant sa petite note hautaine. Légèrement incliné vers la droite et appuyé à une rampe de pierre, Julienne semble écouter, dans le bois qui l'environne, le frisselis des feuilles. On l'imagine regardant, de ses grands yeux superbes, un mélancolique et doux spectacle : sa bouche sourit faiblement, la « noblesse » de ses traits réguliers est tout à la fois aimable et impressionnante. Mais, dans le chatoyant et le serré de l'exécution chaude, après la justesse sourde des soies, du plumetis et des frondaisons, après l'éclat superbe des prunelles et des lèvres, après l'argent rocheux des dentelles du jabot et des manchettes, l'émoi de ce portrait, le tragique de l'évocation, la merveille d'humanité troublante, l'effarante palpitation de vie que possède Watteau est dans ces deux mains aux doigts alanguis et aux paumes larges, dans ces mains où le sang flue finement, dans ces mains qui tremblent, dans ces mains sous la blondeur ambrée desquelles le peintre en son génie a mis, en d'intraduisibles signes, un inoubliable frémissement.

Entre ce premier portrait du neveu de Jean Gluck et le second dont je vais parler, il s'écoule le temps où naît et grandit le beau et durable sentiment qui rapproche Julienne et Watteau. Il semble qu'arrivée à ce degré, l'amitié ait, comme l'amour, ses ridicules, certes moins banaux et moins grands, mais qui se traduisent chez les natures suprêmement délicates et fines par de toutes petites oscillations du goût, par d'inaccoutumées affirmations.

1. L'Œuvre d'Antoine Watteau, *peintre du Roy en son Académie Roiale de peinture et de sculpture, gravé d'après ses Tableaux et Desseins originaux, tirez du cabinet du Roy et des plus curieux de l'Europe, par les soins de M. de Julienne, à Paris. Tiré à cent Exemplaires des premières Epreuves, imprimées sur grand papier.*

Figures de Différens Caractères, *de paysages et d'études dessinés d'après nature par Antoine Watteau, peintre du Roy en son Académie de peinture et sculpture, gravées à l'eau-forte par les plus habiles peintres et graveurs du temps, titrée des plus beaux cabinets de Paris.*

« Pour les œuvres de Watteau, on s'adresse à M. de Julienne. Chacun des œuvres comprendra quatre volumes de six cents estampes. Le prix de chaque œuvre sera de 500 livres pour ceux qui se seront adressés à lui dans le courant de 1735, passé lequel tems il ne sera plus délivré aucun exemplaire desdits œuvres que pour la somme de 800 livres, en cas qu'il en reste. » Mercure de France, 1734.

2. Collection Groult, Champollion sculp. Ce portrait a passé successivement chez Duclos, puis chez M. Chazaud, qui l'exposa, en 1878, à la galerie des Portraits historiques, au Trocadéro.

Voilà pourquoi il est facile, dans cette nuit continuelle qu'est la vie de Watteau, de pronostiquer cependant que la toile où il s'est placé aux côtés de Jean de Julienne, est évidemment postérieure à celle que je viens de signaler.

Dans un arrangement un peu naïf, dans un décor de parc, au bord d'une source, alors que dans l'herbe sont épars un cahier de musique, un chapeau, des pinceaux et une boîte à couleurs, et que le chevalet a été reculé dans le fourré, Watteau debout, la palette à la main, se tient auprès de son ami assis sur un tertre et jouant de la basse de viole. La gravure de Tardieu, précieuse par ce qu'elle nous restitue de Watteau par lui-même, un Watteau à l'œil grand ouvert, avide, fin et bon en même temps, ne permet de pressentir rien autre chose, sinon que cette toile perdue devait être d'une magie rare d'orchestration. Au haut, le ciel est sans nuages, très bleu ; et, près du tricorne noir, les feuilles du cahier et le velours gris de perle d'une bardane; et c'est dans cet accord rutilant, près du mat écran de l'ébauche interrompue, que, superbes de vie, les deux figures s'enlevaient...

Les petits vers obligés soulignent, au bas de l'estampe, l'amusant du groupement :

Assis auprès de toy sous ces charmants Ombrages
Du Temps, mon cher Watteau, je crains peu les outrages.
Trop heureux! si les traits d'un fidelle Burin
En multipliant tes ouvrages
Instruisaient l'Univers des sincères hommages
Que je rends à ton Art divin.

Quand, en 1722, au lendemain de la mort de Jean-Antoine, Julienne se fera peindre en déshabillé par J.-F. de Troy[1], il posera tenant et montrant le portrait de Watteau, le dessin aux trois crayons que Boucher devait graver, et qui est le frontispice des FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES.

Cependant, l'assaut très rude que subit Watteau dans la retraite qu'il s'est ménagée s'aggrave. Je ne fais plus allusion à ces importuns que j'ai signalés, mais aux conditions mêmes dans lesquelles il vit, à la grande inclémence qui est partout autour de lui.

Il semble, à mesure qu'il monte dans l'estime des connaisseurs, et des friands de peinture, à mesure que les commandes affluent, — toujours

1. Musée de Valenciennes.

*Mezzetin*

GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT-PÉTERSBOURG

*(Photographie Braun, Clement et Cie)*

neme [illegible] ne permet de [illegible] rien [illegible] que cette

[illegible] très [illegible] les feuilles

[illegible] les [illegible] enlevaient.

[illegible] de Troy [illegible] tenant [illegible]

[illegible] qui est [illegible] des [illegible]

[illegible] Watteau dans la retraite qu'il
[illegible] allusion à ces importuns que j'ai



peu payées à la vérité, mais c'est là ce qui l'inquiète le moins, — il semble que si sa facilité d'exécution s'accroît, si l'acuité de sa vision s'aiguise, si, quand « il peint pour luy », il trouve chaque fois un intérêt plus grand, il semble que sa fantaisie demeure un peu court, qu'elle ne se renouvelle pas assez. Sa production se limite à cinq ou six motifs qu'il s'épuise à varier, quand ce ne sont des « sujets » qu'on lui apporte tout agencés, commandes qu'il dédaigne au grand détriment de ses relations.

C'est qu'il lui est presque matériellement impossible de peindre, en dehors de ces seules choses. Il subit non seulement la contrainte des peintres qui commencent à vendre et dont on veut toujours le même tableau ; mais s'il s'est senti plus libre à la mort du vieux roi, plus libre dans l'ère où il place tant d'espérances, sa joie silencieuse a été de courte durée et vite empoisonnée par les dolents événements des jours.

L'hiver a été sauvagement effroyable. C'est miraculeux qu'il l'ait traversé indemne, car il chancelle continuellement entre deux accès de fièvre. Autour de lui le navrement a été plus grand encore qu'en 1709 : même affreuse, douloureuse et lancinante plainte des sans-asiles, mêmes morts tragiques et courtes par les rues et les places... Tandis qu'entre Saint-Sulpice et Saint-André-des-Arts on ramasse deux mille cadavres dans la même quinzaine, que la cité est murée par les neiges, que les courriers ne parviennent plus, qu'il suffit au recruteur de mettre, comme appât, un morceau de pain au bout de sa perche, de temps à autre quelque grand spectacle d'horreur, quelque débauche de misères et de tortures s'offre à la ville entière, comme ces vêpres dites chaque jour dans la hideur des charniers regorgeants, comme cette débâcle en Seine qui broie des bateaux entiers de lavandières, déchiquetant vives des centaines de femmes, mettant, entre les deux rives, noires de gens affolés, l'horreur d'une innommable boucherie...

Voilà pour le dehors.

Chez lui, il a cet élève installé dans son atelier, cet élève, à vrai dire, très attentif et fort appliqué, mais que, peu à peu, la diversion passée de la visite des Pater, il subit malaisément. Le calme qu'il faut à son cerveau inquiet, sans cesse troublé, il ne le retrouve plus. Ses nervosités, ses mélancolies s'accommodent mal de ce garçon toujours là, embesogné âprement, qui écoute avidement les conseils, qui reproduit le modèle avec une hâte étonnante et, facilement aussi, s'enquiert des prix et ouvre l'oreille aux propos des marchands. Il n'y a rien là, certes, que

de très naturel. Mais le souffreteux qu'est Watteau s'en irrite, s'exagère les raisons qu'il aurait eues de seulement morigéner...

L'Enfant est absent de l'œuvre de Watteau. L'inquiétude du peintre n'a pu tolérer ses turbulences et ses caprices. Même à Londres, ce coloriste prodigieux ne se laissera tenter par les enfants anglais, ces aurores vivantes.

Puis, il y a quelque chose de plus grave.

Lui qui cherche, sinon sa palette dont il est victorieusement maître, mais l'œuvre où enfin il dira, où il enfermera ce qu'il n'a exprimé jusqu'ici, ce qu'il entrevoit, mais lui échappe encore, il est sourdement irrité de voir à tout moment fixer, avec d'inévitables gaucheries qui la trivialise, cette actuelle pensée, cette réalisation où il piétine, où il s'énerve, qui lui devient presque odieuse, et qu'il rêve affranchie, plus audacieuse, plus libre... Et c'est une petite torture que d'être obligé d'en reprendre un à un les éléments pour pesamment, longuement, continuellement les inculquer... Dans cet état d'esprit, un mot suffit pour amener un éclat.

La séparation eut lieu.

Il est permis de penser que les torts sont du côté de Pater. L'amour-propre des Bas-Flamands est très particulier et très grand; avec eux, le maître n'a jamais raison que « jusqu'à un poinct »; le caractère emporté de Pater le fils fit que ce point-là dut se présenter par trop souvent. Jean-Baptiste reprit, au bout de peu de mois, le chemin de Valenciennes « ayant trouvé Watteau d'une humeur trop difficile, dit Gersaint, et d'un caractère trop impatient pour se prêter à la foiblesse et à l'avancement d'un élève ». Ce que Gersaint ne rapporte pas, c'est que, dès son retour au pays, peu de jours après la Saint-Luc de 1716, Pater entre en conflit cette fois avec les « maîtres-jurés de l'art et de la peinture », lutte qu'il soutiendra contre la corporation pendant des années... Il a de qui tenir.

Ici, se pose le problème du second élève que l'on donne à Watteau, le problème de Lancret. Si Watteau aura, en quelque sorte, tout le siècle qui vient pour élève, ce siècle qu'il va révolutionner, il est curieux de ne le voir donner de son vivant que de rares conseils à Pater et de plus vagues indications encore à Lancret qui n'est même resté auprès de lui continûment un petit temps, comme le fils du sculpteur valenciennois. Gersaint affirme quelque part que Jean-Antoine connut Lancret chez

*Divertissement champêtre*

MUSÉE ROYAL DE DRESDE

*(Photographie Braun, Clement et Cie)*



Gillot, qu'il l'en fit partir et lui « conseilla de se former sur la nature même ainsi qu'il avoit fait ».

Voilà bien un conseil que son condisciple ne suivit guère! La nature! mais il eût dû tout au moins posséder les champs, ce petit-fils du laboureur Gilles Lancret... Or, la ville l'a pris tout entier, et il ne se souvient que de la boutique de son grand-père maternel, le maître savetier, pour s'en évader et se faire bien venir des gens de qualité qu'il habillera si soigneusement, cambrant les tailles, jetant si correctement les pointes où il sied qu'elles soient, poudrant ses personnages d'airs superbes et vainqueurs qui doivent tous leurs effets au rouge d'Espagne et aux crayons, et, n'évoquant autour d'eux de la splendeur des bois, que ce qu'en permettaient ces étranges friseurs d'arbres, ces bichonneurs d'arbrisseaux et de treilles que sont les jardiniers d'alors.

Ce Lancret qui annonce si bien son œuvre avec sa petite figure longue sous la perruque, son haut front, ses grands yeux dont les sourcils arqués semblent faits au pinceau, cette petite figure à l'ovale doux et un peu femme, ce Lancret tient dans cette commande que lui fait le Directeur des Bâtiments, lors du voyage de Marie Leczinska à Fontainebleau :

*Le duc d'Antin au Sr Lancret qui a exécuté le dessein.*

Dans le voïage de la reine il est arrivé plusieurs accidens, mais surtout de Provins à Montereau où le second carrosse des Dames s'embourba de façon qu'on ne put le retirer.

Six Dames du Palais [1] furent obligées de se mettre dans un fourgon avec beaucoup de paille, quoique en grand habit et coëffées; il faut représenter les six Dames le plus crotesquement qu'on pourra et dans le goust qu'on porte les veaux au marché et l'équipage le plus dépenaillé que faire se pourra.

Il faut une autre Dame sur un cheval de charrette harnaché comme ils le sont ordinairement, bien maigre et bien harassé, et une autre en travers sur un autre cheval de charrette, comme un sac, et que le panier se relève de façon qu'on voye jusqu'à la jarretière, le tout accompagné de quelques cavaliers culbutez dans les crottes et galoppins qui éclairent avec des brandons de paille.

Il faut aussi que le carrosse resté paroisse embourbé dans l'éloignement, enfin tout ce que le peintre pourra mettre de plus crotesque et de plus dépenaillé.

Il est difficile de faire du parfait et docile metteur en œuvre de cette scène un élève de Watteau. Tout ce qu'on peut dire, c'est que certainement il y eut rencontre, et de la part de Jean-Antoine, lui aussi sorti de l'atelier de ce pauvre braque de Gillot, conseils et bonnes recommandations. C'est cela seulement qu'affirment les œuvres, en dépit de cette

1. Mesdames de Tallard, de Béthune, d'Epernon, de Prie, de Matignon, de Nesle.

nuit persistante qui est trop souvent sur la vie de Watteau. Le reste, les toiles exposées place Dauphine, cette octave de la Fête-Dieu, et prises pour deux compositions du maître, ces compliments qu'on lui porte, la brouille qui en résulte entre les deux artistes, tout cela c'est un peu de l'insupportable et mauvais roman qu'il ne faut s'attarder à discuter.

Délivré de Pater, les pires ennuis de Watteau n'étaient finis. Il y avait encore, dans un logis où, contre le gré de son humeur changeante, il n'était que trop resté déjà, l'insupportable bourdonnement des admirateurs que Julienne connaît bien et signale, l'indiscrétion lassante de ces gens « en si fréquentes visites qu'à peine luy restoit-il du tems pour travailler ». Et à cela s'ajoutait ce qu'il tâchait d'oublier de son mieux, puisqu'il n'était pas prêt, la continuelle réclamation de l'Académie. Voilà quatre ans qu'elle attend la toile promise, elle a mis une fois de plus dans le procès-verbal de la séance d'ouverture de cette année, faute de mieux, qu'elle « prorogeoit le tems au sieur Wateau ». Poursuivi par cette obligation qui correspond à une manifestation si grave et redoutable, excédé par la meute qui l'environne, prenant chaque jour plus en dégoût la demeure envahie, Jean-Antoine, sous ses dehors froids, s'inquiète, s'exaspère et souffre.

C'est le temps où Crozat revient d'Italie.

Si battu que soit le pays, la moisson qu'il y a faite est rare et précieuse. A Venise même, il a trouvé chez « M. Chechelsberg » des têtes au pastel et des dessins de Fédérigo Barocci ; à Vérone, « si au large dans ses murs », le trésor des Mozelli. Et à Bologne-la-Docte il achète aux héritiers des Boschi leur cabinet tout entier qu'ils tenaient du comte Malvasia ; à Urbino, où il a été visiter religieusement le petit enclos fleuri d'oliviers, de pampres et de roses où le vieux Santi dorait des statues et où Raphaël enfant avait joué, à Urbino, avec un descendant de Timotéo Viti, il fait marché pour une partie considérable de dessins de Raphaël, tous d'une condition parfaite ; à Pérouse, il emporte les plus belles pièces réunies par Ascanio della Penna, et il court à Rome.

A Rome, Crozat enlève trois entières collections de dessins : celle du peintre sicilien Agostino Scilla, celle de Carlo degli Occhiali et le cabinet du chanoine Vittoria, un Espagnol, qui avait été l'élève et l'ami de Carlo Maratti. Voilà pour lui. Mais il est chargé par le duc d'Orléans d'une acquisition bien autrement importante, celle des tableaux de don Livio Odelscalchi, de Côme, celui qui fut Innocent XI.

Philippe d'Orléans affectionne Crozat. Celui que l'or n'a empoisonné, et qui, pour suivre sa fantaisie, se retire, sans regrets, de l'agio formidable où il réalisait des millions, celui-là lui est grandement sympathique. Il retrouve en lui un peu de cette « paresse à acquérir », un peu de ce mépris des grandeurs et du gain, beaucoup de ce dédain et de cette mésestime des hommes qu'il possède à un si haut point. Et, très sympathiquement, il le prie de le suppléer en des affaires d'art qu'il aimerait à suivre un instant, à conclure lui-même, s'il n'était Régent de France. Lors de la publication de l'édit qu'il fait rendre par le roi, en mars 1716, et aux termes duquel il est établi une Chambre de Justice pour examiner les comptes des Traitants, Fermiers et Croupiers, il se met en tête de l'exempter de cette inquisition. Il l'inscrit sur la petite liste qu'il a faite et où il n'y a que sept noms. Mais l'heure est mauvaise : Noailles arrête lui-même Gruyn, Turmenyès de Nointel et Montargis; Bourbon insiste, réclame, veut tous les partisans, sans exception. Crozat payera, avec son frère, six millions six cent mille livres, « en peu de jours », et il sera libre.

Il ne connaîtra pas, et ce sera justice, dans cette petite Terreur où furent alors plongés les gens de finance, l'arrestation, la vente et, avant les galères, ce que le populaire réservait à certains de la maltôte.

Crozat n'a rien à redouter. Sans qu'un mot soit dit, sans qu'un cri s'élève, c'est très librement qu'il organise, qu'il complète sa petite cour artistique et qu'il égrène autour de lui l'or de ses millions avec une délicatesse et une générosité infinies.



Coquettes qui, pour voir galans au rendez-vous,
Voulez courir le bal en depit d'un époux,
Si mienne étiez, Dieu sçait si troublerois la danse!
Tout bien pesé pourtant, sens. malgré mon courroux,
Qu'en tel cas ne ferait que ce qu'on fait en France:
D'abord crierois un peu puis prendrois patience
Enfin clorrois les yeux et les clorrois si bien
Que cornes me viendroient sans que j'en visse rien.

*(Gravure de H.-S. Thomassin fils, d'après le tableau original de Watteau)*



# CHAPITRE VIII

## LE SONGE DE WATTEAU


CROZAT s'est à peine réinstallé à Paris, mettant en ordre ses richesses, classant les merveilleuses trouvailles qu'il rapporte d'Italie, que le vieux la Fosse meurt. Sa veuve et Mlle d'Argenon ne quitteront pour cela l'hôtel de la rue de Richelieu. Mais un atelier y est dès lors vacant... Voilà le financier privé de son peintre, privé du très précieux artisan qu'on va voir travailler, dont la présence réchauffe et vivifie, en quelque sorte, ces beautés un peu mortes parfois qui gisent dans les bordures... Crozat pense à Watteau.

C'est pour Jean-Antoine le salut.

« ... ainsi Mr Crozat luy ayant proposé de prendre un logement chez

luy, il profita d'autant plus volontiers de cette offre, qu'il espéroit pouvoir travailler plus tranquillement... » Et Julienne ajoute : « ... il faut convenir que, depuis ce tems-là, les tableaux de Watteau se ressentirent des lumières qu'il avoit été à portée de prendre dans ce Cabinet précieux. »

Ah ! ce ne sont pas seulement les peintures et les dessins du grand curieux qui devaient mener le peintre à son œuvre maîtresse, qui devaient porter à son épanouissement l'exquis, l'inimitable et le puissant génie...

La disgrâce des choses qui veut que Watteau soit si importuné en ses logis divers qu'il n'y rencontre jamais cette plénitude de calme, de silence et de repos favorables au rêve, cette disgrâce est, cette fois, bienfaisante. Watteau chez Crozat, c'est le faisceau des derniers rayons chauds qui lui parvient, ce sont les derniers voiles qui se déchirent, lui découvrant les horizons suprêmes. C'est l'ultime révélation qui lui est faite.

Et ce bienfait, il le goûte heureusement loin de deux fâcheux, et non des moindres, il le goûte loin de Mariette et de Caylus.

Ici, je vais encore à l'encontre de l'opinion reçue, je vais à l'encontre des biographes qui tous, à l'envi, silhouettent, dès le début, auprès de Watteau et de Crozat, les figures de Mariette et de Caylus.

Or, il est bien impossible à Mariette de sévir présentement chez Crozat : à cette époque, il est en Allemagne, où, sur la recommandation du prince Eugène, il classe les estampes de l'empereur Charles VI. De Vienne il passera à Venise où il se liera avec Zanetti, à Bologne, où il rencontrera Zanotti, à Florence ou il fera la connaissance de Bottari, à Rome enfin, et ne sera de retour à Paris qu'en 1720. Watteau, à cette date, est à Londres. D'autre part, je sais que Caylus a écrit :

« Cependant M. Crozat, qui aimoit les artistes, lui offrit sa table et un logement... Ce fut là que lui préparans, M. Hénin, cet ami commun dont j'ai parlé, et moi, un nombre infini de ces études des grands maîtres flamans, et de ces desseins de paysage dont je viens de vous parler, et il n'avoit plus que quatre coups à y donner pour en avoir l'effet, et il aimoit en tout à l'avoir promptement... »

Quand le comte lit cela à l'Académie, le 3 février 1748, ceux dont il parle sont morts, et il sait bien que personne ne pourra le démentir. Et rien n'est plus faux que cette histoire de Caylus et de Hénin travaillant avec Watteau chez le financier.

Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre un peu M. de Caylus à cette époque.

Il y a huit mois, en juin 1716, que Caylus est à Paris et qu'il s'y ennuie : il part avec le marquis de Bonnac nommé ambassadeur auprès de la Sublime Porte... Et, tandis que Jean-Antoine s'installe rue de Richelieu, c'est Smyrne, l'excursion à Ephèse, l'aventure du brigand Caracayoli, Constantinople, le mont Ida... Puis, au retour, à peine prend-il le temps de rassurer sa mère, qu'il repart pour l'Angleterre et la Hollande, d'où il ne revient qu'en 1719, époque à laquelle il est seulement admis chez Crozat... Il y a longtemps que Watteau en est sorti.

Alors, et l'ami Hénin, et les dessins préparés pour qu'on y donne « quatre coups », et le choix judicieux des études, et enfin ce parrainage sur l'œuvre auquel le comte tient si fortement et par-dessus tout?

Imaginations...

Restent ces petites chambres que Caylus a en différents quartiers de Paris, « ces quelques chambres que j'eus en différents quartiers de Paris, qui ne nous servoient qu'à poser le modele, à peindre, et à dessiner » et où il éprouve avec Watteau « et avec un ami commun que le même goût entraînoit », — voici Hénin indubitablement, — « la joye pure de la jeunesse jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes et aux attraits de la Peinture et du dessein. Je puis dire que Watteau si sombre, si atrabilaire, si timide et si caustique partout ailleurs, n'étoit plus alors que le Watteau de ses tableaux, c'est-à-dire l'auteur qu'ils font imaginer, agréable, tendre et peut-être un peu berger »... Lisez, pour ces petites chambres-là, sous les grands mots du comte, des réduits discrets où, en homme prudent, il s'essaye à la peinture et au dessin, avant que de se produire publiquement. Il les habite le plus qu'il peut, mais entre deux voyages, au hasard de ses haltes. Watteau est prévenu, Watteau arrive, entr'aperçoit les chevalets et le fameux modèle, se délasse là de son actuel logis, cause de son art avec d'aimables gens qu'il voit peu souvent, chez lesquels, à défaut d'une vision juste, il rencontre une grande culture. Le crépuscule vient vite, on laisse très naturellement les crayons et les couleurs, et la soirée s'achève à philosopher doucement...

Chez Crozat, Watteau ne subira ni Mariette, ni Hénin, ni M. de Caylus; il a laissé ses obsédants tracas, et c'est aussi libre et apaisé qu'il pouvait l'être avec sa fièvre et son inquiétude qu'il pénètre pour la seconde fois chez le Trésorier de France.

Lors des *Saisons*, il n'est venu demeurer en cet hôtel, il n'a rien

su des réceptions, des intimités; il y a entr'aperçu le maître, il y a connu le vieux la Fosse qui lui a bien montré les collections; mais, malgré sa grande envie, il les a à peine vues, très gêné au milieu de ce faste par son obscurité et par la hardiesse même de son entreprise. Et c'est, étranger à cette grosse maison, qu'il s'est appliqué à sa tâche, repartant chaque jour avec le petit monde qui s'y embesoignait dans le même temps que lui, avec les maçons et les charpentiers...

Or, Watteau chez Crozat c'est Fragonard à la villa d'Este, c'est pour le peintre l'heure infiniment précieuse, où des voix parlent et disent le secret de la Vie et celui de la Beauté, non l'heure dispensatrice de viatique des forts, celle-là a depuis longtemps sonné pour lui, mais l'heure plus rare encore dans une carrière, celle où, autour de soi, tout est accalmie et quiétude, où rien n'existe qui puisse retarder ou compromettre l'accomplissement du projet rêvé, l'heure où Watteau va enfin pouvoir vivre une vie indispensable à la complète éclosion de son génie.

Autour de lui, dans un décor presque blanc où les moulures fines se perdent sous les rocailles, l'or moulu des corniches, des girandoles et du bois des sophas ourle de feux mats et les plafonds où l'Olympe rose se joue, et les verdures fleuries, foisonnantes de chasseurs et de bergères. Dans ce décor, sur les tables aux marqueteries pâles, sur les consoles découpées dans le satin amarante des essences précieuses, sur les brèches blondes des cheminées, tout ce que l'aurore du XVIII[e] siècle a d'exquis dans sa volute, tout ce que le rinceau garde de robustesse entre les mains de Boulle, de Cressent, de Thomas Germain, de Philippe Caffiéri, toute l'éloquence qu'il faut laisser au métal, tout l'imprévu qu'il faut demander aux contours, toute cette légère et féerique harmonie dans laquelle les grands délicats vivaient, et que Watteau pressentait, mais qu'il n'avait encore touchée de la main, toute cette harmonie résonne délicieusement autour de lui.

Il n'a qu'à ouvrir les yeux et à se laisser vivre dans le décor blanc où les gens qu'il salue « lui témoignent de l'intérêt » puisque, maintenant, il a un nom. Le chatoiement des familiers est un haut régal : Gardes du trésor royal, Fermiers généraux, grands seigneurs, habits à pans bouillonnés, perruques à rosettes, cadenettes poudrées, de la Vieuville à Adine, de Bajarville de Saint-Louis à Legendre, de Pâris à Choiseul et à Evreux, ces élégants, ces délicats, ces « hommes de goût » ne se

*La Danse (Détail de droite)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



distinguent souvent que par le nœud de leur épée dont le triolet de rubans se soufre, se cendre ou se carmine, suivant qu'ils sont pour le nonce, pour Philippe d'Orléans ou pour le roi. Mais, ici, ils s'entretiennent peu de ces trois personnalités, et ils les oublieraient presque tout à fait si, de temps à autre, au retour de Vincennes, les lèvres encore rouges des brioches brûlantes de Fléchmer, quelque marquise, ou quelque présidente, ne venait demander qui avait accompagné aux Tuileries M. le Régent lors de sa dernière visite au roi, et si on a reconnu cet homme et cette femme en masques qui furent tués à coups d'épée, l'autre matin, au sortir du bal de l'Opéra...

C'est pour l'une d'elles, assurément, qu'il a peint le *Chat malade*[1], ce joli conte à l'Italienne, dénouement d'une galante aventure qui a réjoui la compagnie et que Watteau a fixé sur cette toile aujourd'hui perdue, embroglio dont Scapin a le secret, Scapin qui, une goguenarderie sur la lèvre, tient sous son œil malicieux le pédant empressé et benêt tâtant le pouls d'un chat qui le griffe, tandis que la tendre Iris se désole, si follement inquiète qu'elle est accourue à peine vêtue, son papillon de dentelle glissant sur ses boucles blondes, ayant encore à la joue son demi-rouge pour la nuit...

Parfois, d'aucuns se détachent et d'un mouvement naturel viennent vite à Watteau : c'est ce gros et remuant personnage à la perruque in-folio, aux yeux étonnés et au nez énorme, à qui Crozat vient de confier l'orangerie de Montmorency, ce fils de Johan Oppen Oordt le chimiste du roi, l'inventeur de la coquille et du style à la mode, le « Borromini français », qui a cependant bien de la peine à se faire passer pour Parisien avec son habit de gros bourracan et ses allures d' « homme du Nord ». On retrouvera, peint par lui, un portrait de Jean-Antoine assis devant un bureau et maniant le compas[2]; c'est encore Jean-Sylvain Cartaud, que la maison de Montmorency préoccupe aussi, Cartaud qui est parfois accompagné de Nicolas Bailly, le garde des tableaux du roi et du sculpteur Legros.

Chacun est attiré en cette maison par l'exquise urbanité du maître,

1. J.-E. Liotard, sculp.

2. Vente de Vignères, mars 1875 : « Portrait à mi-corps, enfermé dans un cartouche décoré d'enfants porteurs d'attributs et surmonté d'un aigle tenant dans ses serres une trompette de la Renommée, lavé au revers du titre des FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES par Oppenordt, qui a écrit au bas : *Antoine Watteau, Peintre du Roy, de l'académie de peinture, d'après nature, par son ami Gille-Marie Oppenort, Ecuier, Directeur général des Bâtimens et Jardins de Sa Majesté.* »

par la richesse toujours nouvelle des collections. Mais Crozat sait, plus sûrement, retenir sa petite cour : à l'heure de la collation, tandis qu'on grignotte les massepains d'amandes, les confitures sèches, que les gobelets s'emplissent de vin de Canarie, M^lle d'Argenon laisse glisser son écharpe brodée, pose son éventail et chante de sa voix expressive un récit de Campra, un air d'ATHIS, à moins que ce ne soit le duo des AMOURS DÉGUISEZ avec Paccini, ou qu'Antoine le flûtiste, Rebel, et les petits violons ne donnent la sérénade, ou que l'inter-nonce lui-même ne se risque sur l'archiluth...

C'est que Crozat le jeune est également un curieux de musique. Son goût s'est affiné encore en ce bienheureux voyage d'Italie : il s'est fait admettre aux lundis célèbres du cardinal Ottoboni, les grands offices de la Sixtine n'ont pas eu d'auditeur plus fervent, il n'a eu garde de manquer la chapelle des *Poveri di Giesù Cristo* non plus que les violons, les orphelines de la *Zabetta,* de la *Margarita,* de l'*Anna-Maria* des Hospitalettes où le régal se rehaussait d'une jeune religieuse pour batteur de mesure, une religieuse conduisant l'orchestre à grands battements d'ailes, belle d'une beauté d'ange sous son habit blanc, et, ce qui est bien du pays et bien du siècle, la coquetterie délicieuse et perverse d'un ardent bouquet de fleurs de grenade à l'oreille...

Crozat aura été le premier à oser aimer ouvertement la musique italienne[1]. C'est surtout cette musique qu'il fait entendre à Watteau, cette musique pleine de langueurs, d'une suavité et d'une émotion inconnues et nouvelles.

Depuis MÉDÉE, Watteau ne connaît que ce que l'Opéra a pu lui donner : la « joie voilée » de Lulli, le mugissement de la tempête d'ALCYONE, les sourdines d'ARMIDE et les airs de vitesse des ballets. Si tous les arts en France se désorbitent du Grand Siècle, sur lequel l'impénétrable nuit se fait si vite, la musique seule semble, un moment encore, vouloir rester ce qu'elle était sous le vieux Louis XIV. A part ce petit cénacle de Crozat où d'autres notes retentissent, ce sont toujours les mêmes cris de la Lemaure et de M^lle Antier, c'est toujours la même

1. C'est lui qui organisa, à Paris, le premier concert spirituel, donné le 18 mars 1725 (dimanche de la Passion). Le concert commença par une suite d'airs de violon de Lalande, un *Caprice* du même auteur, et son *Confitebor;* on joua ensuite le concerto de Corelli intitulé la *Nuit de Noël*, et on termina par le *Cantate Domino* de Lalande : « On avait commencé à 6 heures du soir et fini à 8, avec l'applaudissement général de l'assemblée, qui fut très nombreuse. »

En 1727, le concert italien est repris à Paris, dans un salon du palais des Tuileries, « avec dix-huit instruments et deux voix de femmes, MM. Crozat et Gaudin en font les frais. »

gavotte, la même passacaille qui ravissent : PANTHÉE, les FESTES DE THALIE ne sont que le pâle et amoindri reflet de ce qu'on jouait au temps où le maître à danser osait faire instruire contre les hautbois et les clavecenistes qui le gênaient par trop, au temps où Baptiste Anet ayant bravement joué une sonate de Corelli devant le roi, celui-ci, abasourdi, faisait venir en hâte un violon de sa bande et lui demandait un air de CADMUS pour se remettre... Non sans s'excuser d'un :

— Que voulez-vous, Messieurs, voilà mon goût!...

Ce goût n'est pas pour nous surprendre; la Bruyère l'a marqué : « Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE et de LE BRUN, est condamné. »

Cependant deux puissances se sont déchaînées, formidables, révolutionnantes, celle d'Haëndel, à peine en sa fleur et déjà rayonnante de cette phrase claire, de cette phrase ailée qui lentement s'envole pour planer dans une majesté calme d'une incomparable grandeur; celle de Bach, ouragan désordonné et sublime qui s'est déchiré aux cimes, broyant et sa mélancolie et son ampleur dans un même éclat fulgurant.

Ah! cela importe peu!... Plus tard, alors que le chantre de RADAMISTE se sera tu à son tour, comme le titan de la PASSION, leurs noms nous parviendront, péniblement; et Voltaire, Diderot, Rousseau, ergoteront sur leurs œuvres immortelles, sans les comprendre.

C'était une entreprise audacieuse que de faire exécuter sur les petits violons de Médard, au vernis criard et au son médiocre, les sarabandes d'Arcangelo Corelli, ces sarabandes chaudes de passion, de murmures amoureux et de fleurs, dorées du soleil de là-bas, palpitantes, émues et tragiques comme un poème de l'Arioste, sonates nées au temps où Stradivarius signe ses grands instruments à la robe rouge et fraîche, aux éclisses bellement ondées. Il eût fallu, pour les retrouver telles que Crozat les avait entendues, ce Francisco Géminiani qui les joue en ce moment au roi Georges tandis que Haëndel est au clavecin, il eût fallu ce jeu-là pour retrouver l'audace tendre et fleurie de Scarlati, le cantique de Durante, l'esprit de Carrissimi, le madrigal sensuel de Lotti le Vénitien, le motet si ardemment profane que Tartini écrit à l'ombre des Minorites d'Assise, enfin toute cette griserie mouillée de larmes, étincelante de rires, mais surtout et avant tout suprêmement caressante et débordante de grâce, imprégnée parfois d'une tristesse, d'un éloignement de crépuscule infiniment doux dont Crozat a ressenti le délicieux frisson.

Il est permis de mesurer l'émoi, le ravissement de Watteau aux variations de la Follia, à l'air des Folies d'Espagne, par les compositions qui en naquirent. Mais c'est là le moindre résultat, si on mesure le réconfort précieux que cette musique apporte au peintre, et dont la suite de l'œuvre se ressentira. Cette musique, c'est pour Watteau, à qui l'Italie manquera toujours, un peu des harmonies qu'il y eût trouvées, un peu du jour clair, de la belle vaillance des lignes dans le soleil, un peu de l'éclat superbe des femmes de Naples et de Venise. Tandis que résonnent les instruments et les voix, des audaces, des courages qu'il ne se soupçonnait sourdent en lui, il se sent pris du désir de réaliser ce qu'il avait cru ne jamais pouvoir tenter, ce que, dans la résignation de son petit état, il avait jusqu'alors relégué au nombre des chimères cruelles...

C'est bien au sortir du salon de musique de Crozat qu'il a crayonné, saisi cette femme qui écoute si parfaitement et dont il a noté le mouvement alors que, captivée par la langueur de la phrase ou l'élégance du menuet, elle se penche instinctivement vers les exécutants. Sur un coin de la feuille, de la même pierre rouge et du même crayon noir, il détache cette silhouette d'homme jouant de la flûte[1]. Et cet autre *Flûteur* de la collection Groult, comme il l'a pris sur le vif, le soir où il trillait sa partie, et comme l'étincellement des lumières est amusant, au bois de l'instrument, aux mains et aux joues du musicien.

Le flûteur est un des personnages de Watteau. En dehors des compositions connues, ne le retrouve-t-on pas dans ce tableau qui était en Angleterre et que Rochard copia à l'aquarelle? N'est-ce pas lui qui est entre la femme assise qui joue de l'éventail et le guitariste du *Lorgneur*[2] que possédait Julienne?

Toutefois, il semble que le particulier mouvement des bras du flûtiste n'ait pas trop incité Watteau à le traiter seul, comme il a traité le guitariste. Le joueur de l'instrument aux sons si doux qu'on ne les peut bien percevoir que dans le calme de la nuit, le musicien, complice obligé de toutes les entreprises galantes, ah! celui-là, il l'a isolé et volontairement fait revivre. Il s'en est emparé. C'est un des protagonistes du grand et subtil débat qu'il peint que ce personnage négligeable en

1. British Museum.

2. G. Scotin, sculp.; au moment où Mariette écrit l'Abecedario, le tableau est chez Coypel.

apparence, que ce diseur de riens dont la langue s'entend si bien, que ce brodeur de menutés dont l'éloquence persuade si vite... Le voici en veste de satin, en collerette et en manchettes de dentelle, chaussé d'escarpins relevés de nonpareilles qui éclatent dans l'herbe comme des fleurettes, sur le banc de pierre à l'orée du bois, du bois aux bruissements mélancoliques et aux brouillards d'ambre, égrenant, comme un appel, une brunette amoureuse et interrogeant le lointain dans l'espoir d'y découvrir l'amante : c'est le *Guitariste* du musée de Vienne.

N'est-ce pas lui encore qui est le personnage principal du *Concert* appartenant à l'empereur d'Allemagne, et qu'on a laissé se perdre presque entièrement, où vivaient dans une échappée superbe d'eaux, de collines et de bois, les écouteuses chères à Jean-Antoine, des enfants jouant avec un chien, où des groupes galants rompaient la ligne des seconds plans, à la manière des Vénitiens ?

Mais Watteau l'a pris dans trop de compositions, ce guitariste, et je dois renoncer à les énumérer. Seulement, dans la *Leçon de musique* de la collection Wallace, la préoccupation est si évidente qu'il me faut placer ici ce chef-d'œuvre. Le mot n'est pas trop fort, et voilà bien un des plus purs joyaux de l'écrin de Watteau. Le faire en est admirable. C'est celui de la plénitude des moyens ; c'est une superbe œuvrette, dirait-on, s'il était des œuvrettes avec Watteau. Ce petit panneau, orchestré par la palette de la *Finette* et de l'*Indifférent*, n'est que joies claires, chevelures indécises, carnations d'aurore de visages enfantins, sang à peine plus chaud d'une toute jeune femme. Et il n'y a, ici, nulle variation amoureuse. Voilà qui met cette œuvre très à part dans l'œuvre.

Jusqu'à maintenant, avec un entêtement et une volonté étranges, on a voulu mêler à ceci le madrigal ou la déclaration. Il suffit, pour se convaincre de la lourdeur du contresens, de regarder simplement le tableau, sans préoccupations et sans clichés apprêtés : il suffit de considérer ce groupe exquis de la sœur aînée qui tient le cahier de musique, du frère qui suit le chant, de l'amusement clair des deux bambins dont les candides regards rayonnent sans encombre, et de s'arrêter enfin à l'air perdu du musicien qui, d'une main éloquente comme Watteau seul peut en peindre une, tourne ses chevilles et cherche la justesse de ses quartes...

S'il faut une excuse à la bévue des critiques qui, jusqu'ici, ont trouvé je ne sais quel parfum de galanterie à ce chef-d'œuvre qui fleure si

candidement, elle est assurément dans les pitoyables vers que Louis Surugue a burinés au-dessous de sa gravure de 1719 :

Pour nous prouver que cette belle
Trouve l'hymen un nœud fort doux
Le peintre nous la peint fidelle
A suivre le ton d'un époux.

Ces enfants qui sont autour d'elle
Sont les fruits de son tendre amour,
Dont ce beau joueur de prunelle
Pouroit bien goûter quelque jour.

Surugue a été bien puni : sa planche est à la hauteur des deux quatrains.

Cependant, il est un instrument dont les notes graves et les tristesses singulières touchent plus particulièrement Watteau, un instrument qui l'émeut entre tous, dont les cordes chantent et vibrent sous des sourdines qui étouffent les sons sous des sanglots, les irisent seulement d'un crêpe violet qui pimente d'un petit deuil les andante, les menuets et les airs de tambourin. Cet instrument-là c'est la basse de viole. Il n'a eu garde de l'oublier dans le *Concert* de Sans-Souci, et il en fait jouer par Julienne.

Mais son goût personnel se double, en ce moment, d'une rencontre assez piquante : cet instrument est à la mode. Il engagera un homérique combat dont je retrouve les traces dans les papiers du temps :

La seule Basse de Viole a déclaré la guerre au Violoncel qui a remporté la victoire, et elle a été si complette que l'on craint maintenant que la fameuse Viole, l'incomparable Sicilienne, ne soit vendue à quelque inventaire à un prix médiocre, et que quelque luthier profane ne s'avise d'en faire une enseigne... la Basse de Viole est donc reléguée maintenant dans les cabinets des vieux partisans de l'ancienne musique, qui, après s'être amusés toute leur vie, semblent vouloir perpétuer leur goust en inspirant à leurs enfants, et surtout aux jeunes demoiselles, de préférer par décence le pardessus de Viole aux autres instrumens, comme s'il étoit moins honnête de mettre un violon sur l'épaule qu'un pardessus entre les jambes.

Ce triomphe du violoncelle ne fut si incontestable, si j'en juge par cette Défense de la Basse de Viole contre les Entreprises du Violon et les Prétentions du Violoncel :

Le Violoncel qui jusque-là s'étoit vu un misérable cancre, haire et pauvre diable, dont la condition avoit été de mourir de faim, point de franche lippée ! maintenant se flatte qu'à la place de la Basse de Viole il recevra maintes caresses. Déjà, il se forge une félicité qui fait pleurer de tendresse...

*Une Fête dans les Jardins de Saint-Cloud*

MUSÉE DU PRADO, MADRID

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible]

[illegible] entre tous, d[illegible] les [illegible]

[illegible] garde de l'oublier dans le *Concert* de Sans-Souci, et il en fait jouer [illegible]

[illegible] son goût personnel se double, en ce moment, d'une rencontre [illegible] : cet instrument est à la mode. Il engagera un homérique [illegible]

[illegible] quelque luthier [illegible] d'en faire une [illegible] de Viole [illegible] des vieux parisiens de [illegible]

[illegible] du violoncelle ne fut si incontestable, si j'en juge par [illegible] DE LA BASSE DE VIOLE CONTRE LES ENTREPRISES DU VIOLON [illegible] VIOLONCEL [illegible]

[illegible] carcère, haire et pauvre diable, dont la con[illegible] se flatte qu'à la place de [illegible]



Et il y en a, comme cela, un épais cahier...

Rien de surprenant, alors, que Watteau ayant à faire le portrait d'un « M. Bougi, conseiller au parlement de Rouen », ne représente ce personnage considérable jouant de la basse de viole dans son jardin. Cela a dû être assez indifférent au conseiller qui, probablement, de sa vie n'approcha une basse d'aussi près que dans cette toile où le peintre fait si bonne mesure au magistrat en mettant auprès de lui sa femme, ses cinq enfants, son nègre, son jardinier et un flûtiste qui n'est rien moins que le cousin ou le beau-frère [1].

Le fond du portrait de « M. Bougi » est celui du portrait de Julienne; l'ordonnance en est exactement la même : le ciel, une éclaircie dans le fourré, et dans cette éclaircie le haut d'un marbre qui se profile. Il faut remarquer, à ce propos, combien Watteau est parfois pauvre et embarrassé pour ses fonds, alors qu'il n'a recours aux arbres, aux collines basses ponctuées de fabriques. Cela, parce qu'il n'a musé dans cette Rome qui n'est qu'un vaste décor aux multiples aspects, parce qu'il n'a couru dans sa campagne aux sites merveilleux et qu'il ignore les villas de Frascati, la nymphée d'Albano et l'enchantement de Tivoli; il n'y a acquis cette aisance des lignes et des masses architecturales, il ne connaît cette diaprure des pierres et des marbres sans laquelle il est difficile de varier ingénieusement les jeux de fonds.

Aussi, ne se hasarde-t-il dans cette voie qu'avec une extrême timidité qui se traduit immédiatement par un peu de gauche et d'embarrassé, comme dans cette *Vuë d'Hyver* où s'enchevêtrent confusément des portiques, des escaliers, un vase sur son piédestal, un pont, un château-fort, une église, bien des choses encore qui gênent et altèrent la grâce et la vie des petits patineurs [2].

C'est l'oreille pleine de cette musique évocatrice qu'il aborde les maîtres que Crozat a réunis. D'instinct, il va droit aux Vénitiens. Ce n'est pour lui la révélation, comme on l'a écrit partout, car il les a

1. Le *Concert champêtre*, Audran sculp., d'après « le tableau peint par Watteau, haut de 1 pied 10 pouces sur 1 pied 7 pouces. » Pour Bougi, j'ai trouvé deux personnages portant ce nom et qui pouvaient servir de modèles à Watteau : Guillaume-Joseph de Croissy, seigneur de Bougy, conseiller au parlement de Rouen, et qui épousa Anne de Bailleul le 12 août 1705, et Jean-Jacques Révérend de Bougy, dit le marquis de Colonges, brigadier des armées du roi et dont la fille se maria en 1714. Le *Crispin assis*, la main sur la garde de son épée (nº 57 des FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES), n'est autre que « M. Bougi ».

2. Cette *Vuë d'Hyver* fait partie de quatre compositions que grava Huquier. Le 21 décembre 1784, on vendait (nº 202 du catalogue) : « WATTEAU : un paravent de quatre feuilles sur chacune desquelles est ajusté un tableau de de forme ovale. Ces quatre tableaux, légèrement peints et touchés avec esprit, représentent les *Saisons*. Ce meuble de distinction étoit placé dans le cabinet de M. Blondel de Gagny. »

vus déjà, au moins au Luxembourg, à côté de la fulgurance de Rubens.

A la vérité, il ne les a qu'entr'aperçus. Deux raisons à cela : le peintre d'Anvers l'hypnotisait, et il ne lui eût été loisible de volontairement s'en détacher pour se tourner vers d'autres; puis, son œil n'était encore assez roué pour être avide de jouissances plus subtiles. Maintenant, avec sa fatigue déjà grande et cette lassitude nécessaire, il les retrouve, les grands enchanteurs, chauds de soleil et de force superbe, non dans l'amoncellement de la galerie de la reine, où ils semblaient se noyer, mais ici, dans l'intimité et la quiétude d'art de ce logis. Il y a là, parmi les Italiens, des Lombards, des Toscans, des Ferrarais, avec, au moins, une de leurs dominantes expressives. Watteau reste avec les Vénitiens. Il semble qu'il soit né d'eux et qu'ils le réclament. Et doucement, dans le loisir et la lenteur des heures choisies, dans l'isolement de la précieuse retraite, il communie en eux, il pénètre les grandes lumières de Véronèse, le tournoiement de ses brocarts, la désinvolte magnifique de ses personnages; il pénètre l'ambre chaud des chairs palpitantes du Titien, cette perfection humanisée dans l'harmonie de ses corps de femmes qui irradient les crépuscules aux frondaisons alourdies, ces crépuscules qu'éclaire la caresse des longs regards...

Et devant ces libertés magistrales et ces audaces, il comprend qu'il lui faut encore élargir sa touche, moins découper ses lumières, rompre plus audacieusement ses dessous, éclairer et envelopper de frissons le bois qu'il aime tant, voir parfois plus simple, oser souvent plus large, charger de moins de figures l'atmosphère de ses toiles. Cela, c'est l'initiale et brutale leçon comprise en un instant... Mais, il y a l'autre, celle qu'il cherche à entendre, celle qu'il veut déchiffrer, le secret qu'il veut surprendre, le secret de la grâce attirante, le mystère de la beauté profonde épandue dans l'œuvre, de la beauté insaisissable et victorieuse qui le tient là, angoissé, muet, avec un grand trouble d'impuissance et de faiblesse. Contemplations dont il sortira inconsciemment plus fort, tout à fait grand à son tour, puisqu'on retrouve dans ses propres ouvrages un émoi aussi insaisissable et une grâce aussi victorieuse que chez Véronèse ou chez le Titien.

Crozat devait ouvrir à Watteau un autre trésor, celui de ses cartons.

Là, gisait, pour Jean-Antoine, tout le secret de la technique des maîtres. Ce qui venait de Jabach, comme ces feuilles roses où Botticelli

avait, au crayon d'argent, indiqué, en traits puissants, ces têtes d'hommes; et ces pierres noires de Lorenzo di Credi ; et ces plumes lavées de bistre et d'aquarelle, où d'inconnus Florentins silhouettaient d'énergiques profils. Ce qui venait de Zanetti, comme ce *Christ mort* de Raphaël d'une éloquence serrée sous le bec volontaire de l'outil, et ces autres feuillets remplis par le Santi d'études de têtes et de mains; et ces draperies sculpturales du Vinci, sanguines où des vieillards se hérissent, crayons d'argent où des bambini s'imprécisent, et ces sites champêtres ordonnés d'une plume légère; et la fougue d'Andrea del Sarto avec ces gens aux manteaux pochés d'encre, ces cavaliers, flamboyants sous l'impatient crayon; et ces *Triomphes* de Bonaccorsi, où, dans une mêlée de lions, de chevaux, de silènes et de porteurs de thyrses, des femmes échevelées se renversent. Ce qui venait d'Antoine Triest : sanguines chatoyantes de Van Dyck, portraits enlevés, au mordant d'eau-forte, efflorescences de Rubens[1], impressions aux rondeurs fauves, femmes saisies dans le satin craquelé de leurs robes ou dans la nudité rose de leurs chairs, notations que le maître d'Anvers n'avait pu laisser sur le papier sans des étincellements de couleurs; ou encore, venant aussi de l'évêque de Gand, quelque lion de Rembrandt, quelque plume écrasée enserrant en ses cassures un court drame biblique, quelque furieuse évocation de soleil et de feu, en hachures, en des traits à la pierre rouge, par le travers d'un griffonnage où s'évoquait l'intimité placide d'un canal rayé de roseaux et taché d'une barque...

Voilà le trésor. L'inventaire de Crozat énonce dix-neuf mille cent deux pièces...

Les grands paysages du Titien, si hardis, si beaux de formes, pleins du souvenir des sauvages et montueuses marches allemandes, ces paysages aux tumultueux accidents, vignerons sur les coteaux, bûcherons dans les bois, troupeaux dans la vallée, ce paysage qui n'est qu'un constant rappel de Pieve di Cadore rude et inoublié, Watteau le copiera souvent, et aussi celui du Padouan Campagnola, qui en est un reflet... Tandis qu'il examine un dessin de ce dernier, tandis qu'il retourne la feuille, voilà qu'un frisson l'agite, que, dans un poudroiement de soleil, de joie, de gaieté, un peu de l'insoucieux compagnonnage des deux

1. Louvre, collection His de la Salle, no 296, *Enfant vu de dos*, une sanguine sur papier jaune, copie par Watteau d'une pierre noire de Rubens provenant de chez Mariette (même collection, no 209). No 297, à la sanguine, copie de trois groupes de la *Kermesse* : les deux femmes allaitant leurs enfants, le paysan et la paysanne dansant.

hommes lui parvient : d'une écriture pressée, menue, il y a ces lignes écrites : « L'an 1511, nous avons peint à fresque en compagnie du Titien, dans la Scola del Carmine, et de compagnie nous sommes entrés dans la Scola de Padoue, le 24 de septembre de la même année... »

De même, quand, d'un autre compagnon de Vecellio, quand du « grand Giorgio » il rencontre un arbre, un ruisseau, un château-fort et une montagne, il les traduira fidèlement.

L'inquiétude de l'ordonnance des fonds du Titien et du Giorgione hante tellement Watteau qu'il en répétera à satiété les copies et les traductions.

Si l'œuvre du peintre avait disparu complètement jusqu'en ses moindres ressouvenances, et qu'il ne fût resté de Watteau que ses dessins, seuls ils suffiraient à lui assurer sa glorieuse place entre les plus vibrants et les plus puissants évocateurs de la vie. Le nom qui manque au bas des feuilles superbes, cet anonymat créerait la plus troublante des énigmes, car, auquel des grands entre les grands pourrait-on donner ces émotionnantes et graves notations, ces sourires mystérieux et mélancoliques de la forme, surpris et rendus avec un bonheur d'exécution qui tient du prodige, ces créatures si puissamment construites dans leur légèreté, si émues sous le chiffonnage élégant et presque correct du manteau à collet, si agitées dans ce brouillard d'idées et de rêve dont le crayon génial les nimbe?

Parfois, c'est aux lourdeurs que la fantaisie de Watteau se complaît; et voilà le *Marchand de fruits* de la collection Schwiter, ce vieux épais et carré, à la tête chenue et à la barbe longue, qu'il note en un frottis de crayon noir, mais dont il rehausse de rouge la main calleuse et la tête; voilà cette maritorne accroupie sur le carreau de sa cuisine, tandis que le chien barbote dans la vaisselle; voilà le *Rémouleur* [1] avec le pittoresque de sa meule au sabot troué et le poème de son habit en loques; voilà le *Maraîcher*, cette précieuse petite étude d'homme debout, tenant un bâton et un panier, dont la facture est si prestigieuse, si concise, si sévère, dont les jours clairs et les ombres chatoyantes de la veste et du chapeau, l'énergique concision du visage, la rudesse de la main, font penser aux grands crayons d'Holbein et du Vinci.

1. Figures de Différens Caractères, n° 107 : *Rémouleur penché sur sa meule*, Caylus sculp.; dessin aux crayons rouge et noir, au Louvre. Vente Julienne, avec la *Savoyarde*, 30 livres. Vente Mariette, seul cette fois, 480 liv., prix tout à fait anormal pour l'époque.

*Embarquement pour Cythère (Détail central)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photogravure Braun, Clément et Cie)*

[illegible] lui [illegible] : d'une écriture [illegible] y a ces [illegible] : « [illegible] 1511, nous avons [illegible] à [illegible] du Titien [illegible]

[illegible] de Padoue, le 24 de septembre [illegible]... »

[illegible] même, quand, d'un [illegible] de [illegible], grand du [illegible] Giorgio » il rencontre [illegible] château-fort et [illegible], il les traduit [illegible]

[illegible] copies et les [illegible]

[illegible] l'œuvre du [illegible]

[illegible] plus vibrants [illegible]

[illegible] feuilles [illegible] troublante des énigmes, [illegible] donner [illegible]

[illegible]

[illegible] et de [illegible] dont le crayon [illegible]

[illegible] le chien [illegible]

[illegible] de sa [illegible]

[illegible] un [illegible] est si [illegible], si [illegible], si sévère [illegible]



A côté de cela, quelle plume de Fragonard est plus étincelante, plus foisonnante et grouillante de murmures, de lazzis, de madrigaux, d'églogues dans le soleil pâle et tamisé des bois, de jolies questions que des galants surpris laissent sans réponses, d'invites intéressées que des coquettes achevées déclinent dans un sourire, quelle encre blonde d'Eisen, de Lawrence ou de Saint-Aubin est plus chantante, plus parfumée d'airs de flûte et de hautbois, de gestes piquants et de déclarations enrubannées que ces feuilles d'études de la collection du duc de Devonshire, dont on ne peut se rassasier de déchiffrer le fin chaos et l'inégalable et preste virtuosité?

Qui, de ces préoccupés de l'enveloppement de l'habit, des jeux du tricorne jeté sous le bras, de la brisure de l'épée sur le bas de soie, de l'envolement du nœud noir de la bourse sur l'épaule, qui est plus soucieux de ces accidents savoureux et caractéristiques que ne l'est Jean-Antoine? Avec quel bonheur ne les a-t-il pas synthétisés dans ce cavalier du British Museum, pour ne citer que celui-là... Qui, si on aborde la Femme avec lui, a rendu plus éloquemment le grand manteau froufroutant de dessous égrisés de satins et de pampilles, le grand manteau givré de cassures ou étiré en plis fluides, ce manteau qu'il a fait sien et dans lequel il enferme sa créature à lui?... Qui, dans le babillage des deux crayons, jette plus sûrement une mandore ou une guitare aux mains d'un pinceur de ballabilles? Qui, sur cette feuille d'études[1], croquerait d'une pointe aussi libre et dans une attitude aussi nouvelle, ce jeune valet versant à boire? Et qui, dans l'angle du papier, séduit par la joliesse du mouvement, sortirait de cet homme jeune, par une enharmonie délicieuse, cette *Verseuse* évoquée et trahie seulement en quelques traits légers, en l'accentuation de la poitrine, en l'amenuisement des extrémités, crayonnage si exquis que pour retrouver l'équivalent il faut remonter aux heures fières des Florentins et des Vénitiens restés purs?...

Et qui, encore, alliant dans une liberté et une fantaisie qui n'ont d'égales que l'inimaginable justesse des valeurs et des irradiations, qui encore mêlera les trois crayons, sanguine, charbon et craie, pour faire chanter et vibrer tout le dessin avec une puissance égale à celle de la peinture, pour captiver et retenir devant la feuille par l'émoi de ces

1. Vente Decloux; nº 167, 3.900 francs.

têtes qui surgissent, de ces femmes à la chevelure doucement cerclée d'un ruban ou emprisonnée dans le béret plat qu'il peut seul oser, de ces songeuses, de ces volontaires, de ces résignées dont l'œil se ferme à demi, comme apeuré d'une légère crainte, dont le regard, quand il est droit, se voile d'une petite tristesse, de ces superbes et émotionnantes feuilles débordantes de vie, bruissantes de sourires, de soupirs et de pensées graves, où parfois des profils d'hommes apparaissent, rares, sérieux et pensifs...

Et, où retrouver ces mains bleutées de veines fines, ces mains aux doigts longs bagués d'anneaux et roses d'ongles transparents et étroits, ces mains qui se crispent, s'allongent, se posent dans le naturel alanguissement d'un repos, s'offrent bellement ouvertes dans l'éloquence de leurs lignes indiscrètes ou se ferment nerveusement sur l'ivoire d'un éventail, ces mains qu'on ne peut oublier et qui mettent dans l'envol d'une manchette de dentelle comme un frisson de vie où tout un être à la fois se définit et se résout?

La sanguine de Watteau, c'est du sang. Un sang frais qui flue avec des lumières d'argent natif, un sang qui flue sur le grain du papier et y fait trembler les personnages dans une hallucinante vérité. Ils existent réellement, se meuvent sous l'œil... Mais, Jean-Antoine a diffusé sur eux, et avec un art si prodigieux, les caractéristiques de l'être animé, qu'il est souvent bien inutile de les vouloir analyser : il semble qu'il y ait, sous chacune de ses figures, une mystérieuse préparation qui nous échappera toujours... On a cherché des explications : fond du papier choisi et préparé minutieusement, pierres d'Angleterre acquises à grand'-peine et conservées jalousement... que sais-je encore! Tout cela est misérable et ne peut rien expliquer de l'enchantement de Watteau dessinateur. Les roueries, de tout temps, ne sont-elles pas possédées, surtout par les médiocres? En art, à une certaine hauteur, il n'est pas de secrets. Le seul secret, c'est la vie surprise et fixée... C'est aussi, parfois, d'avoir souffert, pour posséder bien la profondeur et le battement de la pulsation.

Watteau a beaucoup souffert.

Il est curieux de connaître l'effet que produisit l'éclosion de cette merveille : le dessin de Watteau.

A l'époque où il dessinait, il dessinait « avec applaudissement ». Cela ne veut nullement dire qu'il ait été compris. Naturellement, Caylus

ne saisit pas plus son crayon que son pinceau; j'aurai à revenir sur les jugements absurdes qu'il porte. Mariette, lui, déclare doctoralement : « qu'il mettoit de la finesse dans son dessein, sans avoir jamais pu dessiner la grande manière... » Ah! cette grande manière qu'ont dans la bouche et sous la plume les pédants de toutes les époques...

Julienne vit mieux; en tête des Figures de Différens Caractères, il écrit :

> ... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les desseins du célèbre Watteau, qu'on luy présente icy. Ils sont d'un goût nouveau; ils ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'auteur, qu'on peut assurer qu'ils sont inimitables...

Gersaint est enthousiaste :

> Pour ses Desseins, quand ils sont du bon tems, c'est-à-dire depuis qu'il est sorti de chez M. de Crozat, rien n'est au-dessus dans ce genre; la finesse, les grâces, la légèreté, la correction, la facilité, l'expression; enfin, on y désire rien, et il passera toujours pour un des plus grands et des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés.

Voilà une opinion dangereuse qui devait attirer au brave homme, vers le milieu du siècle, peu d'ans après la mort de Watteau, à l'heure du discrédit et presque de l'oubli, les sévérités de l'auteur du Dictionnaire de Peinture et d'Architecture. « Il faut beaucoup rabattre de cet éloge, écrit-il. C'est un reste de l'ancien préjugé, et ce préjugé est pardonnable à M. Gersaint, ancien ami de Watteau. »

Ceci paraît en 1746. La réplique ne se fera longtemps attendre. L'année suivante, Gersaint rédige le catalogue du cabinet d'Angran de Fontpertuis. S'il y fait quelques réserves sur l'ensemble des tableaux de Watteau, son admiration pour les dessins demeure entière. Et, vertement, il riposte à l'aristarque :

> ... J'ose néanmoins ajoûter, que je crois que cet ancien préjugé qu'on nous annonce comme déjà oublié depuis long-tems, existera tant qu'on verra des Dessins de ce Maître, auxquels je n'ai encore vû personne refuser ses suffrages. Ceux même qui sont le plus opposés au genre que *Watteau* avoit embrassé, et qui critiquent le plus ses Tableaux, conviennent aisément qu'il est admirable dans ses Desseins, et qu'il est comparable à ce que nous avons de mieux...

Mais Gersaint s'échauffait seul. A cette même vente Fontpertuis, je note : « n° 501. — Vingt-trois desseins de *Watteau,* tant paysages que sujets », vendus dix livres deux sous à Joullain !... Sa peinture ne se vend déjà plus, témoin le n° 407 « La représentation d'une scène de

tragédie, pinte sur bois par *Ant. Watteau.* H. 6 pouces sur 8 pouces de large », et que Verbuck a pour trente-sept livres un sou[1]...

M. de Voltaire peut écrire en toute sécurité : « *Wateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, et qu'il a très bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand ; il en étoit incapable. »

En cette demeure de la rue de Richelieu, la musique, les dessins, les tableaux causent chez Watteau des bouleversements bienheureux et profonds. Ce qu'il y avait chez le peintre d'audace endormie, se dégage, se précise, se reconnaît. Toutefois, une impression lui manque encore, s'il possède maintenant l'âme, le corps et la défroque des personnages de ses conversations galantes : le décor où il aime à les placer. Il ne l'a pratiqué, jusqu'ici, que très accidentellement. Il va pouvoir y vivre à sa guise, puisque le financier possède Montmorency.

Mais, avant que d'abandonner la maison de ville de Crozat le pauvre, avant que de suivre Watteau à la maison de campagne, il convient de parler de cette *Promenade sur les Remparts* que critiques et biographes lui font peindre là, le faisant s'inspirer directement de la vue de sa fenêtre, de la découverte de la terrasse de l'orangerie de l'hôtel.

L'erreur est grosse.

Cette vue ne peut tenter Watteau. Il n'y règne ni assez de calme dans le désordre, ni assez d'air entre les groupements. Si, hors de la quadruple rangée d'arbres, par delà le passage souterrain qui mène au

1. Voici la courbe des dessins de Watteau dans les ventes, depuis la vente de Crozat. — 1741, vente Crozat : 9 dessins en 2 lots, « ce sont les dessins que ce peintre légua en mourant à M. Crozat, en reconnaissance de tous les bons offices qu'il en avoit reçus » ; 1[er] lot, 31 liv., comte de Tessin ; 2[e] lot, 54 liv., Frémyn. — 1744, vente Quentin de Lorangère : 58 dessins, 84 liv. ; 8 sujets peints à l'huile, 15 liv. — 1745, vente la Roque : 3 des plus beaux dessins, 48 liv. 2 sous. — 1753, vente Coypel : Têtes de femmes (3 crayons) et deux estampes peintes sur verre, 11 liv. — 1767, vente Julienne : 2 dessins (3 crayons), 210 liv. ; on vendit 400 dessins de Watteau, catalogués. — 1772, vente Huquier : paysage (sanguine), 11 liv. — 1775, vente Mariette, le *Rémouleur*, 480 liv., buste de Van Dyck, 30 liv. 19 sous, tête de femme (sanguine et pierre noire), 31 liv. — 1776, vente Neyman, un *Concert* et une *Conversation galante* (sanguines), 36 liv. — 1777, vente du prince de Conti, 4 têtes de femmes (1 dessin), 101 liv. — 1778, vente d'Argenville : 3 études de femme (pierre noire et sanguine) et une autre peinte à l'huile, 27 liv., 14 études de composition, 21 liv., études (sanguine), 18 liv. — 1773, vente du 19 novembre : étude femme (3 crayons), 8 liv. 19 sous, *Parc* avec groupes de plusieurs figures (3 crayons), 8 liv. — 1791, vente Lebrun : 9 dessins (sanguine) et des études pour ses tableaux, 3 francs. — 1803, vente Duquesnoy, *Portrait d'Ant. Watteau* (3 crayons) sur papier gris, 4 fr. 25. — 1810, vente Sylvestre : 16 études (pierre noire et sanguine) sur papier blanc, 17 francs. Jusqu'à la vente Saint, on n'osera plus faire figurer dans les ventes le nom de Watteau. — 1846, vente Saint : Jeune fille, buste (sanguine), 129 francs, 7 têtes de femmes sur une feuille (3 crayons), 48 francs. — 1847, vente Villenave : études de femmes, d'hommes et de soldats, 4 dessins (sanguine et crayon noir), 7 fr. 50. — 1855, vente Norblin : enfant coiffé d'une toque (crayons noir et rouge), 205 francs, tête de femme (crayons noir et rouge), 8 francs. — 1858, vente d'Ymécourt : feuilles d'études du Louvre ; n° 1325 du musée, 347 francs ; n° 1324, 350 francs ; n° 1326, 340 francs. Puis les prix montent progressivement, aux ventes Villot, Walferdin, Rochard, Palla, pour arriver en 1898 aux prix de la vente Decloux : feuille d'étude, 3.900 fr. Étude d'homme (sanguine), 2.420 francs ; Arabesque (pierre d'Italie et encre), 2.550 fr. et en 1900 à celui de la vente Defer Dumesnil, *Portrait de Costantini* (sanguine), 16.100 francs.

potager, l'horizon est tentant avec ses perspectives de cultures maraîchères rompues de l'amusante antithèse des jardins frisés et soigneusement palissadés, jardins où les cabinets de treillage rivalisent avec la rectitude des salles de marronniers et le savant des effets d'eau, la foule qui grouille à ses pieds ne le tente nullement. Il n'est l'homme de ce coudoiement qui monte jusqu'à lui dans un hourvari assourdissant. Cette foule, c'est la mêlée bourdonnante de Paris tout entier, c'est « le contraste étonnant des équipages, la bigarrure singulière des livrées, la variéte unique des spectacles, la diversité inconcevable des caffés, le gromellement bourdonnant des buveurs, les brouhahas répétés des *Amateurs* de Parades, le sifflement séduisant des petites marchandes de nougat et des bouquetières, l'écorchante harmonie des vieilleuses montagnardes, les invitations bruyantes des joueurs de gobelets »; c'est la baguenauderie énorme des simples qu'occupent un bel attelage, beaucoup de livrées et qu'éblouissent « plusieurs rangs de boutons parfaitement dorés » ; c'est le refuge des désœuvrés que chasse le bourbier de Vincennes, et qui suivent, émotionnés, la belle M^me^ de Monastérol dans son phaéton aux pilastres d'argent et aux capitons de velours cramoisi.

Accoudé sur la balustrade de Crozat, voilà ce que Watteau a sous les yeux.

Or, rien de moins parisien que cette *Promenade sur les Remparts* qu'Aubert devait graver et qui figurait dans le cabinet de Julienne : un fond assez maussade de ruines massives et sans style, vaguement italiennes, des saules qui se profilent au bord de l'eau, et de-ci de-là, des groupes bien détachés, cette fois, de ce livre relié « où il choisissoit les figures qui lui convenoient le mieux pour le moment », en un mot, un tableau enlevé dans son atelier, loin de toute préoccupation locale.

Au contraire, dans ces *Champs Elisées* que possédait Julienne, ce mur bas qui court vers ces petites maisons, cette fontaine, ces arbres grêles sous lesquels femmes et enfants se dispersent, tout cela sent l'endroit vu et noté, avec le scrupule, et dans la mesure dont Watteau est capable. Certainement, c'est à la fidélité, même relative, avec laquelle est rendu ce coin cher aux Parisiens, qu'il faut attribuer les prix relativement élevés que ce Watteau atteindra dans les ventes du siècle[1].

1. Vente Blondel de Gagny, 1776, n° 222, les *Champs-Elysées* (H. 1 pied, L. 3 p.), 6.500 livres (Blondel d'Azincourt). Vente Blondel d'Azincourt, 1783, n° 34, 8.000 livres. Il repassait à la vente Choiseul, en 1787, sous le n° 62. Une

A un certain « M. Glucq » — est-ce le conseiller qui avait chez lui, dans une bibliothèque où voisinaient Montaigne, Brantôme, Molière, Descartes, Voltaire, Marivaux et Boccace, « L'ŒUVRE DE WATTEAU, CXVII^e^ *pièces;* les ETUDES *du même*, 2 grands volumes in-fol., dans un grand portefeuille IX pièces de Watteau et Pater, et encore, dans un petit volume in-fol. XI pièces de Watteau » ? — à M. Glucq appartenait une seconde vue des Champs-Elysées que Watteau avait prise de la galerie des Tuileries, décor, où, au fond, se reconnaît parfaitement la chaussée d'Antin, et dans lequel le peintre a mis, parmi les promeneurs qui circulent, un assez imprévu joueur de guitare, un nègre, et pour relier ses plans, une basse de viole, des cahiers de musique, des flacons dans un rafraîchissoir. Aveline, qui l'a gravée, lui a donné pour titre : les *Charmes de la Vie*[1].

Quand la ville « persécute », quand la fatigue des concerts et des médianoches se fait sentir, la compagnie part pour Montmorency. Le chemin n'est pas long, un peu plus d'une poste que les chevaux franchissent dans le temps qu'il faut pour se convaincre tout à fait qu'on quitte Paris. Et l'on gagne l'étang Coquenard, Epinay, Ormesson, la Chevrette, la royale allée d'ormes qui mène à l'avant-cour. On a vite laissé cette banlieue et, tout près, sur la gauche, Clichy-la-Garenne où, à la boucle de la rivière, vis-à-vis la pointe de l'île, Crozat le riche a son château.

Du côté de Paris, en avant du bourg, sur l'éperon de la colline, le domaine éploie l'ordonnance superbe et variée à laquelle Le Brun et Le Nôtre, Cartaud et Oppen Oordt ont collaboré. Il est à la fois majestueux et précieux, plein du siècle qui vient de finir et du désir naissant du siècle qui commence. Il réalise, pleinement, les belles lignes que ces gens à manchettes ont, sur la feuille jaunie du plan, tracées d'un œil

répétition de ce tableau devait exister en Angleterre à l'époque, puisque, en août 1782, à Londres, s'éditait une gravure en ovale avec cette mention : *From an original picture in the collection of M. A. Maskin.* A Chantilly, il y a un dessin pour ce tableau, *Deux femmes assises* (sanguine, mine de plomb, crayon noir), et dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, n° 194, une *Petite fille assise à terre.* Le tableau est dans la galerie Wallace ; N. Tardieu l'a gravé.

1. Collection Wallace. Les *Charmes de la Vie* passent une première fois en vente le 11 décembre 1784 (n° 35 du Catalogue). 1809, vente Pierre de Grand-Pré, n° 39 (sous le titre du *Concert champêtre)*, 172 livres. (H. 2 pieds. L. 2 p. 7 pouces). FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, n° 24, *Nègre retirant des bouteilles d'un rafraîchissoir ;* entre les n^os^ 52 et 53 de l'exemplaire de l'Arsenal, *Guitariste le pied posé sur un tabouret*, qu'une note accompagne : « M. de Julienne a fait graver cette planche par B. Audran et l'a fait effacer après en avoir tiré quelques épreuves, et m'a donné celle-cy et n'en a qu'une de reste » ; 117, *Femme jouant de la guitare* (mine de plomb, pierre noire et sanguine, collection His de La Salle, Louvre, n° 295 ; 237, *Buste femme regardant à droite ;* 266, *Femme assise sur une chaise.* Par Demarteau, « graveur du roy, quai de la Peleterie, *à la Cloche* », une gravure de la guitariste tournée à droite, et un buste de femme, la tête tournée et penchée à gauche, un toquet à plumes sur le haut de la tête, imitation de trois crayons d'après le dessin du recueil de Julienne (n° 244). — M. Glucq possédait aussi les *Agréments de l'Este,* Jacques de Favannes Sculp., qui devaient se vendre 180 fr. à la vente Saint (n° 72, sous le titre de la *Moisson).*

*Le Concert*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

(*Photographie Braun, Clement et Cie*)

A un certain « M. Glucq » — est-ce le conseiller qui avait chez lui, dans une bibliothèque où voisinaient Montaigne, Brantôme, Molière, Descartes, Voltaire, Marivaux et Boccace, « L'[illegible] de Watteau, CXVII *pièces;* les Études *du même*, 2 grands vo[illegible] in-fol., dans un grand portefeuille IX pièces de Watteau et Pater, [illegible] encore, dans un petit volume in-fol. XI pièces de Watteau »? — à [illegible] Glucq appartenait une seconde vue des Champs-Élysées que Watteau [illegible] prise de la galerie des Tuileries, décor, où, au fond, se [illegible] parfaitement la chaussée d'Antin, et dans lequel le peintre a mis, [illegible] les promeneurs qui circulent, un assez imprévu joueur de gui[illegible] un nègre, et pour relever ses plans, une basse de viole, des ca[illegible] musique, des flacons dans un rafraîchissoir. Aveline [illegible] la gr[illegible] a donné pour titre : les *Charmes de la Vie*[1].

medianoches se fait sentir [illegible] part p[illegible]

Et l'on gagne l'eta[illegible], la Chevrette, la royale allée d'ormes qui mène [illegible]. On a vite laissé cette banlieue et, tout près, sur le [illegible] la-Garenne où, à la boucle de la rivière, vis-à-vis [illegible] Crozat le riche a son château.

Du côté de Paris, en avant d[illegible], sur l'éperon de la colline, le domaine éploie l'ordonnance [illegible] et variée à laquelle Le Brun et Le Nôtre, Cartaud et Oppenord [illegible] collaboré. Il est à la fois majestueux et précieux, plein d[illegible] de finir et du désir naissant du siècle qui commence. [illegible] les belles lignes que ces gens à manchettes ont, [illegible] du p[illegible] tracées d'un [illegible]

[1] [illegible]



artiste et d'une main rompue aux agréments heureux. Les grands vents, les brumes, le soleil ont tôt fait de tout cela, simplement le coin de la vallée où il y a le plus de fleurs, d'arbres et d'eau. Mais, par les temps calmes, le piquant du mélange éclate, et c'est peut-être cette particulière saveur qui le fait tant aimer de ses hôtes.

Par une demi-lune en gradins, des parterres de broderie et une magnifique terrasse d'où on jouissait d'une vue que Jean-Jacques déclarait « unique au monde », on accédait à la maison point trop chargée de sculpture, où on avait laissé à la pierre nue un peu de sa belle éloquence, où discrètement, de grands pilastres corinthiens et une rampe à balustres encadraient deux étages, un très haut, un plus bas. Si, à Passy, Samuel Bernard a « une galerie décorée de papier de la Chine et dont la cheminée, aux bronzes dorés d'or moulu, est de griotte de Florence », à Montmorency, Crozat a un « sallon ovale à l'Italienne », qui, du rez-de-chaussée aux combles, marie ses courbes étudiées et dont la retombée de la coupole sur la galerie à jour est un chef-d'œuvre de délicatesse, un salon où la Fosse a peint les *Saisons*, et « dans la calotte », un *Phaéton demandant au Soleil le gouvernement du char*.

Il a aussi une chapelle avec un minuscule autel à consoles dont les têtes d'anges sourient aussi aimablement que des amours, un autel au-dessus duquel Legros vient de sculpter une gloire, tumultueuse de nuages et de rayons.

J'ai dit la terrasse qui régnait au-dessus des parterres en broderie, devant la maison. A l'autre face, du côté de la montagne, des charmilles en arcades descendaient vers un premier bassin qui encadrait son miroir aux glacis d'un boulingrin immense à l'incroyable jeu d'arbustes; puis, sur le coteau, vers la forêt, dans un lacis de sentiers et des étoilements d'allées, le foisonnement du « Jardin de M. Crozat » s'étageait. Et vert, imprévu, pittoresque, délicat, galant, raffiné d'étrangetés archaïques à la Hollandaise ou de larges portiques de feuillages qui rappelaient Marly, c'était la salle des tilleuls, le bosquet des buis, l'orangerie circulaire d'Oppen Oordt, la grotte du fer à cheval, le belvédère, les quinconces doubles, les massifs des charmilles contrariées... Dans ce dédale fleuri d'œillets, de roses, de tubéreuses, se découvrait un « petit château », la maison que le Brun s'était construite devant les cascatelles, la pièce aux gondoles, la cascade et, enfin, la nappe de la chute, coulée

magnifique de vaguelettes emprisonnées dans des vasques incisées dans le velours des arbres et des plantes[1].

Crozat mort, les échos du parc muets depuis près d'un demi-siècle, Jean-Jacques viendra habiter le « petit château » et promener ses songeries dans la « majesté frappante et simple » du domaine « qui soutient et nourrit l'admiration »... « C'est dans cette profonde et délicieuse solitude, qu'au milieu des bois et des eaux, au concert des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'EMILE, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivois. »

Mais quelqu'un a passé là avant lui, quelqu'un qui raisonnait de la Nature avec moins de mots, et que nulle thèse n'embarrassait; quelqu'un qui, lui aussi, a regardé ces frondaisons, ces eaux, ces fleurs et ce soleil, et qui a goûté là, comme venait de l'écrire M. de Fénelon, « ces délicieuses nuits d'été où les zéphirs rafraîchissent les hommes et où la rosée désaltère la terre »; quelqu'un qui s'accoudait volontiers à cette rampe de marbre d'où on découvrait si facilement Versailles... Et l'œuvre était née: l'*Assemblée dans un parc*.

A détailler ce Watteau, il semble qu'on plonge le regard dans un de ces écrins sombres où sont couchées ces rarissimes et très anciennes gemmes dont l'éclat singulier s'ambre de feux uniques et cependant rompus. Ici, ce qui resplendit dans les grands nuages des feuillées épaisses, près du placide étang où vibre un ressouvenir du ciel, près de cet arbre qui, seul, meurt toisonné d'or sur l'extraordinaire profondeur des lointains, ce sont les chairs des épaules, la carnation ou la pâleur des visages, le frémissement des mains, la vie enfin de ces créatures qui tressaillent sous la soie et le satin des robes. Un couple, à peine enlacé d'un petit geste galant, passe et s'imprécise; ceux et celles qui devisent sur le banc de gazon n'ont plus que de rares paroles dans l'inquiétude de l'heure voisine du crépuscule, et comme s'élève et flotte une buée d'irisations sur les pierres de l'écrin, l'enchantement amoureux et mélancolique d'une phrase de Mozart habite le vent qui sème les premières feuilles mortes.

1. Encore, jusqu'à la veille de sa destruction par la bande noire, le domaine de Crozat devait conserver son pittoresque. J'ai vu passer, à la vente Defer-Dumesnil, une sépia de cette maison de Le Brun (nº 187 : L. C. Maréchal : *Vue de la maison de Mansard et de Lebrun à Montmorency)* où revivaient, dans l'amusement du parc à la française, et la bâtisse, et la pièce d'eau avec une barque où étaient quatre personnages, et des promeneurs sous les grandes charmilles.

Ah! cette assemblée dans le parc, combien de fois Watteau ne l'a-t-il pas refaite, meublant, démeublant le gazon et le banc de pierre dans l'éclaircie de la futaie? La plus mouvementée est peut-être cette *Assemblée galante* qu'il devait peindre pour la comtesse de Verrue[1], où il n'y a pas moins de dix-sept figures, chanteuse, guitariste, enfants, coquettes, promeneurs, fanfarons en capes et en petits manteaux, mais qui n'a pas la belle unité, la pensée de celle de la galerie La Caze.

Ce parc de Crozat, Jean-Antoine y a pris, sans nul doute, le savant cabinet de treillage du *Joueur de flûte,* et certainement cette *Perspective*[2] que possédait Guénon, le menuisier des portes de la chapelle de Versailles, et où, entre deux portants d'arbres, s'entr'aperçoit, au fond, la petite maison à fronton de Le Brun. C'est surtout à Montmorency que Watteau a donné sa note de paysagiste, continuant son œuvre de révolutionnaire, affranchissant l'école de la sérénité officielle du Poussin, distançant, de quel coup d'aile! et le Guaspre, et Forest, et Francisque Millet et Allegrain. Le premier, il apporte, après le grand Claude, une vue personnelle, originale de la nature, le feuillé très large de ses arbres, sous lequel chaque essence de la forêt revit si parfaitement avec ses caractères primordiaux, chênes ou sapins, ormes, coudriers ou bouleaux, et qui est d'une préoccupation toute nouvelle et d'un modernisme aigu; les grandes masses qui chevauchent dans ses perspectives ondoient sous des ciels d'une légèreté, d'une justesse, d'un « vu » indéniables; les notations automnales où il se complaît sont d'un réalisme prenant, réalisme brutal et rude des sites qu'il ne lui plaît de rendre en entier, qu'il voile volontairement du mensonge harmonique de brouillards diamantés, d'aurores dorées, de crépuscules roses. Le drame émotionnant et mystérieux, le drame aux tout petits gestes, aux paroles rares, aux larmes et aux sourires qu'il faut presque deviner, l'éternel et poignant débat du Glorieux et de la Coquette où Watteau aura usé toute sa vie, tout son cerveau et tout son cœur, à ce drame, nouveau

1. Lebas sculp. Vente de la comtesse de Verrue, mars 1773, nº 83, 331 liv. Etudes pour l'homme agenouillé et les deux hommes donnant la main, sanguine et crayon blanc sur papier gris, dessins du Louvre. Figures de Différens Caractères : 33, *Femme vue de dos;* 37, *Petite fille assise;* 51, *Femme assise, les deux bras tombant le long de son corps;* 118, *Cavalier donnant la main à une femme;* 229, *Femme assise à terre, la main droite appuyée au sol;* 314, *Petite fille coiffée d'un toquet.* Un des Watteaux de Frédéric II, musée de Berlin. — Au revers du panneau de l'*Assemblée* du Louvre, il y a une note manuscrite apprenant que ce tableau a appartenu à de Cotte.

2. Crespy, sculp. Vente Saint, 3805 livres. Voir, dans les Figures de Différens Caractères, sous les nºs 19, 96, 171, 250, les études de femmes pour le tableau, et, dans l'exemplaire du cabinet des Estampes, une petite eau-forte de Caylus, d'après un croquis de Watteau, donnant la première idée de la composition; cette indication s'y lit : *Watteau à Montmorency.*

comme celui de Molière et intense comme celui de Shakespeare, à ce drame, il fallait un décor de rêve et de réalité qui ne fît qu'un avec l'action et qui en fût l'écho, il fallait les charmilles de la *Perspective*, le lac et les grands bois de la *Conversation*, le bosquet étoilé d'une Vénus de marbre et fleuri de pâquerettes et de chèvrefeuilles de la *Fête vénitienne*.

Montmorency était surtout pour Crozat un cadre délicieux à ses joies de dilettante. J'ai essayé de faire entrevoir ce qu'était pour lui l'art à Paris. A la campagne, il le goûtait d'autre manière. Combien de fois, dans la fraîcheur de ses bois et de ses eaux, sur le tapis vert d'une pelouse, avant le souper, aux « feux mourants du jour », ou, bien après, tard dans la nuit, à la lueur des « ruches de lumières », n'a-t-il offert à ses invités l'Opéra dans le parc? Ah! tout le piquant que prenaient ainsi et les danses de corps et les trois révérences et les tricotets!... Mangot, la Ferrière et de l'Isle vinrent lui donner tels divertissements de CREUSE et d'IDOMÉNÉE, et certainement le prologue dansant des FESTES VÉNITIENNES de Campra où si galamment la Folie triomphe de la Raison dans le débat de l'Amour saltimbanque, de Nérine, d'Eraste, de Filindo et de Thémire...

A vouloir regarder la Pastorale de Watteau, c'est commencer par ce qu'elle a peut-être de plus animé que de s'arrêter d'abord à ces *Fêtes vénitiennes* qui étaient chez Julienne et où, au son de la cornemuse, sur le contre-sujet des propos vifs des personnages du fond, à n'en pas douter Alamir prince polonais, drapé dans sa robe soyeuse et coiffé de son bonnet rond, fait vis-à-vis à Iphise, qui s'offre toute divine, incomparablement séduisante d'accablement amoureux et d'élégances fières, créature victorieuse et lassée, fille-femme dont le désir secret, la grâce altière, la mélancolie, immortalisent le poète qui l'évoqua, fille du génie de Watteau que Watteau seul nous a donnée, que nous ne rencontrons que dans son œuvre, qui est l'indéfinissable et émotionnant sourire de l'*Amour au Théâtre François*, la séductrice de la *Danse Paysane*, la fleur emperlée et toujours présente de ces *Fêtes vénitiennes*.

Julienne, encore, avait ce *Bosquet de Bacchus*, où la fête galante, toujours très animée, est, cette fois, à l'orée du bois, au bout de l'allée couverte, près de la fontaine égayée de sculptures. Fête galante encore, cette *Réunion en plein air* du musée de Dresde, où, dans un des plus beaux et des plus profonds paysages qui soient sortis du pinceau de

Jean-Antoine, après les masses sombres de la futaie, arbres grêles au delà desquels l'échappée sous le ciel est superbe, — où un long banc de marbre est garni de personnages causant, devisant et musiquant, tandis que des couples s'égarent sous bois, se couchent sur l'herbe, qu'une femme cueille des roses, tandis que l'homme habillé de satin, coiffé du bonnet rond et les souliers garnis de gros choux de rubans, l'homme à la fraise et au long nez, un des philosophes, un des raisonneurs de l'œuvre, un des inconnus, un des mystérieux, un des isolés que Watteau aime tant à jeter dans ses compositions, tandis que l'homme est là debout, bien dans l'air, un petit silence autour de lui, le poing à la hanche, détaillant dédaigneusement une naïade couchée, dont la chair de marbre rosit.

Souvent, pour le décor de sa variation, il ne s'inspire directement du parc de Crozat. Ainsi, le lointain du *Plaisir pastoral* qu'avait Mariette est très flamand avec ses moutons et son village; l'allure des personnages, leurs costumes, un je ne sais quoi d'embarrassé dans le groupement reportent évidemment ce tableau à la manière de Watteau à son premier séjour chez Sirois. Quoiqu'il n'eût jamais vendu ses tableaux très cher, on imagine Mariette acquérant cette toile à bon compte dans la boutique des *Armes de France*, alors que le peintre commence à peine à se faire jour et qu'il vient de céder, pour quelques doubles louis, les *Amusements italiens* à un « Mr. Levaut, m^and vitrier, port au Foin ». Dans un fourré du *Plaisir pastoral* une femme se balance, elle est autrement bien accrochée l'escarpolette des *Agréments de l'Eté,* dans l'entrecroisement des arbres, isolée sur le ciel : aux cordes se tient, combien élégante, la femme du maître.

Voilà pour la pastorale papillotante de personnages. Il en est une seconde, celle où ils sont moins nombreux, où leur taille s'accroît dans le cadre, où leur importance vient au premier plan en même temps que la pensée de Watteau s'accentue. Voici la *Leçon d'Amour;* ici, cette fois, l'homme à la fraise s'est coiffé d'un tricorne et pince d'une guitare en observant la petite crise du compère et des trois femmes au pied de la fontaine; voici l'*Amour paisible,* où, dans la découverte d'un vaste paysage d'eaux et de montagnes, près d'un musicien, un couple devise, un autre couple s'enlace, pendant qu'au bras du philosophe en mantelet s'éloigne la moins folle des trois femmes, ou la moins sage, non sans un capiteux retournement de tête... Auprès du même guitariste, cette

fois sur un horizon très caractéristique, l'horizon des dunes de Flandre où quelques arbres maigres, couchés par le vent, ponctuent les vagues de sable, les mêmes personnages se rencontrent. Cette fois, une évidente et curieuse préoccupation des Vénitiens est dans les figures, et un ressouvenir de Rubens, sinon une copie textuelle, dans la femme qui s'éloigne.

Ainsi, par les *Entretiens amoureux*, la *Partie quarrée*, les *Amusements champêtres*, la *Proposition embarrassante*, la *Game d'Amour*, composition où déjà les deux seuls amoureux sont aux premiers plans, importants et de plus en plus délicieux dans la conjugaison harmonique de leurs mouvements, on arrive au *Lorgneur*, à la *Lorgneuse*, au *Teste à Teste*, à l'*Indiscret*, au *Qu'en dira-t-on?* à la *Surprise*[1], où maintenant, ils sont tout à fait seuls et en duo, — toiles infiniment précieuses, les plus précieuses peut-être, car en elles résonne le plein écho de l'âme du peintre et se lisent et sa particulière mélancolie, et son désabusement, et sa philosophie faite de tant de rancœurs, de tant de résignations, de tant de repliements, et aussi de tant de rêve et d'indéracinable croyance à la Beauté, de tant d'amour de l'harmonie, de la lumière et du silence, — de tout ce qui agite et isole l'âme du joueur de guitare de son *Rendez-vous*, rêveur qui égrène pour une chimère caressée dans le vent les notes de sa mélodie, oubliant l'amante accourue et qui le dévore des yeux...

Dans le temps où Watteau goûtait chez Crozat ces jouissances qui

1. Voici quelques indications relatives à ces pastorales. *Fêtes Vénitiennes :* L. Cars sculp. ; vente Julienne, 1767, nº 250 (H. 20 p., L. 17 p.), 2.615 liv.; vente Randon de Boisset, 1777, nº 178, 2.999 liv. 19 sous ; vente Clos, 1812, nº 50, 399 fr. 75 ; sanguine et crayon blanc, dessins du Louvre ; Figures de Différens Caractères, nº 259, *Femme assise vue de face ;* 285, *Buste de jeune fille.* — *Danse Paysanne :* Audran sculp. ; du cabinet de M. de Montmerqué ; vente Poulain, 1780 (H. 16 p., L. 12 p.). 610 liv. ; F. de D. C., 80, *Homme dansant;* 341, *Homme assis jouant de la vielle.* — *Bosquet de Bacchus :* C. N. Cochin sculp., F. de D. C., 39, *Femme de Face regardant à droite ;* 291, *Personnage en pied.* — *Réunion en plein air :* Musée de Dresde, nº 660. — *Plaisir pastoral :* N. Tardieu sculp.; Chantilly et Collection Frédéric II ; vente Mariette, 1775, nº 20 (H. 12 p., L. 16 p.), 176 liv. ; F. de D. C., 260, *Femme vue de dos;* dessin (crayons noir et sanguine). Collection Miss James — *Agréments de l'Eté :* Joulin sculp., cabinet de M. Glucq (H. 19 p., L. 16 p. et demi); vente du 18 février 1788 et du Marquis de Montesquiou, nº 213; F. de D. C., 305, *Homme assis ;* 340, *Femme sur une escarpolette.* — *Leçon d'Amour :* C. Dupuis sculp., Cabinet Julienne, Collection Frédéric II ; étude aux trois crayons dans la Collection Miss James, *Femme cueillant une fleur.* — *Amour paisible :* Baron sculp., vente du Dr Mead, Londres, 22 mars 1754, 42 liv. St ; Collection Frédéric II; autre version, J. de Favannes sculp. (Bois H. 15 c., L. 24 c.); vente Morny, 1865, nº 114 (sous le titre de la *Récréation champêtre*), 15.000 fr. — *Passe-temps :* B. Audran sculp., cabinet de M. du Pil (H. 14 p. et demi, L. 17 p.); vente Le Brun 1791, nº 200, 229 liv. ; dessin, *Petite fille agenouillée* (sanguine et crayon blanc) au Louvre, F. de D. C., 200, *Femme couchée à terre;* 278, *Guitariste.* — *Entretiens amoureux :* Liotard sculp., cabinet de M. Massé (H. 13 p. 6 lignes, L. 16 p.), transporté de bois sur toile, ventes du 16 janvier 1775 et Gévigney, 1779. — *Partie quarrée :* Moyreau sculp., F. de D. C., 339, *Filles en pied.* — *Amusements champêtres :* Audran sculp., cabinet Julienne ; vente Le Brun, 1791 (H. 11 p. 2 lignes, L. 15 p. et demi), 260 liv.; British Museum, dessin pour la femme qui offre des fleurs; F. de D. C., 191, *Profil de femme à droite.* — *Proposition embarrassante :* Tardieu sculp., F. de D. C., 284, *Femme feuilletant un livre*, dessin (mine de plomb, crayon et sanguine), Collection His de la Salle. — *Game d'amour :* C. P. Le Bas sculp., Cabinet Mariette ; Collection Lyne Stephens ; F. de D. C., 120, 199, *Femme accroupie :* dessin aux trois crayons, Louvre. — *Lorgneur :* Scotin sculp., cabinets Julienne et Coypel. — *Lorgneuse :* Scotin sculp., cabinet Julienne (Bois. H. 12, p., L. 9 p.); vente Chauvelin, 1762, nº 27 ; vente Le Brun, 10 décembre 1778 ; vente Lebrun, 1806, nº 202, 21 fr.; dessins aux trois crayons du buste,

*Le Plaisir pastoral*

MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



devaient être pour lui comme autant d'enseignements et de révélations, un petit fait se produisait au dehors, qui lui apportait comme le complément nécessaire et vivant de ses bienheureux séjours rue de Richelieu et à Montmorency. Le Régent ayant écrit à Antoine Farnèse, duc de Parme, pour lui demander de recruter et d'envoyer à Paris une troupe de comédiens italiens, ceux-ci venaient de s'installer et de commencer leurs représentations au Palais-Royal, dans la salle même de l'Opéra, tandis qu'on réparait l'hôtel de Bourgogne resté fermé pendant dix-neuf ans. On rappelait les proscrits de 1709, on leur donnait quatre mille livres de pension, alors que les échos de la Sainte-Chapelle retentissaient encore du pathétique de Massillon.

... Mais enfin LOUIS contraignit les œuvres des ténèbres à se cacher et à ne plus insulter à la lumière... La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la Nation, les plus grossières obscénités assembloient les Grands et le Peuple, où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur, cette licence fut proscrite; et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de LOUIS un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

Las ! les grands et le peuple se ruèrent à la première des « Comédiens Italiens de Mgr le duc d'Orléans », et « en si grand concours de personnes qu'à deux heures après midy toutes les loges, l'amphithéâtre et le parterre se trouvèrent remplis »... et revoici Lelio et Violette, Arlequin et Ursula, Scaramouche, Pantalon et Gilles, et le sourire de Sylvia, et les joues roses et les dents blanches de Flaminia, et la souplesse féline de Colombine, et toute la joie de la Farce, des pleurs grotesques du Docteur aux rires méchants de Mario, tout un tourbillon de gifles, de trémoussements, de chansons, de danses, de bastonnades et de chutes, où, sous le grossissement caricatural, revivent la rudesse puissante de Ruzzante, la fantaisie de l'Arioste, la subtilité licencieuse de Machiavel, et surtout l'âme d'un peuple, le soleil, le ciel, l'air lourd de parfums d'un pays.

Baletti et Giacomo Rauzzini, Riccoboni, Francesco Matterazi, et

de la Lorgneuse, Louvre. — *Teste à Teste :* B. Audran sculp. — *Indiscret :* Aubert sculp. — *Qu'en dira-t-on ?* gravure avec cette seule mention : *à Paris, chez Basset.* — *Surprise :* B. Audran sculp., Hénin, qui possédait l'*Accord parfait*, un chef-d'œuvre, retrouvé dans la collection Miss James, et adjugé à sa vente (Londres, juin 1891, 91.875 francs ; même vente, dessin, *Jeune fille prenant un cahier de musique* (9 1/2 sur 6 1/4), 1.680 fr. — Hénin possédait aussi la *Surprise ;* cabinets Julienne et de Presle (Bois. H. 37 c., L. 30 c.); vente du « citoyen Robit », 1801, nº 165, 411 francs. F. de D. C., 71, *Joueur de guitare :* sanguine, *Homme embrassant une femme renversée,* d'après la Kermesse des Rubens, dont c'est le groupe reproduit au costume près, dans la *Surprise.* — *Rendez-vous :* Audran sculp.; vente Andrew Hay, Londres, 1739; vente Robert de Saint-Victor, 1882, 41 francs.

Giovanna Benozzi, Mario, Scaramouche, Lelio, le Docteur et Sylvia, font retentir sur la scène tous les dialectes de la péninsule, mêlés au français, et à quel français ! Le toscan, le vénitien répondent aux patois de Florence et de Naples, et les bourgeois accourus, quand la pantalonnade n'est pas très claire, quand les méandres sont par trop difficiles et obscurs, d'Arlequin muet par Crainte, de la Statue de l'Honneur, des Filles ennuyées, les bourgeois réclament.

« Quelle langue parlent-ils là ?... Ce n'est ni du français ni de l'italien... De Violette, on n'entend pas un mot, Lelio parle comme un Suisse, Mario ne se fait entendre qu'à force de tâtonner, Pantalon s'en tient à son langage vénitien, le Docteur apprendra, Scapin fait son unique étude de notre langue, mais sans y faire de grands progrès, s'aperçoit seulement qu'il oublie insensiblement la sienne, de sorte qu'avant qu'il soit six mois il ne sçaura plus parler ni l'une ni l'autre, et plût à Dieu que Scaramouche puisse tomber dans le même inconvénient. A l'égard d'Arlequin, il faut qu'il s'en tienne à son Bergamasque jusqu'à ce qu'il se soit rendu intelligible... »

Voilà qui est bien indifférent à Watteau, très averti du théâtre, qui suit admirablement et pénètre l'action, à Watteau qui aime ces gens très vivants, qui chaque soir improvisent sur le thème donné et ne rivalisent de déclamation chantante comme la Desmares et Beaubourg.

Ils le séduisent par l'ingénuité de leur redondant, leur insouciante liberté, la conviction vite évanouie de leurs propos amoureux, et son oreille de Flamand ne s'étonne de la crudité et du gros sel de leurs saillies. Et puis, ces drôles, il les connaît déjà par les récits de Gillot.

Sur ce théâtre-là, si Gillot a laissé le Livre de Scènes comiques, on retrouve dans les Figures de Différens Caractères une suite éloquente qui dit assez le vif intérêt inspiré à Watteau par les nouveaux arrivés. J'ai dit, ailleurs, sous combien de formes on rencontre Mezetin dans le seul livre de Julienne[1]. Il en est de même pour Pantalon, pour le Notaire, pour le Valet, pour Pierrot, pour Cassandre, pour Léandre, pour Gilles, rendus dans l'imprévu, le bonheur d'un geste ou d'une réplique.

C'est seulement maintenant que Watteau peint ce *Départ des Comédiens italiens*[2] qui prend la signification d'une hardie critique. Ah !

1. Voyez page 26.

2. L. Jacob, sculp.

l'insupportable « Roy soleil » est bien mort... Comme a été vivement renversé « le monument élevé à la gloire de LOUIS... ». Watteau lui-même, si en dehors et si dédaigneux de la satire, Watteau, à l'heure où les bouffons rentrent triomphants, rappelle ironiquement l'impitoyable et solennel bannissement, et dans sa toile, tandis qu'au fond des gens s'éloignent indifférents, que Pierrot en larmes baise le seuil de la porte, près du crieur de gâteaux, il n'a eu garde d'oublier et l'officier de Justice qui a signifié l'arrêt, et l'afficheur qui met au mur la sentence fameuse : « De par le Roi... »

Jean-Antoine a parfaitement marqué combien il avait été plus séduit par le jeu individuel des acteurs italiens que par l'ensemble de leur théâtre. A propos d'eux, il se produit dans son œuvre le renversement des impressions que lui a causées notre théâtre : dans le cycle italien de Watteau, les morceaux les moins vivants sont les ensembles. Il est bien difficile d'opposer l'*Amour au Théâtre Italien*[1] à l'*Amour au Théâtre François*. Dans ce décor de bois éclairé par la lune, le groupement des personnages est d'une extrême simplicité. La toile est de la bonne époque cependant, et la magie de Watteau est là, surtout dans le geste de Colombine qui, la tête penchée, ramène sa robe, dans le Gilles qui guitarise, dans l'exquis buste de femme qui s'encadre entre ces deux personnages. Mais aucune autre idée ne vient corser le « ragoût » du tableau et, assez bonnement, sans être entraînés dans un même mouvement, sans trop de cohésion, Scapin tient sa torche, Cassandre qui sait qu' « avec les femmes, les ânes et les noix il faut avoir le poignet solide », Cassandre s'appuie fermement sur son bâton, Arlequin s'effare, les autres se coudoient un peu comme ils peuvent.

La *Troupe Italienne*, que devait graver Boucher, n'est guère qu'une unique et ravissante figure de femme, Sylvia ou Violette, qui, le corsage largement échancré, un sein presque nu, une mince collerette au cou, un toquet emplumé sur les cheveux, s'apprête à faire la révérence : Colombine qui s'adosse à son épaule, Gilles, Scapin et le musicien ne sont que très accessoirement ici.

1. C. N. Cochin sculp. du cabinet de M. Rosnel. Vente du 5 février 1776, nº 81, « un paysage très savant; son effet est au clair de lune, on voit six personnages dont l'un tient un flambeau; plus loin d'autres figures. (H. 16 p., L. 20 p.) FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES; 55, *Mezetin tenant une lanterne*; 187, *Pierrot jouant de la guitare*; 349, *Tête de femme tournée et abaissée à gauche*, Musée de Berlin. Vente miss James, nº 333, dessin, *Étude* pour une des figures du tableau (10 1/2 sur 8 1/8), 218 fr. 15 c. à M. H. Lacroix. Londres, juin 1891. A cette même vente, un dessin, *Comédien italien*, nº 332, 7.875 francs à M. Agnew.

Watteau en a fait une de ses impatientes eaux-fortes, un de ses naïfs et nerveux griffonnages où éclate si parfaitement le dédain du métier, du burinage. C'est une de ses rares planches un peu incohérentes, venues très à l'aventure et qui ont un mordant et une saveur caractéristiques[1].

A Saint-Pétersbourg, chez le Tzar, il y a un des morceaux les plus parfaits de son théâtre italien, un petit panneau de bois de sept pouces de haut sur neuf pouces de large[2], qui synthétise sa fraîcheur d'exécution, son brio et son esprit... Pantalon, en manteau, le chapeau et le bâton à la main, s'apprête à sortir ses deux filles. Le vieux bourgeois vénitien, avare et libertin, crédule et méticuleux, les interroge toutes les deux d'un long regard méfiant, redoutant de vagues dangers auxquels il craint de ne pouvoir parer, galants, billets doux, rendez-vous, baisers pris et rendus, et peut-être quelque chose de pis dont ses reins et sa bourse pourraient bien avoir à se plaindre... Isabelle évite de s'en apercevoir et essaye, en éteignant de son mieux la malice de ses yeux, de démentir l'impertinence du toquet posé trop cavalièrement ; Rosaure, plus sûre d'elle, son masque à la main, prend, sous son bonnet « à la turque », l'air le plus candide du monde, tandis que Scapin, la lèvre gourmande et l'œil émerillonné, se réjouit par avance de l'aventure et que le nègre se penche et s'assure qu'au dehors tout est bien...

Cet autre tableau qu'avait Caylus et que Thomassin grava, *Voulez-vous triompher des belles ?...* où, dans un jardin, sous un grand arbre qui abrite le groupe galant de cinq figures, un arlequin fait une déclaration à une luronne fort aguerrie, cette composition, malgré les costumes, est une pastorale.

1. La planche, terminée par Simonneau l'aîné, porte l'adresse de Sirois et a pour titre :

*Les habits* sont *Italiens.*
*Les airs François, et je parie...*

Le dessin de la *Troupe italienne* passa à la vente Coclers et Desentelles, 1789, n° 683. Le tableau est dans la collection Wallace.

2. A. S. Thomassin fils, sculp. Ce tableau devait être chez Crozat, car on le rencontre dans l'entresol du baron de Thiers. Au bas de l'estampe sont ces deux quatrains :

Coquettes qui pour voir galants au rendez-vous,
Voulez-vous courir le bal en dépit d'un époux,
Si mienne étiez, Dieu sçait si troublerois la danse.
Tout bien pesé, pourtant, crois malgré mon courroux

Qu'en tel cas ne ferois que ce qu'on fait en France.
D'abord crierois un peu, puis prendrois patience.
Enfin clorrois les yeux et les clorrois si bien
Que cornes me viendroient sans que j'en visse rien.

Mais voici, par contre, indéniablement une étoile de la troupe, ce *Docteur*[1] que possédait Julienne et que Watteau évoque magnifiquement. Avançant d'un pas incertain, l'échine courbée, se bouchant le nez d'une main, étalant de l'autre un linge professionnel, voilà bien le Bergamasque, le drôle sournois, terrible et bête sous sa défroque noire, sous son extraordinaire chapeau, sous le manteau et la grande fraise molle de ses confrères de l'Université, voilà bien l'animal à deux pieds, glouton, malpropre et burlesque, le savantasse qui ânonne quand il faut parler, qui jacasse sans fin quand il faut se taire, le « sot puant » qu'Arlequin berne pour épouser Colombine.

Si Watteau a stigmatisé ce grotesque, il ne s'est trop plu à le répéter, pas plus que Pantalon, dont je n'ai pu découvrir que deux ou trois variantes. Il n'en va pas de même pour Mezetin.

A chaque instant, on le rencontre sous son pinceau ou son crayon. C'est que celui-là, en dépit de la finale qui voit presque toujours son triomphe, celui-là est un mélancolique et un désabusé. S'il parle haut, s'il conduit l'entreprise, berne le mari, met vite à la raison Spavento et le Matamore, ramasse la bourse ou se fait payer congrûment, celui-là est, au fond, un incompris qui ne se ferait entendre s'il parlait franc, qui, à la surface, jamais inquiet d'un gîte, d'un souper ou d'une poignée de ducats, reste demi-aventurier, demi-valet, loin de sa véritable condition... Aussi, voyez, quand Watteau le surprend à chanter seul, voyez de quelle poésie il le nimbe : sur le ciel léger de hautes ramures s'estompent, ainsi que dans le brandillement du taillis le marbre d'une divinité bocagère; près du banc où il est assis, de jeunes arbres aux pousses claires s'élancent et l'herbe est fleurie. Et lui, les jambes croisées, ses mains expressives aux cordes d'une guitare, la tête penchée et l'œil perdu, ému et sincère puisque personne ne l'écoute, il détaille, à la Dame qui ne viendra jamais, l'envoi d'une ballade...

Je ne sais si, nulle part ailleurs, Watteau a été plus finement élégant, s'il a joué avec plus de bonheur de la cape, des manchettes, de la collerette et du grand bonnet de soie[2].

Enfin voici Pierrot, badin rival d'Arlequin, proie de Francisquine,

1. B. Audran sculp. Vente de l'abbé Guillaume, 1769, nº 208, « Le docteur de la Comédie Italienne dans un fond de paysage. » (H. 27 p., L. 34 p.), 241 livres 17 sous, *pour la Prusse.* »

2. B. Audran sculp.; du cabinet de Julienne. Vente Coypel, 1753, panneau (H. 1. pied, L. 9 p.), 330 liv. Vente Julienne, 1767 (H. 20 p., L. 17 p.), 700 livres. Vente de Mme de Julienne, 1778, panneau (H. 9 p., L. 7 p.), nº 40. Musée de l'Ermitage, nº 1503 (nº 354 du catalogue de Catherine II).

souffre-douleur et dupe, gourmand candide qui jette l'échaudée savoureuse pour un regard de la villageoise madrée, ivrogne novice qui délaisse la fiasque encore lourde de vin pour suivre le mezzaro d'une « brune coquine » et se morfondre, inutilement, la nuit entière sous un balcon ; cœur tendre, âme simple aux roueries d'enfant, maupiteux exécré des drôlesses et qui rêve d'une introuvable maîtresse qui aurait son âme, son cœur et sa simplicité, voici le *Gilles* de la galerie La Caze[1].

Se figure-t-on ce chef-d'œuvre, non dans sa fleur, mais seulement avant l'ignominie de l'étalage du brocanteur, avant la pluie, la boue, le soleil, avant toutes les meurtrières misères de la rue, alors qu'il s'offre dérisoirement aux « curieux » qui le dédaignent, et que le drôle qui le vend, désespérant de s'en débarrasser, crayonne sur la peinture même l'ironie d'un refrain de chanson :

Que Pierrot seroit content
S'il avoit l'art de vous plaire...

Il est vrai qu'à la même époque les dessins du maître pourrissent dans la vermine des cartons des feuilles à deux sous... Enfin Denon passera, et ce sera le salut.

Jeune, la bouche fraîche, avec ces pensées mélancoliques qui, entre son œil noir et ses hauts sourcils, gisent sous ses paupières lourdes, avec ses bras pendants, ses mains potelées sur l'étoffe de sa veste, ses souliers à rubans roses, il se dresse admirable, opalin et blanc, chaud encore dans son surprenant éclairage rembranesque, irradiant une lumière dans laquelle vivent, s'agitent ses quatre camarades. Ici, avec une inattendue souplesse et un admirable sentiment de l'inusitée grandeur du cadre, Watteau a laissé ses lumières en craquelures enjouées et en éclairs furtifs : il assagit et transforme ses harmonies habituelles, sa touche s'élargit, se fond, ses chairs largement traitées dans la pâte pourraient vibrer dans une fresque. Sur le cirque des nuages blancs du ciel il pose l'homme blanc avec une science et une audace qui ne seront dépassées, cet homme blanc qui est un des plus beaux « morceaux » qui soient en peinture, et, au-dessous de lui, dans le chemin creux, il met ces deux hommes et cette femme, le docteur sournois, à califourchon sur un âne à l'œil spirituel et bon.

1. Meuniez, marchand place du Carrousel ; acheté 300 francs par Denon, malgré l'avis de David. Vente Denon, 650 francs, à M. Brunet-Denon. Collection Cypierre. Vente Cypierre, nº 260, 880 francs à M. La Caze qui en refusa, plusieurs fois, 300.000 francs.

L'énigme de ce *Gilles* a préoccupé les chercheurs : est-ce Pierre-François Biancolelli, le fils du grand Dominique? Est-ce un Pierrot du théâtre de la foire, un Pierrot de l'Opéra-Comique, Billard, Hamoche, Maillot, Belloni? Est-ce ce pauvre Bréon qui devait mourir, en 1702, de la mort de Watteau? On a été jusqu'à voir en ce *Gilles*, Corneille Van Clève, le grave recteur de l'Académie royale de peinture et sculpture.

A mon tour, j'ai essayé de percer ce petit mystère, mais sans aucun succès...

Il y avait à peine une année que Watteau vivait les profonds et bouleversants enchantements de Crozat, à peine quelques mois que le rire italien sonnait à ses oreilles, que l'Académie se rappelait à lui une dernière fois.

Il faut se souvenir qu'il y a cinq ans qu'elle attend...

Dans la séance du 9 janvier 1717, elle s'occupe des « Délays à accorder aux Aspirans », elle octroie deux mois à Raoux, six mois à Thierry, huit mois à Desroches, un an à Chéreau, au « sieur Wateau », qui probablement ne se dérangea pas pour aller plaider sa cause, elle ne donne qu'*un mois* pour se libérer...

L'indication était précise.



*Les Comédiens Français*

MUSÉE DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



# CHAPITRE IX

## LE PÈLERINAGE A L'ISLE DE CYTHÈRE



E Watteau fin, caustique, pénétrant, le Watteau de la plaisanterie froide qui cingle au sang comme un fouet d'épée, et que Jean-Antoine allonge, terrible, « d'un grand sang-froid et d'un air doux qui lui étoit naturel, » ce Watteau-là est cependant une dupe merveilleuse et exploitable à souhait. Connaissant sa rare loyauté et sa légendaire bonne foi, la meute des lourdauds malins ne cesse guère de harpailler autour de lui, meute où le marchand de tableaux coudoie le perruquier et le logeur, gens qui lui subtilisent, sans cesse, de précieux morceaux qu'ils courent revendre. Par paresse, par ennui d'avoir à se défendre, par mépris aussi, en philosophe amusé du jeu

de ses exploiteurs, — «... il les connaissoit à merveilles, a écrit Caylus, et comme il étoit né caustique, il s'en vengeoit en peignant le caractère et le manège de ceux dont il étoit le plus obsédé », — certainement à cause du « peu de cas qu'il fait de ses propres ouvrages », il les laisse faire le plus souvent. Il ne se met en garde que contre ceux, infiniment plus redoutables, qui veulent l'homme et l'œuvre et dont la pratique, moins claire de prime-face, ne se lit sous des dehors d'une extrême habileté. A la vérité, Watteau n'a pas eu à parer à ce second danger, mais on peut dire qu'il le redouta toute sa vie. Jaloux de sa liberté au point de ne pas distinguer ce que certaines recherches avaient d'affectueux, au point de confondre l'amitié qu'on lui marque avec de confus et intéressés calculs, Jean-Antoine aura passé une partie de son existence à se sauver, à se cacher, à éviter presque toute société... Et celle qui l'attire le plus, celle où est « son champ », ainsi que disait François Boucher, celle où il situe les personnages de son œuvre est celle qu'il craint le plus, peut-être à cause de son doute de soi, de cette exagérée modestie, de cette timidité profonde qui est dans tout son être.

D'autre part, il n'est l'homme de l'anonyme foule des rues, l'homme que séduisent les exubérances et les curiosités de ces inconnus. Toute sa vie, il sera dans la grand'ville ainsi qu'un étranger, un provincial non acclimaté. Il aura inutilement souffert les pires misères côte à côte avec les artisans, il se sera lentement, péniblement, évadé de l'enfer de douleurs pour ignorer dans son œuvre et Paris et son peuple. Effroi, rancœurs inoubliées des tortures dont le souvenir s'avive à mesure qu'elles s'éloignent... Il hait toujours plus la ville et son grouillement. Il ne sait, il ne veut surtout se délasser dans ce « bas peuple » où Boucher trouvera ses *Cris*, Saint-Aubin ses *Gens* et ses *Polissons*. Cochin et Moreau le jeune leurs réalistes et délicieuses scènes. Ce « bas peuple » lui a pris ses plus belles années et les a ternies.

De même, au-dessus, le monde bourgeois l'indiffère. Le connaît-il ? Audran, Sirois, Gersaint ne sont, à proprement parler, des bourgeois. Trop près d'eux est l'atelier. Le calme, l'intime où Chardin va triompher, Jean-Antoine semble à peine l'entr'apercevoir. La seule manifestation dans l'œuvre, le seul écho de Javotte mariée reprisant sa robe tandis que l'aïeule file la quenouille, que le marmot et la « morveuse » font des portiqueries et que le mari est à la harangue du Pont-Neuf ou au cabaret avec le voisin qui vient de lui « rendre le bouquet », ou

ailleurs, ce seul ressouvenir c'est l'*Occupation selon l'âge*[1]. Javotte coud, assise sur le coin du grand fauteuil à tapisserie, la vieille est sévère comme une Parque, une cage pend au plafond, sur la table il y a, près d'un broc d'étain et d'un verre, la surprise d'une rose, la robe de la petite fille qui tient le chat a, en ses plis, des velléités d'élégances et des cassures qui témoignent assez combien il est difficile au peintre de s'enfermer scrupuleusement dans ce cadre, et le contresens de cette chambre, dépourvue des meubles et des ustensiles qui devraient si naturellement la garnir, indique assez l'impatience où il est d'en finir avec ce sujet.

Pas plus que les gens du petit, la bourgeoisie ne l'aura inspiré.

C'est plus haut seulement, plus haut que ses affinités le conduisent, qu'il aime à regarder, à observer, à chercher.

Cette seule humanité côtoie son rêve. C'est d'elle qu'il veut tirer l'œuvre attendue par l'Académie. C'est presque pour elle qu'il la veut peindre. Il a patienté des années pour atteindre ce but, pour pénétrer là. Des années, avec une inlassable et héroïque résignation, il a cheminé vers elle. Enfin, il a été admis : il a vu, il a écouté, il s'est mêlé au tourbillon tant désiré.

Et, voici le tragique : l'effroyable et écœurante réalité le bouleverse jusqu'à l'hésitation...

Dire ce que Watteau sait, ce que Watteau connaît de ces gens, serait répéter l'écœurante et trop vraie chronique. Non l'infamie des gazetiers à gages, mais ce qui est tristement la vérité.

L'effrénée licence est notoire : une orgie magistrale et sans limites qu'un homme et une femme mènent, le Régent de France et sa fille.

Watteau a su ces choses, il les a vues peut-être, car il est venu en cette maison, dans cette Muette où la duchesse de Berry mourra ; il a passé entre les parterres en broderie et les grêles baliveaux des pépinières, il a monté le perron bas, gagné par les appartements cette pièce superbe qu'on appellera, par la suite, le « cabinet du Roy », et il a peint là, trente panneaux.

Ils ont disparu. Sans Boucher, Jeaurat et Aubert, nous n'en n'aurions le moindre souvenir, car on ne les trouve mentionnés dans aucun

1. Dupuis sculp.; du cabinet de M. Hallé. Vente Blondel de Gagny, n° 221, sur vélin (H. 13 p., L. 15 p. 6 lignes 2.999 livres au *chevalier Lambert.*) D'après John Mollett, dans la collection Andrew James. Vente Miss James, Londres, 20 juin 1891 (35 cent. sur 40 cent.), adjugée à lord Seymour, 136.500 francs.

compte. Boucher grava le premier livre : DIVERSES FIGURES CHINOISES, *peintes par Watteau, peintre du Roy, Tirées de son Cabinet au château de la Meute ;* Jeaurat grava les DIVERSES FIGURES CHINOISES ET TARTARES, et enfin Aubert six pièces non réunies en recueil. A part dans la seconde suite où les figures de femmes et les fonds s'animent un peu, Jean-Antoine est ici visiblement ennuyé par le sujet imposé : il se donne un mal évident pour enchinoiser les arbres, les accessoires, les costumes, et sa fantaisie reste assez lourde. Nous n'avons plus les peintures; il faut la certification de son nom sur les gravures pour lui attribuer ces compositions. Le modèle a manqué à Watteau. S'il a vu dans sa vie un vrai Chinois — et son dessin à la pierre noire de l'Albertina de Vienne semble le prouver — voilà qui est tout à fait insuffisant pour arriver à une déformation aussi acceptable que la turquerie de Van Loo, par exemple. Ici, l'exemple d'Audran n'a pas suffi. A bien considérer l'œuvre, l'exemple d'Audran ne suffit jamais. Watteau est un réaliste qui ne part que de l'observation étroite de la nature. Ce *Berceau où les Singes sont à table*, que Claude Audran posait à Marly en 1709 et pour lequel il touchait douze cents livres, ce *Berceau* a éveillé chez Watteau une curiosité qu'il double immédiatement de notations prises à la Ménagerie. Si la plus grande partie de ses dessins n'avait disparu, combien n'aurions-nous pas de preuves de cette conscience? Dans la collection de miss James, il y avait trois études de chiens et de léopard[1], et il suffit de regarder les singes des arabesques, son *Singe peintre*[2], son *Singe sculpteur*[3], ses *Singes de Mars*[4], pour se convaincre de cette vérité.

Ceux qu'assurément il n'a pas peints, ce sont ceux de Chantilly. Au temps de Louis-Auguste-Henry de Bourbon, les seuls peintres de Chantilly sont Jean-Baptiste Oudry qui s'embesoigne à la salle des Fables, François Desportes qui fait poser les bons toutous Fanfarot, Briador et Balthazar, et Pierre Gobert qui portraicture M^lle^ de Charolais, M^me^ la Duchesse et M^lle^ de Clermont. Cependant, au Petit Château, dans un cabinet à l'étage près de la galerie des Batailles, et dans un délicieux boudoir du

1. Numéro 26 de la collection Julienne. Vente Miss James, Londres, juin 1891, 328 francs 15 c., à M. Ward.

2. Desplaces sculp.

3. Desplaces sculp. cuivre (H. 22, L. 21). Musée d'Orléans. Sanguines du *Singe peintre* et du *Singe sculpteur*, vente Saint, 1849, nº 19, 37 francs.

4. J. Moyreaux sculp. (H. 16 p., L. 12 p. 6 l.), peintes sur fond blanc. Vente du sculpteur Cayeux, 1769, nº 16, 17 livres.

*Enseigne de Gersaint (Partie droite)*

Collection de l'Empereur d'Allemagne

PALAIS IMPÉRIAL DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément et Cie.)*

[illegible] par *Watteau, peintre du Roy, Tirées de son Cabinet au château* [illegible]. Jeaurat grava les Diverses Figures Chinoises et Tartares, et enfin Aubert six pièces non réunies en recueil. A part dans la seconde [illegible] où les figures de femmes et les fonds s'animent un peu, Jean-Antoine est ici visiblement ennuyé par le sujet imposé : il se donne un mal évident pour enchinoiser les arbres, les accessoires, les costumes, et sa fantaisie reste assez lourde. Nous n'avons plus les peintures; il faut la certification de son nom sur les gravures pour lui attribuer ces compositions. Le modèle a manqué à Watteau. S'il a vu dans sa vie un vrai Chinois — et son dessin à la pierre noire de l'Albertina de Vienne semble le prouver — [illegible]a qui est tout à fait insuffisant pour a[illegible] une déformation aussi acceptable que [illegible] exemple. Ici, l'exemple d'Audran n'a pas suffi. A bien considérer [illegible], l'exemple d'Audran ne suffit jamais. [illegible] que de l'observation étroite de la nature. Ce *Berceau* [illegible] *à table*, que Claude Audran posait à Marly en 1700 et pour lequel il touchait douze cents livres, ce *Berceau* a éveillé chez Watteau une curiosité qu'il double immédiatement de notations [illegible]rie. Si la plus grande partie de ses dessins n'avait disparu, combien n'aurions-nous pas de preuves de cette conscience? Dans la collection de miss James, il y avait trois études de chiens et de léopard[1], et il suffit de regarder les singes des arabesques, son *Singe peintre*[2], son *Singe sculpteur*[3], ses *Singes de* [illegible][4], pour se convaincre de cette vérité.

Ceux qu'assurément il n'a pas peints, ce sont ceux de Chantilly. Au temps de Louis-Auguste-Henry de Bourbon, les seuls peintres de Chantilly sont Jean-Baptiste Oudry qui s'embesogne à la salle des Fables, François Desportes qui fait poser ses bons toutous Fanfarot, Briador et Balthazar, et Pierre Gobert qui portraiture M. de Charolais, Mme la Duchesse et [illegible] de Clermont. Cependant, au Petit Château, dans un cabinet à l'étage près de la galerie des Batailles, et dans un délicieux boudoir du



rez-de-chaussée, un autre artiste dont le nom est dans les comptes, Christophe Huet, ordonne des *Singeries* où il reproduit des motifs qu'il a déjà fait graver par Guérard[1], décoration qu'il certifie sur le carton d'une cible d'un des volets : « *prix ramporté 1735* »... Ce qui n'a pas empêché Edmond de Goncourt, à qui cette date a échappé, date sans importance puisqu'il avait pour se guider le plus sûr des documents : les panneaux eux-mêmes, ce qui n'a pas empêché le verveux critique d'écrire en tête de sa longue description dithyrambique : « Et partout, pour moi, rayonne la signature de Watteau... »

Du ruisseau à la fille du Régent, Watteau a eu autour de lui, obsédantes, empoisonneuses, les intimités de l'affreuse misère morale de la Régence. Rien ne lui en a été épargné, du menu peuple aux habitants de « ce pays où les joyes sont visibles mais fausses, et les chagrins cachés mais réels ». Cependant, toute la mentalité de ce temps n'est pas là seulement.

Non. Il y a une autre société. Et, si en danger qu'elle se trouve, à côté de la première, si petite que c'est miracle qu'elle ne sombre dans l'aurore bourbeuse du siècle, si menacée qu'elle soit par le flot, cette coterie résistera, et c'est d'elle, en partie, que viendra le salut.

Quels sont donc ces gens-là? Ce sont ceux qui se montrent à Versailles et au Palais-Royal, ceux qui traversent, sans trop y rester toutefois, car vite on y cause de choses qui les fatiguent, les salons de la rue de Tournon, de la rue de Grenelle, de la rue Saint-Dominique et de la rue de l'Université, qui font nombre, applaudissent bruyamment, embrassent l'auteur après une lecture ou un mot heureux, ce sont les auditeurs de l'hôtel d'Estrées, de l'hôtel de Villars, de l'hôtel de Varangeville, de l'hôtel de Conti, du salon du président de Maisons, de celui de la marquise de Chaves si délicieusement « grippée de philosophie ».

Ce temps est extraordinaire. A côté de la débordante débauche, il y a tant de lecteurs pour les histoires de M$^{lle}$ d'Ormilly que les éditions s'épuisent à peine mises en vente; c'est le temps de Dortous de Mairan et de Mongault, du président Deuillet et de M$^{me}$ Dacier.

C'est le temps de la duchesse du Maine et des « nuits blanches » de Vaux-Villars et de Sceaux.

1. Les Singeries ou Différentes Actions de la Vie Humaine représentées par des Singes, douze planches gravées.

Ah ! ces Grandes Nuits avec Louis, duc de Bourbon, Nevers et Coislin, la Fare et de Mesmes, et Voltaire, et Fontenelle, et Chaulieu, et les rires épanouis, les caquets, les émois, les langueurs de M[me] de la Ferté, de M[me] d'Enghien, de M[me] de Rohan, de la marquise de Mirepoix, de la duchesse d'Albemarle, de M[me] de Charost, de M[me] d'Antin, de M[me] d'Artagnan...

Le meneur du jeu est cette femme qui brave le Régent, le veut tuer et court les pires aventures pour son mari, ce couard, lâche et triste sire, qui, entre les incidents de la conspiration fameuse, ricane, s'apeure, marmonne des patenôtres, bossu sinistre et ridicule aussi méprisé de ses tenants que de ses ennemis, le meneur du jeu, c'est la « poupée de sang » de M[lle] de Nantes, cette petite femme blanche et blonde, aux grands yeux doux, à la bouchelette « en arc d'amour », au menton rond et aux joues pleines, cette petite femme qui, dans les indiscrètes estampes de Larmessin qu'on vendait à la *Pôme d'or*, rue Saint-Jacques. prend des airs de superbe avec son rouge, sa poudre et ses mouches.

Cette petite femme : l'Armide des jardins de Sceaux.

Le décor est merveilleux. Les eaux jouent comme à Versailles, de l'intimité bruissante des cascatelles à la majesté calme du grand canal. D'autre part, il y a le bosquet « où est l'Hercule Gaulois de M. Puget », le boulingrin « enfermé de berceaux couverts de chèvrefeuilles et de jasmins », le bois de Pomone et celui d'Athys, et il n'est pas jusqu'au potager qui ne possède le pavillon de l'Aurore...

Là, entre une partie de quilles dans la salle des Marronniers et une dispute sur le sentiment de Descartes touchant l'âme des bêtes, pendant que

> Sur des meules de foin mainte beauté juchée
> Aux rives d'un canal viendra prendre le frais,

c'est la tenue du chapitre de la Mouche à Miel ; mais, surtout, c'est la nuit blanche de la loterie et des illuminations, la nuit des FESTES DE L'INCONNU, de la CEINTURE DE VÉNUS, d'APOLLON ET LES MUSES :

> Venez, couple amoureux, venez Zéphyr, et Flore,
> Répandez vos parfums, paroissez en ces lieux
> Tels qu'on vous vit paroître au Palais de l'Aurore
> Lorsque la Grande Nuit y rassembla les Dieux....

C'est une parade où Dampierre joue de la flûte allemande, du cor, de la viole et du violon; c'est, sous la musique de Mouret, Corneille mimé, Horace tuant Camille en dansant : « Nos deux pantomimes novices s'animèrent si bien réciproquement par leurs gestes et par leurs démarches où il n'y avoit point de pas de danse trop marquez, qu'ils en vinrent jusqu'à verser des larmes. On ne demandera pas s'ils touchèrent les spectateurs »; c'est, en ces « Galères du Bel-Esprit », l'épigramme de l'abbé Genest, et le triomphe de cet autre académicien « messire Nicolas, curé de Chartrainville-en-Beauce », le triomphe de Nicolas de Malézieux, chancelier de Dombes et le « tout » du duc et de la duchesse.

Malézieux n'a pas charmé la seule Ludovise pour laquelle il rime; toutes se pâment à ses vers. Il a « ce peu d'esprit et ce beaucoup de temps à perdre qui suffisent à conduire les femmes ». Alors, ce sont les lauriers et l'applaudissement après d'inimaginables impromptus, d'étourdissants à propos, d'admirables marionnettes, après le meilleur des inventions baroques, burlesques et parfois drôles, après ce PRINCE DE CATHAY, où dans

L'éclat brillant de la naissante Aurore,
Ces airs émus par l'aîle des Zéphyrs,

entre autres Néréides et autres Dryades, la nymphe de Ménilmontant, la nymphe de Charonne conversent avec les sylvains. Sous sa lourde perruque, le bonhomme Malézieux, l'œil à la friandise et la bouche gourmande, le bonhomme Malézieux ira à la Bastille, « fort fâché d'un portefeuille qu'il n'avoit pu soustraire »; il en sortira pour, d'ordre du roi, courir à Dourlens-en-Picardie reporter au duc du Maine l'épée qu'on lui avait ôtée; il jouera en cette tragi-comédie politique son moins bon rôle, et ce qu'il aura fait de plus sûr pour son renom sera d'avoir été l'ordonnateur de la fête galante de Sceaux, sera d'en avoir chanté la reine

Qu'à lui plaire ici tout conspire,
Fleurs, naissez sous ses pas en ces aimables lieux;
Viens mêler, amoureux Zéphyr,
Les parfums les plus doux à l'air qu'elle respire.
Et toi, Soleil, si tu le peux fais luire
Un jour aussi brillant que l'éclat de ses yeux.

Cette fête-là est si complète, si symptomatique qu'elle devient la

fête galante du siècle, et rien ne se fera dans la suite qui ne soit ici réalisé ou en germe.

Qui la chantera? Qui en dégagera l'élégance suprême et l'esprit? Qui sera le poète de ses poètes, le peintre de ses peintres, l'amant de ses femmes?... Qu'on regarde jusqu'à la crise de sensibilité qui se noie dans le sang de Quatre-vingt-treize, et qu'on cherche... Est-ce Marivaux, trop casuiste? Chardin, prisonnier? Nattier, que l'étiquette subjugue? Crébillon, qui trébuche sur le SOPHA? Boucher, toujours sur la nuée? Gresset, trop grossier, ou Piron, trop méchant? Baudoin, qui n'existe qu'avec le retroussé? Fragonard, dont la joie est païenne? l'abbé Prévost, trop inconscient, ou Greuze, seulement à sa polissonnerie et à son drame moral?

Non.

C'est Watteau.

Depuis son arrivée à Paris, il a pressenti, entrevu ce monde, il s'est senti attiré vers lui, vers ses dehors, vers son mouvement aux prestesses soyeuses, vers cette insoucieuse et libre existence qui, dans le faste, ignore l'inquiétude basse, et où le cœur, l'esprit et la fantaisie prennent, sans contrainte, leur libre essor... Mais il le côtoie de trop près, il met à nu un peu de l'âme de ces hommes et de ces femmes, et c'est, dans le même temps, la chute lourde. Jamais visionnaire amoureux d'une chimère ne fut plus rudement déçu par une plus effroyable antithèse, jamais illusion ne fut plus brutalement détruite.

En vain l'Académie réclame l'œuvre promise, en vain elle poursuit Watteau pendant des années pour l'obtenir : il se dérobe, tremblant, sans force devant l'affreuse réalité, impuissant à se ressaisir, « l'âme noire » alors qu'il mesure l'abîme qui sépare les personnages de sa féerie de ces goujats et de ces drôlesses.

Mais voici que, dans son angoisse, un inattendu réconfort lui vient, que la vie clémente, que le hasard, bon cette fois, l'isole un instant de la sentine et du cloaque, voici que Crozat le prend dans sa maison. Dans la fraîcheur harmonieuse de cette retraite, dans cette bienheureuse accalmie, la seule qu'en toute sa vie Jean-Antoine connaîtra, le découragement et les fatigues se dissipent, et s'évanouissent les visions mauvaises des mauvais jours, et se ranime la chère ingénuité sans laquelle il n'est rien, il n'est point de génie... Son rêve ancien

*Embarquement pour Cythère*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*



renaît victorieux des tares et des vilenies, victorieux de l'ombre et de la misère, semblant n'emprunter à la vie que le rose réel de ses carnations, à la nature que la brise, le vert pâli et le feu naissant des premiers jours d'automne; son rêve ancien renaît, triomphant cette fois, et comme plus séduisant encore d'attraits plus profonds. Et, dans la joie qui lui bat aux tempes, comme s'il avait peur de le voir s'évanouir, comme s'il craignait quelque défaillance de son cerveau, dans la maîtrise de son œil et de sa main, d'un grand geste rapide il évoque sur la toile le doux, chatoyant et émotionnant tumulte de son chef-d'œuvre.

Il est devant le désir, devant la fièvre, devant l'éternelle et douloureuse convoitise, devant l'angoissante et avide poursuite de la femme, but unique, but suprême toujours atteint et toujours désespérément éloigné, fin brutale et charmeresse, et il va dans un génial, intraduisible et inégalable poème, inoubliablement faire revivre les stades du baiser.

En un bourdonnement harmonieux les frondaisons mourantes, les cimes neigeuses, les grèves embrumées, les nuées impalpables d'où la lumière sourd, chaude, enveloppante et pailletée d'or, le ciel, la terre, les eaux s'imprécisent sous le duo des amoureux. Il n'a pour seul témoin que le buste marmoréen de la Déesse qu'ils ont implorée. Ils lui ont apporté l'offrande embaumée des roses épanouies. Sur le tertre, près de Vénus, le couple s'est assis. L'amant, le « pèlerin d'Amour », beau dans son fastueux habit de premier rendez-vous, ses armes parlantes brodées sur sa pèlerine, l'amant, presque agenouillé, supplie. Pour ne céder à quelque prière muette de celle qui l'écoute, sans la regarder, il dit lentement, avec volonté, sur des notes graves et douces, le premier couplet de la sérénade. Ils ont tous deux les yeux baissés, elle surtout qui résiste encore et dont le trouble est grand, elle qui a posé sa mante sur le banc de pierre, elle qui ne veut pas partir, quelque mal que se donne le petit dieu qui la tire par sa robe. Leurs mains ne se touchent pas...

Plus loin, elle a laissé et le grand manteau rose et la robe de brocart, et jeté une pèlerine sur un preste costume d'aventure, jupe rayée et corsage à longues basques. Elle met ses mains roses dans les mains brûlantes du vainqueur, dont le sourire n'est pas sans moquerie... Puis, saisie comme par un dernier scrupule, comme par un ultime

regret, auprès de la descente elle se retourne, prête à laisser tomber le bâton de voyage.

Mais lui, devenu quelque peu rude en son impatience, grisé par ce baiser qu'il a pris sur sa gorge, là, sous la pèlerine restée soulevée, lui l'entraîne par la taille... Tandis que devant la galère fastueuse, la galère aux rameurs nus et beaux comme des dieux, la galère à la chimère d'or qui bat des ailes et cambre son torse, Aronce et Clélie, Artamène et Mandane dissertent, madrigalisent, se demandent s'ils vont débarquer à Tendre-sur-Estime ou à Tendre-sur-Inclination...

Dans la fluidité, la blondeur cendrée de l'atmosphère, sous un ciel profond balayé de brises, entre les superbes armatures de la forêt où des fûts d'arbres se lisent en éclairs pâles et en réalistes silhouettes, entre la féerie des neiges vierges et les premiers plans robustes, près de cette colline où se découvre un vague village, sur le brouillard diamantin de ces eaux d'où émerge, très au loin et noyée, la silhouette d'une ville de rêve, dans le défi, le disparate, la fantaisie folle de ces éléments qu'il accouple quand même, et entre lesquels, parfois, des amours roses s'envolent, dans l'extraordinaire et grandiose harmonie d'un accord que seul il peut tenter, dans cette puissante unité, réalisée avec cette calme maîtrise, cette imperturbable et décevante sûreté qui va de la fulgurance des pigments épais aux frottis qui couvrent à peine la toile, dans l'élégance et le dédain de cette ébauche, brossée en combien d'heures? Watteau fait se dérouler toute la farandole galante, Watteau évoque, impérissablement, un monde...

Boucher viendra qui prendra le bois ; Pater, Lancret, les personnages, et les vrais grands s'arrêteront après eux, respectueux, frappés, essayant de comprendre l'enseignement de cet homme parti de Rubens et de Véronèse et arrivé à cette personnalité, de ce révolutionnaire qui sauve l'École française.

Il est permis de se figurer l'étonnement grandissant de Coypel et de Barrois, nommés pour « voir travailler le dit sieur Wateau » et assistant à la venue de ce chef-d'œuvre. Le « désordre », la « liberté » qui y présidèrent, cette facture qui, pour eux, ne sentait nullement le « bon maître » et qui était la si parfaite condamnation de leur petit art étriqué et sans vie, tout « l'incroyable » et tout le « nouveau » qui étaient en Watteau, tout cela les plonge certainement dans une perplexité comique. Mais il était trop tard pour empêcher cet intrus, ce fou, de prendre séance. Et

Coypel qui, malgré son esprit, sa largeur de vues, son habituelle et heureuse initiative, Coypel qui n'en reste pas moins l'exécutant de *Médée,* ne pardonne facilement à Watteau. Quand, à la conférence de l'Académie, il remercie Caylus après la lecture de cette gasconnade prétentieuse qu'est la VIE D'ANTOINE WATTEAU, il ne déguisera assez le vieux ressentiment resté très vif. Les sottises, les affirmations maladroites de l'aveugle Caylus ne sont pour lui déplaire. S'il ne dit que quelques phrases, elles seront, presque toutes, « perfides ». Ici, il dépasse de beaucoup la tradition académique :

«... Le connoisseur a sçu donner une juste mesure aux loüanges dont l'ami souvent est prodigue à l'excès. Il faut en convenir, Monsieur, sans cette sage modération, les éloges dictés par l'amitié peuvent devenir préjudiciables à ceux qu'elle veut exalter. Nous blessons l'amour-propre des gens qui nous écoutent, en leur parlant d'un homme dans lequel nous ne voulons reconnoître aucun défaut, et l'on ne blesse jamais l'amour-propre impunément... Enfin, Monsieur, nous avons beau parler d'un mort, quand il s'agit de citer ses rares talens, le sûr moïen pour disposer ceux qui ont été ses rivaux à nous croire et peut-être à lui pardonner, c'est de convenir, comme vous venez de le faire, de ce que la critique pouvoit trouver à reprendre dans ses ouvrages et même dans son caractère... L'honnête homme est affligé quand il se voit dans la nécessité de mésestimer quiconque a sçu lui plaire. Mais ce même honnête homme, qui gémit souvent à la vue de ses propres imperfections, n'est pas toujours fâché d'apprendre que celui qui mérite l'admiration du public n'étoit pas absolument exempt des défauts attachés à l'humanité. Je le redis encore, Monsieur, dans ce que nous venons d'entendre, vous avez trouvé le point juste. Permettés moi d'ajouter que, pour faire l'éloge historique de M. Wateau, vous avés choisi un genre d'écrire, qui pour les grâces naïves et, si j'ose le dire, pour les touches piquantes, ne peut se comparer qu'à l'aimable genre de peindre de cet excellent homme. »

Caylus écrivain égalant Watteau peintre... Mais, comme cela est dit ! Il n'est pas possible de mépriser plus galamment.

Donc, ce dernier samedi du mois d'août 1717, tandis que Jean Raoux attend et va, lui aussi, être admis, bien autrement nombreuse qu'à l'ordinaire l'Académie donne l'ordre d'introduire le récipiendaire.

L'« Ancien qui est en mois » se lève du fauteuil où il est assis.

D'un joli geste, il fait onduler les longues boucles de la haute perruque qu'il a l'archaïsme de porter encore. Et, tandis que sa bouche se plisse d'un léger sourire, — c'est Coypel dont on a joué la CAPRICIEUSE, et qui va écrire les FOLIES DE CARDÉNIO, — il se penche sur la première page du registre. Il lit :

Désiré vous estre de l'Académie ? La Compagnie vous en recognois digne. Mais, advent de vous y recevoire, elle requiert de vous le serment convenable.

Levé la main.

Ne promété vous pas de servir fidèlement le Roy dans la callité que vous embrassé, de maintenir et advancer, autant qu'il vous sera possible, l'honneur de l'Académie, de garder et observer religieusement ces statuts et règlement et de vous assujétir à tous ses ordres?

Watteau répond « oui ».

Il est reçu.

Voici l'acte :

Aujourd'huy samedy vingt huit aoust mille sept cens dix-sept, l'Académie s'est assemblée généralle. Le sieur Antoine Watteau, peintre, né à Valenciennes et agréé le trente juillet mil sept cens douze, a fait apporter le tableau qui luy avoit été ordonné pour sa reception, représentant une feste galante. L'Académie, après avoir pris les suffrages à la manière accoustumée, elle a reçu ledit sieur Watteau académicien, pour jouir des privilèges attachez à cette qualité, en observant par luy les règlements de la Compagnie, ce qu'il a promis, en prestant serment entre les mains de Monsieur Coypel, écuyer, premier peintre du Roy et de Son A. R. Monsieur le duc d'Orléans, présidant aujourd'hui l'assemblée. Quand au présent pécuniaire, il a été modéré à la somme de cent livres.

Et signent sur le registre :

Coypel, Coysevox, Barrois, Coustou l'aîné, C. Van Clève, de Boullongne, Alexandre, de Largillière, Hallé, Vernansal, Marot, Rigaud, Frémin, Bertin, J. Cristophe, Cazes, Lemoyne, P. Bertrand, Meusnier, Desportes, J. Vivien, B. Audran, Le Clerc, Vigier, P. Giffart, L. Simonneau, Massé, de Chavanne, Cayot, Charpentier, J. Audran, F. Dumont, N. Vleughels, Courtin, Belle, Charles Bot, Vateau, Raoux, G. Duchange, Gillot, Mathieu, Vallet, Rousseau, Poilly.

Tandis que son grand œil voilé de petite tristesse se promène sur ses juges d'hier dont il est aujourd'hui officiellement l'égal, toute sa vie, tout son passé de longues luttes s'évoque : il y a là, dans la salle du vieux Louvre, outre les derniers chantres du Grand Siècle, outre ceux dont la main tremble maintenant et qu'on va bientôt coucher sous les dalles blanches des églises, il y a là Benoît et Jean, frères de Claude Audran, concierge du Luxembourg, et ce pauvre Gillot qui a voulu venir, quand même...

Julienne demandera et obtiendra le tableau de cette ébauche que

*Le Savoyard à la Marmotte*

GALERIE DE L'ERMITAGE, SAINT PETERSBOURG

*(Photographie Braun Clément et Cie)*

D'un [illegible] geste, il fait onduler les longues boucles de la haute perruque qu'il a l'archaïsme de porter encore. Et, tandis que sa bouche se plisse [illegible] — c'est Coypel dont on a joué la CAPRICIEUSE, et qui a écrire les FOLLES DE CARDENIO, — il se penche sur la première page du [illegible]

[illegible] estre de l'Académie ? La Compagnie vous en [illegible] digne. Mais, advent de vous y re[illegible] de vous le serment convenable.

[illegible] ête vous pas de [illegible] fidèlement le Roy dans [illegible] que [illegible] embrassé de maintenir [illegible] autant qu'il vous sera possible, l'honneur de l'Académie, de [illegible] et observer religieuse[illegible] et règlements et de vous assu[illegible] à tous ses [illegible]

Watteau répond « oui ».

Il est reçu.

Voici l'acte :

Aujourd'huy samedy vingt huit aoust mille sept cens d[illegible] l'Académie s'est assemblée [illegible] onze, a fait apporter le tableau qui luy avoit été ordonné pour sa réception, représentant une [illegible] est [illegible] serment entre les mains de Monsieur Coypel, écuyer, premier peintre du Roy et de Son A. R. Monsieur le duc d'Orléans, présidant aujourd'hui l'assemblée. Quand au présent [illegible], il a été moderé à la somme de [illegible]

Et signent sur le registre :

Coypel, Coysevox, Barrois, Coustou l'ainé, C. Van Clève, de Boullongne, Alexandre, Largillière, Hallé, Vernansal, Marot, Rigaud, Fremin, Bertin, J. Cristophe, Cazes, Lemoyne, [illegible] de Chavanne, Cayot, Charpentier, J. Audran, F. Dumont, N. Vleughels, Courtin, Bertin, [illegible]

[illegible] ndis que son grand œil voilé de petite tristesse se promène sur [illegible] anges d'hier dont il est aujourd'hui officiellement l'égal, toute sa [illegible] son passé de [illegible] luttes s'évoque : il y a là, dans la [illegible] vieux Louvre, ou [illegible] les derniers chantres du Grand Siècle, [illegible] ont la main tremblante maintenant et qu'on va bientôt coucher sous les [illegible] blanches des [illegible] il y a là Benoit et Jean, frères de Claude Audran, concierge du Luxembourg, et ce pauvre Gillot qui a voulu venir, quand même...

[illegible] lienne demandera et obtiendra le tableau de cette ébauche que



Jean-Antoine laisse aux académiciens. Watteau meublera la toile : les frondaisons seront plus importantes, plus ordonnées, la Vénus sera en pied sur un socle décoré de trophées d'armures; il ajoutera un couple d'amoureux au premier plan; la barque, sans nautoniers, aura son mât, sa voile et ses agrès, et partout il essaimera des amours. Les fonds y perdront de la profondeur, la composition entière un peu du grand vent fluide et chaud de l'esquisse[1].

Ce fut longtemps le tableau préféré de Julienne. Dans le MERCURE d'avril 1733, on peut lire cette note :

> Il paroît, depuis peu, chez la veuve *Chéreau*, rüe S. Jacques, aux Deux Pilliers d'Or, et chez *Surrugues*, graveur du Roy, rüe des Noyers, une Estampe nouvellement gravée d'après un des plus beaux Tableaux de feu Watteau, Peintre Flamand de l'Académie Royale de Peinture et Sculpture. Le sujet aussi galand qu'allégorique représente l'embarquement des Pellerins pour l'Isle de Cithère. Le Tableau original est d'une grande composition et d'un effet charmant; il est dans le Cabinet de M. de Julienne, lequel continuë depuis plus de douze années à faire graver tous les Ouvrages du gracieux peintre; nous pouvons assurer que celui-cy est un de ceux qui fait le plus de plaisir. Il est très heureusement gravé par le sieur *Tardieu*, grande Estampe en largeur.

Comment le si constant ami de Watteau vint-il à se séparer de cette toile? Est-ce lassitude, amenée peu à peu par la comparaison qu'à l'Académie l'Honoraire Amateur pouvait si souvent faire avec la rayonnante, duvetée et fraîche ébauche, comparaison qui n'était pas à l'avantage de son tableau plus ordonné, plus encombré, moins bellement libre? Se résout-il au sacrifice dans le culte qu'il a voué au peintre, dans la joie, dans l'orgueil de voir une de ses maîtresses œuvres sortir du royaume et aller étinceler dans la collection de ce prince allemand, homme de goût qui se flatte de réunir les plus beaux morceaux de la peinture française?

Je crois vraie cette seconde hypothèse... Quoi qu'il en soit, Rothenburg eut certainement beau jeu.

Rothenburg est l'envoyé extraordinaire de Frédéric, électeur de Brandebourg et roi de Prusse.

Alors qu'on emporte le *Pélerinage à l'Isle de Cythère*, Frédéric est

Vente Duclos-Dufresnoy, fructidor an III, nº 24 : « Une composition agréable représentant l'*Embarquement de Cythère,* morceau esquisse d'une touche très spirituelle. » (H. 66 c., L. 82 c.). Vente Miss James, dessins, nº 312, *Cavalier aidant une dame à se lever,* étude pour l'*Embarquement de Cythère* (13 1/4 sur 9), 1.102 fr. 50 à M. Salting. FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, 41. *Deux têtes de femmes;* dessin aux trois crayons, Louvre, nº 1324; étude pour la femme à l'éventail, collection Schwiter. D'un fragment de sa composition, le pèlerin et la femme à l'éventail près de l'arbre, avec, au fond, le groupe du second plan de l'*Embarquement* qu'il approche d'une « fluste » aux voiles éployées, Watteau devait faire ce *Bon voyage* gravé par Audran, puis par Crespy fils, et qui se vendit 600 francs à la vente Casimir Périer sous ce titre : la *Déclaration d'amour.*

libre depuis longtemps. De même qu'il n'en est plus réduit, craignant la bastonnade paternelle, à se sauver au plus profond de la forêt pour pouvoir jouer de la flûte avec le fidèle Frédersdorf, le fifre des gardes, — chaque soir, à Sans-Souci, devant l'auditoire résigné il trille à son aise, tandis qu'Emmanuel Bach fait la basse, — de même il donne libre cours à ses autres goûts artistiques. Entre un billet à Maréchal : « Mon chèvrefeuille est sorti, mon sureau va débourgeonner et les oies sauvages sont déjà de retour. Si je savais quelque chose de plus capable de vous attirer, je le dirais également, » entre un règlement pour l'infanterie, un solo pour *il flauto traversino* qu'il compose, une leçon qu'il donne à Porporino venu pour lui chanter la CLÉOFIDE de Hasse, un conseil à la divine Astrua « qui fait des *arpeggios* comme les violons », il n'a garde d'oublier son courrier pour Paris.

La diplomatique achevée, ses recommandations faites à propos des « poudres parfumées de bonnes senteurs, des jambons de neige et des plans de vigne », les instructions données à d'Argens : « Si vous voulez faire toutes mes commissions, je vous dirai tout ce qu'il me faut et que vous me procurerez en tout ou en partie : un ou deux peintres habiles; un bon valet de comédie, car Bollog est parti; une première actrice. N. B. Si vous pouviez encore trouver quelque homme aimable, d'un bon caractère, qui n'est point pédant et versé dans la littérature, je serais très aise d'en faire l'acquisition... », il en vient aux tableaux. Outre Rothenburg[1] aidé de Knobelsdorf, qui a bien voulu faire le voyage de Paris et qui court les ateliers et les ventes, c'est Petit, un autre de ses agents, à qui incombe la charge de lui trouver ce qu'il désire, et c'est surtout ce bon bourgeois dont on ne se méfiait

1. Dans les lettres de Rothenburg à Frédéric, je trouve les indications suivantes. Le 30 mars 1744, Rothenburg écrit : « Je vous ai acheté deux tableaux admirables de Lancret qui sont des sujets charmants et très rares (le *Moulinet* et la *Réunion dans un pavillon*); ce sont les deux chefs-d'œuvre de ce peintre; je les ai de la succession de feu M. le prince de Carignan, qui les a payés à ce peintre pendant qu'il étoit encore en vie, dix mille livres, et je les ai eus pour trois mille livres, ce qui fait sept cent cinquante écus de notre monnoie, que je vous prie, sire, de me faire remettre pour les payer. Je suis aussi en marché pour avoir des Watteau. Il est très difficile d'avoir des tableaux de ces deux maîtres... » Frédéric répond, le 4 avril : « Quant aux tableaux dont j'ai besoin pour orner mon nouvel appartement, il m'en faut trois. Ainsi, vous tâcherez d'avoir avec les deux tableaux de Watteau dont vous êtes en marché encore un tableau du même maître, mais qui soit d'un travail exquis et de la même grandeur que les deux autres. » Cela ne va pas tout seul. Rothenburg mande, le 27 avril : « J'ai mille peines à trouver des tableaux de Watteau, qui sont d'une rareté extrême. J'étois en marché pour deux pendants, mais on me les voulait vendre 8.000 livres, ce que j'ai trouvé trop cher; j'espère qu'un de nos amis qui en a deux me les cèdera à meilleur compte, et qui sont très beaux. » Mais Frédéric n'entend payer ce prix. — « Libre au roi de Pologne de payer 3.000 ducats pour un tableau et d'imposer en Saxe 100.000 thalers de taxes, mais ce n'est pas ma méthode... ». — Frédéric, *économe*, répond le 7 mai : « Le prix de 8.000 livres qu'on vous a demandé des deux tableaux de Watteau est exorbitant, et vous avez bien fait de ne pas conclure pareil marché; aussi n'en ai-je besoin que d'un seul tableau que vous tâcherez de me faire avoir s'il est possible à un prix raisonnable. » Rothenburg réplique : « J'ai... acheté un tableau de Watteau qui est admirable, dont j'envoie ci-joint l'estampe. Ce tableau est un des plus beaux qu'il ait faits et d'une belle grandeur. Je l'ai eu à fort bon marché, il ne coûte à V. M. que mille quatre cents

guère, qui pouvait « faire de bons coups », cet ancien échevin de la ville qui demeurait rue Quincampoix, à l'hôtel de Beaufort, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, ce Louis-François Mettra, écuyer, qui « représentoit les droits du roi de Prusse ».

Frédéric veut recueillir à Berlin « tout ce que le siècle a produit de plus fameux ». Et c'est Watteau qu'il semble rechercher de préférence à tous les autres peintres; avec lui Lancret et Pater. Il n'en est pas encore à la crise italienne. Il écrira à sa sœur : « Vous me faites trop de grâce de penser à Rheinsberg. Tout y est meublé, et il y a deux chambres pleines de tableaux. Les autres sont en trumeaux de glace et en boiserie dorée et argentée. La plupart de mes tableaux sont de Watteau ou de Lancret, tous deux peintres français de l'école de Brabant », — et il décochera à Algarotti :

Ton esprit me transporte en une galerie
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Où Corrège et Poussin étalent leur génie
Avec les Lancrets, les Watteaus...

Rien n'est plus amusant que le débat entre le grand Frédéric et le pourvoyeur : « J'ai reçu les derniers tableaux de Petit; il y en a trois de fort beaux, deux médiocres et cinq infâmes. Je ne sais à quoi Petit a pensé, mais c'est de tous les envois qu'il m'a faits le plus mauvais. » Le 6 juillet 1745, il lui fait tenir cinq mille écus pour l'achat d'un lustre en cristal de roche « aussi beau qu'on peut l'avoir pour ce prix-là », et, le 10 août de la même année, il paye cinq mille cinq cent cinquante écus « moyennant quoi qu'il aura la belle table dont on lui parle et les quatre tableaux de Watteau... ».

Ah ! les envoyés de ce prince qui ne s'entoure que de Français, qui n'aime à parler que notre langue, qui met une si opiniâtre volonté à recréer, là-bas, au fond de l'Allemagne, tout un petit coin de notre pays, jardins, architecture, meubles, bibliothèques, les envoyés de ce prince eurent beau jeu avec Julienne pour lui arracher le *Pèlerinage à*

livres qui sont de notre monnaie 350 et quelques écus. Je tâcherai aussi d'avoir les autres au meilleur marché qu'il me sera possible. Les tableaux que vous désirez sont fort difficiles à trouver, tous les ouvrages que Watteau a faits sont presque tous en Angleterre où on en fait un cas infini. » Enfin, le 18 mars 1746, il écrit au roi, alors à Postdam : « J'envoie ci-joint la note des tableaux qui ont été achetés pour V. M., les huit premiers coûtent 4.500 écus, le neuvième de Watteau, 450... »

Spécification de ce que le Roi doit à M. le comte de Rottenbourg pour 14 tableaux qui doivent venir de Paris, dont M. Petit a fait le prix : 3.750 écus... Pour le port de 12 tableaux qui viennent d'arriver de Paris jusques ici : 33 écus. » Le 11 septembre 1765, il note : « Caisse de tableaux venant de Paris contenant des Watteau. »

*l'Isle de Cythère* et faire resplendir l'œuvre dans ce Potsdam aux lambris blancs moulurés de cuivres dorés et de bronze en rocailles, égayé de marbres rares, de girandoles et de glaces découpées et galbées sur celles de Trianon et de Versailles...

Dans ce décor-là, le *Pèlerinage* voisinera avec les *Bergers,* avec la *Danse,* avec l'*Amour paisible,* la *Leçon de guitare,* le *Concert,* le *Divertissement en plein air,* avec la *Mariée de Village,* la *Danse dans le pavillon du jardin,* le *Joueur de luth,* les *Comédiens François,* l'*Enseigne*[1].

Watteau aura forcé deux fois le scribe de l'Académie à raturer le texte du grave procès-verbal de la séance : cette première fois, en 1712, alors que suivant l'usage Van Clève veut lui imposer un sujet de réception, et qu'on laisse à l'agréé « son ouvrage à sa volonté », cette seconde fois, lors de sa réception, alors qu'il baptise la toile qu'il apporte : le *Pèlerinage à l'Isle de Cythère,* et qu'après discussion, on raye ce titre et on inscrit : «... représentant une feste galante. »

Cette seconde fois encore, le scribe eut raison.

La « feste galante » de Watteau est bien le plus grand, le plus puissant, le plus heureux geste d'art de notre XVIII^e siècle. Où, en France, est-elle avant lui, cette fête? Qui, en dehors de la servile imitation italienne ou flamande, qui a osé s'y essayer? Parmi les peintres, nul n'a eu le nécessaire, précurseur et délié génie. Si on interroge l'estampe, on la trouve abominablement lourde et grossière : c'est l'imagerie brutale de Du Cerceau à Crispin de Passe, c'est Baltazar Moncornet, c'est Ladame, c'est Abraham Bosse, c'est Bernard Picart, tous ceux-là qui ne savent que sonner l'écœurant appel à la chair... Après Watteau? Faut-il les nommer, pour qu'aussitôt s'accroche à chacun des noms la tare licencieuse, le mot indissolublement lié au pinceau ou à la pointe de l'artiste, le mot qui détruit et qui rompt le charme poétique, le mot qui apporte le scandale, le graveleux, le cynique, ou seulement l'esprit?

La « feste galante » n'est pas la fête des deux autres peintres du dix-huitième, elle n'est pas plus celle de Jean-Siméon Chardin que celle

1. Le climat rude du Brandebourg n'est pas favorable aux peintures de Watteau qui s'abîment vite. Dans les papiers de Schutz, on trouve cette note : « 19 février 1765. Une toile de Wattow, *Départ pour Cythère*, déployée et remise en état. » Pour la *Mariée de Village* (C. N. Cochin sculp., provenant du cabinet de M. de la Faye), Frantz Gerhard, chargé de la restauration des tableaux sous la direction de Pesne, mentionne dans son compte de l'année 1750, tout de suite après l'acquisition : « Un Wattow, avec 108 figures, des mariés que l'on conduit à l'église, lequel a des déchirures dans les visages, les mains et les vêtements; pour l'avoir découpé du papier et recollé, et l'avoir remis en bon état avec grand soin et peine, ce qui eût valu pour le moins 150 thalers... 100 thalers. » F. Schutz, son successeur, compte en 1765 « pour la *Noce de paysans* de Wattow, qui est très crevassée, pour boucher les crevasses... 60 thalers ». Le professeur Hauser l'a sauvé d'une destruction complète. Les têtes seules sont intactes; on les dirait peintes sur émail.

*Bal champêtre*

MUSÉE DE DULWICH

*(Photographie F. Hanfstaengl)*



d'Honoré Fragonard. Et le seul poète du siècle enfantera son œuvre prodigieux au milieu de la tristesse poignante de la plus effroyable crise. Il suffit, pour mesurer l'audace, la volonté de Watteau, la hauteur de son génie, de bien voir la détresse où l'on vit. A l'heure où on semble marcher vers l'effroyable de l'impasse noire où tout s'ensevelit, par un déchirement du ciel sombre la gloire d'un grand rayon de lumière resplendit, sur le sillon aride surgit et s'ouvre cette fleur : la galanterie de Watteau, fleur précieuse et simple, aux couleurs chaudes et aux incomparables irisations, galanterie de rêve si profondément humanisée, frontière troublante entre le monde réel et la fiction que personne avant lui n'avait atteinte, et où personne n'a su, comme lui, demeurer dans le charme et dans la vérité.

Quel prodigieux coup d'aile!... N'avoir devant soi que le jeu enrubanné des « filles de vertu mourante », n'avoir que ces pires coquetteries dont la Mazarelli usera pour tuer Beauveau à petit feu, n'avoir devant soi que ces femmes enveloppées dans la robe à collet d'abbé, nuage capricieux qui se plaque au corps comme une gaze ou le noie suivant le désir, la coquetterie, la gaucherie éloquente et voulue, dans le mystère d'un « ballonné piquant » ; n'avoir que ces « perverses », effrontées, coupables surtout d'être ridicules, et qui, burlesquement, courent les rues et les promenades, portant paniers, cerceaux et criardes, les avoir ainsi le jour pour les retouver aux lumières du petit souper, dans le désagréable de leurs lignes tombantes et fatiguées; n'avoir que ces poupées fanées, cramoisies de fard, le front pelucheux de poudre, la paupière séchée de cohol, les gencives et la poitrine brûlées par les liqueurs de Lorraine; n'avoir que ces demi-monstres et ramener, avec un art profond d'observation étroite et réaliste, ramener au type pur, au type d'avant la déchéance, reconstituer l'être, lui redonner ses fraîcheurs naturelles et ses élégances prime-sautières, lui pétrir un cœur, et, dans un petit cerveau étroit, volontaire et fantasque, mettre la fantaisie rieuse, l'inconsciente cruauté, le vouloir brusque attiédi de mélancolie; asservir à l'homme cet être qui peut mener aux catastrophes ou aux triomphes; ou lui livrer Don Juan en victime; ou montrer le beau conflit de toutes ses grâces, de toutes ses joliesses, de toutes ses séductions avec celui qui passe, impavide et non troublé; en ce siècle où la passion semble morte, retrouver l'immortel émoi, retrouver l'amour, retrouver le poignant frisson qui a agité la Vallière,

et l'amant de la Champmeslé, et le mari d'Armande Béjart, se garder de le distribuer tout entier à ses personnages, mais en prendre une touche, l'allier à un scrupule de dédain ou de tristesse, l'envelopper dans ces âmes, et faire monter ces créatures dans la barque dorée qui va les emporter vers les Terres Inconnues du pays du Tendre : voilà l'effort.

S'il n'y a véritablement en ce siècle que trois palettes, si ce siècle a trois peintres, Watteau, Chardin et Fragonard, Watteau est le premier. Car Fragonard n'a jamais voulu penser; tout entier il s'est réfugié dans la magie, dans l'irradiation, dans le chant, dans le chatoiement, dans la séduction de la pâte, dans la caresse de la matière; car Chardin, malgré et peut-être à cause de son œil incisif, Chardin s'est réfugié avec entêtement dans le giron bourgeois. Watteau seul se dresse en un effort magistral et inouï. Le faible devient géant et impose, avec quelle puissance, mais après quelles luttes, son rêve.

Et ce rêve va sauver une époque de l'opprobre. Ni le peintre de *Réprimande*, ni le peintre de l'*Escarpolette* ne peuvent, en leur génie, représenter le Dix-Huitième : ils en synthétisent un aspect, une facette; ils s'appliquent, tous deux, à en légitimer les tendances et l'esprit. Ils ne rendent, n'excusent, l'un et l'autre, qu'une caste. Watteau a fait mieux. Il a pris dans la turpitude et l'orgie le petit peu de chair resté sain, la parcelle d'âme demeurée impolluée, et à l'heure où il était permis de croire que la France allait sombrer dans le flot boueux, il en a fait la gloire pure, enchanteresse, qu'est sa « feste galante », il en a fait ce *Pèlerinage à l'Isle de Cythère* qui masque et rachète l'immonde de la Régence?



*La Fontaine*

COLLECTION RICHARD WALLACE, LONDRES

*(Photographie W.-A. Mansell et Cie)*

# CHAPITRE X

## L'INDIFFÉRENT

PARMI les dessins laissés par Watteau à M. de Julienne, il en est un où il s'est représenté tenant un porte-crayon et appuyé sur un portefeuille. Boucher nous l'a transmis, et, à longuement regarder son attentive gravure, se révèle l'être si complexe que fut Watteau. Le corps fluet est frileusement pris dans une houppelande fourrée ; la main droite, d'une expression superbe de

et l'amant de la Champmeslé, et le mari d'Armande Bejart, se garder de le distribuer tout entier à ses personnages, mais en prendre une touche, l'allier à un scrupule de dédain ou de tristesse, l'envelopper dans ces âmes, et faire monter ces créatures dans la barque dorée qui va [illegible] vers les Terres Inconnues du pays du Tendre : voilà l'effort [illegible] n'y a véritablement en ce siècle que trois palettes, si ce siècle [illegible] agonard n'a jamais voulu penser ; tout entier il s'est réfugié dans [illegible] ie, dans l'irradiation, dans le chant, dans le chatoiement, dans la [illegible] et peut-être à cause de son œil incisif, Chardin s'est réfugié avec entêtement dans le giron bourgeois. Watteau seul se dresse en un effort magistral et inouï. Le faible devient géant et impose, avec quelle puissance, mais après quelles luttes, son rêve.

Et ce rêve va sauver une époque de l'opprobre. Ni le peintre de *Réprimande*, ni le peintre de l'*Escarpolette* ne peuvent, en leur génie, représenter le Dix-Huitième : ils en synthétisent un aspect, une facette, ils s'appliquent, tous deux, à en légitimer les tendances et l'esprit. Ils ne rendent, n'excusent, l'un et l'autre, qu'une caste. Watteau a fait mieux. Il a pris dans la turpitude et l'orgie le petit peu de chair resté sain, la parcelle d'âme demeurée impolluée, et à l'heure où il était permis de croire que la France allait sombrer dans le flot boueux, il en a fait la gloire pure, enchanteresse, qu'est sa « feste galante », il a fait ce *Pèlerinage à l'Isle de Cythère* qui masque et rachète l'immonde de la Régence?



## CHAPITRE X

### L'INDIFFÉRENT

Parmi les dessins laissés par Watteau à M. de Julienne, il en est un où il s'est représenté tenant un porte-crayon et appuyé sur un portefeuille. Boucher nous l'a transmis, et, à longuement regarder son attentive gravure, se révèle l'être si complexe que fut Watteau. Le corps fluet est frileusement pris dans une houppelande doublée de fourrure ; la main droite, d'une expression superbe de

volonté et d'élégance robuste, émerge de la manchette en une note victorieuse ; découvrant le haut front, la perruque aventureuse que Caylus revoyait encore un quart de siècle après « dans toute sa longueur et toute sa platitude », la perruque tombe sur des épaules qui s'infléchissent, et, d'un mouvement naturel, sous la petite pesanteur qui l'obsède, dans une menue lassitude, en une légère et continue fatigue, la tête s'incline[1]. Si, dilaté et comme avide de vérité et de lumière, le grand œil qui s'ouvre entre le cerne profond sur la joue et le sourcil interrogateur, le grand œil dit la belle vaillance et la sincérité de l'âme de l'artiste, on y lit, dans le même temps, et la notion de son peu d'ambition, et la mélancolie de son désabusement que souligne la commissure des lèvres, on y lit le détachement de combien de choses, de combien de profits, de combien de joies...

A cette date, ce portrait est celui du premier peintre de l'Europe.

Quelque particulière tristesse qui s'en dégage, quelque amour de la retraite qui s'y reflète, il a été cependant fait à une heure où Watteau n'était nullement sombre, à une heure où il n'était pris pour les hommes de cette particulière aversion qui le faisait soudainement disparaître, se cloîtrer en des retraites ignorées, connues seulement de ses intimes, de Gersaint, ou de Julienne.

C'est ainsi que son bienheureux séjour chez Crozat, si court à la vérité, lui parut long, et que la fatigue lui vint vite, malgré l'enchantement, les délices peut-être trop proches de l'éclatant tourbillonnement de la petite cour du financier. Et Watteau brusquement s'en va, délaissant sans regret le trésor des vieux maîtres, la vie heureuse qu'on lui a faite dans la magie du palais du faubourg de Richelieu, dans les jardins de Montmorency.

Il a quitté Sirois pour Crozat : c'est aux *Armes de France* qu'il retourne, qu'il se réfugie. Là, ce volontaire, cet indépendant vivra plus à sa fantaisie, « et même obscurément, » ainsi que le note Gersaint : « il se retira chez mon beau-père dans un petit logement et défendit absolument de découvrir sa demeure à ceux qui la demanderoient. »

Il reprend sa vie de travail libre, tout à l'inspiration des heures qui

1. Dessin aux trois crayons. Vente de Julienne, 1767, n° 776 : « le portrait de Watteau vu de face, plus qu'à mi-corps ; il tient un porte-crayon dans sa main droite ; sa gauche est posée sur un portefeuille », 24 livres 1 sou, a M. de Ravanne. A rapprocher du portrait de Watteau par lui même, B. L. Lepicie, sculp. (H. 5 p. 6 l., L. 4 p. 6 l.), panneau ou il s'est peint « à mi-corps tenant sa palette et son appuie-mains proches d'une table ». Ven . Julienne, n° 256, 24 liv. 1 sou, au président de Laiseville.

lui plaisent, sa vie rêveuse où la fièvre le consume sans heurt, la petite vie pour laquelle il est fait. Insoucieux d'accroître sa clientèle, de la changer, paraissant ne s'apercevoir du « grade » qu'il vient d'obtenir avec tant d'éclat, ce « peintre du Roy » peint, comme par le passé, pour les mêmes acheteurs de Sirois qu'il a un instant délaissés. Gersaint, qui le côtoie maintenant de près, est encore à citer : « Watteau ne s'enfla pas de sa nouvelle dignité et du nouveau lustre dont il venoit d'être décoré : il continua à vouloir vivre dans l'obscurité ; et, loin de se croire du mérite, il s'appliqua encore plus à l'étude, et devint encore plus mécontent de ce qu'il faisoit. » Il vend aux amateurs de modeste lignée, aux bourgeois, à ce marchand-vitrier que j'ai déjà cité, à ce « M. Morel banctier », qui avait accroché chez lui les *Fêtes au dieu Pan* et les *Enfants de Bacchus*, peut-être aussi peint-il cette *Accordée* qu'avait M. de Valjoin et ce « *Bal* exécuté pour M. le Président de Baudolle ».

Là, sur le Quai-Neuf, il est un peu hors de l'agitation et du remous dans lequel il vient d'être trop longtemps plongé à son gré. Il est heureux de ne plus rien connaître de la Cour et de la Ville.

La transition fut-elle trop brusque, de l'hôtel du Trésorier de France à la boutique du marchand? Jean-Antoine fut-il incommodé par l'air qu'il respirait, l'air nauséeux des berges souillées qui faisait de la Cité et de ses entours le quartier le plus malsain de Paris?... C'est, je crois, cette dernière cause qui le fait vite quitter Sirois.

Son état de santé est toujours précaire. S'il semble avoir eu quelque répit, quelques bons mois sans trop de ces accès fébriles qui l'épuisent, il les doit surtout à la variété de ses travaux, à l'éloignement de tout souci matériel, à la diversité des délassements de haut goût qui emplissaient les heures qu'il ne donnait à ses pinceaux, à ses crayons ou à ses lectures. Maintenant qu'il a repris son existence d'autrefois, que, volontairement, il ne veut plus connaître que l'habitacle incertain de l'atelier où il peut, à sa guise, vivre avec son inquiétude, il y sera, sans défense, la proie des indispositions, des malaises, des douloureuses misères des trop faibles qu'un grand feu brûle, des tortures lancinantes et sourdes qui vont l'assaillir presque sans répit, ne lui laissant que de rares accalmies qui se feront de plus en plus brèves.

Or, en ce moment, un de ceux qui ne le quittent guère, son nouvel ami Nicolas Vleughels, habite l'endroit de Paris qui passe pour être le plus salubre, le faubourg Saint-Victor. Il est dans « la maison du neveu de

M. le Brun, sur les fossez de la Doctrine chrétienne ». Si c'est encore la ville, le lieu est retiré, l'éloignement relativement grand. Jean-Antoine s'en va loger avec Vleughels.

Vleughels aimait à faire le magnifique... Avec Watteau, il le pouvait de toutes manières. Pour le public, pour ceux que la peinture intéressait, le peintre de *Campaspe* avait infiniment plus de talent que le peintre du *Pèlerinage à l'Isle de Cythère*. C'était même l' « homme de talent », l' « honnête homme de talent » dans toute sa signification. En dehors de quelques très rares amateurs capables de juger, ses tableaux sont préférés à ceux de Jean-Antoine. Mariette l'a constaté : « ... il avoit pourtant le secret de faire de petits tableaux qui plaisoient ». Académicien avant Watteau, avec quelle allure n'avait-il pas emporté les suffrages! Au mieux avec d'Antin, — il ne va pas tarder à obtenir la survivance du vieux Poërson qui « radote », et à repartir pour Rome, — devant tous il est très heureux d'accueillir ce collègue dans sa demeure. La beauté du geste se rehausse de cette considération que Watteau est un peintre dans les « mêmes cantons » que lui : Vleughels ne peint-il pas « aimable »? Et puis, il a jugé que son hôte ne s'éternisera pas.

Ou, simplement, peut-être y a-t-il sous les dehors de l'intrigant un assez bon homme de Flamand qui compatit à l'ennui qu'a, dans la grande ville, cet autre Flamand...

Il peut facilement mettre un spacieux logement à la disposition de Watteau. La maison est grande. Deux hauts étages sous le comble à la Mansard lui donnent une belle allure que l'avant-corps achève avec son tympan armorié, sa baie sculptée qui s'ouvre sur le gradin d'un perron dont les marches se continuent curieusement à l'intérieur. Le « neveu et héritier du fameux peintre » devait se bien trouver en cette maison de repos, dans cette solitude et ce calme qui surprennent, à mi-côte, entre les Gobelins et la fange du faubourg. De toutes parts, la vue est superbe : devant, par delà le collège de Navarre, le séminaire des Bons-Enfants, les Bernardins, c'est Paris, formidable et imprécis dans le brouillard; sur le côté, au bas du petit cirque de collines qui s'étend de Romainville à Sannois, c'est le « col de cygne » de la rivière, avec, très proches, la Tournelle, l'arc double de la porte Saint-Bernard, les roseaux, la ceinture murée, le parc de l'Arsenal. Et partout déborde un vivant foisonnement vert d'arbrisseaux, de treilles, d'espaliers, de pignons enliérés ou gaufrés de chèvrefeuille, jardins où des charmilles s'ordonnent, d'où s'élancent de plus vifs bouquets d'ormes entre

lesquels éclate le rouge des lucarnes tuilées, la tache miroitante d'un boulingrin ou d'une fontaine, se dessine le chef moussu d'un puits encapeluché de pierre.

Ce séjour chez Vleughels marque, dans le dernier temps calme, le dernier atelier bien à soi, celui où l'on travaille dans l'intimité précieuse, non troublée, dans la liberté conquise et presque entière. Watteau sort très peu, ne voit que les rares amis que nous connaissons. Il ne fréquente plus dans son monde. Il n'est avec Coypel, Largillière, Rigaud, Fagon, Caylus, de ce « souper de quinze livres » qui se pimente parfois du sourire de la Quinault ; non. Par décence, n'osant de suite montrer à quel point l'indiffère la Compagnie où il vient d'entrer, deux fois, cette même année 1717, il ira au Louvre : le 4 septembre, jour où « il est fait lecture d'un discours autrefois prononcé par M. Bourdon sur la lumière », — il signe sur le registre entre Vleughels, qui l'a amené, et Galloche, — et le 31 décembre, le jour où on répartit la capitation et où on reçoit le sculpteur Jean Thierry, de Lyon, et Joseph Roëttiers... C'est tout. Ses collègues ne le reverront plus prendre séance... Il a ardemment poursuivi ce but : être peintre du roi. Il l'est. Et aussitôt il en dédaigne toutes les prérogatives.

Son atelier, la petite défroque d'habits galants et comiques dont il revêt ses amis ou les voisins complaisants qui veulent bien poser ses personnages, ses chevalets, ses toiles, ses crayons, ses couleurs, cette palette et ce pot à huile grasse qui fournirent à Caylus la « pointe » de son discours : « Il n'avoit aucun soin de ses couleurs qu'à peine chargeoit-il sa pallette tous les jours et la netoyoit encore moins ; même son pot d'huile grasse dont il faisoit un si grand usage, ayant souvent essuyé ses pinceaux, étoit rempli d'ordures, de poussière, et quelque soin qu'il apportât pour ne prendre que le dessus, il est certain que cette huile, déjà mauvaise en elle-même, se ressentoit des corps étrangers dont elle étoit remplie. On voit par là que Watteau faisoit trop peu de cas de la propreté des peintres hollandois... », — voilà le plus clair de ce qu'il possède, voilà au milieu de quoi il vit. Cela lui suffit.

Suivant ce que sa fantaisie lui dicte, suivant l'état de sa fièvre, son humeur, la beauté de la lumière, il peint, il dessine ou il lit; c'est un grand liseur. Un matin, Vleughels entre chez lui en coup de vent, ayant encore sur la tête son magistral bonnet de nuit, un haut bonnet pointu de mascarade; il le croque.

Mais là, surtout, il exécutera ses nus, si rares et si savoureux. A cette

époque, cela est incroyable en pleine Régence, mais cela est, il y a encore quelque scandale autour du nu féminin dans l'atelier du peintre et du sculpteur. Voilà qui surprendrait, s'il n'était naturel qu'en ce temps d'effroyable licence il ne faille pour le peuple, le public et les gens de bien, au moins la joie de pouvoir crier ouvertement après quelques-uns, dussent ceux-là être les plus grands dispensateurs de morale, étant les créateurs de l'éternelle Beauté. En ces premières années du XVIII^e siècle, on ne se lasse de goûter le piquant de la chose... Il faut donc beaucoup de réserve au peintre, même s'il est peintre du roi, et que rien ne transsude trop de la vie de son atelier. Il semble que ce pays ne soit si loin du nôtre, où Rembrandt fut admonesté publiquement à propos d'Hendrickje, de la *Bethsabée* et de la *Baigneuse*...

A vrai dire, ce sont en France les derniers temps : Boucher, pas plus que Fragonard, ne connaîtra les ennuis de cette réserve.

Ici, sur ces fossés de la Doctrine Chrétienne, très retiré et certain de ne scandaliser facilement tant de gens chastes, Watteau fait poser sa servante.

D'Argenville a écrit «... sa servante qui étoit belle lui servoit de modèle, il l'a peinte en danseuse avec un fond de paysage très frais. »

La servante de Watteau n'a pas posé uniquement les danseuses et les galantes figures de combien de ses pastorales : elle a surtout posé ses nus, au moins presque tous ceux qui nous sont parvenus. Et je vais essayer de le prouver. Cette réserve et cette discrétion très inattendues s'expliquent parfaitement si on veut réfléchir au caractère et aux particulières idées de l'homme. Avec elle seule, Watteau osera certains sujets qu'il n'eût jamais peints s'ils ne s'étaient offerts à lui, presque malgré lui, comme cette claire, chaude et lumineuse improvisation de la galerie Wallace, cette notation à la Fragonard d'une femme surprise, un bras levé, dans le particulier mouvement de passer une chemise.

La servante de Watteau est presque belle comme cette M^me de Pléneuf dont Saint-Simon disait qu'elle était « faite exprès pour fendre la nüe à l'Opéra et y faire admirer la déesse ». Je crois bien que cette servante-là vient tout droit du théâtre. Ou alors Watteau l'aurait prise très niaise, aussi peu niaise que la plus bête des femmes, et sortant de

1. Figures de Différens Caractères. N° 262, Caylus sculp.

*Jeune Femme de profil*

Dessin au crayon noir et à la sanguine

MUSÉE DU LOUVRE



sa province[1], embuée du grand air des champs, le corps non déformé par le travail si dur, à cette époque, des filles qui venaient se louer à la ville ?

C'est impossible. Cette fille a été Phlipotte, elle a touché les dix sous que MM. de la Comédie octroient libéralement pour tenir ce rôle, et avant de veiller au bon ordre de l'intérieur du peintre, elle a reçu les gifles de M^me^ Pernelle... Peut-être qu'un soir, après le spectacle, la Roque a entraîné Jean-Antoine à l'*Aigle Royal*, qu'elle y mangeait la maigre soupe qu'on y tenait chaude aux comédiens qui ne pouvaient souper plus copieusement et que Watteau l'a connue ici même. Ce qui me fait croire que cette fille est une fille de théâtre c'est, la part du peintre faite et déduite, la facilité avec laquelle elle se transforme, le brio, le parti qu'elle tire des étoffes, des moindres affiquets. Cette science n'est pas seulement la profonde science de toute femme coquette, mais le savoir, la rouerie d'une femme qui a la particulière habitude du costume, et qui, avec cette passivité, cette passagère conviction qu'on ne rencontre que sur les planches, prend un air, trousse une robe, pique en avant la pointe d'un tricorne, sûrement, aisément, ainsi que ne saurait le faire nulle fille de charge, quelle que soit sa bonne volonté.

Watteau, en réaliste, l'a scrupuleusement suivie, ne réservant, avec elle, son invention et sa poésie que pour le regard et le sourire. Qu'on ne s'étonne, alors, que sa servante ait été, non seulement la *Danseuse* de d'Argenville, mais, quand il l'a voulu, l'écouteuse de la *Diseuse d'aventure* et l'*Aventurière* elle-même.

Elle a surtout été cet inépuisable thème, le corps féminin, qu'à loisir il étudie, note et rend avec une rigueur qui a effrayé et dérouté combien de commentateurs et d'historiens de Watteau?

Des critiques sont venus incriminer doctoralement telles proportions, trouvant des fautes d'esthétique dans la construction, reprochant le « style », blâmant comiquement le peintre de n'atteindre « à la vérité de la forme idéale ». Quel pathos et quel non-sens ! Il était si simple de comprendre Watteau « n'idéalisant » nullement et restant un admirable et superbe logicien, amoureux avant tout de la Vérité et de la Nature.

1. La servante de Watteau n'est certainement pas Parisienne. Elle a toutes les caractéristiques flamandes des femmes du Hainaut. Valenciennoise ?... La preuve s'en fera peut-être un jour.

Dans l'intimité de l'atelier il déshabille la fille et travaille d'après sa nudité robuste. La voici, sur le coin de la chaise de tapisserie, ayant jeté ses jupes et son corset de toile, ne conservant qu'une vague draperie qui glisse, demi-nue, une jambe repliée, l'autre pendante, curieuse et puissante étude à la sanguine et au crayon noir, aujourd'hui au British Museum. C'est elle encore qui, retenant d'une main sa chemise sur son giron, le buste penché et le bras gauche étendu, un bracelet au poignet, semble essaimer des fleurs [1]. C'est encore elle, sur une autre feuille du British Museum, de face, les seins écartés, qui prend un air de Diane sous l'envolement d'une écharpe. Regardez-la bien : c'est la servante que, d'autre part, il silhouette, de profil, sous sa petite coiffe blanche et son fichu de linon; c'est le même nez pointu, le même menton rond, le même œil sous le sourcil haut. Une autre fois, de son crayon rouge à la pointe grasse, il la surprend essuyant un plat [2]. Il lui arrive, avant qu'elle ne retire son corps de taille et quand il la fait se coiffer les cheveux chignonnés assez haut, avec, sur le front, ces deux coques originales, de la dessiner de trois-quarts, ou la tête penchée, dans des brisements de lignes, dans des raccourcis scrupuleusement étudiés [3]. Et ce même type est si facile à suivre dans l'œuvre, qu'aussitôt que Watteau s'en écarte l'autre modèle se trahit immédiatement, comme cette jeune femme qui s'est prêtée aux caprices du peintre, qui s'est coiffée pareillement, qu'il a croquée de même et qui n'est pas du tout la servante de d'Argenville : le nez est plus rond, la bouche plus jolie, l'œil plus allongé sous la paupière plus lourde. Cette créature a du sang bleu; aussi, en un coin de la feuille, crayonne-t-il sa main baguée, tenant très aisément un éventail [4]... Docile et se pliant à toutes les fantaisies du maître, l'habituel modèle est encore en béret, ou une fraise molle au cou et les cheveux à la chinoise [5].

S'il la tient droite, s'il la couche, s'il l'assied drapée dans la robe qui sera la robe « à la Watteau » [6], si elle porte le costume de ses pastorales, alors il ne prendra d'elle que ce que Rubens appelait

1. Sanguine de la collection Goncourt, musée du Louvre.

2. British Museum, sanguine légèrement rehaussée de crayon noir.

3. Collection Malcolm.

4. Sanguine et crayon noir, British Museum.

5. Louvre; sanguine, crayon noir et craie.

6. Louvre; collections Schwiter et Bonnat.

« l'animale », se réservant de la diamanter de cet air dont il a le secret, du mystère exquis où s'imprécisent ces petites choses qui échappent aux jeunes femmes « et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites ».

Avec elle il fera ce *Jugement de Pâris* de la collection La Caze, où, plein des ressouvenances de Rubens, le pinceau lourd de clartés, de transparences et de frissons, il détaille cet admirable et vivant torse, cette créature en qui rien n'est de l'eurythmie mythologique, mais dont la chair palpite, rosée et blanche, Faînoise ou Brabançonne aux charmes robustes et frais, dont la carnation fleurie se confond presque, sur l'épaule, avec la blondeur tendre des cheveux, tandis que là-haut, dans la conque, ce n'est l'autre déesse qu'il place, mais bien une des femmes de ses « conversations ». L'harmonie irisée, vive et preste de cette précieuse esquisse, annonce Fragonard tout entier.

Dans l'*Antiope*, c'est encore elle qu'il recouvre de l'ambre chaud des Vénitiens; ce sont bien ses petits cheveux courts et son épaule ronde, sa gorge opulente, ses jambes charnues et fortes : sous un ciel d'un bleu vif, il l'entoure d'un paysage très fouillé, très mouillé, aux accidents nombreux, et traité dans la forme de ceux du Titien et de Barbarelli. La *Diane au bain*, c'est elle encore, c'est sa merveilleuse carnation sur une draperie rose à transparent blanc. De même qu'elle a posé *l'Amour désarmé*[1] et *l'Amante inquiète* où, très décolletée, le corselet largement ouvert, des roses dans son tablier, elle attend sur le banc de pierre du jardin[2].

Si, dans ses compositions les plus animées, dans ces assemblées où les caquets frivoles et amoureux s'élèvent en un bourdonnant tutti, Watteau a toujours aimé à placer un silencieux personnage qui est sur la toile comme une signature expressive, il n'a jamais tant aimé à le peindre que maintenant, ce témoin à l'ironie délicieuse et au détachement suprême, ce témoin las des madrigaux et des fadaises assassines, ce témoin qui s'isole et, sans s'émouvoir, laisse la comédie se jouer, les propos tendres et les aguicheries voleter autour de lui. Les plus beaux et les plus expressifs désabusés de l'œuvre datent de cette époque de la

1. B. Audran, sculp. Musée Condé. Une variante (ovale, H. 20 p., L. 16 p. 6 l.) fut vendue 499 l. 19 sous en 1767 à la vente Julienne (nº 252). Elle repasse, le 22 décembre 1783, à la vente Montullé, nº 159, et est adjugée 175 livres.

2. L. Aveline, sculp. D'après une note de Mariette, c'est l'abbé Haranger qui possédait ce tableau; le *Donneur de Sérénade* lui faisait pendant. L'*Amante inquiète* (Bois, H. 9 p., 47 p.) se vendait avec son pendant 221 livres à la vente Chariots, nº 44 du catalogue. Vente Le Brun, 1791, nº 132, 132 livres; Musée Condé.

vie de Watteau. Certes, continûment, il a exprimé cette idée d'une mélancolie poignante, sans cesse il a évoqué cet admirable passant qui suffirait, seul, à immortaliser le peintre. Mais, il ne l'a formulé aussi puissamment qu'à cette heure où montent à ses lèvres tant d'amertumes... Sa misanthropie a été douce d'abord. Elle a pris corps lentement. L'incroyable et passive force de résistance qu'il a opposée aux vilenies et à la misère ne lui a fait pousser aucun cri aigu de révolte. Non. Silencieusement, son admirable patience a eu raison; le succès est venu. Mais il lui est resté un profond désabusement qui sourd inconsciemment dans les œuvres mêmes où il ne songe à ouvertement le synthétiser. C'est par la femme qu'il le fait tout d'abord exprimer. Voyez, près de la nappe argentée de la *Cascade*, le détachement, l'hésitation, la moquerie froide que la galante oppose aux propos de son cavalier, — et tout ce qu'il renferme de raillerie et d'incrédulité dans cette autre femme des *Deux Cousines* qu'il fait, en une trouvaille de génie, se dresser de dos au premier plan de la composition, et dont le seul coin de chair qu'il nous en montre est cette nuque volontaire, réfléchie, qui se détache sur le plein ciel. C'est ce que répètent ouvertement, et bien de face, les deux grands yeux de l'amoureuse superbe de l'*Heureuse Rencontre*, — ce chef-d'œuvre où il y a tant d'air, où dans les lointains, derrière l'écran des arbres grêles, les lignes basses de la plaine flamande s'allongent, chef-d'œuvre où Mezetin madrigalise, à la fois inquiet et railleur, très peu sûr de son aventure[1]; c'est enfin presque ce que pense maintenant *Finette*, Finette ruisselante d'éclairs dans le satin bleu de sa robe, Finette dont la main distraite fait résonner nonchalamment les cordes de la guitare, Finette dont le particulier désabusement est bien passager et dont les lèvres gourmandes ne resteront closes que le temps court pendant lequel ses yeux prometteurs resteront battus et noyés.

Puis, ce sentiment, il le fait exprimer par l'homme. De suite l'œuvre prend une signification nouvelle, plus grave. Une émotion naît, plus grande : un peu de l'âme de Watteau s'est fait jour... A chercher une gradation, le premier reflet serait dans la toile de Dresde le dédaigneux, en cape à l'Espagnole, qui regarde la naïade; puis, ce

1. La *Cascade*, G. Scotin, sculp. (H. 16 p., L. 12 p.) se vendait en 1780, à la vente Poullain, n° 112, 5.751 livres avec la *Danse paisanne;* collection Czatorisky. — Les *Deux Cousines*, Baron, sculp.

*La Leçon d'Amour*

MUSÉE DE BERLIN

*(Photographie Braun, Clément & Cie)*



*Glorieux* du musée Kums, si souverainement méprisant, et enfin, après un juste retour, sous le sourire d'une philosophie plus haute puisque moins marquée, l'apogée serait l'*Indifférent*.

Par un jeu de cette antithèse où Watteau se complaît si souvent, ici il rajeunit le personnage. C'est presque un adolescent ce philosophe que les contemporains ont pris, si simplement, pour « Mezetin dansant ». Pour le peindre, il a attendu la pleine maîtrise, l'heure de la *Finette*, l'heure de la pâte chaude, ensoleillée, savoureuse, grasse. C'est la même gamme de bois profonds dont les lisières s'agitent, tremblent, se perdent sous un ciel magistral, infini. Lui, les bras ouverts, les mains « à l'avantage », le pouce et l'index se touchant, la cape à l'épaule, les pointes savantes, lui va baller, semble-t-il. Il a le même œil, la même bouche, la même lèvre que la Finette; son habit est de même couleur que sa robe, et le nœud clair de son chapeau est un galant de neige qu'elle y a accroché elle-même d'une épingle d'or... Il va baller, n'est-ce pas, tandis qu'elle esquissera la mélodie... Mais, il est insoucieux du succès, et des œillades, et des déclarations qui vont monter vers lui; il n'y a que son corps qui s'épuisera en voltes savantes, et seul son manteau frémira dans le vent : son cœur est étreint d'une angoisse qu'une inviolable pudeur ne laissera jamais connaître, son âme hautaine, anxieuse de buts lointains, entrevoit d'autres gestes...

Or, il lui faut danser puisque Finette le veut, et avec elle toute l'assemblée, ses amis, ses ennemis, le public, tout le monde, les choses en leur contrainte muette, et le hasard sans cesse mauvais... Et le formidable de sa tristesse se mue en une aimable dureté, en un détachement lent, froid, continu, de tout ce qui s'agite et vit autour de lui.

Les essais retrouvés dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES attestent l'importance que Watteau attachait à ces deux panneaux. Combien de fois n'a-t-il pas cherché l'arrangement de ces deux œuvres si grandes, qu'il devait orfévrer dans la pleine maturité de son œil et sa palette[1]?

Il travaille, voyant son monde à de rares éclaircies. Le deux plus

1. Voir notamment, FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, nº 54; exemplaire de l'Arsenal, la feuille entre les nºs 101 et 102 et le nº 102. La *Finette* a été gravée par B. Audran. L'*Indifférent*, par G. Scotin. Ces deux œuvres faisaient partie du « cabinet de M. Massé » : La *Finette* (H. 9 p., L. 6 p. et demi) et l'*Indifférent* se vendaient en 1781, à la vente du marquis de Ménars, nº 143, 475 livres. Achetés par Godefroid, on les retrouve à sa vente (nº 43) le 15 novembre 1786, puis à la vente Lebrun, en 1806, où ils sont adjugés 75 francs. Collection La Caze, Louvre.

grands gêneurs sont heureusement loin : en 1718, Mariette est en Italie, Caylus en Angleterre. Julienne ne viole que discrètement le petit mystère dont Watteau s'entoure. Spoëde fait de rares apparitions, alors que son professorat le lui permet et qu'il peut quitter le quai de la Mégisserie. Mais le hasard tourmenté des demeures de Jean-Antoine le fait, pour le temps court qu'il va rester chez Vleughels, assez proche voisin de Lesage.

Celui qui doit lui faire grâce le moins facilement, c'est assurément la Roque. Quoique bien affairé, malgré son genou et avec une belle vaillance, l'ancien gendarme est un peu partout. Par lui, Watteau sait les bruits de la Comédie et les événements de l'Opéra, et comment M^lle^ Aubert, « malgré sa voix, son jeu et ses entrailles », n'a pas été reçue après ses débuts dans Camille, et les causes de la joie du parterre qui s'est mis à danser pendant les DIEUX COMÉDIENS, et les raisons qui font de la musique des CAPTIFS un charivari détestable, et l'apparition dans PHÈDRE de cette maigre et curieuse fille d'un chapelier du faubourg Saint-Germain, qui a nom Le Couvreur.

Et la chronique vivante s'égrenait, ponctuée de rires, d'exclamations, d'emportements... Et Watteau écoutait le verbiage, souriait, montrait une ébauche ou appelait Vleughels pour donner le change au terrible homme. Ou, simplement, prenant son feutre et sa canne, si c'était par une matinée de dimanche et que le temps fût beau, entraînait le Marseillais à la messe.

Comme il reflète bien cette vie, ce billet qu'on a précieusement recueilli[1] :

*A Monsieur Gersaint, m^d^ sur le pont Nôtre-Dame, de la part de Watteau.*

Du samedi.

Mon ami Gersaint,

Oui, comme tu le désires, je me rendrai demain à dîner avec Antoine de la Roque, chez toi. Je compte aller à la messe à dix heures à Saint-Germain de Lauxerrois; et assurément je serai rendu chez toi à midi, car je n'aurai avant qu'une seule visite à faire à l'ami Molinet qui a un peu de pourpre depuis quinze jours.

En attendant, ton amy.

A. WATTEAU.

1. Quatre courtes lettres seulement, provenant du baron de la Roque-Gelis, parent d'Antoine de la Roque voilà tous les autographes de Watteau. M. de la Roque-Gelis les légua à l'abbé Campion de Tersan qui, en 1812, les laissa à la marquise de Grollier. M. de Vèze les prit en *fac-simile* et M. de Chennevières les publia dans les ARCHIVES DE L'ART FRANÇAIS.

Dans une stalle du chœur, Jean-Antoine verra, sous l'aumusse, un chanoine qui ne manquera pas de lui envoyer un discret bonjour, s'il l'aperçoit en allant à l'offrande : c'est ce personnage amusant et vivant qu'il a crayonné en calotte, avec de longs cheveux encadrant une figure au menton rond et gourmand, à la bouche spirituelle, au nez aquilin, au grand œil intelligent et bon[1]. C'est l'abbé Haranger, grand amateur de ses peintures et de ses dessins, cet abbé dont je n'ai pu savoir que peu de choses, sinon qu'il était riche, que les registres du chapitre mentionnent les réparations « de maçonnerie et fine menuyserie » faites à sa maison canoniale, — celle de la rue Bellencourt, du quai de l'Ecole ou de la rue des Cinq-Diamants? — qu'il était l'ami de M. le Fèvre « Intendant et contrôleur général des affaires de la Chambre et Menus-Plaisirs de S. M. », c'est l'abbé Haranger qui aimait tant Watteau... Haranger, Hénin, Payleur que nous ne connaissons que par une brève mention au dos d'un dessin, l'ami Molinet... figures effacées qui s'embrument dans la reculée, que l'on voudrait mieux saisir, faire parler, et qui demeurent désespérément à demi voilées.

Assailli quand même dans cette retraite, — il ne faut oublier Gersaint et Sirois qui ne le perdent trop de vue, — Watteau ne s'attachant réellement qu'à cette étude qui le passionne, à cette âpre recherche de la vérité qui éclate dans les émotionnants dessins qui nous sont parvenus, Watteau, très las, peint indifféremment tel « sujet galant » qu'on lui demande, et ces jolités qu'assez ironiquement il consent à décorer, amusé peut-être par cette sottise de la mode qui veut de lui tout le contraire des secrètes et grandes entreprises qu'il rêve. De là ces éventails, ces rarissimes drageoirs, ces riens où vibre un peu du génie du peintre[2].

Une commande du roi devait, bien indirectement, lui venir vers la même époque. Pour mesurer la tristesse des seuls encouragements que le Trésor vide permettait de donner aux artistes, il suffit de jeter un coup d'œil sur les ordres des Bâtiments. Ceux qu'on choisit sont, naturellement, les médiocres entre les médiocres : Stewart à qui on

1. Figures de Différens Caractères, n° 198.

2. Vente Coypel, 1753, n° 260 : « Un sujet d'éventail contenant quelques figures grotesques dans un cartouche d'ornement : il est peint à la *gouasse* sur du papier de soye et l'on en a une estampe. » C'est la *Coquéte* que grava Boucher; 36 livres. Dans une vente faite à Londres en 1884, passa un éventail attribué à Watteau et représentant les *Fêtes de Versailles ;* 12.500 francs. Un autre éventail attribué à Watteau et représentant une *Fête à Cythère*, s'est vendu, en Espagne, vers la même époque, 3.675 francs.

fait copier le Guide, Véronèse, Hallé, d'autres encore, et à qui on alloue de trente à deux cents livres; Fontenay, qui obtient pour des *Enfants jardiniers*, trois cent trente livres; Chavannes qui, pour *un Bois, un Berger, une Bergère,* a deux cent cinquante livres; Audran, Dumesnil, Coypel, Desportes obtiennent quelques rares toiles...

C'est Mariette qui nous met au courant de l'inattendu *Louis XIIII metant le cordon bleu à M. le duc de Bourgogne père de Louis XV.* Dans son Abecedario, il dit que Watteau « peignit ce tableau pour M. Dieu [1] qui avoit entrepris de peindre toutes les actions de la vie du Roy pour estre exécutées en tapisseries, ce qui n'a point eu son effet ». Nous ne connaissons la composition que par la gravure de Nicolas de Larmessin et, sauf le « ragoût » des têtes, il est présumable que ce Watteau-là devait être quelque peu ennuyeux [2].

Ce n'est pas la seule fois que Watteau travaille pour un confrère. D'Argenville, dans la vie de ce Philippe Meusnier, décorateur qui collabora aux fresques des pavillons de Marly et à celles de la chapelle de Versailles, raconte la visite de Louis XV enfant dans l'atelier du peintre et l'intérêt que le roi prend à ses tableaux : « Sa Majesté, quoique fort jeune, fit voir en les examinant son grand goût pour les Arts; les moindres beautés de détail n'échappèrent point à sa pénétration. L'un des tableaux étoit la représentation d'une église dont l'ordonnance étoit des plus belles; Watteau reçut l'ordre de l'orner de jolies figures... » A l'époque, cette toile était à la Surintendance, à Versailles.

Parfois aussi, Jean-Antoine anima de personnages des paysages qu'il n'avait pas peints [3].

Cette même année 1719, Watteau devait voir entrer une de ses œuvres au Palais-Royal.

1. C'est ce même Antoine Dieu qui peignit avec Oudry les décors du ballet des Eléments et « tenoit boutique de tableaux sur le Petit-Pont ».

2. Cabinet de Julienne (H. 2 p. 8 pouces, L. 1 p. 10 lignes). Cette toile devait passer en Allemagne. Le prince Auguste-Guillaume laisse au prince Henri, frère de Frédéric II, par l'article XII de son testament « le tableau peint par Watteau représentant Louis XIV qui donne l'ordre du Saint-Esprit au duc de Bourgogne et une *Amazone* de Rembrandt. » Au musée de Versailles, il y avait, dans la chambre de la Reine (Catalogue Soulié, nº 2094), une grande peinture d'Antoine Dieu d'après le tableau de Watteau, et dans laquelle la composition est augmentée de sept personnages.

3. Hôtel de Bullion, vente du 1er décembre 1779 : « nº 531. — Un paysage à la gauche duquel est un piédestal orné de bas-reliefs; sur un plan éloigné est une fontaine où une femme lave du linge: au bas du piédestal est un joueur de flûte assis près d'une femme: ces deux figures sont peintes par Watteau, le paysage par Boyer. Toile. H. 22. p. 415 p. et demi. » Le musée de Lille a acheté, en 1890, une toile due à la même collaboration. Au musée de Grenoble un paysage de Jean Millet, dit Francisque, est orné de figures de Watteau.

*L'Indifférent*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément & C^ie)*

fait [illegible] Véronèse, [illegible], d'autres en [illegible] et à qui on [illegible]

[illegible] cent trente livres; Chav[illegible] pour *un Bois, un* [illegible] *Bergère*, à deux cent cinquante liv[illegible] Audran, Dumesnil, [illegible] Desportes obtiennent quelques rares [illegible]

[illegible] Mariette qui nous met au courant [illegible] *Louis XIIII* [illegible] *le cordon bleu* [illegible] *M. le duc de Bourgogne* [illegible] *de Louis XV*. [illegible] son Abecedario, il dit que Watteau « peignit [illegible] tableau pour [illegible] qui avoit entrepris de peindre toutes les [illegible] de la vie [illegible] Roy pour estre exécutées en tapisseries, [illegible] point en son [illegible]. Nous ne connaissons la compositi[illegible] par [illegible] gravure de [illegible] de Larmessin et, sauf le « ragoût » [illegible], il est présumable [illegible]

Ce n'est pas la seule [illegible] Watteau travaille pour un confrère. [illegible]

[illegible] aux fresqu[illegible] Mary et à celles de la chapelle [illegible]

[illegible] entre et l'intér[illegible] ses tableaux : « Sa Majesté, [illegible] fort jeune, fit voir en les examinant son grand goût pour les [illegible] arts; les moindres [illegible] de détail n'échappèrent point à sa péné[illegible]tion. L'un des tableaux étoit la représentation d'une église dont l'ordonnance étoit des plus belles : Watteau reçut l'ordre de l'orner de [illegible]

Cette même année 17[illegible], Watteau devait voir entrer une de ses [illegible] au Palais-Royal [illegible]



La quittance de Watteau relative à cette toile nous a été conservée :

J'ay reçu de Monseigneur le duc d'Orléans 260 livres pour un petit tableau qui représente un jardin avec huit figures.

Fayt à Paris, le 14 août l'an 1719.

Antoine Watteau.

Ce Watteau est le seul de quelque importance que Philippe d'Orléans devait posséder[1]. Encore, ne le garda-t-il longtemps. Peut-être cette fête galante ne lui parut-elle assez vive, peut-être la vivait-il trop peu comme l'entendait le peintre?...

Mais, voici par Watteau un peu de lui-même chez Vleughels, et une figure à ajouter à celles qui l'entourent.

*A M. Mon Sieur de Julienne.*

Monsieur!

Il a pleu à Mon Sieur l'Abbé de Noirterre de me faire l'envoi de cette toile de P. Rubens où il y a les deux testes d'anges, et au-dessous sur le nuage cette figure de femme plongée dans la contemplation. Rien n'aurait seu me rendre plus heureux assurément si je ne restois persuadé que c'est par l'amitié qu'il a pour vous et pour M. votre neveu, que Monsieur de Noirterre se dessaisit en ma faveur d'une aussi rare peinture que celle-là. Depuis ce moment où je l'ai reçue, je ne puis rester en repos, et mes yeux ne se lassent pas de se retourner vers le pupître où je l'ai placée comme dessus un tabernacle!! On ne sauroit se persuader facilement que P. Rubens ait jamais rien fait de plus achevé que cette toile. Il vous plaira, Monsieur, d'en faire agréer mes véritables remerciements à M. l'abbé de Noirterre jusques à ce que je puisse les luy adresser par moy-mesme. Je prendrai le moment du messager d'Orléans prochain pour lui escrire et luy envoier le tableau du repos de la Ste Famille que je luy destine en reconnaissance.

Votre bien attaché et serviteur, Monsieur!!

A. Watteau.

Cette *Sainte Famille*, Watteau l'a bien peinte dans le rayonnement du prestigieux metteur en scène qui l'a toujours subjugué. Dans cette toile dont l'arrangement lui est si peu habituel, nulle apparente hésitation : l'Enfant-Dieu, la Vierge, saint Joseph, sont groupés avec une sûreté et un bonheur de lignes où se retrouvent combien des souvenirs

1. Dubois de Saint-Gelais dans sa Description des Tableaux du Palais-Royal n'en fait aucune mention. Il signale seulement de Watteau « les *Singes peintres* peint sur cuivre, H. 2 p. 10 lignes 43 p. 8 lignes. Ce petit tableau fait le Pendant de celui de la *Musique des chats* de P. Breugle. La scène est un Atelier de Peinture. Un gros singe vêtu de vert peint un Tableau sur le chevalet, mais on n'en voit que la toile par derrière; tout proche est la table aux couleurs sur laquelle il y a une Figure en plâtre. A côté de ce singe, un peu derrière, sont les quatre petits singes dont un tient une palete et celui qui est plus sur le devant dessine une Figure. Ces deux pendants sont dans la seconde pièce du petit appartement. »

du peintre d'Anvers; le petit miroir de la fontaine du premier plan éclaire et allège la composition. Seuls, les fonds demeurent un peu incertains, et la distribution des têtes d'anges dans le ciel, quelque peu aventurée [1].

Cependant, là, dans cette banlieue calme, presque tout à fait à l'abri des fâcheux, il semble que Jean-Antoine doive se trouver infiniment mieux, et que toute idée de changement soit absolument loin de lui. Il n'en est rien. La fièvre qui sourdement le mine, la fièvre qui ne le quitte un seul jour, fait ses nuits mauvaises et gâte parfois les plus belles heures de soleil, l'implacable fièvre ne tarde pas à lui rendre ce nouveau logis presque insupportable. Son hôte n'est pas sans s'en apercevoir : il fait tout ce qu'il peut pour le retenir. Vleughels apparaît, ici, un très simple brave homme; ce qui peut parfaitement s'accorder avec le personnage dessiné par les contemporains. Il n'y a pas impossibilité à ce que ce vaniteux et ce médiocre ait eu du cœur. Il prévoit la fugue que Watteau prépare. Il s'en effraye. L'hiver s'annonce, et son ami est de moins en moins capable de résister victorieusement à l'inclémence des logis hasardeux et des installations hâtives... Il cherche à l'intéresser, à piquer sa curiosité qui s'émousse, à entretenir enfin le désir de rester avec lui, dans sa maison. Et il est plus prolixe encore que d'habitude. Dans leurs entretiens c'est, chaque fois, une curiosité nouvelle qu'il cherche à éveiller; il renouvelle toujours ce grand thème inépuisable dont il connaît l'effet certain sur son compagnon : l'Italie.

Pour lui, il reprend son voyage, ses courses à travers la péninsule, ses entreprises en Piémont, en Toscane, ses aventures surprenantes

1. Marie-Jeanne Renard du Bos, sculp., cabinet de Julienne (H. 4 p., L. 3 p.), aujourd'hui à Gatchina, nº 127 du catalogue de Catherine II (H. 1 à 80 V., L. 1 à 6 V.); collection du comte de Brühl. Autre *Sainte Famille* signalée en 1853, par M. Fame, au château de Bonn (Bois, H. 1 p., L. 9 p. et demi). Répliques, musées d'Angers et de Quimper. Vente Denon, 1826, nº 190, *Sainte Famille* (H. 16 p., L. 12 p.), « pastichée à l'imitation de Van Dick et faite à tromper », 71 francs. Les autres compositions religieuses que nous connaissons sont très rares : il y a le *David attentif aux inspirations divines*, J. B. Scotin sculp., signalé par Mariette comme ayant été composé pour les Psaumes de la Bible de Calmet; le *Pénitent*, Fillœul sculp., que possédait Julienne; *Tobie faisant enterrer les morts*, une petite pièce à l'eau-forte. Vente Marchand, 1779. *Christ en Croix entouré d'anges* (H. 46 p., L. 35 p.), 130 livres : c'est le *Christ* qu'on suppose avoir été peint pour le curé de Nogent. Vente la Roque, 1746, *Saint François*, nº 149 (H. 12 p., L. 9 p.), 9 livres. Vente Julienne, 1767, l'esquisse peinte des *Pèlerins d'Emmaüs*. Vente du 19 novembre 1772, esquisse d'une *Adoration des Bergers* (H. 24 p., L. 36 p.). Vente du 9 décembre 1773, *Vierge tenant l'Enfant Jésus*. Vente du 20 mars 1776, nº 41, *Saint Bruno* (H. 13 p., L. 12 p.) 24 livres. Dans une chapelle de l'église Saint-Médard à Paris, la petite église pauvre si proche de Julienne et de Vleughels, *sainte Geneviève* gardant ses moutons en lisant dans un in-folio à tranches rouges. Catalogue Paignon-Dijonval, esquisses à l'huile sur papier : *Abigail flechissant David* H. 9 p., L. 6 p.), *Adoration des bergers* (H. 8 p., L. 6 p.), *Saint Jean-Baptiste* (H. 8 p., L. 6 p.). Hécart dit avoir vu à Valenciennes, chez le chanoine Lejuste, « un sommeil d'Enfant Jésus que cherchait à éveiller le petit saint Jean avec une corne dans laquelle il souffloit », tableau détruit par un éclat d'obus, lors du bombardement de 1793.

dans les états du Saint-Père, dans le Vicentin, dans le Milanais, partout... Et les récits sont interminables, quelquefois gais, parfois intéressants... A Modène, par exemple, il y a sept ans de cela, il rencontra à San Pietro, devant l'*Assomption* d'il Dosso, la Rosalba Zuanna, Rosaba Carriera, cette Vénitienne fille d'un vicariato et d'une dentellière. Pas jolie, par exemple! avec ses sourcils rares, ses yeux gris, sa bouche serrée et ce gros nez fortement attaché au front. Mais, quelle artiste! La Fratellini de Florence ne peut lutter avec elle pour la peinture au pastel; c'est la *prima pitrice* de l'Europe; elle est de la *Clementina* de Bologne et de l'Académie de Saint-Luc de Rome : elle sera quelque jour de l'Académie royale. L'Électeur palatin lui a donné une médaille d'or, le roi de Danemark a voulu se faire portraicturer par elle, et il lui a demandé la miniature des douze plus jolies Vénitiennes; Crozat la connaît bien, il l'a visitée à Venise : c'est là même qu'elle a connu M. Law qui, aujourd'hui, sauve le royaume de la banqueroute... Lui, Vleughels, s'est contenté de lui donner quelques conseils, et il lui a fait don, en mémoire de cette rencontre dans la ville des Este, d'un certain *Jugement* qu'il accompagna de ce billet dont il se souvient : « Conservez, je vous prie, ce tableau en mémoire de moi et comme une preuve de l'estime que j'ai vouée à la plus habile femme du monde; retouchez-le comme il vous plaira dans les parties qui vous paroîtront défectueuses. Vous peignez à l'huile avec assez de talent pour corriger les ouvrages de ce genre... » Et comme cela semble distraire Watteau, Vleughels lui écrit, sur l'heure, au nom de son ami :

20 septembre 1719.

... Il y a ici beaucoup de connoisseurs qui professent le plus grand estime pour votre personne et votre talent... Un excellent homme, M. Watteau, duquel vous avez sans doute entendu parler, désire ardemment vous connoître. Il voudroit avoir le plus petit ouvrage de votre main, et en échange il vous enverroit quelque chose de lui, car il lui seroit impossible de vous en remettre la valeur... Il est mon ami, nous demeurons ensemble et me prie de vous présenter ses plus humbles respects. Il désire que vous répondiez favorablement à sa demande...

Voilà qui divertit Watteau un moment. Un moment seulement. L'ennui le reprend. Avant que la réponse de la Vénitienne ne soit parvenue, il aura quitté Vleughels, il sera sorti de la confortable et calme maison, il aura déserté le bon et frais silence des jardins.

Brusquement pris d'un soudain besoin d'agir, tourmenté d'activité,

la tête lourde de projets imprécis, il se rejette en ville. Il ne sent plus la petite brûlure de sa poitrine, son œil semble discerner les objets avec plus de netteté, sa main est plus preste ; il rêve à de vastes entreprises auxquelles il pourrait peut-être se donner... Et le cadre de ses compositions l'ennuie : il ne s'y attache plus guère, les enlevant d'un grand mouvement hâtif, en une prestesse sûre où, naturellement, tout se tient dans l'harmonie maîtresse, mais où, volontairement, il ne s'attache à tel ou tel morceau. Dans cette fièvre inconnue qui vient de s'emparer de lui, les idées bouillonnent, se heurtent dans son cerveau, il appréhende que le temps ne lui manque...

Il ose se rejeter en pleine ville, avec ses épaules ployées, ses mains nerveuses, dans sa face pâlie ses pommettes fardées de rose sinistre... Il reste peu aux vagues logis qu'il loue. Il court, poursuivant des buts incertains, s'isolant dans la foule. Caylus l'a vu ne faisant plus « qu'errer de différents côtés ». Une fois de plus le grondement et le remous de la cité le brisent. La rivière l'obsède, avec sa gaieté bruyante, les culbutes et les cris des bateliers vêtus de blanc qui, chaque jour, joutent à la lance pour amuser le jeune roi au vieux Louvre. Aux Tuileries où il se risque, c'est la mascarade de Pardailhan, de son père et de six autres seigneurs qui, ridicules et graves, font le tour du bassin dans une chaloupe ornée de crépines d'or et décorée d'un pavillon de damas cramoisi. Par les rues, c'est la même misère, la même souffrance, le deuil à côté des mêmes babils, des mêmes rires, de l'épanouissement heureux des boutiques achalandées. S'il pousse vers le Châtelet et Saint-Jacques-la-Boucherie, il voit dans le ruisseau de la rue Quincampoix une ruée d'hommes qui roulent, se dévorent, se mordent, harpaillent comme des dogues, et sanglants, fous, se disputent avec des rauquements et des cris de rage les louis que, de la fenêtre d'un traitant, Lassay, d'Antin et M. Law leur jettent, — amusés comme s'ils jouaient à la gribouillette. S'il remonte, il longe les murs noirs de l'Hôtel-Dieu, murs affreux derrière lesquels c'est la hideur, le croupissement, l'horrible des êtres qu'on couche vivants avec les morts. S'il remonte encore, il croise le chariot de Clamart, le chariot que péniblement douze hommes traînent et qu'en sordide surplis un prêtre suit, et un porte-croix, et un enfant sonneur de clochette, — l'immonde voiture où, sous l'œil des passants les corps glissent à chaque cahot... L'hôpital, bourbier dont la

*L'Amour au Théâtre Italien*

MUSÉE DE BERLIN

*(Photographie F. Hanfstaengl)*

[illegible]

ses compositions l'ennui... il ne s'y [illegible] plus [illegible], les enlevant

[illegible]

[illegible] à tel ou tel morceau. Dans cette fièvre [illegible] qui vient

[illegible]

[illegible] sinistre... Il reste peu aux [illegible]. Il court, pour-

[illegible] plus l'a vu ne

[illegible]ment et le remous [illegible]. La rivière l'obsède.

[illegible]

graves, font le tour du bassin dans une chaloupe ornée de crépines

[illegible]

la même misère, la même souffrance, le deuil à côté des mêmes [illegible], des mêmes rires, de l'épanouissement heureux des bou-

[illegible]

boucherie, il voit dans le ruisseau de la rue Quincampoix une rue

[illegible]

[illegible] cris de rage les [illegible] de la fenêtre d'un traitant. Lassay, [illegible] comme s'ils jouaient à la [illegible], s'il remonte, il longe les murs noirs de l'Hôtel-Dieu, murs

[illegible] couche [illegible] les morts. S'il remonte encore, il

[illegible]



vision est faite pour donner le frisson aux plus vaillants, l'hôpital, Watteau le connaît...

Cette errance va fournir à Caylus ses seules notes émues. Il les faut bien marquer : « Je lui représentai sur tout en voyant la délicatesse de son tempérament, qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage du monde aprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire sur les hommes quand on éprouvoit l'adversité; j'ajoutai que ceux qui n'étoient pas capables de l'abandonner pouvoient mourir; j'alléguai tous les lieux communs que sa situation ne fournissoit que trop à mon amitié; je les appuyai même sur le goût de l'indépendance que la nature lui avoit donné et que les talents accompagnent volontiers... »

A « tant de belles raisons », après un remerciement d'une rare ironie, Watteau, doucement, répond avec une effroyable indifférence :

— Le pis-aller n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne...

Livré par ce que Caylus appellera « son instabilité naturelle », poussé par cette morbide et irrésistible excitation, décidé à saisir le moindre prétexte qui pourra le mener à quelque entreprise, lui si réservé et d'abord si difficile, va, à ces inconnus, à ces « connoissances nouvelles » où « le malheur voulut que parmi celles-ci il s'en trouva qui lui exagérèrent le séjour de l'Angleterre avec ce fol enthousiasme, qu'on ne trouve en bien des gens, que parce qu'ils n'y ont jamais voïagé. »

A la vérité, Paris est plein d'Anglais. Milord Stairs, l'ambassadeur de Georges I$^{er}$, vient d'y faire une entrée à six carrosses attelés de bêtes surprenantes, chevaux gris de Frise, chevaux noirs de Naples, chevaux bais d'Espagne, chevaux danois « bay-bruns à crins noirs ». Milord Stairs practique chaque jour avec le Régent. Il a une cour de gentilshommes qui battent la ville par le menu, en quête d'une nouveauté, d'une aubaine. Un de ceux-là n'a-t-il pas rencontré Watteau?... Quoi qu'il en soit, Jean-Antoine a dû être vite convaincu. La Grande-Bretagne est, après l'Italie, le pays que les artistes étrangers visitent volontiers. Voilà près de cinq siècles que le mouvement d'art n'y est exclusivement entretenu que par eux seuls : des Florentins appelés par Henry III, par Jean Gossart, Luca Penni, Holbein, Antonio Moro, Cornelis Janssens, Rubens, Van Dyck, pour ne nommer que ceux-là, on arrive aux Français, à Desportes, qui demande un congé à Louis XIV, à Desportes qui y

séjourne après Largillière, après Monnoyer, après le vieux la Fosse, dont les récits bruissent encore aux oreilles de Watteau.

Tout l'incitait à quitter Paris. Ses affaires, auxquelles il n'avait jamais accordé la moindre attention, étaient dans le plus déplorable état. Son détachement des choses, son manque d'ordre avaient fait que, si modestes que fussent ses goûts, toute une existence de labeur ne lui avait guère procuré jusqu'ici qu'une pénible aisance, qu'une petite vie besogneuse, inquiète, dont l'équilibre menaçait même de se rompre tout à fait...

Julienne, qui veille, va prendre en main les intérêts de son ami; il le fera bien plus efficacement, lui étant absent. Le changement d'air, de milieu, la distraction forcée du voyage, ces amateurs qui l'attendent et qui ne peuvent manquer de l'apprécier... Voilà trop de bonnes raisons pour que Watteau ne se rende vite, et dont une seule eût suffi à le convaincre.

Certainement, Watteau ne partit pas seul, et son compagnon de voyage, le « débaucheur » ainsi qu'on appelait les agents étrangers qui rôdaient autour de nos artistes et de nos ouvriers d'art, le « débaucheur » dut le guider dans l'immense ville qu'était Londres déjà. Le Londres de l'époque, c'est, des champs de Thuthil aux chantiers de Wapping, une innommable cohue de rues puantes, noires, d'où émergent la colline au blé, la colline aux poissons, les masses sombres de Bagnard's Castle, de la Tour, de Saint-Paul, du vieux front du Guild-Hall balafré par l'incendie, immense croissant lépreux de ruines, hérissé de clochers bas, et que soutient, entre le *Vieux Cygne* et les degrés de Billing's gate, sur l'*Effroc stone* du village de Southwark, cette autre rue sur l'eau : le Pont. Entre cette monstrueuse agglomération et ce village, se croisent sur la rivière galères, galéasses de bas-bord, caravelles de Portugal aux voiles latines, pances de Hollande à deux tillacs, qui font de cette cité la « cité la plus marchande du monde »... Son sourire, c'est, à l'aube, la *milk maid*, la *milk girl* qui va par les rues, la palanche aux épaules et ses seaux d'étain cerclés de cuivre, criant de sa voix fraîche de campagnarde ; c'est la marchande d'oranges, en justaucorps noir et en jupe rouge, coiffée d'une résille, le pied dans le soulier à la poulaine ; c'est la poissarde, la clef et le couteau pendus à la ceinture, la robuste Galloise qui retrousse si galamment le bord de son feutre sur l'or de ses cheveux... Sa tristesse, c'est l'appel lugubre du

prisonnier chargé de chaînes, qui va quêtant le pain aux carrefours, la longue lamentation des petits métiers et des convoyeurs du port, c'est la geignerie des gueux, la doléance de la sinistre armée d'affamés qui, la nuit venue, va prendre la cité de haute lutte et la tiendra garrottée jusqu'au jour levant.

La dernière fois que le roi est venu dans cette ville, — ce sombre roi Georges, qui tiendra jusqu'à la mort dans la geôle d'Ahlden cette merveilleuse Sophie Dorothée, — la dernière fois que le roi est venu, il a précipitamment traversé la Tamise dans sa barque, est descendu à Whitehall, s'est rendu sans bruit à Saint-James et est reparti de même... C'est que la situation est grave, la misère et l'inquiétude plus effroyables que jamais, la rareté de l'argent inouïe; les actions de la Compagnie du Sud, discréditées chaque jour, accumulent les ruines, la Chambre basse s'agite, et Walpole, disgracié, laisse le premier lord de la Trésorerie s'en tirer comme il peut...

Cependant, parmi cette fange, le flot clair des penseurs et des savants se fait jour quand même. Malgré tout, cette coulée lumineuse n'est point troublée : c'est Walpole, c'est Halley, c'est Pope, c'est Newton, quatre des commensaux qui aiment à se retrouver à la table délicate et somptueuse du vice-président de la Société Royale, à la table du docteur Richard Mead.

Le nom de Mead est inséparable de celui de Watteau à Londres.

Cet Anglais a eu une jeunesse assez mouvementée. Fuyant la persécution religieuse, son père, presbytérien qui eut quinze enfants, l'emmena tout jeune en Hollande, où il commença ses études à l'université de Lipse et de Heinsius. Il alla les achever en Italie et, passant par la France, revint dans son pays où il ne tarda pas à se faire une immense clientèle. Donnant carrière à ses goûts artistiques, il avait réuni d'admirables collections, et les livres, les manuscrits, les médailles, les pierres gravées, les estampes et les tableaux de son cabinet étaient célèbres. C'est que cet érudit et ce curieux qui, dans l'eau-forte colorée d'Arthur Pound revit si bien avec ces cheveux courts, son grand œil au regard franc, son menton volontaire et son oreille musicienne, ce curieux a vécu à Leyde dans le plein soleil de Rembrandt, et, dans la rudesse padouane, avec Mantegna. Il est amoureux de peinture. De plus, tout ce qui vient de France l'intéresse. Sitôt que Voltaire débarque à Londres après la bastonnade du chevalier de Rohan, il

lui ouvre sa maison [1]. Il ne pouvait manquer d'en user de même avec Watteau, peintre de S. M. le roi Louis XV.

On a cherché à motiver les rapports des deux hommes en mettant en cause le médecin et le malade. Walpole et Samuel Ireland affirment même que Jean-Antoine aurait passé le détroit dans l'unique intention de consulter Mead, et qu'il aurait payé les honoraires en tableaux. Voilà qui est bien improbable. Il se peut que Mead ait soigné Watteau ; cela est même vraisemblable. Mais, que Watteau soit venu expressément dans ce but, l'erreur est grave. Tout d'abord, Mead n'est point le spécialiste qu'on a voulu voir : les ouvrages qu'il vient de publier sont un ESSAI sur les poisons et une INFLUENCE DU SOLEIL ET DE LA LUNE SUR LE CORPS HUMAIN. Il n'y a aucun rapport avec l'affection qui tue Watteau... Et puis, le caractère du peintre dément cette affirmation. Jean-Antoine, comme Molière, a horreur des médecins. Il ne croit pas à leur science. N'a-t-il pas peint *Qu'ay-je fait, assassins maudits?* cette toile où il fuit devant les apothicaires et où il bâte d'importance l'homme de la Faculté, en bonnet et en rabat [2]? C'est ce qui justifie sa confiance en Misaubin l'empirique, dont il devait, à une table de café, à une heure d'amertume, d'ennui profond et de découragement, dessiner la charge macabre si connue [3].

Dès son arrivée, Watteau est en relations avec les quelques artistes français établis à Londres. Ici sont Nicolas Dorigny, le graveur des cartons d'Hampton-Court et que le roi va créer chevalier, Laguerre qui a peint à Bleinheim *le Triomphe de Marlborough*, d'autres encore avec lesquels Jean-Antoine se lie, intimité qui nous est attestée par les dessins et les œuvres qui nous sont restés, ou dont au moins l'indication subsiste. Ainsi, sa liaison avec Bernard Baron, à Londres depuis 1712, soulignée au British Museum, par la magnifique sanguine

1. Costa, médecin de l'hôpital royal et militaire de Nancy, ayant traduit en français l'ouvrage que Mead écrivit lors de la peste de Marseille, A SHORT DISCOURSE CONCERNING CONTAGION, AND THE METHOD TO BE USED TO PREVENT IT, Voltaire le remercia de l'envoi de son livre par ce billet :

« 1er avril 1775, à Ferney.

« Je vous suis d'autant plus obligé, Monsieur, de votre traduction des œuvres du Docteur Mead, et surtout de vos notes que j'ai beaucoup vécu avec lui et que j'ai été son ami. Un de ses principaux mérites étoit de savoir douter. Je ne doute pas que vous ayez un jour sa réputation et je vous souhaite sa fortune. »

2. Caylus sculp. terminé au burin par Joullain (H. 10 p. 6 l, L. 13 p.). Vente du 1er avril 1776, 600 liv. N° 218, vente Didot, 1825, ce même tableau ou une répétition. Autre version à Tsarkoé-Sélo, catalogue de Catherine II, n° 401 (Bois H. 60 V, L. 1/2 V). Voir FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, n° 29, *Apothicaire tenant une seringue;* nos 63, 64, études pour le médecin bâté; nos 326, 327, *Garçons apothicaires;* n° 328, *Homme en robe de chambre;* le *Médecin de Watteau*, Demarteau, excud. Feuille d'étude dans la collection Miss James.

3. Arthur-Pound sculp. 1739.

*Portrait de Antoine de la Roque*

*(D'apres la gravure de Lepicie)*

[illegible]

[illegible] Irlande [illegible]

[illegible] expressément

[illegible] d'une [illegible]

[illegible]

[illegible] avec les quelques artiste[illegible]

[illegible] chevalier. La terre qui

[illegible] d'autres encore avec



où Jean-Antoine représente le graveur au travail. C'est Bernard Baron qui reproduit le *Pillement d'un village par l'ennemi* [1], « *Published according to Act of Parliament, may 1748* », cette composition convenue et froide qui est, avant tout, un paysage flamand très ordonné, maisons empanachées d'arbres grêles entre lesquelles la route zigzagante s'enfonce, la route où roulent les longs chariots. Sur le devant, très bas, pour ne nuire à l'horizon, des petites figures, des officiers à cheval et des soldats culbutent des paysans autour d'une voiture qu'on pille... Baron devait également exécuter la planche de la *Revanche des païsans*, pendant conçu dans le même esprit et exempt de toute émotion.

Les rapports de Watteau et de Philippe Mercier, Berlinois d'origine française et élève de Pesne, furent également assez suivis. Watteau vécut dans son intimité. Il esquissa son portrait : dans une campagne, ses enfants jouent, sa femme au centre de la composition tient la pipe du peintre représenté debout, à gauche, drapé dans un manteau. La gravure de Mercier est au British Museum. Mais Mercier peignait aussi, et nous pouvons juger de son talent par l'*Escamoteur* de la collection La Caze, ce petit tableau du Berlinois qu'on attribua longtemps à tort au peintre de l'*Indifférent*.

Philippe Mercier devait traduire le *Triomphe de Vénus*, une mythologie à la Rubens, et la *Toilette du matin*, une exquise composition où, dans l'intimité et la quiétude tiède d'un coin de chambre, une jeune femme au fin profil glisse à demi d'un lit à attributs, découvrant à une servante agenouillée, une servante à la Chardin, le joli mouvement de ses deux jambes repliées... Est-ce ce même tableau que Thiers avait dans son appartement, à droite de sa cheminée? C'est plutôt une réplique [2]. Watteau, dans son court passage à Londres, a donné toutes ses notes : celle-ci est, assurément, une des plus inattendues et des plus délicieuses.

Il est assez difficile de nombrer très sûrement toutes les toiles qu'il peignit en Angleterre : peut-être *The Island of Cytherea* [3] ; peut-être lui a-t-on demandé cette vue de Paris, ces *Champs-Elisés* en ovale, variante

1. Londres, Vente Calonne, 1795, n° 34, *The fourth day*, 52 livres sterling.

2. Vente Miss James, n° 327 : *Une dame à sa toilette*, étude pour le tableau La *Toilette*, appartenant à Lady Wallace — 9 1/4 sur 10 — 1.575 francs à M. Salting.

3. V. M. Picot, sculp., « *from an original picture in the possession of. R. Dumsdale Esq. London. Published 21 sept. 1787.* »

de ceux de Blondel de Gagny, et dont on publia une gravure à Londres, en 1782, avec cette mention : *From an original picture in the collection of M. A. Maskin » ;* peut-être les deux fêtes champêtres, le *Pourceaugnac pousuivi par les apothicaires, l'Arlequin et Pierrot* de Buckingham-Palace, que Mollett veut avoir été commandés à Watteau par Georges I<sup>er</sup>.

Cela serait certainement tout à l'honneur du triste sire, — et je comprends très bien le patriotisme qui a poussé Mollett. Mais, en admettant que le Hanovrien ait jamais compris quelque chose à la peinture, ce qui est fort douteux, ce n'est pas vers Watteau que l'eût porté son goût. Le roi est l'homme du décorateur de Saint-Paul, des halls de Bleinheim, de Moore-Park et de Greenwich, l'homme de sir James Tornhill qu'il vient de nommer son « sergeant-painter » et qu'il va faire chevalier l'année prochaine, l'homme de l'allégoriste prétentieux, impuissant, maussade et vieillot, l'homme du manœuvre lourd et sans idées qui ne sut que copier maladroitement Jouvenet.

On a cru reconnaître Haëndel dans une petite toile de la collection Francis Rochard, un guitariste assis sur le banc d'un jardin et vêtu d'une robe de chambre à fleurs. Haëndel! voilà qui est bientôt dit. A l'époque où Watteau arrive à Londres, le musicien de PASTOR FIDO et d'AMADIS est en Allemagne depuis huit mois. Il a quitté Cannons et le duc de Chandos en vue de recruter des chanteurs pour l'Opéra-Italien qu'on va reconstituer. L'automne de 1719 le trouve à Dresde. Il ne rentrera qu'au printemps de 1720, juste à temps pour monter et donner, le 20 avril, son RADAMISTE. Certainement, Watteau est encore là à cette date; mais il est très près de son départ, et de plus fatigué et malade. D'autre part, dès lors qu'il ne s'agit d'un camarade comme Vleughels ou Sirois, Watteau apporte à ses portraits un souci grave qu'on peut mesurer dans son *Rebel*, par exemple. Il est piquant de remarquer combien ce révolutionnaire demeure ici près du grand siècle. Il est bien impossible qu'il ait entrepris de représenter en « guitariste » l'officiel triomphateur aux œuvres de qui toute la cour assiste. Je ne le vois guère travestissant le père de l'oratorio, et lui faisant prendre des airs penchés.

Des toiles que Watteau peignit à Londres, Mead eut les deux plus importantes. Les *Comédiens Italiens* sont de tout premier ordre. Les protagonistes que nous connaissons, la coquette, l'amoureux, le jaloux, le valet, l'Arlequin, voire un fou et deux enfants qui jouent avec des

roses, tous sont groupés autour de Gilles, devant un portique de théâtre. L'exécution, incomparablement brillante, est d'une sûreté superbe. Les têtes sont de vivants et merveilleux émaux tant Watteau les a étudiées et animées ; les fards vermillonnent, les sourires et les yeux scintillent, moqueurs ou langoureux, et le personnage blanc, plus vieux que celui du Louvre, garde son secret[1].

Mead eut aussi l'*Amour paisible,* échappées de rêve aux harmonies douces, montagnes imprécises, châteaux à tourelles, chaumines, monastères, indications très vagues et à demi perdues dans les feuillées, dans le vallonnement des prairies habitées de troupeaux, dans le boisement des collines, les cascatelles bruissantes, les méandres de la rivière où se brise, en un éclair vif, un peu du ciel; magique, mystérieuse et douce évocation de la Nature, crépuscule qui enveloppe d'effluves les trois couples amoureux, œuvre où Watteau a mis toutes ses séductions, toutes ses magies, toutes ses élégances, son ironie et sa candeur, son capiteux et troublant désabusement.

Une curiosité féconde va entourer ce resplendissant joyau, œuvre dans l'œuvre, et, pour une pléiade de superbes artistes, cette toile sera la révélation, le bienfaisant enseignement. L'influence de Watteau sur ceux qui constituent ce qu'on appelle l'Ecole anglaise a été considérable et décisive. Pour la mesurer, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur l'évolution des peintres d'outre-Manche.

Avant Watteau, on peut dire qu'il n'y a personne. Les puissants génies étrangers sont venus, sans rien déterminer autour d'eux. Jamais cerveaux ne furent plus secoués, cependant; jamais pour les yeux on ne dépensa plus d'invention, plus de grâce altière... Il semble que jamais gens moins aptes à peindre ne se soient rencontrés avec plus grands éducateurs : Holbein, Rubens, Van Dyck... Avant Watteau il n'y a que la misère et la gueusaille. En même temps que lui, surgit le nouvelliste amusant qu'est William Hogarth. Mais l'égrisée de Watteau apparue, et les souplesses, et les forces claires de son pinceau, et le grand vent fluide de son paysage, et sa science profonde toujours exprimée en chaudes, transparentes et légères indications, et cet appel

1. Baron sculp. (H. 2 p. 1 pouce, L. 2 p. 6 pouces). Vente de Mead, 23 mars 1754, nº 43 du CATALOGUE OF THE GENUINE AND CAPITAL COLLECTION OF PICTURES, BY THE MOST CELEBRATED MASTERS OF THATE LAT GREAT AND LEARNED PHISICIAN DOCTOR RICHARD MEAD, *Sold at Longford's March*, 52 Liv. Ster, 10. FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, nº 81, *Buste de femme,* nº 164. *Mezetin.* Collection Groult.

continu à la vérité des heures d'aube et de crépuscule, cet appel aux embruns vaporeux, aux ensoleillements d'une diffusion si ténue et si observée, ce réalisme supérieur des sèves et de la lumière, tout cela devait trouver un écho dans le pays des chatoiements infinis nés de l'air, de l'eau, des sables mouvants, des terres grasses et des frondaisons lourdes... A un maître d'école il naîtra un fils qui comprendra enfin, et après Josuah Reynolds, ce sera Gainsborough, ce sera Lawrence, ce sera Reaburn, ce sera Constable.

On n'imagine pas le succès qu'eut immédiatement Watteau en Angleterre et l'inquiétude avec laquelle, pendant tout le XVIIIe siècle, on ne cessa de rechercher ses moindres productions. Il faut dépouiller les catalogues, les procès-verbaux des ventes, pour se faire une idée de sa vogue : je me bornerai à citer cette phrase caractéristique de Rothemburg à Frédéric II, dans une lettre de mai 1744. « ...Tous les ouvrages que Watteau a faits sont presque tous en Angleterre, où on en fait un cas infini. » L'impulsion donnée, la voie ouverte, le résultat atteint, on oubliera vite le bienfaiteur : Constable, déjà célèbre chez nous alors que ses compatriotes ne veulent à aucun prix de ses tableaux, Constable parlant de son salon de 1824 à Paris, dira ingénument : « On a été frappé de la fraîcheur et de la vivacité des teintes, qualités introuvables chez les peintres français... »

Watteau aura été le plus grand maître à peindre des Anglais.

Jean-Antoine ne resta pas tout à fait une année à Londres ; il y séjourna de l'automne de 1719 à l'été de 1720. En dehors de Mead, de Baron et de Mercier, il est, à présent, impossible de connaître ses autres relations. Elles durent être assez nombreuses. Cela serait pour surprendre, si le caractère de Watteau ne semblait à ce moment s'être profondément modifié... Au fond, il n'en est rien. L'accueil plus ouvert qu'il fait aux nouveau-venus, cet entregent où s'essaye le pauvre grand dupé, cette petite recherche du succès et de l'argent, — Caylus dira, assez justement cette fois : «... Cependant quoique François il fut assés accueilli et rapporta quelque argent, » — cette amabilité qu'il prodigue, tout cela ne durera que le temps court de la crise morbide qu'il traverse.

Avec son extrême facilité, il peignit à Londres relativement beaucoup. Il se mêla aussi quelque peu à la vie extérieure... Et il ne se doute guère, alors qu'il assiste, étonné, à la joie qui tient la ville entière de Noël à l'Epiphanie, alors que les boutiques basses s'éclairent

*Gilles*

MUSÉE DU LOUVRE

*(Photographie Braun, Clément et Cie)*

[illegible] des [illegible] et de [illegible] crépuscule, cet appel aux [illegible]

[illegible] supérieur des [illegible] et de la lumière, tout [illegible] trouver un [illegible] le pays des [illegible] infinis [illegible]

frondaisons [illegible] il naîtra un fils qui com- [illegible]

[illegible] Constable.

On n'[illegible] immédiatement Watteau en Angleterre [illegible] pendant tout le XVIII[e] siècle [illegible]

catalogues, les [illegible] pour se faire une idée de sa [illegible] caractéristique de [illegible] tous les ouvrages de Watteau [illegible] Angleterre, ou on en fait [illegible]

[illegible] introuvables

[illegible] Jean-Antoine ne resta [illegible] année à Londres ; il y [illegible]

[illegible] de Watteau. Il est à présent impossible de connaître ses [illegible] nombreuses. Cela [illegible]

[illegible] la [illegible]



de cordons de cires allumées, que derrière les petites vitres les patisseries sucrées et les minced-pies s'amoncèlent, que des brochées d'oies et de dindes se dorent devant la flambée des rôtisseries, que les façades noires des maisons s'ornent de lauriers verts, de branches de sapins et de bouquets de houx, il ne se doute guère que là-bas, en Valenciennes, sur une autre jonchée verte jetée par les rues, passe le « deuil » de son père [1]...

Sitôt débarqué, il regagne Paris par les routes d'Artois et de Picardie, dépassant volontairement, sans s'y engager, le chemin du Hainaut.

Une surprise attend Watteau. A la bourse qu'il rapporte d'Angleterre, — ah! elle n'est très lourde malgré la réussite du « côté de l'utile », — il peut joindre une somme rondelette que Julienne lui a fait rentrer pendant son absence : six mille livres « sauvées du naufrage dans le tems qu'il partit pour l'Angleterre », a écrit Gersaint. Reconnaissant, Jean-Antoine crayonne aussitôt un symbolique *Naufrage* [2], où, malgré les fureurs que Neptune en personne déchaîne, la barque du peintre accoste heureusement, tandis que, sur le rivage, son ami s'empresse et lui tend les bras.

Watteau trouve quelques changements autour de lui : Spoëde est veuf depuis le 1er mai; par contre, Julienne, le même mois, s'est marié.

Avec un détachement et une indépendance éminemment rares, ce bourgeois de Paris à la fortune considérable a pris pour femme une fille presque pauvre et de petite noblesse, Marie-Louise de Brecci, fille de « Martin de Brecci écuyer, seigneur de Sepmondières, et de dame Françoise Bourdin ». Mlle de Brecci n'avait pour toute famille, à Paris, qu'une tante maternelle et un certain oncle, ou cousin, « capitaine des chasses de Carignan ». Au contrat que rédige Me Linacier-Bouron, notaire au Châtelet, M. de Julienne reconnaît à sa future « une somme de dix-huit mille livres avec une action sur la Compagnie des Indes », et un douaire de « quinze cents livres de rentes ».

La jeune Mme de Julienne devait être de tout point digne de

1. « L'an mil sept cent vingt, le 6 janvier, est décédé dans cette paroisse, Jean-Philippe Watiau, espoux de Michelle Lardenois. Il fut inhumé le sept du dit mois, dans l'église où nous l'avons conduit avec les cérémonies accoustumées de l'église. Auquel convoi et enterrement ont assistés ses parents et amis.

« *Tes. Legrand pré.* »

*Registres de Saint-Jacques de Valenciennes.*

2. Caylus, sculp.

l'homme charmant qu'elle épousait. Elle partageait vivement ses goûts, aimait les arts autant que lui et pratiquait même, s'essayant à peindre au pastel.

De suite, Watteau fut sympathique à M[me] de Julienne. Les années, beaucoup d'années, s'écouleront, et son souvenir sera toujours très vif. A la mort de son mari, alors que, pour elle, elle choisit quelques toiles dans la célèbre galerie, elle prend deux Watteau, un *Paysage* et un *Mezetin* [1].

De son côté, pendant les quelques mois qui lui restent à vivre, le peintre ne cessera de lui témoigner un charmant et respectueux intérêt qu'il exprimera avec une délicatesse et une simplicité exquises.

Certes, Watteau n'aime pas Paris ; cependant, il s'y retrouve avec un véritable soulagement. Il est enfin délivré du brouillard glauque et de l'air empoisonné de charbon qu'il n'a cessé de respirer là-bas. Sa poitrine s'est dilatée pendant la longue route du retour, riante cette fois entre les moissons, parfumée de l'encens des sainfoins, de l'odeur bise que distillent, dans le soleil brûlant des midis, les méteils, les folles avoines, le blé lourd des terres seigneuriales.

Watteau n'aime pas Paris ; mais, chez Gersaint, — à son arrivée, il est descendu au *Grand Monarque*, — cette foule diverse, légère et gaie le remet, le change de la brutalité odieuse dont il sort. Il en oublie presque la grande fatigue de la traversée et la courbature de l'insupportable carrosse. Le voilà revenu à ce pont Notre-Dame de ses années d'apprentissage. Et ce n'est pas, seulement, le souvenir des misères endurées qui a persisté, mais aussi le rappel des quelques heures claires d'autrefois ; elles viennent à lui, maintenant, avec une singulière acuité. Le pont Notre-Dame... il y a pour lui une sorte de délivrance à s'y retrouver après les heurts et les rudesses anglaises. Il est certes bien faible, d'une faiblesse profonde qu'il n'avait encore ressentie. Quand la journée s'avance, des langueurs le prennent ; ses nuits sont troublées, longues d'insomnies ; la fièvre redouble ; il n'a presque de bon que le matin, le matin dispensateur de courage et d'idées, le matin avec son air frais et ses éveils lumineux... Mais, dans le précaire réconfort que Paris lui apporte après Londres, dans cette

2. Catalogue de la vente de M[me] de Julienne (J.-P. Le Brun, hôtel d'Aligre, 5 novembre 1778) : « n° 39; *Un Grand Paysage* (H. 3 p. 6 p. L. 2 p. 6 p.) n° 40; Un *Mezetin* assis et pinçant de la guitarre, peint au premier coup sur bois (Hq p. L. 7 p). »

étrange joie qu'il était loin de soupçonner, avec une vaillance soudaine il propose à Gersaint, de suite, pour « se dégourdir les doigts », de lui peindre un « plat-fond ».

Et cette toile sera en même temps comme un don de bienvenue fait par Jean-Antoine à ce public parisien, poli, charmant, qui a des mots parfois si drôles et une inconscience si parfaite de ce qu'il achète, mais dont les attentions sont d'une urbanité si courtoise, public dont il apprécie, maintenant, la rare délicatesse.

D'autre part, si Watteau a eu à cœur de marquer son retour par une éclatante manifestation, il y a singulièrement réussi. L'heureux premier possesseur de l'*Enseigne* nous a transmis son considérable succès. Non seulement le public accourt, mais « les plus habiles peintres vinrent à plusieurs fois pour l'admirer ». Certainement, jamais Watteau n'ayant à rendre que l'animation, le va-et-vient du marchand à la mode, l'empressement, l'application, le petit émoi des curieux, la comédie réaliste et mouvementée de ces petites scènes, jamais Watteau n'a été si prestement et si profondément vivant. Sur les grands murs, dans leurs étroites bordures d'or, c'est un spirituel et chaud pastiche des toiles exposées, c'est la fête de Rubens avec ses nymphes aux chairs généreuses ou ses Vierges auréolées, c'est la superbe de Van Dyck, le manteau noir d'Antonio Moro, et la feuillée de Ruysdaël, et les fruits de Fyt, et une *Léda* italienne, et l'intimité campagnarde de Potter, de Téniers ou d'Ostade. Sur cette jaspure qui l'a évidemment amusé et à laquelle sa virtuosité s'est un instant divertie, il va évoquer, faire vivre, recréer les personnages surpris chez son hôte. Voici, derrière le comptoir, la fille de Sirois, M^me^ Gersaint elle-même, qui montre un tabeautin à deux seigneurs et à une acheteuse en bonnet de dentelle et en robe du matin ; plus loin, c'est un haut paysage en ovale qu'étudient attentivement et de fort près deux autres amateurs ; à l'autre bout, auprès du crocheteur qui attend placidement, un commis emballe les toiles dans une caisse débordante de paille ; une femme suit l'opération d'un œil intéressé, une de celles que le peintre aime tant à placer de dos, la tête à demi tournée. Ici, appuyant le haut talon de sa mule sur le pavé, son autre pied sur le seuil, elle éclaire de l'irradiation rose de son grand manteau de soie et l'habit brun de l'homme qui lui cause, et jusqu'aux roseurs plus pâles des mythologies du fond... Outre sa femme, Gersaint est là aussi : Gersaint, dont on

n'a pas de portrait, c'est l'homme au madras qui tient une glace, ou celui, au fond, qui présente le sous-bois.

Watteau ne travailla-t-il que « huit journées » à cette composition capitale? Il est permis d'en douter. Mais, le marchand est tellement content de son enseigne, que cette affirmation ne lui coûte guère; pas plus que cette autre : « C'est le seul ouvrage qui ait un peu aiguisé son amour-propre; il ne fit point difficulté de me l'avouer. » Julienne[1], après le conseiller Glucq, devait la posséder; c'est lui qui la fait graver par Aveline. Puis, de même que le *Pèlerinage à l'Isle de Cythère,* on ne la retrouve pas à sa vente. L'odyssée commence ici. On coupe l'œuvre en deux morceaux, un seul des deux fragments passe, en 1769, à la vente de l'abbé Guillaume : c'est celui qui est aujourd'hui dans la collection Michel-Lévy. Une réplique est à Berlin, également en deux morceaux, d'un faire plus appliqué et tout à fait comparable à la réplique de l'*Embarquement.* Mais c'est sans conteste un fragment de la première version, très libre, très franche, très ardente et chaude de l'enfantement, un peu brutale même, qui est resté en France, puisque, en 1760, l'*Enseigne* est déjà à Charlottenburg, ainsi que l'atteste une lettre du marquis d'Argens à Frédéric II[2].

1. C'est la seconde « enseigne » de Watteau qu'il fait entrer chez lui, à en juger par cette indication d'une estampe : « *Vertumne et Pomone,* gravé par Boucher d'après le tableau de Watteau qui a servi pendant quelque temps de montre à la boutique d'un Peintre du pont Notre-Dame, à Paris, et qui est présentement dans le Cabinet de M. de Julienne. »

2. Vente de l'abbé Guillaume, 1769, nº 209 du Catalogue : Un tableau sur toile (H. 36 p., L. 48 p.), par Watteau, qui formoit un des côtés du tableau de Gersaint, représentant un peintre qui fait encaisser des tableaux » 190, l. 19 sous. M. Arsène Alexandre a très justement fait remarquer que la mention *Pour la Prusse*, relevée par M. de Goncourt, ne concerne que le nº 208. Le fragment de l'abbé Guillaume resta en France et reparut en 1848 à la vente du peintre Auguste, élève d'Ingres, où le baron de Schwiter en fit l'acquisition. En 1881, à la vente de ce dernier, M. Michel-Lévy l'achète. Il y a d'assez notables différences entre la première idée et la version qui appartient à l'empereur d'Allemagne; à droite, dans le fond de la composition, le personnage les bras croisés n'est pas le même; le portrait qu'on met dans la caisse est, à Berlin, un portrait de Louis XIV, ici la ressemblance est bien plus éloignée. A propos de ces différences, le Dr Paul Seidel dit, dans son excellente étude sur les tableaux de l'empereur d'Allemagne : «... Un examen que j'ai sollicité et qui a été fait par le professeur Hauser, nous a prouvé clairement que la toile qui formait originairement un seul tableau a été séparée en deux morceaux par une coupure. Par contre il a été reconnu, dans la même occasion, une fois écartée la bordure que l'on avait clouée pour agrandir le tableau, que, contrairement à ma première hypothèse, rien n'avait été rogné de la partie supérieure.

« Sur une copie du tableau, attribuée à Pater, vendue à la collection Secrétan, copie d'accord avec la gravure d'Aveline, les groupes qui, dans l'original (de Berlin), paraissent complètement séparés les uns des autres et sont également éloignés de la ligne médiane du tableau, ont été repoussés plus près les uns des autres, sans doute dans le dessein de remédier, dans la gravure, à l'émiettement de la composition du tableau. Mais, en réalité, c'est le tableau tout entier qui a été seulement comme poussé vers la gauche et augmenté sur la droite de façon correspondante, de sorte que la symétrie des deux parties, fortement marquée dans l'original, est sensiblement détruite ici. En outre, cela laisse voir à droite, de même que sur la gauche, une partie du mur de la maison dans laquelle s'ouvre le magasin du marchand de tableaux. Quant à l'augmentation de la hauteur, elle nous frappe encore davantage dans la copie et dans la gravure. »

D'Argens à Frédéric II, 19 octobre 1760 : « Vous savez déjà, sans doute, Sire, que l'on n'a pas causé le moindre dégât ni à Postdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenburg, on a pillé les tapisseries et les tableaux, mais, par un cas singulier, on a laissé les trois plus beaux, les deux enseignes de Watteau et le portrait de cette femme que Pesne a peint à Venise. » Dans le rapport du garde du château il est dit qu'il fut donné des coups de sabre dans

Si Watteau n'est pas irrémédiablement fâché avec Nicolas Vleughels, c'est évidemment par lui qu'il apprend que la Rosalba est à Paris.

Crozat l'y a appelée. Il ne faut jamais laisser trop longtemps seul un amateur aussi passionné. La Fosse mort, Watteau parti, il constate, non sans quelque dépit, que « son peintre » lui manque. Et comme il prise surtout les raretés, il se met en tête d'avoir la Rosalba. Pour la déterminer à faire le voyage, il lui écrira lettres sur lettres. Il poussera sa pointe avec une éloquence à laquelle il sera bien difficile de résister, Le 20 janvier de cette année 1720, il lui mande : « En vérité, je ne saurais trop vous dire combien est grande l'estime que je porte à votre talent et à votre rare mérite. Soit dit sans me fâcher avec nos braves peintres, même les plus distingués, vous leur êtes supérieure ; et si vous vous étiez appliquée à exécuter en grand, vous auriez marché de pair avec les premiers des temps passés. Combien je serai heureux de vous avoir pour hôte. C'est ce dont je veux vous convaincre, malgré toute votre modestie. » Voilà qui n'est pas mal. Aussi, Rosalba se rend-elle. Crozat l'en remercie : « Je reçois en ce moment votre lettre datée du 15 du mois dernier, avec la très agréable nouvelle que vous vous êtes déterminée à entreprendre le voyage de France avec M. et Mme Pellegrini. Je ne puis vous exprimer la joie que je ressens... »

Peu après, un matin d'avril, la Vénitienne, Alba de Anzola Foresti sa mère, Giovanna sa sœur, Angela son autre sœur et le Pelligrini son beau-frère, en l'arroi que l'on imagine descendaient de la diligence de Lyon dans la cour de l'hôtel de Sens.

Crozat, dans son enthousiasme, veut loger toute la bande : Rosalba, Giovanna et la dentellière consentent, seules, à se rendre rue de Richelieu où elles trouvent non seulement un appartement, mais aussi la table et un carrosse. Le Pellegrini, barbouilleur magnifique « qui a du fracas et des groupes agréables », que les plus vastes entreprises ne sont naturellement pour effrayer, le Pellegrini arrive à Paris avec une commande de Law : le plafond de la galerie de la Banque Royale. Aussi, lui et sa femme Angela vont-ils se loger à l'auberge, du côté de l'hôtel de Nevers.

un des grands tableaux de Watteau accroché dans la chambre de musique du roi, mais que le dommage peut se réparer. On voit dans la partie haute des traces d'anciennes déchirures.

Collection Clément de Ris, dessin aux trois crayons pour l'homme penché sur la caisse d'emballage. FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES, nº 121. *Femme encapuchonnée vue de dos, un éventail dans la main gauche*, étude pour la femme qui regarde le paysage sur le chevalet.

Au moment où Watteau revient de Londres, la Rosalba est dans tout son succès : outre Mlle d'Argenon, l'abbé Crozat, John Law, c'est immédiatement, tant sa renommée est grande, le roi lui-même qui daigne poser pour elle, et avec une patience qui étonne Villeroy. Puis, Mlle de Charolais et Mlle de Clermont, Mme de Prie et le prince de Conti, la duchesse de Brissac, Mme de Parabère et Mme de Villeroy, la duchesse de la Vrillère, Mlle de la Roche-sur-Yon... Il faudrait presque toutes et tous les nommer. Rigaud déclare qu'il préfère une ébauche de sa main qu'un portrait achevé du plus fameux peintre. C'est l'apothéose.

La première fois que Watteau la voit, c'est probablement au cours d'une visite rendue à Crozat. Elle note sur son journal : « le 21 août... vu M. Vateau et un Anglais. »

Quelle est cette nouvelle connaissance de Watteau ?... De toutes les figures qui entourent Jean-Antoine, celle-ci reste la plus incertaine. Sur elle, on n'a que cette seule ligne du Diario de l'Italienne.

Watteau est annoncé à la Rosalba depuis longtemps. L'accueil qu'elle lui fait est des plus aimables. Dans sa nervosité de malade, il y est très sensible. Et il sera très heureux chaque fois qu'il se rencontrera avec elle, au cours des quelques mois qu'elle passera à Paris...

Fier de son invitée, Crozat ne manque aucune occasion de la faire briller. Elle est musicienne, puisque née à Venise. Elle joue du violon ; en voilà plus qu'il n'en faut pour que le Trésorier organise un concert : Mlle d'Argenon, Rebel, Paccini et la petite Guyot « qui joue excellemment du clavecin », voilà les exécutants. L'auditoire ?... Sur le « premier fauteuil », Philippe d'Orléans, heureux d'oublier et les vingt-quatre mille morts de Marseille, et les satires qu'on épingle chaque matin à sa porte... Bercée par la mélodie, sa pensée passe de l'œil vif de la Séry aux cheveux noirs de la Parabère... Pâle, inquiet, apeuré, Law est là aussi, Law qui n'est plus contrôleur général et que les gamins poursuivent par les rues... Les ruines s'amoncèlent, le système sombre, chaque jour les billets perdent davantage. Qu'importe ! L'homme qui a créé ce flot d'or et édifié ces fortunes, tient peut-être en réserve le moyen d'éviter la banqueroute finale, peut-être, par lui, revivra-t-il le bon temps des bénéfices fantastiques, et les duchesses, qui autrefois baisaient ses mains, s'approchent et font leur cour... Nouveau venu dans la maison, Caylus se prodigue : il a promis d'écrire à Venise à l'abbé de Conti pour obtenir de lui un air fameux, à l'intention de

*Fête galante*

MUSÉE DE BERLIN

(*Photographie Braun, Clément et Cie*)

Au moment où Watteau revient de Londres, la Rosalba est dans [illegible] son succès : outre [illegible] l'abbé Crozat, John Law, c'est [illegible] tant sa [illegible] le roi lui-même qui [illegible] poser pour elle [illegible] Villeroy. Puis [illegible]

[illegible] qu'au portrait achevé du plus fameux peintre. C'est l'apothéose.

[illegible] première fois que Watteau la voit, [illegible] au cours [illegible] une visite rendue à Crozat. Elle note sur son [illegible] « le 21 août... [illegible]

[illegible] qu'elle lui fait est des plus aimables. Dans sa nervosité de malade, il y est très sensible. Et il sera [illegible] qu'il se rencontrera [illegible]

Fier de son invitée, Crozat ne manque [illegible] occasion de la faire [illegible]

[illegible] plus qu'il n'en faut pour que le Trésor [illegible] organise un concert : [illegible]

[illegible] voilà les exécutants. L'auditoire ?... Sur le « premier [illegible]

Bercée par la mélodie, sa pensée passe de l'œil vif de la Sery [illegible]

[illegible] les rollets pendent [illegible] Qu'importe ! L'homme qui a [illegible]

[illegible] ses mains, s'approchent et font leur cour... Nouveau venu [illegible]



M^lle^ d'Argenon ; et Mariette cherche dans son insupportable cervelle de pédant les rimes d'un sonnet qu'il médite gravement de construire sur *rosa* et sur *alba*, tandis que le Pellegrini, souriant, à la fois obséquieux et magnifique, lorgne les femmes, prend des airs, fait le paon, rêve à ce groupe de sa fresque de la Banque où la Seine embrasse le Mississipi, auprès d'Amours qui, en folâtrant, élèvent une pyramide au Régent.

Julienne est venu, et M^me^ de Julienne, et l'abbé de Maroulle, et tant d'autres, et tous ceux que Watteau connaît, et le petit nombre de ceux qu'il aime; il les coudoie dans ce cadre aux richesses inouïes, aux suprêmes élégances, parmi ces merveilles qui lui sont familières et avec lesquelles il a vécu, parmi les froufroutements des robes à collets d'abbé, les regards, les œillades, les réparties, toute cette élégante comédie de l'Amour qui est surtout celle de la Vanité, cette comédie qu'il pénètre si bien, qui est sienne, et dans laquelle, brusquement on le replonge, et l'envolement des chants, la plainte, le rire, le babil perlé ou langoureux des instruments, cette vie, ces choses adorables qu'il a volontairement abandonnées et qui, pour une heure, soudainement renaissent, tout cela le grise, l'oppresse, s'empare de lui, a vite raison de tout son être...

Rentré chez Gersaint, la vision persiste... Alors, d'une pointe de sanguine d'une finesse extrême, d'une pointe un peu lassée mais suprêmement juste, voici, à peine rose, rehaussée d'une touche de blanc, voici, cherchée trois fois, M^lle^ d'Argenon, voici, la bouche ouverte et l'œil vague, Paccini arrondissant son gruppetto; Antoine, sa perruque et son lorgnon d'écaille, et, d'un crayon plus impalpable encore, à peine évoquée, — traces harmonieuses et comme fondues dans la pâte même du papier, — imprécise et d'une élégance suprême, voici encore qu'une délicieuse silhouette de femme surgit, celle que Watteau n'a fait qu'entr'apercevoir, mais qui l'a charmé...

De la grosse Vénitienne, qui n'est même pas jolie, et de son violon, rien [1].

Il passe la fin de l'été et l'automne de 1720 partageant son temps entre ses amis et le travail. Toutefois, visiblement, une grande fatigue

1. Collection Mariette; Louvre, nº 1334. Il y a, sur le dessin, cette mention de la main du compilateur : *Præclarorum musicorum cœtus, silicet Antonius fidicen eximius, Paccini Italus Cantor mus. reg. et Da. Dargenon car. de la Fosse pict. Acad. Sororis filia cui suaves accentus Musa invideret.*

l'accable; ses bonnes heures s'espacent de plus en plus. La maladie lui laisse moins de répit. Hors le matin, souvent il n'a la force de dessiner ou de peindre. Gersaint l'a noté : « Sa santé délicate, ou pour mieux dire sa foiblesse, ne lui permettoit pas de s'occuper plus long-tems. » Alors, impuissant à créer, les après-dînées il voisine ou il écrit. Et c'est ici, dans les très rares et courtes lettres qui nous restent de lui, que se dévoilent encore un peu de son âme charmante, un peu de sa délicatesse naturelle, de sa discrète sensibilité, un peu de cette urbanité courtoise et douce bien autrement captivante, bien autrement enveloppante que l'esprit.

Julienne possède, à Saint-Maur, une propriété où il va « fuir la ville ». Ce n'est le domaine, c'est la « maison à la campagne », enclavée entre les bois royaux de Vincennes et les boqueteaux giboyeux qui ne finissent qu'à la rivière. On y fait des battues admirables; les rosiers sont superbes dont M^me de Julienne a le gouvernement; il y a une barque et des rameurs pour les promenades sur l'eau : la maison est petite, mais gaie. C'est là que les nouveaux mariés passent le meilleur des premiers mois de leur union... Aux accalmies, entre deux crises, Watteau, qu'on aime, y est allé. Watteau y a peint.

Chaque fois, cela a détendu ses nerfs, et il a regagné le pont Notre-Dame, réconforté, la tête chaude d'idées de travail, de projets qui chassent un instant sa mélancolie, ayant presque oublié son petit état.

D'où le ton de ce délicieux billet :

*A M^r de Julienne de la part de Watteau.*

De Paris, le 3 de septembre.

Monsieur !

Par le retour de Marin qui m'a apporté la venaison qu'il vous a pleu de m'envoïer dès le matin, je vous adresse la Toile où j'ai peinte la teste du sanglier et la teste du renard noir, et vous pourrez les dépêcher vers M. de Losmenil, car j'en ai fini pour le moment. Je ne puis m'en cacher mais cette grande toile me réjouist et j'en attends quelque retour de satisfaction de vostre part et de celle de Madame de Julienne qui aime aussi infiniment ce sujet de la chasse, comme moi-mesme. Il a fallu que Gersaint m'ammenât le bon homme La Serre pour agrandir la toile du costé droit, ou j'ai ajousté les chevaux dessous les arbres, car j'y éprouvois de la gesne depuys que j'y ay ajousté tout ce qui a esté décidé ainsi. Je pense reprendre ce costé là dès lundi à midi passé, parce que dès le matin, je m'occupe des pensées à la sanguine. Je vous prie de ne pas m'oublier anvers madame de Julienne à qui je baise les mains.

A. Watteau.

Ce *Rendez-vous de Chasse* qui le réjouit, c'est la dernière œuvre de Watteau que l'on saisisse sûrement... C'est l'orée du bois; sous un ciel très haut, à l'horizon, des eaux se perdent, et toute une campagne lumineuse, animée et riche. Aux premiers plans, deux couples galants, couchés sur l'herbe, attendent en devisant; près d'eux un relais de grands chiens français, un chasseur allongé qui se repose, le chatoiement d'un lièvre roux et de faisans panachés. Au centre de la composition, dans un inimitable mouvement de grâce, aidée par un cavalier, une chasseresse, dont le costume fait vaguement penser à celui d'une dame du XVI^e^ siècle, descend d'un cheval gris, et dans le bois, à gauche, sont les deux chevaux ajoutés à la prière de M^me^ de Julienne. L'ordonnance est superbe; la maîtrise, calme, marque la pleine force de l'artiste et non le déclin; la touche même, voulue particulièrement large et grasse, accentue une surprenante robustesse[1].

L'hiver vient; les sorties, les promenades à Saint-Maur cessent, et c'est pour Watteau la reprise de la vie citadine. Mais, dans son trouble, dans son malaise grandissant, il travaille peu. « Il n'avoit presque pas un jour de santé, » rapporte Julienne. De plus en plus, il se désintéresse de ce qui a fait jusqu'ici sa constante préoccupation; ou, tout au moins, il ne peint plus de même, il expose à peine sa pensée, il laisse souvent l'ébauche commencée.

Le pourvoyeur de Frédéric II le note dans une de ses lettres au roi : « Je cherche quelques tableaux de Watteau, j'en trouve bien quelques-uns de cet auteur, mais ils ne sont pas bien finis, et sur ses derniers temps ses tableaux paroissent comme des essais, ce qui ne fait pas mon affaire[2]. »

A sa pensée vacillante, inquiète et comme lassée de tout, le bruit de la ville n'apporte aucun soulagement. La clameur qui s'élève du dehors est parfois effrayante : de toutes parts, c'est un hideux cri de misère; il n'est question que de suicides, d'empoisonnements, de noyades et de meurtres. Quand ce n'est M. le Duc qu'on poursuit à coups de pierres et qu'on traite de « chien », c'est une femme qu'on trouve embrochée

1. Aubert, sculp.; du cabinet de M. Racine de Jonquoy (H. 4 p., L. 6 p.). Vente du 26 novembre 1787, n° 59, 800 livres. Vente faite par Lebrun en 1791, avec les *Amusements champêtres*, 2.400 livres; retirés de la vente par Lebrun qui annonce les avoir payés 10.000 livres sans les bordures. Ils repassent à la vente Emler, 1789, et sont adjugés 1.250 liv., puis à la vente du cardinal Fesh, 1845, où on les paye 5.000 écus romains. Vente Morny, 1852, le *Rendez-vous de Chasse*, 25.000 francs; à la mort du duc, lord Hertfort l'achète 31.000 francs. Collection Wallace.

2. Lettre de Rothemburg, du 27 mai 1744.

et rôtie, ou, dans des chambres closes, fermées depuis des semaines, des familles entières mortes de faim...

Cet automne, Antoine Coysevox vient de mourir et Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau : le décorateur de Trianon et de Marly, l'auteur de la *France écrasant l'Espagne et l'Empire*, le fils du menuisier de Lyon s'en est allé avec l'historiographe exact et naïf. Ils partent trop tard, les deux chroniqueurs; plus rien n'est debout de ce que la phrase de l'un et le marbre de l'autre ont célébré...

Watteau s'isole. Il ne recherche même pas ces contrastes extraordinaires qu'offre cet étrange Paris, il n'est pas de ces fêtes où il serait reçu certainement, où la gaieté est exubérante et folle, le divertissement magnifique et imprévu, où les femmes se montrent « recouvertes de diamants de la tête aux pieds malgré la dureté des temps ». Non. Il ne se dérange même pas, ce jour de novembre où la Rosalba est présentée à l'Académie, qui la reçoit « avec la distinction due à son mérite »; il ne veut entendre ni le compliment de Coypel, ni « l'applaudissement agréable », pas plus qu'il n'assiste au dîner splendide que Crozat donne quelques jours après, et au concert qui suit, celui où l'inter-nonce s'escrime si bien sur l'archiluth aux sons aigres.

Ces choses le fatiguent. Puis, il se sent soudainement repris de cet étrange besoin de quitter le logis qu'il habite, de ce désir de changement qui l'a tenu toute sa vie. Depuis quelque temps, il se trouve mal à l'aise chez Gersaint. Aussi, dans son extrême délicatesse, il se rend compte de l'ennui que peuvent causer ses bizarreries de malade; il veut se chercher un refuge pour y souffrir sans contrainte, dans le silence... Il ne raisonne avec l'inclémence de la saison, l'aventure hasardeuse, le froid d'une installation nouvelle; il n'a conscience de sa faiblesse, des fatigues qu'il ne peut plus endurer, des lassitudes extrêmes qui le prennent si souvent, des dangers auxquels cette errance va l'exposer. Il veut partir. « La langueur, écrit Gersaint, dans laquelle il vivoit alors, occasionnée par un tempérament délicat et usé, lui firent appréhender, au bout de six mois, de m'incommoder, s'il restoit plus long-tems chez moi; il me le témoigna et me pria en même tems de lui chercher un logement convenable : j'aurois résisté inutilement ; il étoit volontaire, et il ne fallut pas répliquer. Je le satisfis donc... »

Toujours l'insoluble et renaissant problème : il m'a été impossible de découvrir la moindre indication sur son nouveau logis.

Les jours courts du dernier hiver de Watteau s'écoulent. Ses souffrances augmentent toujours plus, et « ce dépérissement capable de le mettre fort mal à son aise ».

Crozat ne le perd pas de vue. Si Watteau l'a abandonné, lui devine, voit la tristesse de sa situation, et il veut y remédier, Mais, avec Jean-Antoine, il sait l'inutile de certaines offres... Aussi, lit-on dans le MERCURE de février cette éloquente indication : « MM. Watot, Natier et un autre sont chargés de dessiner pour M. Crozat le jeune les Tableaux du Roi et du Régent. »

En même temps, il demande le portrait du peintre à la Rosalba.

Ah! elle est fort occupée, la pastelliste... Outre le Roi et la Victoire qu'elle vient d'achever sur une tabatière destinée à M^me^ de Ventadour, outre le portrait du prince de Conti qu'elle a commencé le premier février, outre qu'elle a promis de faire, si « elle avait le temps », celui de M^lle^ de Charolais et celui de M^lle^ de Clermont, elle a à terminer ceux de la Parabère et du Régent, — il faut qu'elle se hâte, ils viennent de se quitter! — elle a donné sa parole à la maréchale d'Otreck, au Lieutenant Civil, et elle a sur les bras le premier Président, sa plus jeune fille, et encore une belle inconnue... Cependant, elle accepte. Elle rend visite au peintre, pour prendre jour. Il y a là une attention. C'est le contraire qui a toujours lieu, les plus grands noms assiègent sa porte. Elle passe chez Hénin, avec Watteau qui a voulu l'accompagner, et on décide de dîner ensemble au Palais-Royal...

La compagnie s'augmenta-t-elle? Dans quel cabaret s'attablèrent-ils? Autour de la barrière des Sergents les renommées ne manquent pas, rue du Champ-Fleuri, rue du Chantre, rue Saint-Honoré ou rue de Richelieu. La « chambre discrète » du traiteur dut entendre de rares choses, toutefois, après l'intarissable babil de la Vénitienne qui conte les attentions, les services que ne cesse de lui rendre Nicolas Vleughels; et comment Law, avant sa fuite, n'a pas payé le Pellegrini qui compte se dédommager avec l'escalier du Palais Mazarin; pourquoi M. de Caylus est venu, il y a quatre jours, lui demander le portrait de la fille d'une dame qu'elle ne peut nommer et que le comte prend pour la plus jolie femme de Paris quoi qu'elle soit, pour le moins, aussi roussotte que la marquise de Lautrec; de quelle manière le roi prit froid après avoir dansé dans le CARDÉNIO de M. Coypel... Ce caquetage fini, ç'avait été d'elle encore qu'on s'était entretenu, et de ses succès inouïs, et de la

fureur des gens de goût qui voulaient tous quelque moindre peinture de sa main. Et Watteau avait enfin parlé, très doucement, avec cette gravité mélancolique qui ne le quittait guère plus, Watteau « plus vieux qu'un autre par le caractère de son esprit », Watteau qui a si souvent synthétisé sa pensée dans la femme, à qui on a dit, si longuement, la souplesse des femmes de Naples, la finesse de celles de Florence, la folie des Calabraises, la gravité des Romaines, la traîtrise caressante de celles de Venise... et qui n'a devant lui que cette petite bourgeoise émerillonnée, patiente quand il le faut, très entendue, qui traite la peinture en marchande émérite, qui représente, pour tous ceux qui l'entourent, l'art de son pays en sa perfection, Watteau qui n'a jamais pu s'astreindre à recevoir une commande, à laisser un curieux lui expliquer l'ordonnance d'une toile, Watteau qui lui conseille, enfin, avec une ironie froide, de rester en France, de peindre davantage, de peindre encore plus...

Rentrée chez Crozat, Rosalba n'a pas manqué de consigner sur son Diario : «... et après le dîner au Palais-Royal, je fus fortement engagée à rester à Paris ».

Ce portrait de Watteau par Rosalba, qu'il eût été si intéressant d'avoir, ce portrait est perdu, comme celui de Crozat, comme presque tous ceux qu'elle peignit en France[1].

Le printemps de 1721 fut particulièrement ensoleillé. « Il faut espérer qu'avec ce beau temps les malades se trouveront guéris, » écrit la Palatine... Un mieux semble se manifester chez Jean-Antoine. Il reprend courage. Ses amis le voient plus souvent et Julienne, toujours attentionné, et l'abbé Haranger, et Hénin, et Caylus par intervalles, et la Roque, le plus affairé de tous.

Watteau sort, va par la ville, et, en un inattendu revirement, semble s'intéresser à ce qui se passe autour de lui. Aussi, malgré la foule, il est, ce jour de mars, au faubourg Saint-Antoine pour voir passer entre les épées nues de la Maison du Roi, Méhémet Effendi et sa turquerie. Parrocel traduit cette entrée pour les Gobelins ; Justinar fait le portrait de l'ambassadeur. Watteau, amusé par ces gens comme par ceux de Riza, se contente de croquer quelques-uns des personnages à turbans et à robes lamées; Boucher les gravera et on les retrouvera dans le recueil de Julienne.

1. « Pastel de quatre 1 » DIARIO. Vente Lalive de Jully, 1770 : « Portrait de Watteau en buste et assis, on voit le haut de la chaise. Pastel ; douze pouces sur 10. » 113 livres, *Remy*.

*Fete champetre*

MUSÉE D'ÉDIMBOURG

*(Photographie Annan)*

[illegible] des [illegible] de goût qui [illegible] tous [illegible] la moindre peinture de sa main. Et Watteau [illegible], très [illegible], avec cette gra- [illegible] plus. Watteau « plus vieu[illegible] [illegible] Watteau qui a si souvent [illegible] pensée dans [illegible] si longuement, la [illegible] des femmes de [illegible] de celles de Florence, la folie [illegible] la maîtrise caressante de celles [illegible] que cette petite bourgeoise emeril- [illegible] entendue, qui traite la peinture [illegible] qui représente, pour tous ceux qui l'entourent, [illegible] son pays [illegible] sa perfection. Watteau qui n'a jamais pu s'astreindre [illegible]

[illegible] toile, Watteau qui lui conseille, enfin, avec une ironie [illegible] [illegible] de peindre encore plus...

[illegible] chez Crozat, [illegible] n'a pas manqué de consigner sur son [illegible] après [illegible] je [illegible] fortement [illegible]

Ce portrait de Watteau par [illegible], qu'il eût été si intéressant [illegible] ce portrait est [illegible] celui de Crozat, comme presque [illegible]

Le printemps de 1721 fut [illegible] ensoleillé. « Il faut [illegible] qu'avec ce beau temps les malades se trouveront guéris. » écrit [illegible]

[illegible] et Caylas par intervalles, et la [illegible] le plus [illegible]

Watteau sort, [illegible] par [illegible] et, en un inattendu revirement, [illegible]

[illegible] il est, ce jour de mars, au faubourg Saint-Antoine pour voir [illegible] entre les [illegible] du Roi, Mehemet Effendi et [illegible] pour les Gobelins ; justifiant [illegible] de l'ambassadeur. Watteau, amusé par ces gens comme [illegible] quelques-uns des personnages [illegible] Boucher les gravera et on les retrouvera [illegible]



Pas plus que Crozat, ce dernier n'abandonne Watteau. Avec les belles journées, le peintre a tenté quelques excursions: Saint-Maur, naturellement, et les villages en bordure des bois... Puis, il est revenu reprendre, en son logis, ses crayons et ses pinceaux, lire surtout, car la fatigue et la douleur viennent vite... Il lit beaucoup, il lit avec amour, avec cette haute curiosité et ce sens fin des choses de l'esprit qu'il a toujours eus, qui lui ont permis, au milieu des grandes misères de son enfance et de l'acharné travail de toute sa vie, d'atteindre, seul, à ce remarquable degré de culture.

Un voisin de Mariette, Pierre-François Giffart, libraire et graveur rue Saint-Jacques, à l'*Image Sainte-Thérèse*, donne une nouvelle édition du TRAITÉ DE PEINTURE de Léonard. Julienne le communique à Watteau. Le hasard nous a conservé le billet par lequel Jean-Antoine remercie son ami, lignes mélancoliques où l'actuelle vie du peintre se reflète et qui s'éclaire si joliment du constant souvenir de M^me^ de Julienne.

*A Monsieur de Julienne, de la part de Watteau, par exprès.*

De Paris, le 3 de mai.

Monsieur!

Je vous fais le retour du grand tome premier de l'Ecrit de Leonardo de Vincy, et en mesmes temps je vous en fais agréer mes sincères remerciements. Quand aux Lettres en manuscrit de P. Rubens, je les garderai encore devers moi si cela ne vous est pas trop désagréable en ce que je ne les ai pas encore achevées!! Cette douleur du côté gauche de la tête ne m'a pas laissé sommeiller depuis mardi et Mariotti veut me faire prendre une purge dès demain au jour, il dit que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à souhait. Vous me rendrez satisfait au delà de mon souhait si vous venez me rendre visite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles comme les païsages de Nogent que vous estimez assez par cette raison que je fis les pensées en présence de M^me^ de Julienne à qui je baise les mains très respectueusement.

Je ne fais pas ce que je veux en ce que la pierre grise et la pierre de sanguine sont fort dures en ce moment, je n'en puis avoir d'autre.

A. WATTEAU.

A mesure que la saison s'avance, que le renouveau s'accentue, l'horreur de la ville se fait plus grande chez Jean-Antoine. Il y étouffe, et il n'a plus la force de courir la ceinture des boulevards pour découvrir dans les faubourgs la maison retirée et essayer d'y vivre. Non. A tout prix il veut quitter Paris, échapper à l'oppression qui tenaille ses poumons, se reposer au milieu des champs qui verdissent et des bois qui bourgeonnent, bien près, très près de cette nature qu'en vrai Flamand il n'a jamais cessé d'aimer. Mais, qui lui trouvera cette

retraite, où impatiemment, dans sa fièvre qui redouble, il voudrait être déjà? Il ne s'ouvre à Julienne, par délicatesse, Julienne qui, certes, lui offrirait immédiatement Saint-Maur... Cependant, il serait heureux de n'être trop loin de lui... Gersaint, avisé, demande conseil à l'abbé Haranger. Le chanoine est au mieux avec un très galant homme qui aime les arts, que le commerce des artistes réjouit, qui goûte fort la peinture des peintres du roi, et qui connaît certainement Watteau, au moins de nom. C'est Philippe Le Fèvre, l'intendant des Menus-Plaisirs de Sa Majesté. M. Le Fèvre a une propriété à Nogent, il la met très volontiers et très gracieusement à la disposition d'Antoine Watteau.

Ce n'est pas la modeste retraite souhaitée : la maison est quelque peu solennelle, c'est presque la maison du neveu de le Brun; un prince et sa suite pourraient y loger, et l'abbé de Pomponne s'y plaira; elle est flanquée de dépendances et de communs imposants. Dès qu'il y arrive, Watteau éprouve un très grand soulagement. Elle est en arrière du village; ses jardins, compartis de fleurs à peine ouvertes, lilas et chèvrefeuilles, jasmins et roses de Gueldre, descendent en gradins verts presque jusqu'à la Marne, et le premier regard qu'il jette par-dessus la terrasse qui limite au midi les cours d'entrée, embrasse une découverte superbe, amusante, belle de lignes, avec des incidents, le bac, le moulin, le pont, le calvaire, la route blanche, des sentiers dans les haies, l'allée du Tremblay, les coteaux de Champigny, la tuilée de Saint-Maur, les chaumes de Poulangis.

Là, il se ressaisit; un peu de la force des sèves le pénètre, l'excite. Dans la trêve des heures sans souffrances il reprend ses pinceaux, esquisse hâtivement, d'une brosse à peine tremblante, d'agrestes motifs comme ce bouquet d'arbres au bord de l'eau avec ce clocher d'église qui raye le ciel, comme ces trois saules, que l'on retrouve dans les Figures de Différens Caractères, gravés par Boucher.

Gersaint fait le trajet de Nogent « tous les deux ou trois jours » pour lui apporter le réconfort d'un espoir, et Hénin, et les Julienne ses proches voisins, maintenant : on voit de chez Watteau, par delà l'île de Beauté, le pré des Mignottes et l'allée de M. le Duc qui jouxtent leur maison. Haranger vient aussi, dont la philosophie est si rieuse, et souvent avec messire Charles Carreau, le curé de Saint-Saturnin de Nogent.

Ah! le curé de Nogent, en a-t-on assez fait un extraordinaire et vague décalque du curé de Meudon, une sorte de bon vivant que Watteau

costume en Gilles, et qui joue ici le sot personnage de la comédie à la mode... Outre que Watteau ne peint plus guère de Gilles, ce curé a une autre allure. C'est un assez grave abbé, doyen de Chelles, fort riche, propriétaire de combien de maisons dans la grand'rue, de combien d'arpents de vignes et de terres labourables, docte prêtre dont la bibliothèque considérable ira aux pères Jésuites, tandis que, seules, ses « vieilles chemises » iront à ses cousins... Ce curé-là se serait, je crois, peu prêté à endosser la souquenille blanche du benêt italien...

La vérité est que Watteau l'a traité gravement, et qu'en échange de faciles paroles sur les fins dernières, Watteau, dont le geste est si facilement superbe, Watteau lui a laissé ce *Christ en croix* d'une réalité poignante, et que Caylus a vu « plein de la douleur et de la souffrance qu'éprouvoit le malade qui le peignoit ».

Il semble que Watteau ait, à ce moment, repris sa vie passée, qu'il en ait revécu les stades. Car, brusquement, un souvenir l'inquiète : celui de cet enfant qu'on lui avait confié, dont il n'a pas su pardonner les légères fautes, et qui promettait de si bien peindre... Il l'a laissé à mi-chemin, mal armé pour la lutte, il prévoit peut-être pour lui le long calvaire qu'il a subi lui-même, il s'en veut soudainement d'avoir failli à son devoir, à cette confiance qu'on lui avait témoignée, et il prie Gersaint de rechercher Jean-Baptiste Pater.

Il n'est pas difficile à trouver le fils du sculpteur. Il est revenu, lui aussi, du Hainaut inhospitalier, il a connu cette affreuse vie que Watteau a menée, le labeur obscur, ôpiniâtre, sans issue, la décoration à peine payée, les tableaux à la grosse pour le pain et le galetas.

Pater a dit, plus tard, et avec une reconnaissance émue, avec quelle joie il courut à Nogent.

Ce fut, entre Watteau et lui, une émotionnante communion d'art : le malade, plus nerveux et plus irritable chaque jour, par une effrayante et suprême volonté, le malade dompte ses nerfs, refrène ses impatiences, se fait bienveillamment entendre. Puis, devant l'attention du disciple, il se donne, hâtivement, anxieusement, sans relâche, prodiguant, sans mesurer ses forces, et les conseils, et les exemples, et toute sa science, lui dévoilant avec une ardente inquiétude, fébrilement, avec une sorte d'angoisse d'être incompris, ce qu'il peut lui faire saisir de son faire admirable et de sa vision. Avec une patience et une grandeur absolues, ce génie se découvre, se met à nu, veut léguer et sa philo-

sophie, et ses habituelles pensées devant la nature et les hommes : il dit les définitives paroles de vérité, si chèrement acquises, il montre où est la Beauté, où est la Vie, où est l'âme de la Lumière et de la Couleur, et, troublé, Pater écoute, s'assimile pieusement dans le recueillement des heures brèves, ce que son cerveau et ses yeux peuvent percevoir...

Il n'aura pénétré que l'éclat superficiel, la silhouette élégante, cet air extérieur si merveilleux déjà, le charme argentin et clair; il sera le reflet de Watteau, mais non l'écho de sa pensée, et cette gloire grande encore, le sauvera de l'oubli.

Pour Watteau, Pater c'est Valenciennes... Non le Valenciennes des siens, celui dans lequel sa mère, si peu inquiète, survit, dans lequel son père est mort sans son baiser, et le premier jour de mai dernier la très vieille Catherine Reuze, la femme du bon Bartholomé son « tayon », le seul qui lui fût quelque peu secourable et avenant... Non. C'est l'autre Valenciennes qui s'évoque, celui qui est resté, après tant d'épreuves, toujours le pays, le pays que dans l'amertume de son cœur brisé il ne voulait jamais plus revoir, et qui, sourdement, se rappelle à lui, malgré les misères, malgré les duretés... Il croyait l'avoir oublié, avoir jeté sur ce lointain assez d'autres émotions et d'autres inquiétudes, et voilà que ces choses si simples renaissent et le hantent... le grand brouillard gris des marais, l'air du matin sur la ville, le son familier des cloches, la placidité des canaux où se mirent des maisons peuplées d'êtres qui lui parlent, qui savent son nom, les rues, les places où il a joué... Ah! entendre encore le hautbois des museux les jours de marché, le carillon de Saint-Jacques...

Il veut partir. Là-bas, il guérira. Tout lui est insupportable, qui n'est point fait en vue de ce voyage. A nouveau, Gersaint s'emploie, Gersaint qui l'accompagnera en Flandre. Julienne fait faire la vente des effets qui lui restent; cela produit trois mille livres...

Trois mille livres! Avec la poignée d'or trouvée au retour d'Angleterre, voilà ce qu'il est arrivé à amasser, voilà, après quelle lutte et quelle austérité, le produit de l'effort...

Qu'importe!... Ses dessins, ou du moins ce qu'il en reste, — car il a fait rechercher et brûler ceux qu'il jugeait trop libres, — il les partage entre Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint.

Il est prêt...

Et ce jour de juillet, dans la lourde joie qui, autour de Paris en

*Arlequin et Colombine*

COLLECTION RICHARD WALLACE, LONDRES

(*Photographie W.-A. Mansell et Cie*)

sophie et ses habituelles pensées devant la nature et les hommes : il dit les définitives paroles de vérité si chèrement acquises, il montre où est la Beauté, où est la Vie, où est l'âme de la Lumière et de la Couleur, et, troublé, Pater écoute, s'assimile pieusement dans le recueillement des heures brèves, ce que son cerveau et ses yeux peuvent percevoir...

Il n'aura pénétré que l'éclat superficiel, la silhouette élégante, cet air extérieur si merveilleux déjà, le charme argentin et clair : il sera le reflet de Watteau, mais non l'écho de sa pensée, et cette gloire grande encore le sauvera de l'oubli.

Pour Watteau, Pater, c'est Valenciennes... Non le Valenciennes des siennes, celui dans lequel sa mère, si peu inquiète, survit, dans lequel

[illegible]

la très vieille Catherine Reuz, la femme du bon Bartholomé son « crayon », le seul qui lui fût quelque peu secourable et avenant... n. C'est l'autre Valenciennes qu'il s'explique, celui qui est resté, après tant d'épreuves, toujours le pays, le pays que dans l'amertume de son cœur brisé il ne voulait jamais plus revoir, et qui, sourdement, se rappelle à lui, malgré les misères, malgré les duretés... Il croyait l'avoir oublié, avoir jeté sur ce lointain assez d'autres émotions d'autres inquiétudes, et voilà que ces choses si simples renaissent et le hantent... le grand brouillard gris des marais, l'air du matin de la ville, le son familier des cloches, la placidité des canaux où se mirent des maisons peuplées d'êtres qui lui parlent, qui savent son nom, les rues, les places où il a joué... Ah ! entendre encore le hautbois des ... les jours de marché, le carillon de Saint-Jacques...

Il veut partir. Là-bas il guérira. Tout lui est insupportable, qui n'est point fait en vue de ce voyage. A nouveau, Gersaint s'emploie,

[illegible]

effets qui lui restaient ; cela produit trois mille livres...

Trois mille livres ! Avec la poignée d'or trouvée au retour d'Angleterre, voilà ce qu'il est arrivé à amasser, voilà, après quelle lutte et quelle ..., le produit de l'effort...

... ! ... Ses dessins, ou du moins ce qu'il en reste, — car il a fait rechercher et brûler ceux qu'il jugeait trop libres, — il les partage entre Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint.

Il est prêt...

Et ce jour de juillet, dans la lourde joie qui, autour de Paris en



délire, secoue les bourgs et les villages à la nouvelle de la convalescence du roi, dans les arquebusades, les chants, les cris de la paysandaille ivre de Nogent, un grand et terrible frisson prend Watteau, une étreinte suprême lui broie la poitrine, un petit étouffement noie son appel désespéré, et il retombe dans les bras de Gersaint.

Aux prières dites sur la lame qui le recouvre dans la petite église de Nogent, s'ajoute cette seule ligne du procès-verbal de la séance de l'Académie royale de peinture :

La mort de M. Antoine Watteau, peintre académicien, a été annoncée.

Puis, en tête de sa biographie, ce souvenir d'Antoine de la Roque :

Les Beaux-Arts ont fait une grande perte vers la fin du mois dernier, en la personne du sieur Watteau, Professeur à l'Académie Royale de Peinture, qui est mort d'une maladie du poumon, seulement âgé de trente-sept ans, âge fatal à la peinture. Le fameux Raphaël d'Urbin et Eustache le Sueur sont morts à cet âge-là.

Le gracieux et élégant Peintre dont nous annonçons la mort étoit fort distingué dans sa profession et sa mémoire sera toujours chère aux vrais amateurs de la Peinture...

Puis, la lettre de Crozat à Rosalba, repartie à Venise :

11 août 1721.

... Nous avons perdu le pauvre M. Watteau. Il a fini ses jours le pinceau à la main. Ses amis doivent publier un discours sur sa vie et ses œuvres. Ils ne manqueront pas de rendre hommage au portrait que vous avez fait de lui à Paris, peu de temps avant sa mort...

Puis, enfin, le pieux recueil de Julienne, les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES :

On ne s'est guère avisé de faire graver les études des peintres... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les desseins du célèbre Watteau qu'on luy présente ici. Ils sont d'un goûst nouveau; ils ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'Auteur qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables...

L'éloge ému où la Roque décerne à son ami ce titre de « Professeur à l'Académie Royale », qui eût bien diverti Watteau, l'éloge où le bon Marseillais ment si bellement dans le lustre dont il veut entourer la chère mémoire, et vante « le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses Tableaux de chevalet en petites figures », cet éloge où « la touche et la vaguezze de ses paysages sont charmantes », cet éloge naïf est au moins tout à l'honneur de celui qui l'a écrit.

Les contemporains auront vite raison d'une admiration aussi intempestive. Watteau ! Voilà un peintre que les « Régents du Goust »

vont mettre à sa place, pour ensuite n'en parler plus. Il faut rechercher les très rares écrits où il est question de lui. Dubois de Saint-Gelays donne la note : « Le goût qu'il a suivi est proprement celui des Bambochades et ne convient pas au sérieux. » C'est ce que pense Mariette : Watteau n'a « jamais pu dessiner la grande manière », et « ses expressions sont assez communes »...

Les années s'écoulent ; le silence se fait.

Quelqu'un va le troubler d'un souvenir ému. Un demi-fou, qui rime pour manger, le « croque-chenilles de M^lle Quinault », celui « qui n'a ni habit, ni pain, ni soulier », le famélique abbé de la Marre. Ce loqueteux s'échappe du café, oublie les criailleries d'un « troupeau de petits Créanciers », et va rêver devant le *Pèlerinage à l'Isle de Cythère*... Cela lui fera écrire l'ART ET LA NATURE RÉUNIS PAR WATEAUX, la MORT DE WATEAUX OU LA MORT DE LA PEINTURE...

Hommage à la fois ingénu et redondant, méchants vers dont il messiérait de sourire, alors qu'on constate que Diderot n'a jamais écrit le nom de Watteau.

Le temps passe sur l'aventure de l'*Enseigne* et le petit drame de Nogent, et Gersaint lui-même, s'il fait quelques réserves quant au dessinateur, l'honnête Gersaint sait bien, maintenant, que son ami Watteau n'était qu'un tout petit peintre :

> A l'égard de ses ouvrages, il auroit été à souhaiter que ses premières Études eussent été pour le genre historique, et s'il eût vécu plus long-tems, il est à présumer qu'il seroit devenu un des plus grands Peintres de la France ; ses Tableaux se ressentent un peu de l'impatience et de l'inconstance qui formoient son caractère... Lancret et Pater étoient les deux seuls Peintres qui donnoient dans le goût des Modes et des Sujets galans dont Watteau étoit l'inventeur et le modèle. Ce genre se trouve tout à fait éteint par leur mort : il est vrai qu'il ne seroit pas avantageux pour la Peinture que l'on se livrât trop à ce goût ; cela pourroit devenir préjudiciable pour le genre noble et historique...

Ah ! le « genre noble et historique » n'a rien à craindre ; quelqu'un va se dresser et le défendre.

Ce quelqu'un, c'est M. de Caylus.

Il fallait coordonner ces opinions répandues et un peu vagues encore, il fallait que l'Académie « mît au point » les avis et indiquât le rang. Et, dans la séance du 3 février 1748, le comte, avec cette précision de goût qui lui est propre, cette renommée qu'il s'est acquise, cette science que chacun se plaît à lui reconnaître, le comte lira sa VIE D'ANTOINE WATTEAU, *Peintre de Figures et de Paysages, sujets galants et modernes*.

Il y a là presque tous les Honoraires Amateurs, Coypel, Natoire, Hulst, l'abbé de Lowendahl et le chevalier de Valory, Wattelet, Oudry, Coustou et Pigalle, Bouchardon et Wattier, Chardin et Drouais et Lépicié. On est venu plus en nombre que d'habitude : M. de Caylus doit aussi déposer, à la fin de son discours, une épitaphe en vers latins, de l'abbé Fraguier...

M. de Julienne, écuyer, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, a pris place; M. Le Fèvre, intendant et contrôleur général des affaires de la Chambre et Menus Plaisirs de S. M., trésorier de la Maison de la Reine, M. Le Fèvre n'a pas quitté le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois.

Très calme, comme un homme qui dit des choses définitives et sait régenter, tour à tour léger, ironique, savant et grand seigneur, Caylus, se gardant bien d'oser rapprocher l'effort de Watteau de « l'effort nécessaire à la nature pour la production d'un grand peintre d'histoire », Caylus va blâmer et louer... Et c'est le malheureux dont « la façon de composer n'est assurément pas à suivre » et « dont l'insuffisance dans la pratique du dessin le mettoit hors de portée de peindre et de composer rien d'héroïque ni d'allégorique, encore moins de rendre des figures d'une certaine grandeur », celui « qui n'a jamais rien exprimé », car « ses compositions n'ont aucun objet, elles n'expriment le concours d'aucune passion et elles sont par conséquent dépourvües d'une des plus piquantes parties de la Peinture »... Enfin, voici l'arrêt : « Le genre du petit y conduit promptement, un rien altère ou produit son expression, la chose est au point que quelquefois on pourroit soupçonner le hasard d'y avoir bonne part » et Watteau « n'en étoit pas moins infiniment maniéré, ses mains, ses têtes, son païsage même, tout se ressent de ce deffaut... »

Coypel fera son beau salut de cour, distillera sa réponse, et il ne sera jamais plus officiellement question du fils du couvreur de Valenciennes.

L'ouragan révolutionnaire brisera au porche de l'église de Nogent le petit monument de pierre, bouleversera les dalles des chapelles, jetant au vent les ossements de ceux qui y dorment; le registre sera perdu où, pour la dernière fois, le nom aura été écrit, à côté des noms de ceux qu'étreignit l'angoisse de la veillée suprême, et il y a encore, dans la lie de la coupe, la plaisanterie, puis le dédain, puis l'insulte, les boulettes de mie de pain des élèves de David sur le *Pèlerinage à*

*l'Isle de Cythère,* la lie affreuse des œuvres tombées jusqu'à l'infamie des revendeurs louches, jusqu'à la promiscuité avec les innommables images, dans les cartons grouillants de vermine, il y a le calvaire des toiles exposées sur le pavé, avec le prix à la craie, brutalement, à même la peinture...

Maintenant, le halo de gloire nimbe le nom. L'Œuvre, formidable et rénovateur, apparaît dans sa splendeur harmonieuse. A mesure que nous les pénétrons, les moindres ou les grandes manifestations du peintre de Valenciennes, imprégnées de l'indicible mélancolie du créateur, resplendissent à l'égal des plus purs joyaux d'art, incomparablement captivantes, incomparablement altières en leur prodigieuse maîtrise.

Les plus éclatantes et orgueilleuses Fêtes de la Peinture ne peuvent faire oublier la Fête de Watteau, cette Fête qui n'est jamais sans une très secrète souffrance, sans une petite douleur, sans l'émotionnant frisson d'un peu de chair vive, sans un peu de l'âme même du plus grand, du plus mystérieux, du plus troublant génie du XVIII[e] siècle.



*Diane au Bain*

*Gravure de P. Avelin, d'après le tableau original de Watteau*

[illegible] rons gr[illegible] [illegible]e, il y a le calvaire de[illegible] [illegible] pave[illegible] [illegible] [illegible]rutalement, à même

[illegible] le halo de [illegible] [illegible] L'Œuvre, formidable

[illegible] Valenciennes [illegible] [illegible] mel[illegible]ncolie du [illegible] [illegible] en leur prodigieuse

[illegible] cette souffrance, sans [illegible] petite douleur, sans l'émotionnant

[illegible] du plus myst[illegible] [illegible] génie du XVII[illegible] siècle.



# INDEX


## A

Abigaïl fléchissant David, 184.
Abreuvoir (l'), 79.
Accord parfait (l'), 143.
Accordée (l') 171.
Adoration des bergers (l'), 184.
Agnew, 145.
Agrémens de l'Esté (les), 136, 141.
Alardin (Robert), 9.
Albane (l'), 23, 127.
Alexandre, 38, 82, 162.
Allegrain, 139.
Alliance de la Musique et de la Poésie (l'), 86.
Alte (la), 54.
Amante inquiète (l'), 177.
Amour au Théâtre François (l'), 88, 140, 145.
Amour au Théâtre Italien (l'), 145.
Amour désarmé (l'), 177.
Amour paisible (l'), 141, 166, 193.
Amusements champêtres, 36, 142, 203.
Amusements italiens (les), 141.
Anet (Baptiste), 122.
Antier (Mlle), 122.
Antin (le duc d'), 37, 81, 113.
Antiope (l'), 177.
Arenberg (le duc d'), 50.
Argenon (Mlle d'), 74, 117, 122, 199, 201.
Argens (d'), 198.
Argenson (d'), 21, 31.
Argenville (d'), 134, 174, 176, 182.
Arlequin et Pierrot, 192.
Artagnan (d'), 57.
Assemblée dans un Parc, 138.
Assemblée galante (l'), 139.
Audran (Adam), 29, 30.
Audran (Benoît Ier), 31, 162.
Audran (Benoît II), 38, 94,
Audran (Charles), 30.
Audran (Claude Ier), 30.
Audran (Claude II), 30, 31.
Audran (Claude III), 30, 31, 33, 40, 76, 82, 87, 127, 136, 139, 142, 143, 147, 152, 154, 163, 177, 179.
Audran (Gérard), 31.
Audran (Germain), 30.
Audran (Jean), 31, 94.
Audran (Pierre).

Aubert, 135, 203, 143, 154.
Automne (l'), 74.
Autonne (l'), 76.
Aveline, 33, 177, 198.
Aventurière (l'), 175.

B

Bach (J.-S.), 123.
Bailly (Nicolas), 121.
Bal (le), 171.
Balalud de Saint-Jean, 79.
Balanceuse (la), 32.
Baléchou.
Baletti.
Baudolle (le président de), 171.
Barbin, 69.
Barette (l'abbé), 30.
Barocci, 114.
Baron (Bernard), graveur, 55, 142, 178, 190, 191, 193, 194.
Baron, (la dame), 69.
Barois.
Baron (acteur), 88, 89.
Barrois, 38, 82, 160, 162.
Baudot, 38.
Belle, 162.
Bérain (Jean), 13.
Berceau (le), 33.
Bergers (les), 166.
Bertrand, 38, 162.
Béthune (Mme de), 113.
Biron, 31.
Blancpain (Wattier), 5.
Blondel d'Azincourt, 135.
Blondel de Gagny, 127, 135, 191.
Blouin, 94.
Bouchardon, 97.
Boucher (François), 16, 20, 25, 75, 145, 152, 160, 169, 181, 198, 206, 208.
Bonaccorsi, 129.
Bonnat, 176.
Boschi, 114.
Bosquet de Bacchus, 140.
Bot (Charles), 162.
Botticelli, 128.
Bougi, 127.
Boulle, 38, 73, 120.
Boullongne, 82, 162.
Bourette, 31.
Bourguignon (le), 52.
Brassac (le chevalier de), 30.
Breughel (Jean), 33, 51.
Brice (Germain), 31, 72, 73.
British (Museum), 176.
Brühl, 184.
Buveur (le), 31.

C

Caffiéri, 120.
Callot, 52.
Calonne, 191.
Camp volant (le), 66.
Campagnola, 129.
Campra, 87.
Carondelet, 48.
Carraches (les), 23, 73, 97.
Carignan, 107.
Carreau (l'abbé), 208.
Carrier, 86.
Carrière (Eugène), 56.
Carrissimi, 123.
Cars (L.), 142.
Cartaud, 121.
Cascade (la), 178.
Catherine II, 147, 184.
Caumont (Mlle Le Hardy de), 48.
Cavaliers galopant..., 55.
Cavalier près d'une femme, 55.
Caylus (le Cte de), 13, 17, 29, 33, 36, 43, 57, 68, 74, 76, 86, 96, 97, 98, 100, 118, 119, 132, 146, 161, 173, 180, 187, 190, 195, 209, 212.
Caylus, (la Mise de), 36, 94, 96.
Cayot, 162.
Cazes, 162.
Champs-Elysées (les), 135, 136, 191.
Champollion, 109.
Chandos.
Chantilly (musée Condé), 136, 142, 154, 177.
Chardin (J.-S.), 75, 152, 168.
Chariots, 177.
Charmes de la Vie (les), 136.
Charpentier, 162.
Chasse aux oiseaux (la), 51.
Chasse (Partie de), 32.
Chasse (Retour de), 67.
Chat malade (le), 121.
Chauvelin, 32.
Chavannes, 38.
Chazaud, 109.
Chechelsberg, 114.
Chedel, 80.
Chennevières, 180.
Chéreau (la veuve), 163.
Chiquet de Champ-Renard, 87.
Chocquetz (Françoise), 9.
Choiseul, 76, 135.
Choisy (l'abbé de).
Christ en Croix (le), 184, 209.
Christophe, 38.
Clermont (Mlle de), 30.
Clève (Corneille Van), 38. 82, 149, 162.
Clos, 142.
Cochin (C.-N.), le Vieux, 40.
Cochin (C.-N), 40, 66, 96, 97, 142, 145, 152.
Colin-Maillard (le), 51.
Collation (la), 51.
Colombel, 82.
Comédiens françois (les), 166.
Comédiens italiens (les), 145, 192.
Concert (le), 125, 126, 134, 166.
Concert champêtre (le), 127, 136.
Concert italien (le), 65.
Constable, 194.
Conti (le Prince de), 55, 134.
Contrat (la signature du) 50.
Contrat de la noce de village (la signature du), 50.
Conversation dans un parc (la), 140.
Conversation galante, 134.
Coquette (la), 32, 181.
Courtin, 162.
Cousines (les deux), 178.
Coustou, 162.
Coutant, 31.
Cordonnier, 80.
Corelli, 122.
Corneille (J.-B.), 24.
Costantini (Portrait d'Angelo), 26, 134.
Cotelle, 23.
Cotte (de).
Coysevox, 23, 38, 82, 162, 202.
Coypel (Charles-Antoine), 23, 38, 62, 82, 97, 134, 142, 160, 161, 181.
Coypel (Noël), 23.
Credi (Lorenzo di), 129.
Crespy, 7, 163.
Cressent, 120.
Crispin assis, 127.

Crozat (Pierre), 33, 56, 65, 71, 73, 74, 75, 78, 81, 82, 97, 100, 107, 113, 114, 117, 118, 119, 120, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 146, 149, 158, 170, 199, 200, 205, 206, 207, 211.
Czatorisky, 178.

D

Dangeville (Mlle), 89.
Danse (la), 166.
Danse autour d'un may (la), 33.
Danse champêtre (la), 51.
Danse dans le pavillon... (la), 166.
Danse des paysans (la), 50.
Danse paysanne (la), 140, 178.
Danseuse (la), 175.
David attentif..., 184.
David (le Retour de), 37.
Déclaration d'amour (la), 163.
Dècle, 7, 12.
Decloux, 131, 134.
Defer-Dumesnil, 134.
Défillé (le), 55.
Delacroix, 25.
Délassements de la guerre (les), 56.
Delaunay, 21, 82.
Dénicheur de moineaux (le), 32.
Denon, 148, 184.
Départ de garnison (le), 55.
Départ des comédiens (le), 26, 144.
Desentelles, 146.
Desmares (Mlle), 26, 90.
Desmares jouant... (en pèlerine), 26, 90.
Despinoy, 86.
Desplaces, 76, 89, 154.
Desportes (François), 38, 82, 101, 162.
Destouches, 87, 88.
Détachement faisant alte, 40, 52, 62, 66, 71.
Devonshire (le duc de), 131.
Diane au bain, 177.
Dieu (Antoine), 182.
Diderot, 24, 96, 123, 212.
Diseuse d'aventure (la), 175.
Divertissement... (le), 166.
Docteur (le), 147.
Donneur de sérénade, 177.
Dorigny, 190.
Drospy, 9.
Dubois, 55.
Du Bos (Marie-Jeanne Renard), 184.
Du Bos (Renard), 76.
Duclos, 109.
Duclos (Mme), 90.
Duclos-Dufresnoy, 163.
Dufresny, 88.
Dumirail, 26.
Dumirail en habit de paysan, 26, 89.
Dumont, 38, 82, 162.
Dumsdale, 90.
Dupin, 76, 91.
Dupuis, 142, 153.
Duquesnoy, 134.
Durante, 123.
Dyck (Van), 129, 134.

E

Eisen (François), 102.
Embarquement pour Cythère (l'), 1, 163, 190.
V. Pèlerinage à l'Isle de Cythère.
Emler, 203.
Enfants de Bacchus, 171.
Enjôleur (l'), 32.
Enseigne (l'), 166, 197, 198, 212.
Entretiens amoureux, 142.
Epernon (Mme d'), 113.
Escorte d'équipages (l'), 56.
Espienne (d'), 48.
Esté (l'), 75.
Europe (Enlèvement d'), 29

F

Fage (Raymond de), 71.
Faissar, 76.
Fatigues de la guerre (les), 56.
Femme (buste de), 193.
Faune (le), 31, 32.
Favannes, 136, 142.
Favorite de Flore (la), 32.
Femme assise sur une chaise, 136.
Femme debout..., 38.
Femme en croupe..., 55.
Femme jouant de la guitare, 136.
Feste bachique (la), 32.
Feste de la Foire (la), 70.
Feste à Cythère (une), 181.
Fêtes au dieu Pan (les) 29, 171.
Fêtes de Versailles (les), 181.
Fêtes vénitiennes (les), 140.
Figures chinoises, 154.
Fileuse (la), 38.
Finette (la), 34, 52, 125, 178, 179.
Flamen, 38, 82.
Flûteur (le), 124.
Folie (la), 31.
Fontenay, 38, 82.
Fontpertuis (Angran de), 107, 133.
Forest, 139.
Fragonard, 16, 75, 120, 167.
Frédéric II, 142, 163, 165, 198.
Frédou, 87.
Frémin, 38, 82, 134.
Frère mendiant (le), 28.

G

Gaieté (la Vraie), 48.
Game d'amour (la), 142.
Gellée (Claude), 23.
Géminiani, 123.
Georges Ier, 192.
Gérin, 9, 10, 12.
Germain (Thomas), 120.
Gersaint, 11, 13, 17, 19, 25, 29, 40, 54, 56, 66, 68, 81, 107, 112, 133, 152, 170, 180, 181, 195, 197, 203, 208, 209, 210, 212.
Gersaint (Mme), 66, 197.
Gévigney (l'abbé de), 32, 56, 142.
Giffard, 38.
Gilles, 148, 149.
Gillot, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 37, 81, 82, 94, 97, 99, 101, 113, 144.
Giral, 81.
Girardin, 9.
Giradon, 23, 73, 98.
Giroux, 33.
Gluck (Jean), 106, 109.
Glucq (le conseiller), 136, 142, 198.
Godefroy, 179.
Goguillon (J.-Françoise), 9.
Goncourt, 49, 155, 176.
Gramsborough, 194.
Grancey, 71.
Grancey (Mme de).
Grand-Pré, 136.

Grison, 38.
Grollier (M^lse de), 180.
Grotte (la), 33.
Groult, 109, 124, 193.
Guaspre (le), 139.
Guénon, 139.
Guérard, 155.
Guide (le), 23.
Guidé (J.-B.), 9, 102.
Guillaume (l'abbé), 147, 198.
Guitariste (le), 55, 125.
Guitariste le pied posé sur un tabouret, 136.

H

Hacquin, 40.
Haëndel, 133, 192.
Hallé, 23, 38, 82.
Haranger (l'abbé), 177, 181, 208, 210.
Hay (Audun), 142.
Hayé (Gabrielle), 10.
Hécart, 10.
Heinsius, 17.
Hénin, 98, 118, 119, 142, 181, 208.
Henriot (l'abbé), 69.
Hertford (lord), 203.
Heureuse rencontre (l'), 32.
Hobbes, 17.
Hogarth, 193.
Homme accoudé (l'), 36.
Homme appuyé (l'), 36.
Homme embrassant, 55.
Houasse, 62.
Huquier, 33, 127, 134.
Hurtrelle.
Hutin, 37.
Huysmans (Corneille), 51.
Hyver (l'), 76.
Hyver (Vüe d'), 127.

I

Indifférent (l'), 52, 125, 179, 191.
Indiscret (l'), 142.
Ireland (Samuel), 189.
Island of Citherea, 191.
Isle (M^lle de l'), 87.

J

Jabach (Everard), 72, 128.
Jacob, 79, 144.
Jaerman, 91.
Jaloux (les), 81, 82, 83, 87, 99.
James (Andrew), 153.
James (Miss), 90, 142, 145, 153, 154, 163, 190, 191.
Jeaurat, 154.
Jordaens, 51.
Josset (M^me), 70.
Joueur de flûte (le), 139.
Joueur de luth (le), 166.
Joueur de musette (le), 36.
Joullain, 133, 142.
Jouvenet, 23, 38, 82.
Jugement de Pâris (le), 177.
Julienne (François), 36, 106.
Julienne (Jean de), 11, 13, 17, 33, 37, 41, 55, 56, 67, 70, 81, 98, 103, 106, 107, 108, 109, 110, 114, 118, 124, 126, 130, 133, 134, 135, 136, 142, 144, 147, 154, 162, 163, 165, 169, 170, 177, 180, 182, 184, 187, 188, 195, 198, 202, 206, 208, 210, 211.
Julienne (M^me de), 147, 195, 196, 199, 202, 203, 207.

K

Kermesse (la), 129.

L

La Caze, 139, 148, 179.
Lacroix, 145.
La Fosse, 38, 62, 76, 81, 82, 94. 117, 137. 199.
Laguerre, 190.
Laiseville (le président), 170.
Lajoue, 32.
Lalive de Jully, 206.
Lambert (le chevalier), 153.
Lancret (Gilles), 113.
Lancret (Nicolas), 69, 112, 113, 160.
Lardenois (Michelle), 6.
Largillière, 38, 82, 162.
Larmessin, 182.
La Roque (le chevalier de), 56, 57, 84, 85, 86, 106, 134, 184, 211.
La Thorillère, 89.
La Tour (M.-Q.), 16, 21.
Lauthier, 38, 82.
Laval-Montmorency (M^lle de), 54.
Law, 200.
Lawrence, 194.
Le Bas, 33, 142.
Le Brun (Charles), 208.
Lebrun (J.-P), 76, 123, 134, 177, 179.
Leczinska (Marie), 113.
Leclerc, 162.
Leçon d'amour (la), 141.
Leçon de guitare (la), 166.
Leçon de musique (la), 125.
Le Fèvre, 208.
Legros, 82.
Le Hardy de Famars, 48.
Leibnitz, 17.
Lejuste, 184.
Lemire (M^lle), 87.
Le Moyne, 75, 94, 99, 162.
Lempereur, 22.
Lépicié, 170.
Lesage, 70, 88, 180.
Le Sueur, 23, 71.
Levant 141.
Liotard, 121, 142.
Locke, 17.
Lorangère (Quentin de), 19, 91, 107, 134.
Lorgneur (le), 124, 142.
Lorgneuse (la), 142.
Losménil, 202.
Lotti, 123.
Louis XIV, 23, 31, 34, 48, 57, 71, 85, 122, 182.
Louis XV, 19, 182.
Lulli, 87, 122.
Lyonne (l'abbé de), 69.

M

Magnier, 82.
Malcolm, 176.
Malvasia, 114.
Mansard, 22, 37.
Maraîcher (le), 130.
Marais (le), 79.
Marchand, 184.
Marchand de fruits (le), 130.
Marchand d'orviétan (le), 33.
Mariée de Village (la), 166.
Mariette (Jean), 56, 65, 67, 118, 119.
Mariette (Pierre-Jean), 56, 65, 67, 80, 81, 102, 107, 124, 130, 133, 134, 141, 142, 177, 184, 201, 211.

Marion, 9.
Marmontel, 96.
Marmotte (la), 38.
Marot, 38, 82.
Martin (Jacques), 37, 53.
Maskin (M.-A.), 136, 192.
Massé, 179.
Masson, 82.
Mathieu, 82.
Mathurin (la veuve), 20.
Matignon (Mme de), 113.
Maulevrier, 30.
May (le), 32.
Mead, 142, 188, 192, 193, 194.
Méhémet-Effendi, 107.
Ménageot, 55.
Ménars, 71, 179.
Mercier, 191, 194.
Mettayez (Abraham), 16.
Mettayez (Mathurin) 16.
Meulen (Van der), 53.
Meusnier (l'Académicien), 162.
Meuniez, 148.
Mezetin, 193, 196.
Michel-Levy, 198.
Mignard, 23, 32.
Mignon, 9, 10.
Millet (Francisque), 139, 182.
Moissan (Mme de), 94.
Moisson (la), 136.
Molière, 51, 88.
Molinet, 181.
Mollett (John), 153, 192.
Momus, 31.
Montarsis, 73.
Montesquiou, 142.
Montmerqué, 142.
Montullé, 81, 177.
Monville (l'abbé de), 23.
Moreau le Jeune, 152.
Morel, 171.
Morny (duc de), 142.
Mortemart, 30.
Moyreau, 33, 54, 55, 87, 154.
Mozelli, 114.

N

Naufrage (le), 195.
Nègre retirant des bouteilles, 136.
Nesle (Mme de), 113.
Neyman, 134.
Noirot, 28.
Noirterre (l'abbé de), 183.
Noret (Anne), 16.
Nourrisson, 81.

O

Occhiali (Carlo degli), 114.
Occupation champêtre (l'), 51.
Occupation selon l'âge (l'), 153.
Odelscalchi (Livio), 114.
Oiseleurs (les), 33.
Oordt (Johan Oppen), 121.
Oppenordt (Gilles-Marie), 121.
Orléans (Philippe d'), 114, 115, 183, 200.
Orléans (Musée), 154.
Ostade (Adriaan Van), 48.

P

Paignon-Dijonval, 184.
Palla, 134.
Parc (le), 134.
Parrocel, 37, 53, 97.
Passe-temps (le), 142.
Partie carrée (la), 142.
Pater (Antoine), 11, 46, 102, 103.
Pater (Jacques), 9.
Pater (Jean-Baptiste), 11, 102, 108, 112, 114, 136, 160, 198, 209, 210.
Pater (Jean-François), 12.
Pater (Marguerite).
Pater (Michel-Joseph), 12.
Payleur, 181.
Paysage, 196.
Pêcheuse (la), 32.
Pèlerinage à l'Isle de Cythère (le), 163, 165, 166, 168, 172, 198, 212, 213, 214.
Pèlerine altérée (la), 32.
Pélerins d'Emmaüs (les), 184.
Pellegrin (l'abbé), 85.
Pellegrini, 199.
Pellegrini (Mme), 199.
Pénitent (le), 184.
Périer (Casimir), 163.
Perspective (la), 139, 140.
Pesrot, 17.
Petit garçon, 56.
Phélypeaux (v. Pontchartrain).
Pierrez, 16.
Piles (de), 73.
Pillement d'un village (le), 55, 191.
Plaisir pastoral (le), 141.
Poërson, 96, 102.
Poisson en habit de paysan, 26, 89.
Pomponne (l'abbé de).
Pons (Mme de), 30.
Porte-balle (le), 28.
Poullain, 87, 142, 178.
Pourceaugnac poursuivi, 192.
Poussin, 139.
Prault, 84.
Presle, 143.
Prie (Mme de), 113.
Printems (le), 74.
Promenade sur les remparts (la), 134, 135.
Promeneur vu de face (le), 36.
Promeneur vu de profil (le), 36.
Proposition embarrassante (la), 142.

Q

Qu'ai-je fait, 190.
Qu'en dira-t-on? 142.
Quesnel (l'abbé), 73.

R

Racine, 122.
Randon de Boisset, 142.
Raoux, 161.
Raphaël, 97, 114.
Rasoir, 48.
Ravanne, 170.
Ravenet, 55.
Reaburn, 194.
Rebel, 85.
Rebel, 87, 192.
Récréation champêtre (la), 142.
Recrüe allant Ioindre... (la), 54, 55, 71, 74.
Regnard, 71, 79, 88.
Rembrandt, 97, 129.
Rémouleur (le), 28, 130, 134.
Rémy, 206.
Rencontre (l'Heureuse), 178.
Rendez-vous (le), 142.
Rende-vous de chasse (le), 203.
Repas de campagne (le), 51.
Retour de campagne (le), 66.
Retour de guinguette (le), 80.
Réunion en plein air (la), 140.
Reuze (Catherine), 6, 45.

Revanche des paysans (la), 55, 191.
Reynolds, 194.
Richelieu (Mme de), 22.
Rigaud (Hyacinthe), 23, 82.
Ris (Clément de), 76, 199.
Rivière (Mme de), 30.
Robit, 142.
Rochard, 124, 134, 192.
Rochechouart (Mme la vicomtesse de), 30.
Romagnési, 24.
Rombouts, 51.
Rosalba (la), 199, 200, 204, 205, 206, 211.
Rothenburg, 163, 203.
Rothschild (collection), 54.
Rubens, 25, 33, 34, 73, 128, 129.

S

Saint, 55, 134, 136, 151.
Saint-Aubin, 152.
Saint-Bruno, 184.
Sainte-Famille (la), 183, 184.
Saint-François, 184.
Saint-Gelais (Dubois de), 183.
Sainte-Geneviève, 184.
Saint-Jean-Baptiste, 184.
Saint-Nicolas..., 19.
Saint-Non (l'abbé de), 96.
Saint-Simon (duc de), 22.
Saint-Victor (Robert), 91, 143.
Saisons (les), 75, 119, 127.
Salomon, 85.
Salting, 163, 191.
Sand (George), 76.
Santi, 114, 129.
Sarto (Andrea del), 129.
Savoyard (le), 28.
Savoyarde (la), 130.
Scarlati, 123.
Schwiter, 130, 163, 176, 198.
Sculpture (la).
Scilla (Agostino), 114,
Scotin, 33, 81, 124, 142, 178, 179, 184.
Secrétan, 198.
Seymour (lord), 153.
Sichel, 55.
Silène (les Enfants de) 29.
Simonneau, 146, 162.
Singes de Mars (les), 154.
Singes peintres (les), 154, 183.
Singe sculpteur (le), 154.
Sirois, 40, 52, 54, 57, 62, 65, 66, 68, 70, 71, 73, 74, 107, 141, 146, 152, 170, 181.
Soldats, 55.
Sommers (Milord), 73.
Soulié, 182.
Souris (Mlle), 87.
Spectacle François (le), 91.
Spence.
Spoëde, 20, 21, 22, 37, 40, 101, 180.
Stephen (Lyne), 142.
Steward, 181.
Surprise (la), 142.
Surugue, 126, 163.
Sylvestre, 134.

T

Tallard, 107.
Tallard (Mme de), 113.
Tamboneau.
Tardieu, 16, 21, 94, 99, 136, 142, 163.
Tartini, 123.
Téniers.
Tessin, 134.
Teste-à-Teste (le), 142.
Thévenin, 70.
Thierry.
Thiers, 54, 146, 191.
Thomassin, 55, 65, 146.
Titien, 128.
Tobie, 184.
Toilette du matin (la), 191.
Triest (Antoine), 73, 98, 129.
Triomphe de Vénus (le), 191.
Troupe italienne (la), 145.
Troy (de), 48, 82, 110.
Tugny, 107.
Turc assis, 89.

V

Vadden, 51.
Valjoint, 171.
Vauban, 71.
Vautrain, 55.
Vénus blessée..., 33.
Verbuck, 134.
Vermenton (Mme de), 67.
Vermeulen (Corneille), 73.
Vernansal, 21, 37, 38, 82, 162.
Véronèse, 128.
Verrue (Mme de), 36, 107, 139.
Verseuse (la), 131.
Vertumne et Pomone, 198.
Vèze (de), 180.
Vierge tenant l'Enfant (la), 184.
Vigier, 162.
Villars, 30.
Villenave, 134.
Villot, 134.
Vittoria, 114.
Vivien, 38
Vleughels (Nicolas), 79, 102, 162, 171, 172, 173, 180, 183, 184, 185, 192, 199.
Vleughels (Philippe), 102.
Voltaire, 123, 134, 189.
Voltigeuse (la), 33.
Vos (Martin de).
Voulez-vous triompher..., 146.
Voyage (le Bon), 163.

W

Walferdin, 304.
Wallace, 125, 136, 146, 174, 203.
Walpole, 189, 190.
Wasteau (Antoine), 13.
Wasteau (Denis), 5.
Wasteau (Nicolas), 5.
Watteau (Antoine), le couvreur, 5.
Watteau (Antoine), fils, 5.
Watteau (Bartholomé), 5, 45.
Watteau (Jacques), 6.
Watteau (Jean-François), 6, 45.
Watteau (Jean-Philippe), 45, 195.
Watteau (Julien), 9, 10.
Watteau (Noël), 8, 45,
Watteau (Philippe), 8, 12.
Watteau à Montmorency, 139.
Wertheimer, 90.
Wildens, 51.

Y

Ymécourt, 134.

Z

Zanetti, 129.

LISTE DES

# PRINCIPAUX MUSÉES ET GRANDES COLLECTIONS

CONTENANT DES ŒUVRES IMPORTANTES DE WATTEAU

---

## FRANCE

### PARIS (*Musée du Louvre*)

Scène de Bergerie. — Le Faux Pas. — Assemblée dans un Parc. — L'Embarquement pour Cythère. — Jupiter et Antiope. — Gilles. — L'Automne. — Le Jugement de Pâris. — La Finette. — L'Indifférent. — Dessins.

### ANGERS (*Musée*)

La Fête de Campagne.

### CHANTILLY (*Musée Condé*)

Le Plaisir Pastoral. — Etude d'Homme debout. — L'Amour Désarmé. — L'Amante Inquiète. — Le Donneur de Sérénades.

### LILLE (*Musée*)

Intérieur de Parc.

### NANTES (*Musée*)

Arlequin rencontrant Pantalon, Pierrot et Colombine. Bal costumé dans un Salon. — L'Arrivée de Colombine.

### ORLÉANS (*Musée*)

La Sculpture.

### TROYES (*Musée*)

L'Aventurière. — L'Enchanteur.

### VALENCIENNES (*Musée*)

Portrait du Sculpteur valenciennois Antoine-Joseph Pater.

*Des œuvres figurent aussi dans les collections Burat, Carrière, Deschamps, Féral, Groult, Michel Lévy, Rothan, Edmond de Rothschild*, etc.

## ALLEMAGNE

### BERLIN (*Musée*)

Le Déjeuner sur l'Herbe. — L'Amour au Théâtre Français. — Les Comédiens Français. — L'Amour au Théâtre Italien. — La Leçon d'Amour. — Fête Galante.

### BERLIN (*Palais Impérial*)

(COLLECTION DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE)

Le Concert. — Amusement Champêtre. — Réunion Galante. — Plaisir Pastoral. — La Mariée de Village. — La Danse. — L'Enseigne de Gersaint. — L'Embarquement pour Cythère.

### CASSEL (*Musée*)

Réunion dans un Parc. — Arlequin, Pierrot et Scaramouche dans un Jardin.

### DRESDE (*Musée Royal*)

Divertissement Champêtre. — Réunion sur une Terrasse.

(Königsberg) *Musée*

Conversation galante dans un jardin.

## ANGLETERRE

Londres (*British Museum*)

Dessins.

Londres (*Collection Richard Wallace*)

Le Rendez-vous de Chasse. — Les Charmes de la Vie. — La Leçon de Musique. — Les Champs-Elysées. — Les Amusements Champêtres. — Le Retour de la Chasse. — La Toilette. — La Fontaine. — La Famille de Gilles. — Arlequin et Colombine.

Londres (*Buckingham Palace*)

Fête Champêtre. — Pourceaugnac et sa Famille. — Arlequin et Pierrot. — Le Baiser. — Un Guitariste. — Une Dame qu'un Cavalier embrasse.

Londres (*Blenheim Palace*)

Les Plaisirs du Bal. — La Troupe Italienne. — Arlequin jouant de la Guitare. — Un Concert. — Jeune Femme entourée de sa Famille.

Dulwich (*Collège*)

Bal Champêtre. — Fête Champêtre.

Edimbourg (*Musée*)

Fête Champêtre.

*Des œuvres figurent aussi dans les collections du duc de Devonshire, duc de Sutherland, lord Murray, lord Seymour, sir Frédérick Cook, Fitz William, etc.*

## AUTRICHE

Vienne (*Galerie du Belvedère*)

Le Guitariste. — Dessins.

## BELGIQUE

Bruxelles (*Galerie d'Arenberg*)

Le Bain Chaud. — Le Bain Froid. — La Signature du Contrat de la Noce de Village.

## ESPAGNE

Madrid (*Musée du Prado*)

Une Fête dans les Jardins de Saint-Cloud. — Fiançailles et Bal Champêtre.

## ITALIE

Florence (*Galerie des Offices*)

Le Joueur de Flûte.

## RUSSIE

Saint-Pétersbourg (*Galerie de l'Ermitage*)

Mezzetin. — Le Menuet. — Les Fatigues de la Guerre. — Les Délassements de la Guerre. — Le Savoyard à la Marmotte.

Saint-Pétersbourg (*Palais d'Hiver*)

Départ pour le Bal. — Qu'ay-je fait, assassins maudits... — Amusement Champêtre. — La Polonnaise. — La Sainte-Famille.

# BIBLIOGRAPHIE

Advielle (Victor). Notes inédites sur Watteau. *Réunion des Sociétés d'art des départements à l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris*, 1885.

Almanach royal (de 1713 à 1721).

Archives et nouvelles Archives de l'Art français.

Argenville (d'). Abrégé de la vie des plus fameux peintres.

Blanc (Charles). Les peintres des fêtes galantes. Watteau, Lancret, Pater, Boucher. *Paris, J. Renouard*, 1854.

Blanc (Charles). Histoire des peintres de toutes les Écoles.

Bode et R. Dohme. Die ausstellung von gemälden œlterer meister im Berliner Privatbesitz. *Berlin*, 1883.

Bürger (W.). Catalogue de la galerie d'Arenberg à Bruxelles, 1869.

Bürger (W.). Gazette des Beaux-Arts. Janvier 1869.

Carpenter. Catalogue des 74 dessins de A. Watteau appartenant à miss James.

Caylus. La vie d'Antoine Watteau lue à l'Académie Royale de peinture et de sculpture, le 3 février 1748. *Publiée en 1887, d'après le texte original, par Ch. Henry*.

Cellier (Louis). Antoine Watteau : son enfance, ses contemporains. *Valenciennes*, 1867.

Chennevières (Le marquis de). Les dessins de maîtres anciens exposés à l'École des Beaux-Arts en 1879. *Gazette des Beaux-Arts*, 1880.

Dilke (Lady). French painters of XVIII[th] century. *Londres*, 1899.

Dinaux (Arthur). Biographie valenciennoise.

Drawings by F. Boucher, Fragonard and A. Watteau in the collection of J. P. H. (Heseltine). Reproduced by the autotype company. *London*, 1900.

Dumont (Léon). Antoine Watteau. *Valenciennes*, 1866.

Dussieux. Les artistes français à l'étranger.

Ephrussi (Charles). Etudes sur l'Exposition rétrospective de Berlin en 1883. *Gazette des Beaux-Arts*, 1884.

Foucart (Paul). Antoine Pater. *Réunion des Sociétés d'art des départements à l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris*, 1887.

Foucart (Paul). Julien Watteau. *Réunion des Sociétés d'art des départements à l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris*, 1888.

Foucart (Paul). Antoine Watteau à Valenciennes. *Réunion des Sociétés d'art des départements à l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris*, 1892.

Foucart (Paul). La jeunesse de J.-B. Pater. *Journal l'Art*, janvier-février, 1894.

Fourcaud (L. de). Antoine Watteau. *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1901.

GERSAINT. Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère, 1744.

GONCOURT (Edmond et Jules de). L'Art au XVIII<sup>e</sup> siècle, t. I.

GONCOURT (Edmond de). Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau. *1 vol. in-8°*, *Rapilly*, 1875.

GUILLAUME (G.). Antoine Watteau : sa vie, son œuvre et les monuments élevés à sa mémoire. *Lille*, 1884.

HANNOVER (Émile). Antoine Watteau (traduit du danois en allemand). *Berlin*, 1889.

HÉBERT. Dictionnaire pittoresque, 1766.

HÉCART. La Biographie valenciennoise. *Valenciennes*, 1826.

HÉDOUIN (Pierre). Mosaïque. *Valenciennes*, 1856.

JULIENNE (de). Abrégé de la vie d'Antoine Watteau. *Introduction au recueil des Figures de Différens Caractères*, 1735.

LABAA (Friedrich). Remarques sur l'enseigne de Gersaint. *Jahrbuch der Königlich Preussicher Kunstsammlungen.* Berlin, 1900.

MANTZ (Paul). Antoine Watteau, 1892.

MARCILLE (Eudoxe). Catalogue du Musée d'Orléans.

MARIETTE. Abecedario.

MAUCLAIR (Camille). Watteau et la Phtisie. *Revue bleue, août* 1904.

MICHEL (Émile). Les Arts à la Cour de Frédéric II. *Revue des Deux-Mondes, avril* 1883.

MOLLETT (John W.). Watteau. *London,* 1863.

PARTHEY (G.). Le Salon des Tableaux de toutes les écoles. *Berlin*, 1864.

PHILIPPS (Claude). Antoine Watteau. *Londres*, 1897.

PBILIPPS (Claude). Burlington Magazine. *Juin* 1903.

POTIER (H.-Julien). Livret historique du Musée de Valenciennes, 1841.

PROCÈS-VERBAUX DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE. *Publication de la Société de l'Art français.*

REPRODUCTIONS OF DRAWINGS BY OLD MASTERS IF THE BRITISH MUSEUM PART IV, 1894.

REVUE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE VALENCIENNES. T. XXII. Watteau en Angleterre.

SCHEFER (G). Les modèles de Watteau. *Gazette des Beaux-Arts*, 1896.

SÉAILLES (Gabriel). Watteau. *H. Laurens, éditeur.*

SEIDEL (Paul). Les collections d'œuvres d'art français du XVIII<sup>e</sup> siècle, appartenant à S. M. l'Empereur d'Allemagne. *Berlin, 1900. Traduction française de P. Vitry et J.-J. Marquet de Vasselot.*

SENSIER (Afred). Le journal de Rosalba Carriera.

WAAGEN. Trésors d'art de la Grande-Bretagne. *Londres*, 1865.

WALPOLE (H.). Anecdotes of painting.

LISTE DES

# PRINCIPALES VENTES DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

OU FIGURAIENT DES ŒUVRES DE WATTEAU

---

Vente de sir Thomas Seabright Bart, 1737. — Vente Thomas Sclater Bacon, esq., 1737. — Vente de la comtesse de Verrue, 1737. — Vente du peintre Jarvis, 1739. — Vente Andrew Hay, 1739. — Vente Crozat, 1741. — Vente Samuel, Paris, 1742. — Vente Quentin de Lorangère, 1744. — Vente du chevalier de la Roque, 1745. — Vente d'Angran de Fonspertuis, 1747. — Vente du président Tugny, 1751. — Vente du docteur Mead, 22 mars 1754. — Vente Peter Lemaître, 1755. — Vente Mariette, 1755. — Vente Bryan Fairfax, 1756. — Vente du peintre Coypel, 1757. — Vente du peintre Ménageot, 18 janvier 1758. — Vente John Blackvood, 1760. — Vente Chauvelin, 1762. — Vente du peintre Detroy, 1764. — Vente de la marquise de Pompadour, 1766. — Vente de M. de Julienne, 1767. — Vente Chiquet de Champ-Renard, 1768. — Vente de Merval, 1768. — Vente de l'abbé Guillaume, 1769. — Vente du peintre Boucher, 1770. — Vente de Huquier, 1772. — Vente de Lempereur, 1773. — Vente du 13 décembre 1773. — Vente du 20 décembre 1773. — Vente du comte du Barry, 1774. — Vente Mariette, 1775. — Vente Neyman, 1776. — Vente Blondel de Gagny, 1776. — Vente Randon de Boisset, 1777. — Vente du prince de Conti, 1777. — Vente d'Argenville, 1778. — Vente de Mme de Julienne, 1778. — Vente de l'abbé de Gevigney, 1^er décembre 1779. — Vente Marchand, 1779. — Vente Poullain, 1780. — Vente du marquis de Menars, 1781. — Vente Nogaret, 1782. — Vente Blondel d'Azincourt, 1783. — Vente Montullé, 22 décembre 1783. — Vente Lebœuf, 1783. — Vente de l'orfèvre Dubois, mars 1784. — Vente Nourri, 1785. — Vente du duc de Choiseul, 1786. — Vente du chevalier de Cène, 1786. — Vente Baudouin, 1786. — Vente Saint-Maurice, 1786. — Vente Godefroy, 15 novembre 1786. — Vente Collet, 1787. — Vente du chevalier Lambert, 1787. — Vente de la présidente de Bandeville, 1787. — Vente du marquis de Montesquiou, 9 décembre 1788. — Vente Leroy de la Faudiguière, 1788. — Vente de M. de Calonne, 1788. — Vente Coclers et Desentelles, 1789. — Vente Emler, 1789. — Vente Lollier, 1789. — Vente du cabinet Lebrun, 1791. — Vente Vincent-Donjeux, 1793. — Vente du prince de Ligne, 1794. — Vente Robit, 1801. — Vente de Duquesnoy, 1803. — Vente Dutartre, 1804. — Vente du fonds de marchandises de Lebrun, 1806. — Vente Bouchardon, 1808. — Vente

Pierre Grand-Pré, 1809. — Vente de MM. de Clavière et de Bellegarde, 1810. — Vente Sylvestre, 1810. — Vente Clos, 1812. — Vente Solirène, 1812. — Vente Campion de Tersan, 1819. — Vente Fonthill-Abbey, 1822. — Vente Robert de Saint-Victor, 1822. — Vente Didot, 1825. — Vente du baron Denon, 1826. — Vente du cardinal Fesh, 1845. — Vente de M. de Cyprienne, 1845. — Vente du miniaturiste Saint, 1846. — Vente Villenave, 1847. — Vente du lieutenant-général Despinoy, 1850. — Vente du sculpteur Auguste, mai 1850. — Vente Norblin, 1855. — Vente d'Ymecourt, 1858. — Vente Villot, 1859. — Vente Mayor, 1859. — Vente de Valfredin, 1860. — Vente du duc de Morny, 1865. — Vente Despéret, 1865. — Vente d'Aigremont, 1866. — Vente Leblanc, 1866. — Vente Pelletier, 1867. — Vente Rochard, 1868. — Vente du marquis Maison, 1869. — Vente de Rochoux, 1872. — Vente Bardilhet, 1872. — Vente Palla, 1873. — Vente de miss James, 1891. — Vente Josse, 1898. — Vente Ed. et Jules de Goncourt, 1898. — Vente Ph. de Chennevières, 1899.

Imprimerie G. KADAR
131, Rue de Vaugirard, Paris



